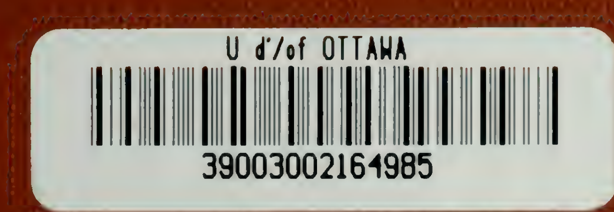




ŒUVRES COMPLETES

DE

CLÉMENT MAROT

TOME I

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT

REVUES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS

AVEC

UNE NOTICE ET UN GLOSSAIRE

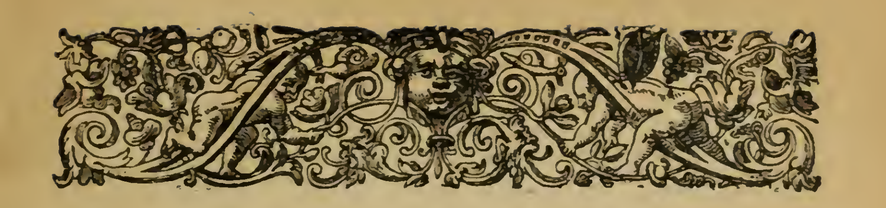
PAR

ABEL GRENIER

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



NOTICE

SUR

CLÉMENT MAROT

I

BIOGRAPHIE

Pour le biographe curieux qui tient à savoir à fond son Marot, il n'est peut-être plus de trouvaille, plus de regain à espérer après les chercheurs intrépides qui ont remué la poussière des vieilles archives, à Paris, à Cahors, à Genève. L'histoire de notre poète n'est plus à faire. Marot est connu presque tout entier. Ses mœurs, ses aventures, ses misères, ses tribulations, ont été mises en pleine lumière, et ce qui de son existence reste dans une demi-obscurité, c'est le côté purement romanesque. Le prestige de la célébrité lui valut-il quelques bonnes fortunes princières; l'agrément de sa conversation, le tour vif et attrayant de son esprit, la finesse insinuante de ses manières, la poésie, purent-ils faire oublier à Diane de Poitiers et à Marguerite de Valois sa naissance, sa courte taille et sa figure peu avanta-

geuse? [1] Il est au moins permis de révoquer en doute ces aubaines accréditées trop légèrement par quelques érudits moins convaincus qu'ingénieux. Ce serait s'avancer beaucoup, à la suite de Lenglet-Dufresnoy pour n'en citer qu'un, que de voir Diane de Poitiers dans la Dame Diane dont Marot se plaît à répéter le nom : la galanterie, dans cette cour légère du commencement du XVIe siècle, n'était pas ennemie d'une prudente réserve, et l'indiscrétion même qu'il faudrait supposer au poète amoureux suffirait à démontrer qu'il ne fut jamais l'amant de la puissante favorite [2].

Rien n'autorise à être plus affirmatif au sujet de ses relations avec Marguerite de Valois. Le rondeau LVII, *Du baiser de s'amye* (1524), a excité l'humeur badine de quelques biographes :

En la baisant m'a dit : « Amy sans blasme,
Ce seul baiser, qui deux bouches embasme,
Les arres sont du bien tant esperé. »

En 1524, Marguerite n'était pas encore veuve du duc d'Alençon, qui ne mourut que l'année suivante, et rien ne vient prouver même que la chanson VII ne se rapporte pas à une autre Diane, ou même ne soit une pure imagination de poète. Elle se remaria en 1527. Au carnaval de cette même année, elle dansait avec Clément Marot. Entre elle et lui put naître une cer-

1. Il est bas de stature, noir de cheveux et de barbe; son teint basané est bien celui des habitants de Cahors. Il ne sera pas très âgé encore quand il nous confiera que le temps a neigé sur sa tête presque chauve. Son grand front arrondi se ridera bientôt aussi; ses traits fins, son petit nez camus, ses lèvres hésitantes et sensuelles, sa longue barbe, ses gros yeux ronds, rappellent d'une façon saisissante le poète Verlaine qui, de nos jours, a été le révélateur et le type de la bohème littéraire. Ses regards, qui nous paraissent à nous purement rêveurs, mais qui devaient s'illuminer de passion ou s'animer des rayons de la malice, présentaient quelque chose d'inusité, d'étrange même, que les contemporains ne désignent pas clairement, mais qui les avait frappés. (Charles d'Héricault, *Œuvres de Clément Marot*, édit. in-8°, Garnier frères.)

2. On sait que Marot aima une dame de la Cour; on sait également qu'il aima une femme nommée Diane. Mais cette Diane était-elle la

taine intimité d'esprit et de sentiment. Plus tard, elle dut lui faire la confidence des mécontentements qu'elle recevait d'Henri, roi de Navarre, son époux, « qui la traicta si mal, dit Brantôme, et eust encore fait pis sans le roy François son frère, qui parla bien à lui, le rudoya fort et le menaça pour honorer si peu sa sœur, veu le rang qu'elle tenoit. » Marot se crut-il autorisé à lui parler avec passion? Marguerite (qu'il appellera familièrement sa *sœur*) le reçut-elle avec bonté et lui accorda-t-elle un baiser... *les arres du bien tant esperé?* Nous sommes porté à nous défier de ces inductions de fantaisie, et si à ce-sujet rien n'est plus à révéler ni à éclaircir, on ne peut affirmer que la duchesse d'Alençon, avant ou après son mariage avec le roi de Navarre, ait été la maîtresse de Marot. Tout en faisant la part large aux mœurs connues de cette reine si libre d'allure, il convient de reléguer dans le domaine du roman ces aventures galantes et piquantes, mais dénuées de sanction historique (1).

méme que la première dame ? Ou n'y eut-il pas à la Cour d'autre Diane que la fille de Saint-Vallier? (Charles d'Héricault, *Ibid.*)

1. « Ce fut alors que Dieu m'a fait cognoistre une doulceur, assise en belle face, qui efface la beaulté des plus belles, par un chaste regard où n'habite nul vice, par un rond parler, sans fard, sans artifice, par un vif esprit, un sçavoir qui estonne, et surtout une grâce toute bonne, soit qu'elle parle, soit qu'elle se taise. »

Clément... compensait, par l'éclat déjà brillant de sa renommée, la médiocrité de sa naissance. Il put dès lors avoir l'espoir d'attirer les regards de cette princesse qui représentait si coquettement les instincts artistiques de la race des Valois. Elle subissait autant que son frère, c'est-à-dire plus que nul prince ne le fit jamais, l'influence de cette puissance mystérieuse et païenne, la magie de cet attrait ravissant que la Renaissance attribua à la poésie, comme aux poètes, aux poètes *sacrés*, dont les conceptions *divines* leur valent comme à des rois la *couronne* et qui sont élevés au-dessus des mortels par le don de Dieu, comme les rois par la volonté providentielle... En cette bonne princesse, la familiarité caressante suivit de près l'amitié. Dans ce cœur tendre la vivacité de l'esprit engendrait aisément la coquetterie. Elle pouvait désirer être vivement aimée, et être heureuse qu'on lui exprimât en beau et fin langage une admiration tendre. Elle devait, en présence d'une explosion de tendresse ravie, montrer d'autant moins de sévérité, qu'elle était en somme assez laide avec ces petits yeux et ce nez immense que portait si noblement

Ces réserves faites, nous ne trouvons plus rien dans la vie de Clément Marot qui ne soit communément établi et accepté.

I

« Écoute maintenant ceci, ô juge ! vers le Midi les hauts dieux m'ont fait naître, là où le soleil brûle d'une chaleur encore modérée. Aussi la terre s'y revêt-elle brillamment de mille fruicts, de nombreuses fleurs et plantes, et Bacchus, avec un art subtil y cultive sa bonne vigne, sur les montagnes pierreuses qui font le vin fort et savoureux. Mainte fontaine y murmure et ondoie. En tout temps, le laurier, près de la vigne, y verdit comme sur le Parnasse, le double mont des Muses ; et je me suis souvent demandé, en rêvant, pourquoi il n'en est pas sorti plus d'esprits pleins de noble poésie. Au lieu dont je parle, le fleuve Lot roule son eau peu claire qui coule autour de nombreux rochers ou qui passe au milieu d'eux pour aller au plus tôt rejoindre la Garonne. Et ce lieu c'est Cahors en Quercy. » Ce sont de tels souvenirs que Marot gardait de son enfance. Ainsi explique-t-il son *être* au juge qui l'interroge dans l'*Enfer*.

C'était au commencement de ses malheurs, à ses yeux déjà si nombreux, destinés à devenir bien plus cruels encore. Plus tard, dans l'âge mûr, quand il sera déjà un courtisan émérite, ce ne sera plus l'enfance que ses malheurs lui rappelleront. Ce sera de la gloire seulement que l'exilé vieillissant se souviendra. Ce sera la cour qu'il nommera sa seule maîtresse d'école. Il lui dut beaucoup. Mais il était plus juste, peut-être, quand, tout jeune encore et déjà malheureux,

François, avec cette bouche large et ces gros traits qu'embellissait à grand peine un œil très doux, rêveur et réfléchi. Je ne doute pas que ce doux œil ne se soit arrêté souvent sur Clément et qu'il ne lui ait donné bien des assurances d'affection... Mais, partout où il s'agit vraiment de la princesse, on ne voit que l'échange de la tendresse offerte par le poète contre une bienveillante patience, contre une familiarité tolérante, contre une affectueuse estime accordée par Marguerite. (Charles d'Héricault, id.)

il jetait ses regards sur les jours de la joyeuse enfance et songeait à son sang méridional[1].

C'est en 1495 ou 1496 au plus tard, qu'il naquit. Son père, *Jehan Marot* (autrement dit : *des Mares, des Marets*), issu d'une famille de la petite bourgeoisie de *Mathieu*, village situé à une heure et demie de *Caen*, était venu, on ignore par suite de quelles circonstances, s'établir dans la ville de *Cahors*. Le nom d'un étranger, nommé *Jehan Marot*, est cité pour la première fois en 1471 dans les comptes des consuls de la capitale du Quercy. Quelle position occupait-il? Les rôles ne nous le disent pas. On sait seulement qu'il se maria deux fois, et c'est de sa seconde femme qu'il avait, selon toute apparence, choisie dans quelque famille bourgeoise de la ville ou des environs, qu'est né notre poète *Clément Marot*.

C'est sans doute grâce à cette double origine, à ce mélange de deux races, que l'on trouve constamment chez lui l'esprit du Midi uni à l'intelligence du Nord, la vivacité, les emportements de l'imagination et l'agilité du style tempérés par la gravité mélancolique et parfois un peu sceptique de la race normande.

« N'ayant dix ans, en France fus mené :
Là où depuis me suy tant pourmené,
Que j'oubliay ma langue maternelle,
Et grossement apprins la paternelle
Langue françoyse, es grandz courts estimée :
Laquelle en fin quelcque peu s'est limée..... »

(*L'Enfer*, vers 395 et suiv.)

Ces vers permettent d'affirmer que Clément Marot passa ses premières années à Cahors et que le dialecte quercinois fut le langage qu'il apprit d'abord à balbutier. Amené à Paris, à peine âgé de dix ans, comme il nous l'apprend lui-même, fut-il admis dans quelque école de l'Université grâce aux libéralités de la reine

1. Quercy, de toi, Salel, se vantera,
Et, comme croy, de moy ne se taira.

On voit que le poète, quand il écrivait cette épigramme *Des poëtes*

Anne de Bretagne, ou de quelque prince généreux, c'est probable, bien qu'il ne nous le dise pas. Mais si alors on mettait des livres entre les mains des écoliers, on leur laissait encore plus de liberté. Nous savons que le jeune Marot prit peu de peine à apprendre le latin, comme on l'apprenait alors et encore moins à devenir l'égal des érudits de l'époque. Il ne chercha point à pénétrer le secret de la langue de Cicéron. « S'il eût appris la science des latins, il fut devenu semblable à Virgile », dit de lui Salomon Macrin, un de ses amis particuliers. Sainte-Marthe constate qu'il n'avait pas « de connoissance des langues grecque et latine ». Sagon et ses partisans lui reprochent son ignorance du latin[1]. D'ailleurs, écrivait-il en 1535 à son ami Lyon Jamet, après s'être moqué du grec, de l'hébreu et du latin :

« ..... C'estoyent de grandz bestes
Que les regents du temps jadis :
Jamais je n'entre en paradis,
S'ilz ne m'ont perdu ma jeunesse... »

(2e *Épitre du coq à l'asne*, vers 118 et suiv.)

Pour plaire au roi François Ier, il traduisit les deux premiers livres de la *Métamorphose* d'Ovide, mais les traductions faites jusqu'alors durent singulièrement aider notre poète à débrouiller le sens du texte latin.

Il eut certainement recours à la science d'Érasme pour versifier le *Jugement de Minos* de Lucien.

Il se contenta d'apprendre la langue française, de la *limer*, comme il nous dit, et il avait assez à faire. Le *Romant de la Rose* était une de ses lectures favorites ; ses premières poésies (le *Temple de Cupido, le Dialogue nouveau*) sont pleines de réminiscences de ce poème. Il lisait aussi les poètes des siècles précédents :

françoys, avait déjà conscience de sa valeur et entrevoyait sa gloire rayonnante dans la postérité. Vaniteux, fanfaron, présomptueux et gonflé d'une célébrité qui ne faisait que s'accroître, il revient plus d'une fois dans ses vers sur l'immortalité qui l'attend.

1. *Latin*. — Voir le paige de Sagon (dans le *Rabais du caquet de Marot*).

Coquillart, Alain Chartier, Villon. Mais ce qu'il préférait surtout, c'était :

> « Sur le printemps de sa jeunesse folle, »

vivre de la vie « de l'arondelle qui vole

> Puis çà, puis là; l'âge me conduisoit,
> Sans paour ne soing, où le cueur me disoit[1]. »

Il aimait les forêts et les montagnes ; il semble avoir surtout mis en pratique l'éducation tant prônée par Rabelais dans son *Gargantua* (I, 23 et 24). C'est la nature qui fut sa première inspiratrice et c'est à l'ombre des ormeaux que « quasi enfant », nous dit-il, il s'essaya d'abord à la poésie.

> « Ce que voyant le bon Janot, mon pere,
> Voulut gaiger à Jacquet, son compere...
> Que quelcque jour je feroys des chansons
> A ta louange (ô Pan, dieu tressacré)...
> Il me souloit une leçon donner
> Pour doulcement la musette entonner[2]... »

Le maître qui, après la nature, le guida et dont il suivit attentivement les leçons fut donc son père, Jehan Marot, que l'on nous peint à la physionomie grave et douce, quoiqu'un peu rustique, à l'air ferme et digne, à l'œil clair et pensif[3]. Puis viennent s'adjoindre les conseils de Jacques Colin, ce secrétaire de François Ier, qui aimait et favorisait particulièrement les lettres. Plus tard, Le Maire de Belges vint,

1. *Disoit.* — Voir plus loin : *Églogue au Roy* (p. 36, t. I).

2. *Entonner.* — Voir plus loin : *Églogue au Roy* (p. 37 et suiv. t. I).

3. Marot n'a jamais fait allusion à sa mère, à peine a-t-il dit quelques mots de sa femme et de ses enfants. Mais il a toujours parlé de son père avec un sentiment de vénération sincère et caressante. Il voit toujours en lui l'homme très vieux, très bon, très respecté, indulgent en même temps qu'austère Les paroles qu'il place dans sa bouche, à son lit de mort, ont déjà la gravité de celles qu'il mettra sur ses lèvres bienheureuses dans les Champs-Élysées, et, dans ce royaume des ombres, elles garderont encore cette sagesse pratique et cette aimable prud'homie du vieux berger Jehannot surveillant, avec Colin son compère, l'éducation du bergerot Clément. (Charles d'Héricault.)

avec son autorité et sa science, encourager les débuts et corriger les défauts du jeune poète qui, après la nature, eut bientôt pour seule et unique « maistresse d'escolle » la cour de Marguerite et de François Ier.

Son père, Jehan Marot, après avoir beaucoup voyagé, après avoir beaucoup plus regardé qu'étudié aux foires de Lyon, d'Anvers, du Lendit, de la Guibraie et de bien d'autres lieux, avait enfin réussi à se faire recommander à Anne de Bretagne par Michelle de Saubonne, épouse de Jean de Parthenay, seigneur de Soubise. Cette reine, élégante et bonne, qui savait le grec et le latin, dont la cour était comme le *royaume de femenye*, et qui aimait les *litterez*, c'est-à-dire la science et la poésie, accueillit avec faveur le poète qui lui était présenté et bientôt l'aima le plus de tous ceux qui alors avaient l'art de rimer. C'était en 1507 : à partir de ce moment Jehan devint le *facteur* de la reine, Anne de Bretagne, comme on disait à cette époque. Quand elle mourut, vers 1514, le bon roi Louis XII, qui ne se distinguait pas précisément par ses goûts littéraires, se hâta de renvoyer de la cour les comédiens et les baladins, et les humbles poètes purent bien sortir en leur compagnie. Jehan Marot dut donc chercher un refuge contre la pauvreté, car il n'était pas riche : échapper aux angoisses du besoin, c'était toute l'opulence à laquelle il prétendit jamais. Il se tourna vers le duc de Valois qui venait d'épouser Claude, la fille aînée de la reine décédée. Le chagrin, des préoccupations de toutes sortes lui inspirèrent une ballade et un rondeau où, pour attendrir sur son sort le duc, il lui retrace le douloureux tableau de son dénûment :

« Ainsi que Job, souffrant maulx à planté,
Et qu'il soit vray, il y a pres d'ung an
Que demouré je suis nu comme Adam,
Mince de bien et povre de santé. »

Et, par manière de péroraison, il s'écrie :

« Prince excellent, plus beau que le dieu Pan,
Je vous supply par vous soit debouté
Malheur mauldit qui tant me fait de tan,

Affin que plus ne soie en son carcan,
Mince de biens et povre de santé. »

(*Ballade* de maistre Jehan Marot à Monseigneur d'Angolesme, 1514).

Cet appel fut entendu du futur roi de France, et le poète, attaché à sa personne en qualité de valet de chambre de sa maison, trouva dans cette position, qui lui fut conservée jusqu'à sa mort, le soutien et la sécurité de sa vie.

Ce qui lui permit de penser à d'autres destinées pour son fils. Jusqu'alors le jeune Clément avait mené une vie un peu libre et désordonnée. On avait d'abord voulu faire de lui un clerc de la Basoche[1]; mais la chicane, à laquelle on le destine, l'ennuie; il secoue la

1. *Basoche*. — Dans le langage courant, on appelle basochien un homme qui vit au Palais de Justice. Le mot avait autrefois un sens bien plus précis : il désignait une des institutions les plus originales de l'ancien régime. Le royaume de Basoche était la corporation des clercs régulièrement organisés.

La Basoche avait son roi, son chancelier, ses cours de justice, ses officiers, parfois, semble-t-il, assez légers d'argent, car il fut besoin de leur enjoindre de siéger en habit décent. Tous les ans, les clercs, divisés en compagnies de cent hommes, avec tambours et hautbois, faisaient, dans les rues de Paris, une manifestation solennelle, en forme de carrousel, qui s'appelait la *Montre*. Le roi de France se mettait à son balcon pour recevoir le salut du roi de la Basoche.

Le Parlement reconnaissait les arrêts rendus par les tribunaux basochiens. C'étaient, pour les fautes professionnelles des clercs, des condamnations à des amendes qui s'exécutaient par la saisie du manteau et du chapeau. Mais l'autorité de ces cours allait plus loin. Elles jugeaient même les crimes que les basochiens pouvaient commettre. Elles connaissaient aussi des difficultés entre les clercs et leurs fournisseurs. Toutes ces décisions étaient rendues au nom de la « Basoche regnante en titre de triomphe et d'honneur »

C'était donc une institution sérieuse que la Basoche, malgré ses côtés plaisants. Nos anciennes coutumes présentent souvent ce mélange de gravité et de bouffonnerie.

Aussi faut-il écarter les étymologies irrévérencieuses que l'on a cherché à donner au nom de la Basoche. Les uns le font venir du grec Βαζωκεν, plaisanter : je doute très fort que ce terme ait jamais existé dans la langue grecque. D'autres prétendent y trouver une composition de deux mots : *basse oque*, la petite oie. La vérité est que basoche dérive de *basilica*, palais. (La *Basoche notariale* par Lucien Genty, Delamotte fils et C[ie], éditeurs, 1888.)

poussière du greffe; au lieu d'étudier au palais le métier de procureur, il monte à quinze ans sur les tréteaux des *Enfants sans souci* et ne songe qu'à prendre part à toutes leurs gaietés. Les procès n'étaient pas son affaire; il préférait rimer et chercher honneur et gloire à la guerre, avec tous les divertissements qu'elle procurait en ce temps-là. Il quitta donc la carrière du Palais pour la carrière des armes. De basochien il devint page, premier degré de la domesticité militaire et chevaleresque. Si l'on veut savoir ce que faisait le page au commencement du XVIe siècle, on peut lire la troisième partie des *Contreditz de Songecreux*; on verra que la *pagerie*, à Paris, n'était ni plus ni moins, à cette époque, qu'une école de libertinage. Le maître que Clément servait était Nicolas de Neufville[1], troisième du nom, marié à Denise, ou, suivant d'autres, à Jeanne, fille de Jean Morelet du Museau. Ce seigneur était excessivement riche; par sa mère il était seigneur de Villeroy. C'est lui qui était possesseur d'une maison accompagnée d'une cour et d'un jardin appelés les *Tuilleries*, située le long de la Seine, sur le chemin qui conduisait de la porte Saint-Honoré au bois de Boulogne; il l'échangea, en 1518, à François Ier contre l'hôtel de Chanteloup, près de Châtres-sous-Montlhéri. Catherine de Médicis fit ensuite raser tout ce qu'il y avait de bâtiments dans ces *Tuilleries*, pour planter son grand jardin et fonder son palais.

Au service de ce maître, Marot dut s'exercer à tirer de l'arc et faire son apprentissage militaire pour devenir quelque peu soldat au camp d'Attigny et sur le champ de bataille, à Pavie. Toutefois le père s'occupait de l'avenir littéraire de son fils : en 1515, au moment où le duc de Valois devenait François Ier, Jehan Marot avait profité des bonnes dispositions du nouveau roi pour présenter et mettre en évidence le jeune poète.

1. *Neufville.* — L'auteur de cette famille, *Nicolas de Neufville*, était vendeur de poissons aux Halles; il tirait son nom d'une propriété dite le fief de Neufville, située à Soisy-sous-Montmorency, qu'il eut soin de faire ériger en seigneurie avant sa mort (B. N. cabinet des titres : dossier *Neufville*).

Les hommages des courtisans se pressaient nombreux autour de l'astre qui s'élevait à l'horizon ; dirigé par son père, le jeune page suivit la foule et vint déposer aux pieds du trône, avec le *Temple de Cupido* et *l'Epistre au roy,* la traduction du *Jugement de Minos* de Lucien, traduction dont les allusions guerrières étaient bien faites pour plaire à un monarque belliqueux.

Tels furent, après la première églogue de Virgile (voir plus loin, p. 121, t. II) et quelques petites pièces amoureuses, les débuts poétiques de Clément Marot : ils étaient marqués du faux goût du temps ; néanmoins ils témoignaient déjà d'une sorte d'aisance unie à beaucoup d'élégance et de gentillesse.

La cour, désormais, était ouverte à notre poète ; il y avait ses entrées libres ; il pouvait voir et étudier à son aise ce qui s'y passait ; mais cela ne suffisait point à son ambition : il y voulait une demeure fixe. Puis il était sorti de page ; il fallait pourvoir à l'existence. Il implora le secours de Marguerite de Valois, sœur du roi François Ier, et lui adressa l'*Epistre du Despourveu* (1518) (voir plus loin, p. 120, t. I). Ces vers, recommandés par le roi lui-même, ne pouvaient manquer d'être bien accueillis par une princesse qui, toute sa vie, se fit une gloire de bien recevoir les gens de lettres qui, de leur côté, l'appelaient « *leur Mécène* ». Voir Brantôme : *Dames illustres* (Marguerite, reine de Navarre). Aussi, quand Marot lui fut présenté par Pothon, un des gentilshommes honorables de la cour, elle l'admit sans peine et, sans doute, dès les premiers mois de l'année 1518, notre poète fut attaché, en qualité de secrétaire, à la personne de la duchesse d'Alençon et de Berri[1], alors qu'il pouvait avoir vingt-trois ans. Dans cette nouvelle existence, il se lia avec tout ce qui formait l'entourage de Marguerite et venait à sa cour ; alors il fit connaissance avec l'abbé de Saint-Evroul,

1. *Berri.* — Marguerite d'Angoulême, mariée au duc d'Angoulême en 1509, venait de recevoir de son frère, à titre d'apanage, le duché de Berri par lettres patentes datées d'Argentan, 11 octobre 1517.

aumônier de la princesse dès 1517, et le secrétaire de celui-ci, François Sagon, personnages qu'il retrouvera plus tard, mais non plus comme amis. Les jours semblent s'être d'abord écoulés sans grande préoccupation pour lui; il vit tranquillement, fait de petits vers sur les incidents grands ou petits, des complaintes de commande, des rondeaux quêteurs, et distribue dans son voisinage, à tout venant, des compliments de réciprocité ou des éloges productifs, louant celui-ci, raillant celui-là, sans s'inquiéter du reste. Que lui importe si un bon mot peut lui gagner un ami ou lui susciter un ennemi? Il est protégé par sa Marguerite; il se croit à l'abri de tout péril.

En 1521, il accompagne le duc d'Alençon au camp d'Attigny (près de Rethel) et de là écrit d'abord en vers, puis en prose, à la princesse pour lui donner des nouvelles du duc et de son armée (voir plus loin, p. 126, t. I.)

On voit, dans ses pièces galantes, qu'il devint, vers l'année 1523, amoureux d'une Diane, que quelques biographes ont prise à tort pour Diane de Poitiers. En 1524, il en reçut quelques témoignages de sympathie, et si l'on interprète un peu complaisamment l'élégie II, Diane aurait fait les avances :

> Un an y a que par toy commencée,
> Fut l'amytié.....

Il avait près de trente ans.

En 1524-1525, il suivit François Ier en Italie, dans un équipage où notre imagination hésite tout d'abord à reconnaître *Maître Clément*, la lance à la main et armé de pied en cap. A la bataille de Pavie, il se battit vaillamment, puisqu'il fut blessé en place honorable, au bras, « tout oultre rudement » et fut fait prisonnier avec le roi. « Les Impériaux, à si riche butin, ne faisaient cas, nous dit un des témoins de la bataille, des gentilshommes ny des soldats prisonniers, et les congédièrent. » C'est à ce dédain sans doute que Marot dut de revenir bientôt en France, vers la fin de février 1525.

II

Le peu de temps qu'avait duré l'absence de notre poète avait suffi pour amener bien des changements chez les hommes et dans les choses. Il ne retrouva que froideur et indifférence chez l'amie qu'il avait dû laisser en partant à la guerre; il eut beau protester de son amour et de sa fidélité, et adresser, les uns après les autres, à l'infidèle, rondeaux, élégies, épigrammes, il ne lui fut répondu que par le dédain et la raillerie. Bien plus, il crut s'apercevoir que l'amie d'autrefois l'avait dénoncé à la Sorbonne; il se vit mis en suspicion; on l'accusa d'adhérer aux idées nouvelles et d'être même un chaud partisan du protestantisme qui commençait à recueillir de nombreux adeptes et à lever hardiment la tête. La doctrine réformée, qu'on avait d'abord confondue avec la Renaissance, avait reçu bon accueil à la cour de Marguerite; on y avait pris l'habitude de combattre la théologie, parce qu'elle semblait synonyme d'ignorance, d'insupportable tyrannie, de superstitions et d'abus. Mais la Sorbonne, qui la représentait, ne tarda pas à s'apercevoir des dangers qu'allait lui faire courir l'éclosion de toutes ces idées qui, depuis quelque temps, paraissaient au jour. Elle sut mettre la royauté de son parti et identifier sa cause avec la sienne en lui montrant que le péril était commun. Après la bataille de Pavie, la régente du royaume, Louise de Savoie, voyant dans cette défaite une punition providentielle de la tolérance accordée aux novateurs, croyant surtout trouver dans une plus grande sévérité contre ceux-ci un moyen aisé de se mettre au mieux avec le représentant terrestre de cette Providence et de paralyser ainsi Charles-Quint, la régente se rapprocha de la cour romaine, nomma des conseillers du roi et autres sages personnes pour aviser plus soigneusement au fait de l'hérésie. Clément Marot, qui jamais n'avait su se contraindre, et qui en tout et partout usait de la plus grande liberté de paro-

les et d'actions, continua à agir comme par le passé; aussi, l'inimitié de quelques théologiens s'alliant à la haine persévérante de cette habile Luna, cette maîtresse variable dont le poète s'est obstiné à taire le nom, il fut accusé d'hérésie et menacé. Puis le 15 ou 16 février 1526, sur l'indication du docteur Bouchart, l'un des inquisiteurs de la foi que la régente venait d'établir, et sur l'ordre du lieutenant criminel Morin, il fut saisi et enfermé au Châtelet. On avait profité de l'absence de sa maîtresse et protectrice, Mme Marguerite, nous dit lui-même Marot dans son *Enfer*. En effet, la régente avait quitté Lyon pour Blois au commencement de février et, le 22, elle passait à Poitiers accompagnée de sa fille, se rendant à Bayonne. Le prisonnier écrivit d'abord à M. Bouchart lui-même (voir *Épîtres*, p. 139, t. I) pour protester de son attachement à la foi catholique; puis, doutant avec raison peut-être du succès de cette lettre, il s'adressa à son ami *Lyon Jamet*[1] (voir plus loin, p. 140, t. I), dont il

1. *Jamet*. — Lyon ou Léon Jamet, un des amis les plus dévoués de Marot, paraît être originaire de Sensay ou Sanxais en Poitou où la famille des Jamet était établie depuis le XVe siècle. Dans l'*Inventaire des archives du château de la Barre*, il est mention, en 1492 d'un Mathurin Jamet, sergent de la châtellenie du Bois-Pouvreau et Sanxais (II, 44) et en 1502, d'un Maixent Jamet, praticien (II, 389). Il est fort possible que ce dernier personnage ait été le père de Lyon Jamet. Ajoutons que le jeune Lyon Jamet dut trouver un protecteur éclairé dans le seigneur du Bois-Pouvreau, Geoffroy d'Estissac (1482-1546), grand ami de Rabelais, de Jean Bouchet et de tous les lettrés du Poitou. Qui sait si ce ne fut point par cette influence que Jamet put aider son ami à échanger les cachots du Châtelet, contre une résidence plus douce à Chartres? Ce qu'il y a de certain, c'est que, partisan des idées nouvelles, Lyon Jamet fut bientôt obligé à son tour de chercher un refuge en Italie, auprès de Renée de Ferrare qui le prit pour son secrétaire et près de laquelle il resta (Marot le rejoignit en 1535). Nous le retrouvons encore en 1554, à la cour de cette princesse, en qualité de secrétaire, chargé par elle de plusieurs messages importants pour Calvin. (J. Bonnet, *Lettres de Calvin*, I, 428). Ainsi s'explique tout naturellement l'intervention de Lyon Jamet en faveur de Marot compromis pour ses opinions religieuses. Après la mort de son ami, Lyon Jamet prit soin de sa sépulture; il composa l'inscription funéraire qu'on lisait sur le tombeau de Marot, à Saint-Jean de Turin, jusqu'à l'époque où il fut détruit dans l'incendie de cette église. (G. Guiffrey, t. II, p. 155).

espérait une assistance plus prompte et plus efficace. Son espoir ne fut pas déçu. Jamet sut mettre en œuvre, avec une habileté consommée, toutes les ressources de la procédure, et parvint à tirer le poète des filets de la justice séculière. Louis Gaillart, évêque de Chartres, ami de Marguerite, se prêta de bonne grâce à toutes les combinaisons judiciaires et, prétextant que le délit reproché à Marot avait été commis sur le territoire soumis à sa juridiction, il réclama le prisonnier[1] et le fit enfermer dans la prison qui dépendait de son évêché. Ce fut une détention bien douce, car le poète jouissait de la plus grande liberté : l'amitié, les visites, en adoucirent l'ennui et là[2] il put composer à son aise le poème l'*Enfer* (voir plus loin, p. 45, t. I.)

D'ailleurs, il ne resta pas bien longtemps enfermé : dès son arrivée d'Espagne, François Ier s'empressa de donner un ordre de délivrance, probablement peu de temps après Pâques, 1526. Après une visite de quelques jours faite à sa ville natale, Marot rentra à Paris. L'année suivante, le 14 ou le 15 octobre 1527, Clément fut de nouveau jeté en prison : il avait eu la malencontreuse idée de prêter aide à certains prisonniers et de rosser les estafiers de dame justice pour leur donner le temps de s'évader. Il se hâta d'écrire au roi :

« Si vous supply (Syre) mander par lettre
Qu'en liberté vos gens me vueillent mettre :
Et si j'en sors, j'espere qu'à grand peine
M'y reverront si on ne m'y ramene. »

(*Épitre au Roy*, vers 59 et suiv.
page 142, tom. I.)

1. *Prisonnier.* — Son mandat d'arrêt, du 13 mars 1526, n'annonce pourtant aucune débonnaireté. On le trouvera dans le *Gallia christiana*, aux preuves concernant le diocèse de Chartres (Voir Ch. d'Héricault, p. 69).

2. *Et là.* — La maison où fut logé Marot est en face de l'évêché, à l'endroit où sont aujourd'hui les jardins du grand séminaire. Les érudits chartrains pensent que l'*Aigle* — ainsi se nommait la maison — n'a jamais contenu d'autre prisonnier que notre poète, et ils constatent, d'après les traditions locales, qu'il y jouissait de la plus grande liberté. (Ch. d'Héricault, p. 70.)

Cette lettre ne se fit pas attendre : par ordonnance du 1er novembre, François Ier manda à la cour d'avoir à *délivrer et mettre hors des fers son bien-aimé valet de chambre, Clément Marot*[1]. C'est la première fois que notre poète est désigné officiellement par ce titre. Jehan Marot était mort il y avait quelques mois, à l'âge d'environ soixante-douze ou soixante-quinze ans, et le roi avait promis au fils la survivance du père dans la charge de *valet de chambre* ordinaire de sa cour[2]. Malgré cette promesse, Clément Marot ne fut point porté tout de suite sur les états de la maison du roi. A distance, il devient assez difficile de débrouiller les causes de cette omission. Intrigue de cour, ou mauvais vouloir de commis, le résultat fut le même et, au moment de toucher ses gages, le poète se vit éconduit d'assez mauvaise grâce par le trésorier préposé à l'épargne, sous prétexte que son nom ne figurait point au rôle des officiers et domestiques. Dans sa détresse, Marot se tourna vers son protecteur qui l'écoutait toujours (voir *Épitre au Roy*, p. 144, t. I.) François Ier, qui était à Saint-Germain en Laye, dépêcha un billet à son cousin le « *grant maystre* », Anne de Montmo-

1. *Marot.* — Voici cette lettre :

« De par le roy,

« Nos amés et feaux, nous avons été averti de l'emprisonnement de nostre cher et bien amé valet de chambre ordinaire Clement Marot, et duement informé de la cause dudit emprisonnement, qui est pour raison de la rescousse de certains prisonniers. Et pource qu'il a satisfait à sa partie, et qu'il n'est detenu que pour nostre droit, a ceste fin nous voulons, nous mandons et tresexpressement enjoignons que, toutes excusations cessantes, ayés à le delivrer et mettre hors desdictes prisons. Si n'y faites faute, car tel est nostre plaisir.

« Donné à Paris, ce 1er jour de novembre. » Signé : *François.*

2. *Cour.* — Le valet, au moyen âge était un jeune homme placé, auprès de quelque puissant seigneur pour se préparer par ses exemples à recevoir l'ordre de la chevalerie, et lui rendre, en retour, certains services. Les grands, jusqu'au XVIe siècle, tinrent à honneur d'être attachés à la personne du souverain, avec le titre de valet de chambre, qu'ils échangèrent ensuite contre celui de gentilhomme de la chambre. — Le valet devint alors un personnage tout à fait subalterne.

rency. Marguerite se trouvait alors en Béarn; dès son retour au commencement de 1528, elle écrivit aussi au grand maître en faveur de son ancien secrétaire :

A monsieur le Grand Maistre.

Mon nepveu, avant mon partement de Compiegne pour aller en Beart, je vous priay de ne vouloir oblier Marot aux prouchains estatz, et pource que la souvenance depuis ce temps vous en pourroit estre passée, vous lay bien voulu ramentevoyr, vous priant de rechef, mon nepveu, le mectre hors de paine destre plus payé par acquitz et, suivant lintention du Roy, le mectre en lestat de ceste presente année. Ce faisant me ferez bien grand plaisir, estimant que laurez traicté comme lung des miens. Priant Dieu, mon nepveu, vous donner et continuer sa grace.

Escript à Saint-Germain en Laye, ce XXV[e] jour de mars.

Votre bonne tante et amye, MARGUERITE.

(B. N. ms. 3026, f° 18.)

Marot dut encore intéresser à sa cause le chancelier du Prat; se plaindre au trésorier Prudhomme du retard apporté au payement de l'acquit délivré, et ce fut seulement dans le courant de 1528 qu'il put toucher la somme qui lui était allouée. Il recevait 250 livres avec vingt-neuf collègues, au nombre desquels étaient alors Jehan d'Escoubleau de Sourdis, Victor Brodeau, Salmon Macrin, Estienne Fauchet. Dès lors il vécut à la cour près du roi, son protecteur bien-aimé, dans la société des courtisans alors à la mode et la fréquentation des écrivains en renom.

Après avoir adressé un gracieux adieu aux dames de Paris[1], à la fin de juillet 1529, il accompagne la cour pour aller assister aux fêtes de la signature du traité de Cambrai. En 1530, on le trouve à Lyon où l'accueil qui lui est fait, l'engagera à revenir plusieurs fois. On croit qu'il fut reçu alors membre de cette société littéraire appelée l'*Angélique*, qui se réunissait sur la montagne de Fourvières, dans la maison du sieur de Lange. Symphorien Champier, Benoît Court, Vauzelles, Maurice Scève, Claudine et Sibylle Scève,

1. Voir p. 153.

Pernette du Guillet, Clémence de Bourges et, je crois, aussi Jeanne Gaillarde, furent les plus notables membres de cette manière d'académie, avec Clément, qui adressa quelques pièces à plusieurs d'entre eux ou d'entre elles.

Au mois de juillet de la même année, Éléonore, sœur de Charles-Quint, ramenait de captivité les deux fils du roi envoyés comme otages en Espagne. Marot accourut à la suite de la cour jusqu'à Bordeaux, et le 11 juillet, « en la présence de monseigneur le dauphin et le duc d'Orléans son frère, enfans du roy, » dit la *Cronique du roy Françoys Ier* (p. 88), il présenta une épître de bienvenue à la nouvelle reine de France (voir plus loin p. 169, t. I) et revint à Paris pour assister aux cérémonies de son couronnement et à toutes les réjouissances qui furent données à cette occasion. C'est alors qu'il offrit à Antoine de Lorraine sa traduction du premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide (voir plus loin, p. 171).

Mais à ces fêtes devaient succéder des deuils. Une affreuse épidémie, la peste, fit son apparition en France et emporta beaucoup de victimes, parmi lesquelles la mère du roi, Louise de Savoie, dont notre poète déplora la perte dans une *Églogue* vraiment fort belle et supérieure à tout ce que la Pléiade elle-même a fourni dans l'ordre des poésies sentimentales et descriptives (voir plus loin, p. 546, t. I). Marot lui-même fut atteint du mal, mais il fut sauvé grâce aux bons soins de ses amis, les médecins de la cour. Son valet avait profité de ce qu'il était alité pour lui dérober une grosse somme d'argent, la somme qu'il avait reçue, à titre gracieux, à l'occasion du mariage de François Ier avec Éléonore d'Autriche. Il dut recourir à la générosité de son royal protecteur pour avoir de quoi subvenir aux soins que réclamait sa convalescence. Celui-ci s'empressa d'octroyer à son poète cent *écus d'or soleil*, l'équivalent du vol dont il avait été victime. C'est sans doute à la suite de cette maladie que se maria Marot.

Avec la santé du corps étaient revenues la vigueur et la vivacité de l'esprit. En 1532, il fit réimprimer, par

ordre de François Ier, les poésies de François Villon, qu'il accompagna de petites notes grammaticales, puis il donna une édition des poésies de sa jeunesse. Mais il avait aussi retrouvé son naturel railleur et caustique : fort de l'appui du roi, il ne se gênait ni pour se moquer des hommes et des institutions sacrées, ni pour agir et vivre à sa guise. Il avait de nouveau enfreint la loi de l'Église qui défend de manger de la chair en carême; la chose fut sue et à la fin de 1532 les poursuites s'annonçaient comme devant être d'autant plus sévères que le cas se compliquait de récidive. Heureusement pour notre poète, la reine de Navarre intervint à propos et le tira de ce mauvais pas. On donna pour prétexte sa convalescence; l'affaire n'eut pas de suite, et pour cette fois Marot en fut quitte pour la peur.

Cette alerte lui rappela sans doute l'assistance que lui avait prêtée jadis son ami, Lyon Jamet; il eut l'idée de lui écrire pour lui prouver qu'il n'oubliait point les services passés, mais, par prudence, il se servit pour correspondre d'un genre alors fort à la mode : le *Coq à l'asne*, poésie satirique mêlée de plaisanteries et de bouffonneries plus ou moins fines et spirituelles; le plus souvent, c'est le gros sel qui domine, comme dans Rabelais[1].

Pour échapper probablement aux ennuis de la persécution et aux fers dont le menaçaient ses ennemis et la Sorbonne, Marot ne tarda pas à quitter Paris, après cette alerte (1533). Le roi François Ier se rendait à Marseille à la rencontre du pape; son poète profita de l'occasion pour accompagner en Béarn le roi et la reine de Navarre et, en passant, faire au prince et à la princesse les honneurs de sa ville natale.

III

Quelle heureuse idée avait eue Marot de voyager! Bien lui avait pris de s'éloigner de Paris. Pendant qu'il

1. Voir p. 184.

se promenait à travers la France, les querelles religieuses s'envenimaient dans la capitale; les novateurs devenaient audacieux, ce qui ne faisait qu'accroître la colère de tous ceux qui tenaient à l'ordre de choses établi. Le roi hésitait encore et attendait pour prendre un parti contre ces tentatives de rébellion qui semblaient devoir menacer la monarchie aussi bien que la religion, quand un événement vint lui enlever les dernières hésitations qui pouvaient lui rester : dans la nuit du 18 au 19 octobre 1534 (quelques-uns disent le 24), un fanatique imprudent avait osé afficher aux portes du palais de justice des placards injurieux contre la messe et le sacrement de l'Eucharistie, placards grossiers qui, venus de Suisse et d'Allemagne, ne ressemblaient que de loin aux choses chères à l'esprit français. Ils furent même apposés à la porte de la chambre du roi, au château de Blois, où la cour séjournait alors.

François Ier, vivement affecté de cet excès d'audace, résolut de sévir en n'écoutant que sa colère. La répression fut terrible : des bûchers s'allumèrent dans tous les quartiers de Paris : vingt-quatre victimes périrent dans les flammes, et cette exécution remplit l'Europe d'étonnement et de stupeur. Le roi assista à une procession solennelle dans Paris, et quelques jours plus tard, le 15 janvier 1535, on ajournait « à son de trompe, à trois briefs jours, par les carrefours de Paris, jusques au nombre de soixante-treize luthériens, qui s'en estoient fuis, à comparoir en personne », parmi lesquels Clément Marot (*Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 446).

Mais notre poète avait pratiqué cette science que les habiles du moyen âge appelaient la science de bien fuir. Il venait de quitter l'abbaye de Vauluisant, en Champagne, avait, en passant, serré la main à son ami Couillart, seigneur du Pavillon, à Lorris, en Gâtinois, et était arrivé à Blois, où la rencontre de quelques dames amies le retint deux ou trois jours. Il se disposait à rentrer à Paris, quand un postillon vint lui apporter la fatale nouvelle. Il avait été dénoncé

comme un des chefs du parti; on avait fait une visite domiciliaire chez lui; on avait trouvé des papiers « fleurant plus mal que Baume »; on vouloit l'arrêter de nouveau. Sa première pensée est tout d'abord d'aller trouver le roi et de lui présenter sa justification; mais des conseillers avisés n'ont pas grand'peine à le convaincre que cette démarche est peut-être intempestive (*Epistre au seigneur du Pavillon,* voir p. 211, t. I). Il tourne alors le dos à la capitale et prend la route de Bordeaux. A Bordeaux, nouvelle alerte : il n'échappe aux limiers lancés contre lui qu'en se faisant passer pour un *courrier d'Etat* chargé de dépêches importantes :

« Je dy que je n'estois Clement,
Ny Marot, mais un bon Guillaume,
Qui, pour le prouffit du royaume,
Portois en grand diligence
Pacquet et lettre de créance.

(3e epistre du *Coq à l'asne,* vers 140 et suiv.)

De Bordeaux, il dirige ses pas vers le Béarn. Le Béarn, avec la reine Marguerite, si douce aux malheureux, semblait lui offrir une retraite assurée, mais il était trop près de la France, c'était même presque la France, en raison des liens de famille qui unissaient les deux monarques. Obligé de reprendre sa course vagabonde, Marot tourna les regards vers l'Italie; mais la distance était grande et force lui fut de remonter jusqu'aux abords de Lyon. De là il dut franchir les Alpes, soit par Chambéry, soit par le mont Genèvre : il avait déjà fait ce chemin à la suite du roi pour aller combattre à Pavie; et une fois de l'autre côté des « grandz froides montaignes », il était sauvé. Arrivé aux frontières du Ferrarois, au printemps de 1535, il s'empressa d'adresser (peut-être en mai), comme hommage de bienvenue, une épître à *Renée, duchesse de Ferrare.* Cette princesse, sœur de Claude, première femme de François Ier, avait épousé, le 13 juillet 1527, *Hercule d'Este,* duc de Ferrare. Lorsqu'elle quitta la France, elle avait à peine dix-sept ans; aussi elle ne

connaissait guère Marot que de réputation. Mais auprès d'elle se trouvaient les protectrices nées de Clément : *Michelle de Saubonne*, alors Mme de Soubise, et sa fille, *Madame de Pons*. Le poète se donnait les airs d'un passant qui ne refuserait point un gîte : la duchesse lui fit bon accueil et le reçut, dit Le Laboureur, comme un nouvel *Ovide*.

Laide et boiteuse, mais subtile, discourant gravement de toute science, cette princesse avait gardé un vif souvenir des querelles de son père, Louis XII, avec le pape Jules II et, comme elle se sentait perdue et humiliée dans ce bourg d'Italie, elle avait toujours devant les yeux la grandeur de sa naissance et la noblesse de sa nation. Aussi avait-elle été amenée à remplir sa cour de Français, mais surtout de Français pédants et antipapistes. Marot n'était donc pas trop dépaysé; il avait là pour Mentor son ami Lyon Jamet, devenu secrétaire de Mme Renée; il retrouvait à Ferrare une petite réunion de femmes, amies de la causerie et de la discussion; autour d'elles venaient souvent frétiller maints poètes latins : Lillius Gyraldus, Thebaldeus, Pétrus et Jacobus Astioli, tous Ferrarois et qui, au jugement de l'un d'eux, Lillius Gregorius Gyraldus, ne voyaient dans notre orgueilleux poète français que le traducteur des *Métamorphoses*, des *Eglogues*, du *Jugement de Minos*. Enfin le sombre et politique Calvin venait d'arriver et le débat avait recommencé de plus belle entre tous ces admirateurs et ces partisans de la religion réformée. Mais des controverses théologiques ne pouvaient longtemps plaire à Marot; du reste, le pays était malsain, nous dit Benvenuto Cellini, le peuple rebutant et la cour astucieuse; il n'en fallait pas tant pour faire regretter au pauvre exilé et le beau pays de France, et la cour, et sa famille. Il chercha à se consoler dans la poésie. C'est de Ferrare que partirent plusieurs des pièces qui ont contribué à rendre sa renommée universelle et ont exercé une grande action sur les écrivains contemporains, c'est-à-dire : *les Blasons du beau et du laid tetin*. Le premier surtout parut un modèle, et les poètes du temps ne cessèrent

de chercher à l'imiter. C'est aussi en Italie qu'il écrivit trois de ses épîtres du *Coq à l'asne* : à Ferrare, la 2° (fin de 1735); à Venise la 3° (fin de juillet 1536) et la 4° (fin de 1536.) Le malheur excitait sans doute la muse de notre poète : il voulait aussi attirer l'attention sur lui et cherchait à regagner les bonnes grâces de François Ier. Il lui adressa une épître en mai ou juin 1535, pour exposer les raisons de sa fuite et se défendre d'être luthérien; mais cette missive resta sans réponse et ne fit qu'augmenter la colère de ses ennemis : il y traitait la Sorbonne d'ignorante! Cependant il y avait révolution à la petite cour de Ferrare. La troupe des pédants gênait le duc, le concert des malédictions sur le *Dieu de paste* n'était pas fait pour réjouir le pape, allié d'Hercule d'Este. Charles-Quint ne pouvait non plus encourager son protégé à garder dans son palais cette officine de pamphlets, où l'insolence et le cynisme allemands se traduisaient en toutes langues sous l'âpre génie de Calvin. La réforme était, en ce moment, moins dangereuse pour François Ier que pour l'empereur. Celui-ci encouragea donc Hercule à dissoudre d'abord le cercle des théologiennes, en renvoyant en France Mme de Soubise et Mme de Pons. Rabelais, pour lors en Italie, constate qu'on remplaça toutes les dames françaises par des dames italiennes. Il paraît indiquer que cette mesure sentait le *boucon* (le poison) et qu'on devait s'attendre à ouïr bientôt parler de la mort de Renée. C'est aussi ce qu'insinue Marot dans son cantique à Marguerite de Navarre[1]. Notre poète profita du départ de Michelle de Saubonne[2] pour lui remettre une épître qu'il adressait au Dauphin[3].

1. *Navarre*. — Voir plus loin (p. 395, t. I.)

2. *Saubonne*. — Marot salua aussi le départ de cette dame en lui adressant une épître (Voir plus loin, p. 221, t. I.)

3. *Dauphin*. — « M. de Limoges (Jean de Langeac), qui estoit à Ferrare ambassadeur pour le roi, voyant que ledit duc, sans l'advertir de son entreprise, s'estoit retiré vers l'Empereur, est retourné en France. Il y a danger que Mme Renée en souffre fascherie : ledit duc luy a osté Mme de Soubise, sa gouvernante, et la fait servir par des Italiennes, qui n'est pas bon signe. » (*Lettres de Rabelais escriptes pendant son voyage en Italie*, p. 11.)

Dans ces vers où se retrouve un peu du ton charmant des épîtres royales; il demande humblement un petit sauf-conduit.

> « De demy an, que la bride me lasche
> Ou de six moys, si demy an luy fasche !
> Non pour aller visiter mes chasteaulx,
> Mais bien pour revoir mes petits Maroteaulx, »

(*Épitre au Dauphin*, voir plus loin page 223, t. I.)

et surtout ce fils de six mois que sa Marion allaitait quand il a été obligé de fuir. Bientôt sentant le danger venir, il quitta lui-même Ferrare pour se réfugier à Venise. Il avait des loisirs dans cette ville, c'est de là qu'il écrivit deux *Epistres du coq à l'asne* à Lyon Jamet (voir plus haut). Il fallait beaucoup d'argent et de gros revenus pour pouvoir faire figure et être admis dans la haute société de la ville des doges : Marot n'avait pas l'escarcelle bien garnie. Un pareil isolement ne pouvait qu'accroître l'ennui de l'exil; aussi attendait-il avec une vive impatience le résultat de la supplique qu'il avait confiée à Mme de Soubise : il est devenu si sage au milieu de ces Lombards ! Il n'a plus rien de l'écervelé Marot : il parle sobrement, ne dit une seule parole sur Dieu; il a appris à *poltroniser*; enfin il a promis de rendre immortels le roi et toute sa race.

Cette promesse, ces paroles humbles et soumises arrivaient à propos. Depuis quelque temps déjà, le pape Paul III avait prié le roi de mitiger l'horrible justice qu'il faisait des hérétiques et de cesser de brûler ainsi des hommes que Dieu avait traités avec plus de miséricorde que de rigueur. François Ier, se modérant, manda au Parlement de traiter moins sévèrement les luthériens et permit aux soixante-treize qui s'étaient enfuis de rentrer en France, à condition qu'ils abjureraient. Marot ne se fit pas prier; il profita avec empressement de la permission, brava brise, verglas, neige et froidure pour rentrer au plus tôt dans sa patrie, et à la fin de l'année 1536 il arriva à Lyon, précédé d'une épître au cardinal de Tournon, lieutenant géné-

ral du roi pour le Lyonnais (voir plus loin, p. 242, t. I). L'accueil qu'il reçut dans cette ville lui fit bientôt oublier les douleurs de l'exil; il retrouvait là ses amis, Maurice Scève et ses sœurs, Jeanne Gaillarde, etc., qui lui firent une réception enthousiaste; on se disputait le plaisir de le recevoir. Il fit alors connaissance avec Étienne Dolet qui, depuis, devint son éditeur. Mais il n'échappa point à la condition exigée pour revoir la France : quoi qu'ait dit Haag, dans son *Histoire du protestantisme,* Marot dut abjurer canoniquement et publiquement et subir toutes les humiliations qui accompagnaient la cérémonie (voir plus loin, p. 244, vers 44.)

IV

Après avoir adressé à Lyon un adieu chaleureux (voir plus loin, p. 244, t. I), il prit la route de Paris et se rendit à la cour, qu'il salua dans une pièce : *Le Dieu gard,* d'une inspiration noble et touchante, d'une grandeur de ton, d'une sincérité d'émotion et d'une politesse de forme tout à fait remarquable. Il arriva assez à temps (au plus tard dans les premiers jours de janvier 1537) pour assister aux fêtes qui se donnaient à l'occasion du mariage de Madeleine de France avec le roi d'Écosse, et remplir son rôle de poète du roi en offrant aux jeunes mariés son hommage poétique, sous forme d'un chant nuptial composé en leur honneur. François Ier fut content de revoir son poète favori : sur la recommandation du cardinal de Tournon, il l'accueillit avec bonne grâce et lui donna des preuves d'une bienveillance toute particulière.

En cette année, 1537, Étienne Dolet, poursuivi pour un meurtre qu'il avait commis à Lyon le 31 décembre 1536, vint à Paris solliciter sa grâce du roi; l'ayant obtenue, il réunit dans un festin les amis qu'il avait dans la capitale : Rabelais, Budé...; notre poète fut des invités. Il semblait donc qu'il n'eût plus qu'à se livrer à la douce joie du retour. D'ailleurs, dans son

Dieu gard à la court[1], il avait proclamé l'oubli des injures :

> « Je dy Dieu gard à touts mes ennemys
> D'aussi bon cœur qu'à mes plus chers amys. »
>
> (Vers 73, 74.)

Mais ses ennemis n'avaient rien oublié; ils veillaient et leur haine n'avait fait que s'envenimer quand ils avaient vu « le *recueil* » de la plupart des courtisans et surtout l'empressement de François Ier à faire oublier au pauvre exilé les tristes jours qu'il avait passés loin de la patrie et de tous les siens. A peine Marot avait-il publié son *Dieu gard* que parut une réplique, une sorte de contre-partie à ses vers, sous une forme assez agressive : *Le Dieu gard de Sagon à Marot*[2]. Notre poète allait avoir à lutter contre une coterie puissante qui était la Sorbonne, mais dont le chef apparent était Sagon. Le parti attaché à la pure doctrine du catholicisme et ennemi de tout ce qui pouvait porter atteinte aux pratiques existantes avait cherché quelqu'un qui fût capable de lutter contre Marot. Félix de Brie, abbé de Saint-Evroult, qui jouait alors un rôle important dans les affaires de l'Église, proposa son secrétaire, François Sagon; celui-ci avait été couronné à Rouen pour ses poésies sur la Vierge, et paraissait de taille à remporter de nouveaux succès dans la lutte où on allait l'engager.

Fils d'un marchand espagnol qui était venu s'établir à Rouen et avait obtenu dans cette ville des lettres de naturalisation[3], Sagon avait embrassé de bonne heure la carrière ecclésiastique et se faisait appeler l'*indigent de Sapience*, titre qui n'était certainement pas

1. Voir p. 245.

2. *Marot.* — Un seul exemplaire de cette pièce, qui existe encore, appartient à la bibliothèque de l'Arsenal (*Deffense de Sagon contre Clement Marot.*)

3. *Naturalisation.* — M. G. *Guiffrey* a rapporté ces lettres entièrement dans son édition (t. III, p. 722.

fort honorable[1]. Doué d'une âme vénale et dévoré d'ambition, il jugea l'occasion favorable de satisfaire ses penchants et accepta avec empressement de jouer le rôle qu'on luioffrait, sans toutefois négliger ses intérêts : il demanda, comme récompense, la cure de Soligny qui alors se trouvait vacante, ce qu'on lui promit sans peine. De plus, il avait à venger une injure personnelle. Venu à Paris pour y chercher fortune, il s'était lié avec tous les poètes en vogue : il s'était fait l'élève de Cretin. D'abord ami de Marot, il avait eu souvent recours à notre poète et souvent avait usé de ses conseils quand il voulait rimer; dans le blason des membres du corps, il avait été chargé du *blason du pied*; mais son âme étroite et imbue des doctrines de l'antique Sorbonne s'accommodait peu de l'esprit railleur de Clément; la discussion lui déplaisait, il préférait s'en tenir aux idées toutes faites; la plus légère critique, la moindre controverse contre ce qui pouvait toucher à la religion l'exaspérait; ce qui finit par amener une rupture entre les deux amis.

Des fêtes étaient données, le 16 août 1534, à Alençon, en l'honneur du mariage de Mme Isabeau, sœur d'Henri d'Albret, avec le vicomte René de Rohan. Marot et Sagon, en leur qualité de familiers de la maison, étaient au nombre des invités : leur talent poétique pouvait contribuer aux plaisirs de la fête; on mit en effet à contribution celui de Marot. Dans une épître qu'il fit présenter à la reine de Navarre par « Mme Ysabeau et deux autres damoyselles[2] », notre poète, sûr

1. *Honorable.* — « Il se qualifie de *curé de Beauvais* dans une épître en vers qu'il adresse à Jean Bouchet (la 109e des Écrits familiers de celui-ci). Peut-être a-t-il fini par obtenir ce bénéfice? — Dans ses écrits contre Marot, il ne prend point d'autre qualité que celle de secrétaire de *M. Felix de Brie*, abbé de Saint-Evroul, ordre de saint Benoît en Normandie, et grand doyen de Saint-Julien du Mans. C'était un poète fort médiocre. Il commença à versifier vers 1532 et a continué jusqu'à la fin du règne de Henri II. Sa devise était : *Vela de quoy*, peut-être parce qu'il croyait que ses écrits contre Marot étaient de quoi mortifier ce poète, et lui ôter même sa réputation. » (*L'abbé Goujet*, t. XI, p. 86 et suiv.)

2. Damoyselles. — Voir p. 197.

d'être agréable à la maîtresse du lieu et de plaire à son auditoire, ne craignit pas de rappeler les sottes incartades de la Sorbonne qui n'avaient eu d'autre résultat que de faire ressortir une fois de plus son impuissance. Le soir de ce jour, comme on se promenait dans la cour du château[1], « Marot laissa échapper un mot que Sagon traita d'hérétique; Marot, sans s'émouvoir, persista dans son sentiment et fit doucement ce qu'il put pour y attirer Sagon, mais, celui-ci tenant bon et répliquant toujours vertement, Marot rebuté lui dit une parole de mépris, Sagon lui en rendit une autre, à quoi Marot, pour réponse, mettant la main au poignard, allait lui en porter un coup, si Sagon, voyant qu'il ne serait pas le plus fort, n'eût pris la fuite. » (Voir *Crapelet.*) Après les fêtes, tous deux tirèrent chacun de leur côté, mais en conservant l'un contre l'autre une haine implacable. Toutefois, les choses en restèrent là pour l'instant. Obligé de fuir, l'année suivante, Marot sentait bien d'où venait le coup qui le frappait, mais sa plus grande préoccupation était de revenir sans trop tarder dans sa patrie; il dédaigna ou plutôt feignit de dédaigner les outrages dont l'accablaient ses ennemis. Dans une épître qu'il adressa à son ami Lyon Jamet, à la fin de 1535, mais qui ne vit le jour qu'en 1544, il se plaignit amèrement de se voir exilé, tandis qu'un « tas de gros asnes font imprimer tranquillement leurs sots livres » à Paris. Il avait sans doute eu vent de tout ce que publiait Sagon contre lui. En effet, à l'épître qu'il avait écrite de Ferrare au roi (1535) pour se justifier,

1. *Château.* — Voir le *Differend de Clément Marot et de François Sagon* (édit. *la Haye*, t. IV, p. 566.)

« Dedans le chasteau d'Alenson,
Et selon coustume et façon
Se pourmenoient dedans la court
Avecques maintz hommes de court,
Advint qu'outre plusieurs devis
Marot déclara son advis
A Sagon, dessus quelque point
Qu'a present je ne diray point... »

celui-ci avait répondu par son *Coup d'essai*[1], diatribe dans laquelle l'emportement fait souvent extravaguer l'auteur. Il gâte jusqu'aux vérités qu'il prêche par l'aigreur avec laquelle il les débite et les injures grossières qu'il y mêle. Il ne craint même pas d'enlever à Marot jusqu'à son génie poétique. Celui-ci crut plus sage de ne rien répondre publiquement à un adversaire qui jouait si ridiculement le personnage de moraliste, de censeur et de satirique; il était du reste trop désireux de revoir sa patrie. Il laissa à ses amis le soin de prendre sa défense, et ceux ci ne faillirent pas à l'amitié : Bonaventure des Periers, valet de chambre de la reine de Navarre, s'indigne, dans une épître à Sagon que :

« Une plume orde, et envenimée,
Plume d'arpye, ou de quelque chouette,
Vole et poursuyt du souverain poete
Maro Françoys le renom invincible.
Vela de quoi..... »

Christophe Richer, Jean Parrhasius, poursuivent aussi Sagon de leurs épigrammes. Charles Fontaine s'écrie dans son épître au même qu'il est facile de dire du mal d'un adversaire qui est loin. Enfin maistre Nicolle Glotelet, de Victry en Partoys, n'attend pas que Marot soit arrivé pour célébrer son retour et blâmer sévèrement le *Coup d'essai*.

Mais ce n'était encore qu'une petite escarmouche. Marot ne songea d'abord qu'à jouir du bonheur de se retrouver à la cour et près des siens. Un jour même qu'il rencontra son ennemi sur le pont de Saint-Cloud, il ne fit aucune allusion au démêlé qu'autrefois ils avaient eu :

« Que ne tenoit Marot à ton advis
Ces beaux propos alors que vis à vis
Mon maistre et luy au pont Sainct-Clou se veirent? »

(*Le paige de Sagon.*)

1. *Essai.* — *Le Coup d'essay de François de Sagon*, secrétaire de l'abbé de Sainct Ebvroul, contenant la responce à deux Epistres de Clément Marot, retiré à Ferrare (1536).

La lutte ne commença sérieusement qu'à l'apparition d'une nouvelle pièce de vers de Sagon : au *Dieu gard à la court* de Marot celui-ci répondit par un autre *Dieu gard*, diatribe remplie de mots blessants et de souvenirs désagréables pour notre poète. Ce qui finit par lui échauffer la bile; mais, jugeant sans doute indigne du rang qu'il occupait à la cour d'en venir lui-même aux mains avec un adversaire si méprisable, il mit la réponse dans la bouche de son valet Frippelippes[1]. Celui-ci, rendant justice à son maître d'être estimé des bons écrivains et de n'avoir pour ennemis qu'un tas « de jeunes veaux », fustigea d'importance Sagon et ses acolytes qui, au désespoir d'être ainsi désignés, donnèrent promptement contre Marot la *Grande généalogie de Frippelippes, composée par un jeune poëte champestre.* Cette idée de *poëte champestre* devint un fonds de plaisanterie, et le rondeau suivant parut :

> « Qu'on meine aux champs ce cocardeau,
> Lequel gaste, quand il compose,
> Oraison, mesure et texte et glose..... »

Ces traits lancés de part et d'autre en amenèrent de plus terribles. On se chargea d'accusations graves; le public fut inondé de vers. La satire prit toutes sortes de formes, celles de rondeaux, de triolets, de dizains, enfin la guerre devint générale sur le Parnasse.

Sagon était surtout aidé dans sa tâche ingrate et peu honorable par un autre ambitieux d'un esprit encore plus étroit, Charles Huet ou de la Huetterie[2], secrétaire du duc de Vendôme et surnommé le *poëte champestre* par ceux de son temps[3]. Pendant la retraite de Marot à Ferrare, ce la Huetterie s'était, dit-on, proposé de

1. *Fripelippes.* — Voir plus loin, p. 247, t. I.

2. *Huetterie.* — Ce poète natif d'Anjou, a dû toute sa réputation à la dispute de Marot et de Sagon. Il est l'auteur du *Contreblason de la beauté des membres du corps humain.*

3. *Temps.* — Il est quelquefois raillé sous le nom de poète champestre, nom par lui-même pris dans sa grande généalogie de Fripelippes.

le supplanter dans sa charge de valet de chambre de François Ier, mais, ses tentatives ayant été infructueuses, le dépit le porta à se joindre à Sagon; dans la lutte il se distingua surtout par sa grossièreté et sa basse jalousie.

Sagon et principalement la Huetterie auraient dû se repentir d'être entrés si témérairement en lice; les coups qu'ils avaient voulu porter à leur ennemi avaient été repoussés si vigoureusement qu'ils auraient dû au moins rentrer promptement dans le silence; leur bile ne fit que s'accroître et de tous côtés ils se cherchèrent des partisans et des alliés. Tentative inutile! Ils gagnèrent seulement à leur cause un tas de petits poètes que leur haine contre Marot a seule garantis de l'obscurité et du silence : Mathieu de Boutigny, prétendu page de Sagon; Mathieu de Vaucelles, imprimeur et libraire au Mans; Nicolas et François Denisot, quelques rimeurs inconnus, comme Jean le Blond, seigneur de Branville, surnommé l'*Espérant mieux*, François Roussin, Jean Huguet.

Marot eut pour lui tous les poètes d'un peu de valeur et d'esprit; tous restèrent de son parti; tous s'empressèrent de lui donner des marques de leur estime et de leur amitié. Sans parler de Bonaventure des Perriers et de Charles Fontaine, qui avaient déjà pris la défense de l'absent et soutinrent encore dans cette lutte l'ami présent dans leurs vers, Mellin de Saint-Gelais voulut aussi venger notre poète des traits injurieux de Sagon et écrivit :

« Je vy n'aguere un des plus beaux combats
Qu'il est possible, et vault bien qu'on le scache.
Un milan vit un chat dormant en bas,
Si fond sur luy, et du poil lui arrache;
Le chat s'eveille et au milan s'attache
Si vivement et l'estreint si tres fort,
Que le milan faisant tout son effort
De s'envoler se tint près à la prise.....

(Ballade de Mellin de Saint-Gelais
au nom de Cl. Marot contre Sagon,
édit. *du Fresnoy*, III, 487.)

Claude Collet, de Rumilly (Champagne), poète français et orateur, composa pour Marot plusieurs pièces de poésie sous le nom de Daluce Locet, Pamenchois[1]. Germain Colin Bucher, grand orateur du temps et secrétaire de messire Philippe de l'Isle-Adam, grand maistre de Malte, avait été jusqu'alors lié avec Sagon : celui-ci, le croyant fort son ami, avait imploré son secours contre Marot, ainsi que celui de Jean Bouchet :

« Vien contre ce Marot malin,
Bouchet, et toy Germain Colin,
D'Angers et Poitiers la défense... »

Il eut bientôt lieu de se désabuser, quand il sut que G. Bucher était auteur de l'épître où, feignant de vouloir pacifier le différend de Marot et de Sagon, il donnait manifestement tort au dernier. On ne finirait pas si l'on voulait citer tous les témoignages d'estime et de sympathie qui furent donnés, tant en français qu'en latin, au persécuté. Je terminerai en citant les deux dizains suivants, composés par des amis dont l'éditeur ne donne pas le nom; on les trouve dans l'édition des œuvres de Marot publiée à la Haye (4 vol. in-4°, 1731).

I

« La lyme vyt qu'un serpent s'amusoit
A la ronger : elle se print à rire.
Pour luy monstrer qu'en vain ses dents usoit,
En se mocquant, luy a bien voulu dire
Fortes ne sont telles dents à suffire
Pour m'entamer, car j'ai la peau trop dure.
Le pauvre fol, qui cuide par injure
Plus fort que luy grever, semble au serpent
Sur dur acier voulant faire morsure,
Dont il reçoit le mal, et se repent. »

1. *Pamenchois*. — « Il a fait en faveur de Marot contre Sagon quelques vers sous le nom de Daluce Locet, Pamenchois, ce qui, par transposition de lettres, signifie Claude Collet, Champenois, et fait voir que c'est Collet qu'il faut écrire. » (*La Monnoye*).

II

« Ung asne fort jeune, sot, glorieux,
Qui veoit porter aux grandz muletz la charge,
De ce mestier fort et laborieux,
Estre voulut. Le muletier le charge
D'un lict de camp, d'une grant malle large,
Mais il n'avoit pas l'eschine assez forte
Pour si gros faix; la povre beste est morte
En ce travail. Cela nous signifie
Que bien souvent fine de telle sorte
L'homme qui trop en sa force se fie. »

Cependant la lutte continuait; on vit paraître successivement le *Rabais du caquet de Fripelippes et de Marot*, dict *Ratpelle*, faict par Matthieu de Boutigni, accompagné de *huictains* et *dixains*, l'*Epistre responsive au Rabais de Sagon*, la *Complainte et Testament de François Sagouin; François Sagouyn, dict Sagon à Fripelippes*, l'*Epitaphe de François Sagouyn*, et tous ces opuscules étaient criés dans les villes par des crieurs publics, car c'était alors la coutume d'annoncer et de vendre les livres parus, comme on fait aujourd'hui les journaux.

On aurait pu entendre encore longtemps crier dans les rues de Paris ou d'ailleurs les vers composés en faveur de l'un ou de l'autre parti sans l'intervention inattendue d'une confrérie mi-littéraire, mi-bouffonne qui jouissait d'une grande renommée à Paris, mais surtout en Normandie, la confrérie des *Conards*[1],

1. *Conards.* — De très anciens poètes français emploient *conard* pour *sot*, *conardie* pour *sottise;* pour eux *abbé des conards* signifie *abbé des sots;* c'était le pendant de la *mère sotte* ou *mère folle* de Dijon. — Quelques écrivains prétendent que l'on doit écrire *cornard* et non *conard* pour consacrer une allusion aux maris dont les femmes sont infidèles et aussi, parce que, suivant eux, cette confrérie aurait succédé aux *Corneurs*, société musicale du xe siècle qui se donnait pour patron un prétendu *saint* nommé *Arnould la Trompette*, tout à fait inconnu dans les calendriers de la chrétienté. Ces sociétés étaient utiles et rendaient service, car alors des livres, il y en avait peu; pas de réclamations possibles contre les abus. Des théâtres, il n'y

connue aussi sous le nom d'*Abbaye des Conards*, ou royaume de *Conardie*. Cette société, inaugurée vers le milieu du XIVe siècle, eut primitivement son siège à Rouen, dans l'église *Notre-Dame-des-Prés* dite de *Bonnes-Nouvelles*, au faubourg Saint-Sever. Elle succéda à la confrérie des *Coqueluchiers*, ainsi nommée à cause du bonnet dit *Coqueluchon* que portaient ses membres. Les Conards avaient une hiérarchie tout à fait ecclésiastique dont le chef était l'*abbé*. La maison abbatiale ainsi composée formait avec les novices ou aspirants aux dignités un chiffre de plus de deux mille membres, tous recrutés dans la société rouennaise. On voyait, à Rouen, chaque année, aux jours gras, les Conards chevaucher masqués par la ville, ayant à leur tête un abbé mitré, crossé, monté sur un char, jetant à tous venants des rébus ,des satires, des pasquils. Ils cheminaient à travers la foule, partagés en bandes, dont chacune avait reçu mission de ridiculiser une sottise, de flétrir un vice, de censurer un abus. La vérité était souvent derrière ces bouffonneries. Les édits fiscaux n'étaient pas épargnés : la misère du peuple fut maintes fois décrite avec plus de hardiesse que dans les cahiers des états de province. A l'approche des jours gras, les Conards allaient demander au parlement de Rouen la permission de pouvoir seuls se masquer et seuls d'octroyer, moyennant finance, la permission à d'autres de se masquer aussi : de là leur grande liberté de paroles et d'actions, Le roi de France seul était respecté[1].

Sagon, qui se souvenait d'avoir été autrefois couronné à Rouen et revenait souvent dans cette ville où il trouvait bon accueil, eut l'idée de chercher aide

en avait point, du moins à demeure. Pour les gazettes, l'idée n'aurait pu alors en venir à l'esprit. (Voir Bibliothèque de l'école des chartes, t. Ier, p. 105 et suiv, par Floquet.)

1. *Respecté*. — (Voir Floquet, *ibid*) : Trois jours durant, il était en marche, ce tribunal ambulatoire, cet échiquier d'étrange espèce. Tambours, fifres, trompettes annonçaient de loin le cortège. Il fut innombrable parfois : en 1541, il ne finissait pas... » (p. 110.)

et protection près de cette puissante confrérie des Conards. Personne à Paris ne l'encourageait dans la lutte; la cour se contentait de rire de toutes ces injures que se lançaient à la face les champions, et les rieurs étaient plutôt disposés à se ranger du côté de Marot. C'est pourquoi Sagon songea à ses bons amis de Rouen. La confrérie essaya d'abord la conciliation : on vit paraître l'*Appologie faicte par le grant abbé des Conards* sur les invectives Sagon, Marot, la Hueterie... Un ami de Marot y répondit par une épître nouvelle : *Contre Sagon et les siens.* Les Conards, jugeant bientôt que la raison était du côté de Marot et de ses partisans, publièrent *De Marot et Sagon les treves* donnez jusqu'à la fleur des febves par l'autorité de l'abbé des Cornardz, et peu de temps après, pour en finir, lancèrent le *Bancquet d'honneur* sur la paix faicte entre Clement Marot, Françoys Sagon, Hueterie et autres de leurs ligues (1537). L'auteur feint qu'en se promenant un matin et rêvant à cette trêve ordonnée mais non observée, *Honneur* qui se promenait aussi, rencontra *Hermes* ou *Mercure* qui allait à Paris. *Honneur* lui demande des nouvelles; à quoi Hermes répond :

« Honneur, dit-il, bruict n'est que de deux veaux,
Lesquel on dict en un commun jargon,
Hueterie ou Huet et Sagon,
Qui chascun jour mesdisent de Marot,
Encontre luy crient le grand harot... »

Honneur s'informe du sujet de leur dispute, prend la résolution de les accorder, s'il est possible, et, pour parvenir à cette conciliation, il consent de leur faire préparer un festin, et engage Hermes à les y convoquer de sa part. L'invitation faite, tous se hâtent d'arriver au lieu indiqué. C'était le Parnasse. Marot y monte sans aucun effort, Fripelippes, son valet, le suit sans peine, de même Charles Fontaine et l'*abbé des Conards*. Sagon et son valet, la Hueterie, et quelques autres se traînent comme ils peuvent, s'accrochent à tout ce qu'ils rencontrent et arrivent enfin très fatigués. Après

le dîner, Marot présente sa défense; Sagon, au lieu de se défendre, craignant quelque catastrophe, s'humilie, rejette toute la faute de la résistance sur Huet et finit par demander pardon. *Honneur* constatant que Sagon s'est humilié, pria Marot de lui accorder la paix et le pardon qu'il demandait. Marot y consentit; *Honneur* en dressa les articles qui furent lus à haute voix, et l'ordonnance rédigée par lui fut acceptée par toutes les personnes présentes[1].

L'*aréopage* dont Sagon avait sollicité les suffrages ayant rendu son arrêt, il fallut se soumettre. Il y eut des plaintes, il est vrai, des récriminations; car dans une pièce datée du *seixième jour de janvier* 1538, et envoyée à la ville de Rouen, Mathieu de Boutigny, page de Sagon, se plaignit amèrement de ce qu'on avait abandonné son « maistre Sagon qui avait employé tous ses espritz,

« Pour l'erreur marotin confondre...
Fault-il que les gens soient hays
Pour dire bien de leur pays !... »

La cause n'en resta pas moins entendue et jugée. Comme un malheur n'arrive jamais seul, Sagon n'obtint pas la cure de Soligny qui lui avait été promise; elle fut

1. *Présentes. — Voici cette ordonnance :* « Veu et considéré que c'est de vivre en bonne paix, après parties par nous ouïes, ensemble les conditions proposées par nostre bien aymé Clément Marot. Nous, à la requeste de Sagon, tenons pour ratifiée la paix accordée entre Marot, Sagon, et autres, cy présentz. Or pour mieulx le dict accord tenir et entretenir, voulons et ordonnons que les dictz dessus nommés bevront ensemble devant partir. Ce lieu, leur enjoignons cy-après estre bons amys, et vivre sans aucun contredit, soubz les peines contenues es dictes conditions cy-devant déclarées; plus sur peine d'estre privé de la court de céans, sans nul espoir de jamais obtenir grâce de y rentrer, et estre privé de tout honneur à son grant deshonneur. Outre, nostre vouloir est que le dict accord, avec les dictes conditions, soit enregistré aux annales des poètes françois, affin que cy après puist estre exemple à nos posterieurs. Donné à notre Palays ce jourd'hy après disner, seellé de nostre grand seel, et signé « *Honneur en tout* ».

Banquet d'honneur sur la paix faicte entre Clément Marot, Françoys Sagon, Hueterie et autres (1537) *De guerre paix.*

donnée à « maistre Françoys Bellanger, homme discret, prudent et saige », nous dit l'auteur du *Rabais*. Quant à Marot, il était devenu un peu plus grave et un peu plus circonspect depuis son retour d'exil, sans avoir rien perdu de son leste et gentil esprit; aussi continuait-il à jouir d'une grande faveur auprès du roi. Alors il s'occupe soit de célébrer les événements du jour, soit de publier ses œuvres chez Étienne Dolet.

Pour assurer le poète contre les retours du sort, François Ier lui fit présent, en juillet 1539, d'une maison dite *la maison du cheval d'erain*, sise au clos Bruneau, au faubourg Saint-Germain-des-Prés, « affin, est-il dit dans le préambule, de luy donner meilleure voulenté, moyen et occasion de continuer et perseverer de bien en mieux... » (*Arch. nation*, II, 254). Cette maison occupait l'emplacement actuel du numéro 36 de la rue de Condé et du numéro 27 de la rue de Tournon.

Mais le pauvre poète, poussé en avant par la politique des novateurs, allait encore payer pour les docteurs ès réformes. Le vieil étourdi restera jusqu'au bout un instrument dans les mains de ces diplomates de l'enthousiasme. Marot n'avait que trop, pour sa tranquillité et pour son talent, gardé ses anciennes relations. Il continuait à voir Vatable qui, exaspéré contre la Sorbonne, avait eu toute sa vie l'idée fixe de renverser la théologie par la philologie. Il avait déjà été, nous raconte Félibien, mandé devant la cour du Parlement qui lui avait interdit ces réunions où il se permettait de commenter le livre des Psaumes et des Proverbes. Il se l'était tenu pour dit. Mais il avait repris son idée en sous-œuvre et avait songé à mettre en vers et en musique ce qu'on lui interdisait de mettre en prose. Marot consentit à rythmer et à rimer sa traduction des Psaumes. C'était du reste une entreprise à laquelle il songeait depuis longtemps; souvent, dans ses poésies, il y avait fait allusion. Ce fut d'abord un grand succès. Chacun à la cour adapta à ces odes sacrées les airs de vaudeville et de chansons qu'il préférait, et le soir, à la promenade, *le Pré aux Clercs* retentissait de ces chants hérétiques. François Ier se

montra des plus chauds partisans de cette nouveauté. Il engagea Marot à présenter trente de ces psaumes (les seuls que notre poète eût encore traduits) à Charles-Quint, qui traversait alors Paris. L'empereur accepta volontiers l'hommage et le paya 200 doublons d'or. Encouragé par le roi, Marot continua sa traduction.

Mais la Sorbonne s'émut bientôt de cet essai de translation et de cette explication des livres saints tentée par des gens peu sérieux pour elle et sans science théologique. Elle croyait ne pouvoir, sans danger, laisser vulgariser la Bible. Elle agit, et le roi, peu brave en cette circonstance, abandonna son poète après l'avoir encouragé et après avoir tenté quelques efforts, mais bien faibles, pour le protéger. Marot, craignant la prison, s'enfuit à Genève vers la fin de 1543. Il quittait sa vraie ville à lui, dont il essayait d'ouvrir les portes aux huguenots, pour gagner leur ville à eux, d'où ils le chasseront, ne gardant que ses psaumes. L'année de leur apparition, on en vendit dix mille exemplaires, dit un contemporain. Calvin les avait fait mettre en musique par Guillaume Franc. Ils furent harmonisés par Goudimel et Claude le Jeune, et ils n'ont cessé d'être en vogue dans l'Église réformée.

Réfugié à Genève, Marot y mit au jour la traduction de vingt nouveaux psaumes. Mais cela ne suffit pas à lui donner la paix. Son langage trop libre, le sans-gêne de son existence déplaisaient aux austères adeptes de Calvin; il dut bientôt s'éloigner[1] et dès lors commença pour lui une vie triste et errante. Il vint en Piémont, où la vieille protection de François Ier le suivit et le recommanda au maréchal de Bouttières, à M. d'Annebaud, qui succédait comme gouverneur au maréchal de Montéjean; il visita la Savoie, Chambéry, où il revit de vieux amis. Enfin il retrouva un peu de son génie pour chanter une dernière fois la gloire de cette France

1. *S'éloigner.* — Les registres du consistoire attestent qu' « il fut seulement réprimandé pour avoir joué une partie de trictrac. » Et pour ce crime, il fut maltraité, injurié et chassé ignominieusement.

ingrate, *ingratissime* à son poète, et célébrer la victoire remportée par le comte d'Enghien à Cérisolles. Ces vers eurent le temps d'arriver à la cour de France, et peut-être l'écho des louanges qui les accueillit courut-il jusqu'en Piémont pour réveiller un instant la fierté, les illusions et les espérances dans l'imagination du poète. Ce furent en tout cas ses dernières joies. Clément Marot mourut en l'automne de 1544.

Telle fut la fin de cet homme aimable dont la vie s'écoula tour à tour joyeuse et paisible, inquiète et vagabonde, sans que jamais il ait cessé de garder, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, la vivacité de son esprit, l'insouciance de son humeur et la liberté de sa muse primesautière.

Lyon Jamet, qui était resté en qualité de secrétaire auprès de Renée de Ferrare, donna une dernière marque d'amitié au pauvre exilé en le faisant inhumer, dans l'église Saint-Jean de Turin et en composant l'inscription funéraire qu'on lisait sur le tombeau de Marot jusqu'à l'époque de l'incendie de cette église :

Si de celuy le tombeau veux sçavoir
Qui de Maro avoit plus que le nom,
Il te convient dans les lieux aller voir
Où France a mis le but de son renom.
Qu'en terre soit je te respons que non,
Au moins de luy c'est la moindre partie.
L'ame est au lieu d'où elle estoit sortie;
Et de ses vers, qui ont domté la mort,
Les Sœurs luy ont sepulture bastie
Jusques au ciel. Ainsi, *la mort n'y mord.*

On sait que ces derniers mots représentent la hautaine devise de Marot. De même, le grave du Bellay promettait à Marot l'immortalité dont il n'avait jamais douté :

Tant que ouy et nenny se dira,
Par l'univers, le monde te lira.

Cette immortalité, la postérité la lui donna. Sa gloire, commencée de son vivant, éclata dès le lende-

main de sa mort. Elle ne fléchit jamais à aucune période de ces sévères siècles classiques qui avaient tant de mépris pour la *barbarie* du moyen-âge. De Boileau à La Harpe la louange est continue. Aujourd'hui encore, sa renommée est belle; il est regardé, sans contestation, comme le premier de tous les poètes qui ont écrit sous François Ier.

II

L'ŒUVRE

Entre Villon et Marot s'étend une période d'une cinquantaine d'années. C'est l'époque des grands rhétoriqueurs, disciples de Jean de Meung et imitateurs indiscrets de l'Antiquité, grands faiseurs d'allégories et d'abstractions, pédants écumeurs de latin, qui font consister tout l'art de la poésie dans la virtuosité de la forme et s'amusent aux tours de force les plus compliqués, parfois les plus absurdes, de la versification : rimes équivoquées[1], brisées, couronnées, enchaînées, batelées, vers à double face, pièces qui peuvent « se lire et retourner en trente-huit manières ». Un seul

1. *Rimes équivoquées.* — Les dernières syllabes de chaque vers sont reprises en une autre signification au commencement du vers suivant :

En m'ébattant je fais rondeaux en rime
En rimant bien souvent je m'enrime.

MAROT.

Rimes brisées. — Les repos des vers riment entre eux de façon qu'en les brisant on fasse d'autres vers.

Rimes couronnées. — La rime se présente deux fois à la fin du vers :

Ma blanche colombelle, belle,
Souvent je vais priant, criant.

mérite de nous arrêter, Lemaire de Belges, le plus estimé en son temps et celui qui exerça sur ses contemporains l'influence la plus considérable. Né à Belges, en Hainaut, et secrétaire d'Anne de Bretagne, deux fois reine de France, il vécut sous Louis XII et vit tout le règne de François Ier. Sans être un grand poète, il eut le sentiment du rythme et de la phrase poétique, atteignit quelquefois à l'élégance et à la noblesse, et donna le premier l'exemple d'un style plus brillant. Placé entre le Moyen Age et la Renaissance, il a pu être utile à la fois à Marot et à Ronsard.

Marot a écrit des ballades, des chansons, des rondeaux : genres du Moyen Age; des épîtres, des élégies, des épigrammes : genres empruntés à l'antiquité, et il suffit de feuilleter son œuvre pour reconnaître qu'il appartient à cette période de notre poésie qui forme la transition entre les formes du passé et l'école nouvelle de la Renaissance.

Éditeur du *Roman de la Rose* et disciple de Lemaire de Belges et de son école, Marot nous apparaît, dans ses premières œuvres, l'*Adolescence Clémentine*, comme un continuateur des grands rhétoriqueurs, par la sécheresse de la forme et la prolixité des détails, l'usage des allégories et des abstractions, l'abus des jeux de mots et des artifices puérils des rimes équivoquées.

Plus tard, il revint à son tempérament vrai, et nourri d'une culture plus délicate et plus forte, de

Rimes enchaînées. — Le vers commence par la dernière syllabe du vers précédent :

Dieu gard' ma maîtresse et régente,
Gente de corps et de façon.

Rimes batelées. — La fin du vers rime avec le repos du vers suivant :

Quand Neptunus, puissant dieu de la *mer*,
Cessa d'ar*mer* caraques et galées,
Les Gallicans bien le durent ai*mer*
Et récla*mer* ses grandes ondes salées.

Vers à double face. — Vers dont on peut retourner tous les mots pour former d'autres vers.

Boccace et de Pétrarque, de Virgile et d'Horace, d'Ovide et de Catulle, affiné au contact de la Cour, il acheva de dégager ses qualités natives de goût, de naturel, de grâce, d'esprit et d'élégance qui en ont fait un des maîtres de la poésie légère.

Ses épîtres au roi, « pour le tirer de prison », « pour avoir été dérobé »; l'épître à Jamet, où il demande à son ami de lui rendre le même service que le lion jadis rendit au rat; l'épître au dauphin; des chansons et des rondeaux; la *Ballade du frère Lubin*, et une vingtaine d'épigrammes, dont celle de Semblançay et du lieutenant criminel Maillart, voilà les chefs-d'œuvre de Marot. Le poète triomphe dans ces genres moyens. Causer avec esprit, conter avec agrément, aiguiser un bon mot ou tourner un compliment, quémander sans en avoir l'air, remercier sans servilité, en cet art Marot ne connaît pas de rival. D'autres que lui ont pu posséder quelques-unes de ses qualités, aisance et pureté de la forme, grâce aimable et naïve, élégance délicate et simple, enjouement spirituel et bonhomie charmante, émotion légère, discrète sensibilité : nul n'a su les réunir d'une façon aussi complète ni les réaliser dans la même perfection.

Marot est un charmant poète. Toutefois, il importe de le réduire à sa juste valeur si l'on veut comprendre la réforme de Ronsard et l'œuvre de la Pléiade. Ce n'est pas un grand poète : il n'a ni l'intensité du sentiment, ni l'éclat du style; les grandes pensées ne lui sont pas familières et son haleine est courte en dépit de quelques vers d'une belle venue et éloquents; faible dans l'élégie, médiocre tout à fait dans la poésie sacrée, il n'est vraiment à l'aise que dans les genres moyens et dans ces petites pièces qui caractérisent sa manière dans ce qu'elle a de meilleur et de plus personnel. La génération suivante devait avoir d'autres ambitions.

III

LA LANGUE

Comme tous les bons écrivains, Marot se sert de la langue de tout le monde, de celle que parlaient ses contemporains, dans la vie de tous les jours. Aussi, dans ses poésies, on trouve peu d'exceptions à l'usage alors observé.

Comparée à la langue du XVIIe siècle et à la langue moderne, la langue du XVIe siècle présente des différences plus ou moins considérables dans le vocabulaire, la grammaire, la prononciation et l'orthographe. Elle n'est pas d'ailleurs fixe, mais varie suivant les époques, parfois même de province à province, d'auteur à auteur et dans un même ouvrage. Chacun parle et écrit un peu à sa fantaisie, suivant le dialecte de la province, les connaissances acquises et, le plus souvent, l'imagination et l'inspiration du moment. Quelques auteurs préfèrent s'en tenir au langage du passé, beaucoup, au contraire, ne craignent pas d'adopter une orthographe, des mots, des tournures et des formes jusque là inusitées. De là tant d'irrégularités dans la grammaire du XVIe siècle, de là ce manque d'unité, ces mots écrits, ces phrases agencées de façon si diverse, parfois dans la même page, à quelques lignes d'intervalle.

Le vocabulaire est, pour une grande partie, le vocabulaire moderne. Mais il y a encore nombre de mots du Moyen Age que le XVIIe siècle laissera tomber en désuétude; beaucoup de mots encore aujourd'hui usités sont employés dans des acceptions actuellement disparues, d'autre part, le XVIe siècle emprunte des mots nouveaux aux langues anciennes, on cherche à faire revivre des mots oubliés des âges précédents;

l'influence italienne, l'influence espagnole se traduisent par l'apport de certains termes.

Au commencement du XVIe siècle, il n'y a pas encore, à proprement parler, de grammaire française. On n'a pas encore le sentiment d'une règle inviolable, dominant l'écrivain, mais seulement, au milieu de variations, des usages plus ou moins dominants, auxquels on peut se dérober par moments, si, en général, on est tenu de leur obéir.

De même que pour la prononciation, il n'y a pas de règle fixe pour l'orthographe. Au XVIe siècle, nous trouvons en présence deux systèmes d'orthographe : l'orthographe phonétique qui se modèle sur la prononciation, l'orthographe étymologique qui s'attache plutôt à rappeler l'origine des mots. Parmi les écrivains, les uns tiennent pour le système étymologique, les autres veulent conformer l' « écriture » au « commun parler »; à côté de l'abus, se glisse l'erreur : les uns supprimant des lettres nécessaires, les autres introduisant des lettres parasites qui ne pouvaient en rien se recommander de l'étymologie; quelques-uns, enfin prétendent tout bouleverser et emploient toutes leurs ressources à inventer et à vouloir faire admettre les procédés les plus étranges et les plus compliqués.

Enfin, à cette époque, chaque atelier, chaque ouvrier avait son système particulier d'orthographe et imprimait le plus souvent avec sa manière à lui, fréquemment même abusait de la liberté qui lui était laissée et orthographiait les mots tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

Cette confusion, en matière de langue, rend souvent assez délicate la lecture et la compréhension de notre auteur.

IV

BIBLIOGRAPHIE

ÉDITIONS

1° Marot publia ses poésies de jeunesse, en 1529, sous le titre d'*Adolescence clémentine.*

2° Mais la 1re édition sérieuse de cette *Adolescence clémentine* est celle de 1532, pour laquelle Marot écrivit lui-même une préface (voir plus loin, p. 417, t. II).

3° En 1538, Marot publia chez *Étienne Dolet,* à Lyon, une édition plus correcte de ses œuvres; les pièces y sont classées par ordre de genres et cette édition fut redonnée en 1542 et 1543.

4° Une brouille étant survenue entre Marot et Dolet, notre poète confia à *Antoine Constantin* le soin de réimprimer ses œuvres, qui parurent à Lyon, en 1544, *à l'enseigne du Rocher* (deux parties en un volume in-8°).

Cette édition, dite *du Rocher,* la plus belle des éditions anciennes, contient nombre de pièces inédites ou qui n'avaient pas encore été réunies aux autres œuvres.

5° Après la mort de Marot (1544), l'édition in-16 donnée par *François Mézière,* médecin, en 1596, par *Thomas Portau,* à *Niort,* est importante, parce qu'elle donne beaucoup de pièces qui manquent à celles de 1544.

Les plus remarquables publiées depuis sont :

1° L'édition de *Langlet du Fresnoy* (la Haye, 4 vol. in-4° ou 6 vol. in-12, 1731).

2° L'édition donnée par *Paul Lacroix,* Paris, *Rapilly,* 1824 (3 vol. in-8°), rare.

3º L'édition de *Pierre Jannet* (Paris, 4 vol. in-16, 1868-72), collection *Jannet Picard*.

4º Les œuvres choisies de Clément Marot, un volume, in-8º, publiées (avec la *Vie de l'auteur*) par *Charles d'Héricault*, 1867, Paris, *Garnier*.

5º L'édition savante in-8º de *M. Georges Guiffrey*, Paris, *Quantin*, véritable monument d'érudition et de luxe bibliographique, mais interrompue par la mort de l'auteur. Elle devait comprendre 6 volumes; 3 seulement ont paru, t. I, II et III.

6º Poésies inédites de Marot (tirées d'un manuscrit de Chantilly), publiées par *Gustave Macon*, *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire*, avril-mai 1898.

BIOGRAPHIE

GUILLAUME COLLETET, *Vies des poètes français. Notices sur les Trois Marot*, publiées par *G. Guiffrey*, 1871, in-8º.

LANGLET DU FRESNOY, notes de son édition de Marot.

GUIFFREY, t. I et notes de son édition de Marot.

CHARLES D'HÉRICAULT, *Vie de Clément Marot*, dans son édition de Marot.

SCHÉRER, *Études sur la littérature contemporaine*, 1806-1895, 10 volumes in-12; t. VIII (art. de février 1882).

GUSTAVE LANSON, *Clément Marot*, *Revue Suisse*, décembre 1882.

BRUNETIÈRE, *Histoire de la littérature française* classique, t. I, pp. 99-103.

ÉTUDE LITTÉRAIRE

SAINTE-BEUVE, *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*.

Faguet, *Seizième siècle.*

J. Vianey, *L'influence italienne chez les précurseurs de la Pléiade.*

H. Guy, *Les Sources françaises de Ronsard, Revue d'Histoire littéraire de la France.*

D. Nisard, *Histoire de la Littérature française*, 1844-1861, 4 vol. in-12.

Eugene Lintilhac, *Précis historique et critique de la Littérature française*, 1890, 2 vol. in-12.

Gustave Lanson, *Histoire de la Littérature française*, 1908, in-12.

Petit de Julleville, *Histoire de la Langue et de la Littérature française des origines à* 1900, publiée sous la direction de L. Petit de Julleville, 1896 et suiv., 8 vol. in-8°.

Abel Grenier, *Histoire de la Littérature française*, Garnier, 1 vol. in-12.

Brunot, *Histoire de la Langue française des origines à* 1900, t. I et II.

Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, 10 vol. in-4°.

Bonnard et Salmon, *Langue de l'ancien français*, abrégé du dictionnaire de Godefroy, 1 vol. in-8°.

Lacurne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, 10 vol. in-4°.

Littré, *Dictionnaire de la Langue française.*

Darmesteter et Hatzfeld, *Dictionnaire de la Langue française.*

L'AUTHEUR A SON LIVRE

Oster je veulx (approche toy, mon Livre)
Un tas d'escriptz qui par d'aultres sont faictz,
Or va, c'est faict : cours leger, et delivre;
Deschargé t'ay d'un lourd et pesant faix.
S'ilz font escriptz (d'adventure) imparfaictz,
Te veulx tu faire en leur faultes reprendre?
S'ilz les font bien, ou mieulx que je ne fais,
Pourquoy veulx tu sur leur gloire entreprendre?
Sans eulx (mon Livre) en mes vers pourras prendre
Vie après moy, pour jamais, ou long temps;
Mes œuvres donc content te doivent rendre :
Peuples et Roys s'en tiennent bien contens.

A SA DAME

Tu as pour te rendre amusée
Ma jeunesse en papier icy;
Quant à ma jeunesse abusée,
Une aultre que toy l'a usée;
Contente toy de ceste cy.

LA MORT N'Y MORD.



OPUSCULES

I

LE TEMPLE DE CUPIDO

AU ROY FRANÇOIS Ier

(*Dédicace placée en tête de l'édition gothique du* Temple de Cupido, *sans lieu ni date, in 8° de 12 ff.*)

N'a pas long temps, Prince magnanime, une fille inconstante, nommée Jeune Hardiesse, m'incitoit de vous presenter ce petit traicté d'amourettes, en me disant : « Pourquoy differes tu? Fus tu mal recueilly lorsque luy presentas le Jugement de Minos? » Adonc je respondy : « Ma jeune fille, le recueil que ce hault Prince me feit alors fut de la sorte dont maintesfoys l'avois souhaité. Mais de ce bon recueil fut cause la matiere du livre dont tu parles, d'autant qu'il touchoit des armes, tant proufitables que decentes à jeune Prince. Et cestuy parle d'amours effeminant les cueurs haultains, et à eulx peu convenables. Donc ne t'esbahy se je crains luy faire present. » A peine

1. Pièce comprise dans l'édition de 1538.

fut ma response mise à fin, que ceste garse affectée me va dire : « Veulx tu donc maintenir (homme ignorant) amourettes estre indecentes à jeune Prince? Ton peu de sçavoir congnoistras ores par le contraire que je te veuil prouver. » Lors, cuydant repliquer, ma loquence interrompit par un rondeau qu'elle tira du coffret de sa jeune rhetorique, disant ainsi :

RONDEAU

En sa jeunesse un prince de valeur,
Pour eviter ennuy plein de malheur,
Le noble estat des armes doibt comprendre
Et le beau train d'amourettes aprendre,
Sans trop aimer venerique chaleur.
Armes le font hardy, preux et vainqueur,
Amours aussi font d'un prince le cueur
Plus libéral que ne fut Alexandre
En sa jeunesse.

S'il est hardy, preux et entrepreneur,
Il sera dict plein de los et bonheur;
Et s'en sa largesse il veult sa main estendre,
Aymé sera tant du grand que du mendre :
Par amour donc un prince acquiert honneur
En sa jeunesse.

Tant m'a presché, o Roy tresmagnagnime, et tant a faict par son babil Jeune Hardiesse, qu'elle m'a mené devant vostre royale Majesté, et de faict m'a dict en chemin que vous avez je ne sçay quelle grace d'excuser les ignorans, qui supporteroit tout. De laquelle grace, Sire, je vous supplie d'user au besoing sur ce mien petit livre, parlant de trois sortes d'amours. L'une est ferme, l'autre legiere, et la tierce venerienne, et sur lequel est escripte en mondaines comparaisons la construction du Temple de Cupido par un amoureux errant, lequel y fut en la queste de sa dame nommée Ferme Amour, disant ainsi :

Sur le printemps que la belle Flora, etc.

(Comme dans le Temple de Cupido.)

A MESSIRE

NICOLAS DE NEUFVILLE

CHEVALIER, SEIGNEUR DE VILLEROY

CLÉMENT MAROT. SALUT

Dédicace placée en tête du Temple de Cupido, *dans l'édition des* Œuvres *publiée par Dolet, en* 1538.)

En revoyant les escriptz de ma jeunesse, pour les remettre plus clers que devant en lumiere, il m'est entré en memoire que estant encores page, et à toy, treshonoré Seigneur, je composay par ton commandement la queste de Ferme Amour, laquelle je trouvay au meilleur endroit du Temple de Cupido, en le visitant comme l'aage lors le requeroit. C'est bien raison doncques que l'œuvre soit à toy dediée, qui la commandas, à toy mon premier maistre, et celuy seul (hors mis les Princes) que jamais je servy. Soit doncques consacré ce petit livre à ta prudence, noble seigneur de Neufville, à fin qu'en recompense de certain temps que Marot a vescu avecques toy en ceste vie, tu vives ça bas après la mort avecques luy, tant que ses Œuvres dureront.

De Lyon, ce quinziesme jour de May, 1538.

LE TEMPLE DE CUPIDO

Sur le printemps, que la belle Flora
Les champs couverts de diverse flour a,
Et son amy Zephyrus les esvente,
Quand doulcement en l'air souspire et vente,
Ce jeune enfant Cupido, dieu d'aymer,
Ses yeulx bandez commanda deffermer,
Pour contempler de son throsne celeste
Tous les amants qu'il attaint et moleste.
Adonc il veit au tour de ses charroys,
D'un seul regard, maintz victorieux roys,
Haultz empereurs, princesses magnifiques,
Laides et laidz, visages deifiques,
Filles et filz en la fleur de jeunesse,
Et les plus forts subjectz à sa haultesse.
Brief, il congneut que toute nation
Ployoit soubz luy comme au vent le sion :
Et, qui plus est, les plus souverains dieux
Veit trebucher soubz ses dardz furieux.
Mais ainsi est que ce cruel enfant,
Me voyant lors en aage triumphant,
Et m'esjouyr entre tous ses souldards,
Sans point sentir la force de ses dards;
Voyant aussi qu'en mes œuvres et dicts
J'allois blasmant d'amours tous les edicts,
Delibera d'un assault amoureux
Rendre mon cueur pour une langoureux.
Pas n'y faillit : car par trop ardante ire
Hors de sa trousse une sagette tire
De boys mortel, empenné de vengeance,
Portant un fer forgé par Desplaisance

Au feu ardant de Rigoureux Refus,
Laquelle lors (pour me rendre confus)
Il descocha sur mon cœur rudement.
  Qui lors congneust mon extresme tourment,
Bien eust le cueur emply d'inimitié
Si ma douleur ne l'eust meu à pitié;
Car d'aucun bien je ne fuz secouru
De celle là pour qui j'estois feru,
Mais tout ainsi que le doulx vent Zephyre
Ne pourroit pas fendre marbre ou porphyre,
Semblablement mes soupirs et mes criz,
Mon doulx parler et mes humbles escriptz
N'eurent povoir d'amollir le sien cueur,
Qui contre moy lors demoura vainqueur.
  Dont congnoissant ma cruelle maistresse
Estre trop forte et fiere forteresse
Pour chevalier si foible que j'estoye,
Voyant aussi que l'amour, où jectoye
Le mien regard, portoit douleur mortelle,
Deliberay si fort m'eslongner d'elle,
Que sa beauté je mettrois en oubly;
Car qui d'amours ne veult prendre le ply,
Et a desir de fuyr le danger
De son ardeur, pour tel mal estranger,
Besoing luy est d'eslongner la personne,
A qui son cœur enamouré se donne.
Si feiz dès lors (pour plus estre certain
De l'oublier) un voyage loingtain;
Car j'entrepris soubz espoir de liesse
D'aller chercher une haulte déesse
Que Juppiter de ses divines places
Jadis transmit en ces regions basses
Pour gouverner les esperitz loyaulx
Et resider ès dommaines royaulx.
  C'est Ferme Amour, la dame pure et munde
Qui long temps a ne fut veue en ce monde;
Sa grand'bonté me feit aller grand'erre
Pour la chercher en haulte mer et terre,
Ainsi que faict un chevalier errant;
Et tant allay celle dame querant,

Que peu de temps après ma departie
J'ay circuy du monde grand' partie,
Où je trouvay gens de divers regard,
A qui je dy : « Seigneurs, si Dieu vous gard,
En ceste terre avez vous point congnu
Une pour qui je suis icy venu,
La fleur des fleurs, la chaste colombelle,
Fille de paix, du monde la plus belle,
Qui Ferme Amour s'appelle? Helas, Seigneurs,
Si la sçavez, soyez m'en enseigneurs. »
Lors l'un se taist, qui me fantasia;
L'autre me dict : « Mille ans ou plus y a,
Que d'Amour Ferme en ce lieu ne souvint. »
L'autre me dict : « Jamais icy ne vint. »
Dont tout soudain me prins à despiter,
Car je pensois que le hault Juppiter
L'eust de la terre en son throsne ravie.
Ce neantmoins, ma pensée assouvie
De ce ne fut : tousjours me preparay
De poursuyvir. Et si deliberay,
Pour rencontrer celle dame pudique,
De m'en aller au temple Cupidique
En m'esbatant : car j'euz en espérance
Que là dedans faisoit sa demeurance.
Ainsi je pars : pour aller me prepare
Par un matin, lors qu'Aurora separe
D'avec le jour la tenebreuse nuict,
Qui aux devotz pelerins tousjours nuit.
Le droict chemin assez bien je trouvoye :
Car çà et là, pour adresser la voye
Du lieu devot, les passans pelerins
Alloient semant roses et romarins,
Faisant de fleurs mainte belle montioye,
Qui me donna aucun espoir de joye.
Et, d'autre part, rencontray sur les rangs
Du grand chemin maintz pelerins errants
En souspirant, disant leur adventure
Touchant le fruict d'amoureuse pasture,
Ce qui garda de tant me soucier,
Car de leur gré vindrent m'associer,

Jusques à tant que d'entrer je fuz prest
Dedans ce temple, où le dieu d'amour est,
Fainct à plusieurs, et aux autres loyal.
Or est ainsi que son temple royal
Suscita lors mes ennuyez esprits;
Car environ de ce divin pourpris
Y souspiroit le doulx vent Zephyrus,
Et y chantoit le gaillard Tityrus.
Le grand dieu Pan avec ses pastoureaux,
Gardant brebis, beufz, vaches et taureaux,
Faisoit sonner chalumeaux, cornemuses
Et flageoletz pour esveiller les Muses,
Nymphes des boys et deesses haultaines
Suyvant jardins, boys, fleuves et fontaines.
Les oyseletz par grand joye et deduyt
De leurs gosiers respondent à tel bruyt.
Tous arbres sont en ce lieu verdoyants;
Petits ruisseaulx y furent undoyants,
Tousjours faisant autour des prez herbus
Un doulx murmure, et quand le cler Phebus
Avoit droit là ses beaulx rayons espars,
Telle splendeur rendoit de toutes parts
Ce lieu divin, qu'aux humains bien sembloit
Que terre au ciel de beauté ressembloit,
Si que le cueur me dit par previdence
Celluy manoir estre la residence
De Ferme Amour, que je queroye alors.
Parquoy, voyant de ce lieu le dehors
Estre si beau, Espoir m'admonesta
De poursuyvir, et mon corps transporta
(Pour rencontrer ce que mon cueur poursuyt)
Près de ce lieu, basty comme il s'ensuyt.

LE TEMPLE DE CUPIDO

Ce temple estoit un clos fleury verger,
Passant en tout le val delicieux
Auquel jadis Paris, jeune berger,

Pria d'amour Pegasis aux beaulx yeulx;
Car bien sembloit que du plus hault des cieulx
Juppiter fust venu au mortel estre
Pour le construire et le faire tel estre,
Tant reluysoit en exquise beauté.
Brief, on l'eust pris pour Paradis terrestre,
S'Eve et Adam dedans eussent esté.

Pour ses armes, Amour cuysant
Porte de gueules à deux traicts,
Dont l'un, ferré d'or tresluysant,
Cause les amoureux attraictz;
L'autre, dangereux plus que très,
Porte un fer de plomb mal couché,
Par la poincte tout rebouché,
Et rend l'amour des cueurs estaincte.
De l'un fut Apollo touché;
De l'autre Daphné fut attaincte.

Si tost que j'euz l'escusson limité,
Levay les yeulx, et proprement je veiz
Du grand portail sur la sublimité
Le corps tout nud, et le gratieux vis
De Cupido, lequel pour son devis
Au poing tenoit un arc riche tendu,
Le pied marché, et le bras estendu,
Prest de lascher une flesche aguysée
Sur le premier, fust fol ou entendu,
Droict sur le cueur, et sans prendre visée.

La beauté partant du dehors
De celle maison amoureuse
D'entrer dedans m'incita lors,
Pour veoir chose plus sumptueuse;
Si vins de pensée joyeuse
Vers Bel Acueil le bien apris,
Qui de sa main dextre m'a pris,
Et par un fort estroict sentier
Me feit entrer au beau pourpris
Dont il estoit premier portier.

Le premier huys de toutes fleurs vermeilles
Estoit construict, et de boutons yssants,
Signifiant que joyes nompareilles
Sont à jamais en ce lieu fleurissants.
Celuy chemin tindrent plusieurs passants,
Car Bel Acueil en gardoit la barriere;
Mais Faulx Danger gardoit sur le derriere
Un portail faict d'espines et chardons,
Et dechassoit les pelerins arriere,
Quand ilz venoient pour gaigner les pardons.

Bel Acueil, ayant robe verte,
Portier du jardin precieux,
Jour et nuict laisse porte ouverte
Aux vrays amants et gracieux,
Et d'un vouloir solacieux
Les retire soubz sa baniere,
En chassant (sans grace planiere,
Ainsi comme il est de raison)
Tous ceulx qui sont de la maniere
Du faulx et desloyal Jason.

Le grand autel est une haulte roche,
De tel' vertu, que si aucun amant
La veult fuyr, de plus près s'en approche,
Comme l'acier de la pierre d'aymant.
Le ciel, ou poisle, est un cedre embasmant
Les cueurs humains, duquel la largeur grande
Cœuvre l'autel. Et là (pour toute offrande)
Corps, cueur et biens à Venus fault livrer.
Le corps la sert, le cueur grace demande,
Et les biens font grace au cueur delivrer.

De Cupido le dyadesme
Est de roses un chappelet,
Que Venus cueillit elle mesme
Dedans son jardin verdelet.
Et sur le printemps nouvelet
Le transmit à son cher enfant,
Qui de bon cueur le va coiffant.

Puis donna pour ces roses belles
A sa mere un char triumphant,
Conduict par douze colombelles.

Devant l'autel, deux cyprez singuliers
Je veis fleurir soubz odeur embasmée,
Et me dit on que c'estoient les piliers
Du grand autel de Haulte Renommée.
Lors mille oyseaulx, d'une longue ramée,
Vindrent voler sur ces vertes courtines,
Prestz de chanter chansonnettes divines.
Si demanday pourquoy là sont venus,
Mais on me dit : « Ami, ce sont matines,
Qu'ilz viennent dire en l'honneur de Venus. »

Devant l'ymage Cupido
Brusloit le brandon de destresse,
Dont fut enflammée Dido,
Biblis, et Helaine de Grece.
Jehan de Mehun, plein de grand'sagesse,
L'appelle, en terme savoureux,
Brandon de Venus rigoureux,
Qui son ardeur jamais n'attrempe :
Toutesfoys au temple amoureux
Pour lors il servoit d'une lampe.

Sainctes et sainctz qu'on y va reclamer,
C'est Beau Parler, Bien Celer, Bon Rapport,
Grace, Mercy, Bien Servir, Bien Aymer,
Qui les amants font venir à bon port.
D'autres aussi, où (pour avoir support
Touchant le faict d'amoureuses conquestes)
Tous pelerins doivent faire requestes,
Offrandes, vœux, prieres et clamours;
Car sans ceulx là l'on ne prent point les bestes
Qu'on va chassant en la forest d'Amours.

Chandelles flambants ou estainctes,
Que tous amoureux pelerins
Portent devant telz sainctz et sainctes,

Ce sont bouquetz de romarins.
Les chantres, lynotz et serins,
Et rossignolz au gay courage,
Qui sur buyssons de verd boscage,
Ou branches, en lieu de pulpitres,
Chantent le joly chant ramage
Pour Versetz, Responds et Epistres.

Les vitres sont de clair et fin cristal,
Où painctes sont les gestes autentiques
De ceulx qui ont jadis de cueur loyal
Bien observé d'Amours les loix antiques.
En après sont les tressainctes reliques,
Carcans, anneaux aux secretz tabernacles;
Escuz, ducatz, dedans les clos obstacles;
Grands chaines d'or, dont maint beau corps est ceint,
Qui en amour font trop plus de miracles
Que Beau Parler, ce tresglorieux sainct.

Les voultes furent à merveilles
Ouvrées souverainement :
Car Priapus les feit de treilles,
De fueilles de vigne et sarment.
Là dependent tant seulement
Bourgeons et raisins à plaisance;
Et pour en planter abondance,
Bien souvent y entre Bacchus,
A qui Amour donne puissance,
De mectre guerre entre bas culs.

Les cloches sont tabourins et doulcines,
Harpes et luz, instrumens gracieux,
Haultboys, flageolz, trompettes et buccines,
Rendant un son si très solacieux
Qu'il n'est souldard, tant soit audacieux,
Qui ne quittast lances et braquemars,
Et ne saillist hors du temple de Mars
Pour estre moyne au temple d'amourettes,
Quand il orroit sonner de toutes parts
Le carillon de cloches tant doulcettes.

Les dames donnent aux malades,
Qui sont recommandez aux prosnes,
Rys, baisers, regards et œillades;
Car ce sont d'amours les aumosnes.
Les prescheurs sont vieilles matrones
Qui aux jeunes donnent courage
D'employer la fleur de leur aage
A servir Amour le grand roy,
Tant que souvent par beau langage
Les convertissent à la Loy.

Les fons du temple estoient une fontaine
Où découroit un ruisseau argentin;
Là se baignoit mainte dame haultaine
Le corps tout nud, monstrant un dur tetin.
Lors on eust veu marcher sur le patin
Povres amans à la teste enfumée.
L'un apportoit à sa tresbien aymée
Esponge, peigne, et chascun appareil;
L'autre à sa dame estendoit la ramée,
Pour la garder de l'ardeur du soleil.

Le cimetiere est un verd boys,
Et les murs, hayes et buyssons;
Arbres plantez, ce sont les croix;
De profundis, gayes chansons.
Les amans surprins de frissons
D'amours, et attrapez ès laqs,
Devant quelque huys, tristes et las,
Près la tumbe d'un trespassé,
Chantent souvent le grand helas,
Pour *requiescat in pace*.

Ovidius, maistre Alain Charretier,
Petrarque, aussi le Roman de la Rose,
Sont les messelz, breviaire et psaultier,
Qu'en ce sainct temple on lit, en rithme et prose;
Et les leçons que chanter on y ose,
Ce sont rondeaux, ballades vireletz,

Motz à plaisir; rithmes et trioletz,
Lesquelz Venus apprend à retenir
A un grand tas d'amoureux nouveletz,
Pour mieulx sçavoir dames entretenir.

Autres manieres de chansons
Léans on chante à voix contrainctes,
Ayant casses et meschans sons,
Car ce sont crys, pleurs et complainctes.
Les petites chapelles sainctes
Sont chambrettes et cabinetz.
Ramées, boys et jardinetz,
Où l'on se perd quand le verd dure;
Leurs huys sont faictz de buyssonnetz,
Et le pavé tout de verdure.

Le benoistier fut faict en un grand plain
D'un lac fort loing d'herbes, plantes et fleurs,
Pour eau beneite estoit de larmes plein,
Dont fut nommé le piteux Lac de pleurs;
Car les amants dessoubz tristes couleurs
Y sont en vain mainte larme espandants.
Les fruictz d'amours là ne furent pendants;
Tout y sechoit tout au long de l'année :
Mais bien est vray qu'il y avoit dedans,
Pour asperges, une rose fennée.

Marguerites, lys et œilletz,
Passeveloux, roses flairantes,
Romarins, boutons vermeilletz,
Lavandes odoriferantes,
Toutes autres fleurs apparentes,
Jectant odeur tresadoulcie,
Qui jamais un cueur ne soucie,
C'estoit de ce temple l'encens.
Mais il y eust de la soucie :
Voylà qui me trouble le sens.

Et si aucun (pour le monde laisser)
Veult là dedans se rendre moyne ou prebstre,

Tout aultre estat luy convient delaisser,
Puis va devant Genius l'archiprebstre,
Et devant tous, en levant la main dextre,
D'estre loyal faict grandz vœux et serments,
Sur les autelz couverts de parements,
Qui sont beaux litz à la mode ordinaire,
Là où se font d'amours les sacrements,
De jour et nuict, sans aucun luminaire.

Depuis qu'un homme est là rendu,
Soit sage, ou sot, ou peu idoyne,
Sans estre ne raiz ne tondu,
Incontinent on le faict moyne.
Mais quoy? il n'a pas grand essoyne
A comprendre les sacrifices :
Car d'amourettes les services
Sont faictz en termes si tresclers,
Que les apprentifz et novices
En sçavent plus que les grands clercs.

De requiem les messes sont aulbades,
Cierges, rameaux, et sieges, la verdure,
Où les amants font rondeaux et ballades.
L'un y est gay, l'autre mal y endure :
L'une mauldict par angoisse tresdure
Le jour auquel elle se maria;
L'autre se plainct que jaloux mary a,
Et les sainctz motz que l'on dict pour les ames,
Comme *Pater* ou *Ave Maria*,
C'est le babil et le caquet des dames.

Processions, ce sont morisques
Que font amoureux champions,
Les hayes d'Allemagne frisques,
Passe piedz, bransles, tourdions.
Là, par grands consolations,
Un avec une devisoit,
Ou pour Evangiles lisoit
L'art d'aymer faict d'art poetique;
Et l'autre sa dame baisoit
En lieu d'une saincte relique.

En tous endroicts je visite et contemple,
Presques estant de merveille esgaré;
Car en mes ans ne pense point veoir temple
Tant cler, tant net, ne tant bien preparé.
De chascun cas fut à peu près paré,
Mais toutesfoys y eust faulte d'un poinct,
Car, sur l'autel, de paix n'y avoit poinct :
Raison pourquoy? tousjours Venus la belle,
Et Cupido, de sa darde qui poinct,
A tous humains faict la guerre mortelle.

Joye y est, et deuil remply d'ire;
Pour un repos, des travaulx dix;
Et brief, je ne sçaurois bien dire
Si c'est enfer ou paradis,
Mais par comparaison je dis
Que celuy temple est une rose
D'espines et ronces enclose;
Petits plaisirs, longues clamours :
Or taschons à trouver la chose
Que je cherche au temple d'Amours.

Dedans la nef du triumphant domaine,
Songeant, resvant, longuement me pourmaine,
Voyant Refuz qui par dures alarmes
Va incitant l'œil des amants à larmes;
Oyant par tout des cloches les doulx sons
Chanter versetz d'amoureuses leçons;
Voyant chasser de Cupido les serfz,
L'un à connilz, l'autre à lievres et cerfz,
Lascher faulcons, levriers courir au boys,
Corner, souffler en trompes et haultboys :
On crie, on prent, l'un chasse et l'autre happe :
L'un a ja pris, la beste luy eschappe,
Il court après; l'autre rien n'y pourchasse;
On ne veit onc un tel deduit de chasse
Comme cestuy. Or tiens je tout pour veu,
Fors celle là dont veulx estre pourveu,
Qui plongé m'a au gouffre de destresse.
C'est de mon cueur la treschere maistresse,

De peu de gens au monde renommée,
Qui Ferme Amour est en terre nommée.
Long temps y a que la cherche et poursuy,
Et (qui pis est) en la terre où je suy,
Je ne voy rien qui me donne asseurance
Que son gent corps y face demeurance
Et croy qu'en vain je la vay reclamant.
Car là dedans je voy un fol amant,
Qui va choisir une dame assez pleine
De grand'beauté. Mais tant y a, qu'à peine
Eut contemplé son maintien gracieux,
Que Cupido, l'enfant audacieux,
Tendit son arc, encocha sa sagette,
Les yeulz bandez dessus son cueur la jette
Si rudement, voyre de façon telle
Qu'il y crea une playe mortelle.
Et lors Amour le jucha sur sa perche;
Je ne dis pas celle que tant je cherche,
Mais une Amour venerique et ardante,
Le bon renom des humains retardante,
Et dont par tout le mal estimé fruict
Plus que de l'autre en cestuy monde bruyt.
Un'autre Amour fut de moy apperceue,
Et croy que fut au temps jadis conceue
Par Boreas courant et variable;
Car oncques chose on ne veit si muable,
Ne tant legere en courts et autres parts.
Le sien pouvoir par la terre est espars,
Chascun la veult, l'entretient et souhaitte,
A la suyvir tout homme se deshaitte.
Que diray plus? Certes, un tel aymer,
C'est Dedalus voletant sur la mer :
Mais tant a bruict, qu'elle va ternissant
De Fermeté le nom resplendissant.
Par tel' façon au milieu de ma voye
Assez et trop ces deux Amours trouvoye :
Mais l'une fut lubrique, et estrangere
Trop à mon vueil, et l'autre si legere,
Qu'au grand besoing on la treuve ennemye.
Lors bien pensay que ma loyale amye

Ne cheminoit jamais par les sentiers
Là où ces deux cheminoient voluntiers;
Parquoy concluds en autre part tirer,
Et de la nef soubdain me retirer,
Pour rencontrer la dame tant illustre,
Celle de qui jadis le trescler lustre
Souloit chasser toute obscure souffrance,
Faisant regner Paix divine soubz France :
Celle pour vray (sans le blasme d'aucun)
Qui de deux cueurs maintesfoys ne faict qu'un;
Celle par qui Christ, qui souffrit moleste,
Laissa jadis le hault throsne celeste,
Et habita ceste basse vallée
Pour retirer nature maculée
De la prison infernale et obscure.
  A poursuyvir soubz espoir je prins cure :
Jusques au chœur du temple me transporte :
Mon œil s'espart au travers de la porte,
Faicte de fleurs et d'arbrisseaux tous verds;
Mais à grand'peine euz je veu à travers,
Que hors de moy cheurent plainctes et pleurs;
Comme en yver seiches fueilles et fleurs;
Tristesse et dueil de moy furent absens,
Mon cueur garny de liesse je sens,
Car en ce lieu un grand prince je veis,
Et une dame excellente de vis,
Lesquelz, portant escuz de fleurs royales,
Qu'on nomme lys, et d'hermines ducales,
Vivoient en paix dessoubz celle ramée,
Et au milieu Ferme Amour, d'eux aymée,
D'habitz ornée à si grand avantage
Qu'oncques Dido, la royne de Carthage,
Lors qu'Æneas receut dedans son port,
N'eust tel' richesse, honneur, maintien et port,
Combien que lors Ferme Amour avec elle
De vrays subjects eust petite sequelle.
  Lors Bel Acueil m'a le buysson ouvert
Du chœur du temple, estant un pré tout verd.
Si merciay Cupido par merites,
Et saluay Venus et ses Charites.

Puis Ferme Amour, après le mien salut,
Tel me trouva que, de son gré, voulut
Me retirer dessoubz ses estandards,
Dont je me tins de tous povres souldards
Le plus heureux : puis luy comptay comment
Pour son amour continuellement
J'ay circuy mainte contrée estrange,
Et que souvent je l'ay pensée estre ange,
Ou resider en la court celestine,
Dont elle print tressacrée origine.
Puis l'adverty comme en la nef du Temple
De Cupido (combien qu'elle soit ample)
N'ay sceu trouver sa tresnoble facture,
Mais qu'à la fin suis venu d'adventure
Dedans le chœur, où est sa mansion.
Parquoy concluds en mon invention,
Que Ferme Amour est au cueur esprouvée;
Dire le puis, car je l'y ay trouvée.

II

DIALOGUE DE DEUX AMOUREUX

—

LE PREMIER *commence en chantant.*

Mon cueur est tout endormy,
Resveille moy, belle;
Mon cueur est tout endormy,
Resveille le my.

LE SECOND

Hé, compaignon.

LE PREMIER

Hé, mon amy,
Comment te va?

LE SECOND

Par le corps bieu (beau sire)
Je ne te le daignerois dire
Sans t'accoller. Çà ceste eschine :
De l'autre bras que je t'eschine
De fine force d'accollades.

LE PREMIER

Et puis?

LE SECOND

Et puis?

1. Les pièces II, III et IV furent ajoutées en 1544.

LE PREMIER

Rondeaux, ballades,
Chansons, dizains, propos menus,
Compte moy qu'ilz sont devenuz.
Se faict il plus rien de nouveau?

LE SECOND

Si faict : mais j'en ay le cerveau
Si rompu et si alteré,
Q'en effect j'ay deliberé
De ne m'y rompre plus la teste.

LE PREMIER

Pourquoy cela?

LE SECOND

Que tu es beste!
Ne sçais tu pas bien qu'il y a
Plus d'un an qu'Amour me lya
Dedans les prisons de m'amye?

LE PREMIER

Est-ce encor de Barthelemye
La blondelette?

LE SECOND

Et de qui donc?
Ne sçais tu pas que je n'euz onc
D'elle plaisir ny un seul bien?

LE PREMIER

Nenny vrayement, je n'en sçay rien :
Mais si tu m'en eusses parlé,
Ton affaire en fust mieux allé.
Croy moy, que de tenir les choses
D'amours si couvertes et closes,
Il n'en vient que peine et regret.
Vray est qu'il fault estre secret,
Et seroit l'homme bien coquart
Qui vouldroit appeller un quart;

Mais en effect il fault un tiers.
Demande à tous ces vieilz routiers,
Qui ont esté vrays amoureux.

LE SECOND

Si est un tiers bien dangereux,
S'il n'est amy, Dieu sçait combien.

LE PREMIER

Hé! mon amy, choisis le bien.
Et quand tu l'auras bien choisi,
Si ton cueur se trouve saisi
De quelque ennuyeuse tristesse,
Ou bien d'une grande liesse,
A l'amy te deschargeras;
Sçais tu comment t'allegeras?
Tout ainsi, par le sang sainct George,
Comme si tu rendois ta gorge
Le jour d'un caresme prenant.

LE SECOND

Il vault donc mieulx dès maintenant
Que je t'en compte tout du long :
N'est ce pas bien dict?

LE PREMIER

Or là donc.
Mais pour ce que je suis des vieux
En cas d'amours, il vauldra mieulx
Que les demandes je te face,
Combien, de qui, en quelle place,
Des refuz, des parolles franches,
Des circonstances, et des branches
Et des rameaux : car les ay tous
Aprins de mes compaignons doulx,
Allant avec eulx à la messe.
Or vien ça, compte moy, quand est ce
Que premierement tu l'aymois?

LE SECOND

Il y a plus de seize moys,
Voyre vingt, sans avoir jouy.

LE PREMIER

L'aymes tu encores?

LE SECOND

Ouy.

LE PREMIER

Tu es un fol. Or, de par Dieu,
Comment doy je dire? en quel lieu
Fut premier ta pensée esprise
De son amour?

LE SECOND

En une eglise;
Là commençay mes passions.

LE PREMIER

Voylà de mes devotions!
Et quel jour fut ce?

LE SECOND

Par sainct Jacques,
Ce fut le propre jour de Pasques
(A bon jour bon œuvre.)

LE PREMIER

Et comment?
Tu venois lors tout freschement
De confesse, et de recevoir.....

LE SECOND

Il est vray, mais tu dois sçavoir
Que tousjours à ces grans journées
Les femmes sont mieulx attournées
Qu'aux autres jours; et cela tente.

O mon Dieu ! qu'elle estoit contente
De sa personne, ce jour là !
Avecques la grace qu'elle a,
Elle vous avoit un corset
D'un fin bleu, lassé d'un lasset
Jaulne qu'elle avait faict exprès.
Elle vous avoit puis après
Mancherons d'escarlatte verte,
Robbe de pers large et ouverte
(J'entends à l'endroict des tetins),
Chausses noires, petis patins,
Linge blanc, ceincture houppée,
Le chapperon faict en poupée,
Les cheveulx en passefillon,
Et l'œil gay en esmerillon;
Soupple et droicte comme une gaule.
En effect, sainct Françoys de Paule,
Et le plus sainct Italien,
Eust esté prins en son lien,
S'à la veoir se fut amusé.

LE PREMIER

Je te tiens donc pour excusé.
Pour ce jour là, que fuz tu?

LE SECOND

Pris.

LE PREMIER

Quel visage euz tu d'elle?

LE SECOND

Gris.

LE PREMIER

Ne te rit elle jamais?

LE SECOND

Point.

LE PREMIER

Que veulx tu estre à elle?

LE SECOND

Joinct.

LE PREMIER

Par mariage, ou autrement?
Lequel veulx tu?

LE SECOND

Par mon serment,
Tous deux sont bons, et si ne sçay :
Je l'aymeroys mieux à l'essay,
Avant qu'entrer en mariage.

LE PREMIER

Touche là, tu as bon courage,
Et si n'es point trop desgousté.
Tu l'auras, et d'autre costé
On m'a dict qu'elle est amyable
Comme un mouton.

LE SECOND

Elle est le diable!
C'est par sa teste que j'endure.
Elle est, par le corps bieu, plus dure
Que n'est le pommeau d'une dague.

LE PREMIER

C'est signe qu'elle est bonne bague,
Compaignon.

LE SECOND

Voycy un mocqueur.
J'entens dure parmy le cueur :
Car, quant au corps, n'y touche mye;
Dès que je l'appelle m'amye :
« Vostre amye n'est pas si noire, »

Faict elle. Vous ne sçauriez croire
Comme est elle prompte à me desdire
Du tout.

LE PREMIER

Ainsi?

LE SECOND

Laisse moy dire.
Si tost, que je la veulx toucher,
Ou seulement m'en approcher,
C'est peine, je n'ay nul credit :
Et sçais tu bien qu'elle me dit?
« Un fascheux et vous c'est tout un
Vous estes le plus importun
Que jamais je vy. » En effect
J'en vouldrois estre ja deffaict,
Et m'en croy.

LE PREMIER

Que tu es belistre !
Et n'as tu pas ton franc arbitre
Pour sortir d'où tu es entré?

LE SECOND

Arbitre? c'est bien arbitré !
Je le veulx bien, mais je ne puis.
Bien un an l'ay laissée, et puis
J'ay parlé aux Ægyptiennes
Et aux sorcières anciennes
D'y chercher jusque au dernier poinct
Le moyen de ne l'aymer point :
Mais je ne m'en puis descoiffer.
Je pense que c'est un enfer
Dont jamais je ne sortiray.

LE PREMIER

Par mon ame, je te diray :
Puis qu'il n'est pas en ta puissance
De la laisser, sa jouyssance
Te seroit une grand' recepte.

LE SECOND

Sa jouyssance? je l'accepte :
Amenez la moy.

LE PREMIER

Non : attends.
Mais à fin que ne perdons temps,
Compte moy cy par les menuz
Les moyens que tu as tenuz
Pour parvenir à ton affaire.

LE SECOND

J'ay faict tout ce qu'on sçauroit faire
J'ay souspiré, j'ay faict des criz,
J'ay envoyé de beaux escriptz,
J'ay dansé et ay faict gambades,
Je luy ay tant donné d'œillades,
Que mes yeulx en sont tous lassez.

LE PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

LE SECOND

J'ay chanté, le diable m'emporte,
Des nuicts cent foys devant sa porte,
Dont n'en veux prendre qu'à tesmoings
Trois potz à pisser, pour le moins,
Que sur ma teste on a cassez.

LE PREMIER

Encores n'est ce pas assez.

LE SECOND

Quand elle venoit au monstier,
Je l'attendois au benoistier
Pour luy donner de l'eau beniste :
Mais elle s'enfuyoit plus viste
Que lievres quand ils sont chassez.

LE PREMIER

Encores n'est ce pas assez.

LE SECOND

Je luy ay dict qu'elle estoit belle,
J'ay baisé la paix après elle,
Je luy ay donné fruictz nouveaux
Acheptez en la place aux Veaux,
Disant que c'estoit de mon creu;
Je ne sçay si elle l'a creu;
Et puis tant de bouquetz et roses;
Brief, elle a mis toutes ces choses
Au rang des pechez effacez.

LE PREMIER

Encores n'est ce pas assez.
Il falloit estre diligent
De luy donner.

LE SECOND

Quoy?

LE PREMIER

De l'argent,
Quelque chaine d'or bien pesante,
Quelque esmeraude bien luysante,
Quelques patenostres de prix :
Tout soudain cela seroit pris,
Et en le prenant el's'oblige.

LE SECOND

El' n'en prendroit jamais, te dy je,
Car c'est une femme d'honneur.

LE PREMIER

Mais tu es un maulvais donneur,
Je le voy tresbien.

LE SECOND

Non suis point :
Mais croy qu'elle n'en prendroit poinct
En y eust il plein trois barilz.

LE PREMIER

Mon amy, elle est de Paris;
Ne te y fie, car c'est un lieu
Le plus gluant.

LE SECOND

Par le corps bieu,
Tu me comptes de grands matieres.

LE PREMIER

Quand les petites vilotieres
Trouvent quelque hardy amant
Qui vueille mettre un dyamant
Devant leurs yeulx rians et vers,
Coac ! elles tombent à l'envers.
Tu ris ! mauldit soit il qui erre !
C'est la grand' vertu de la pierre
Qui esblouit ainsi les yeux.
Telz dons, telz presens servent mieux
Que beauté, sçavoir ne prières :
Ilz endorment les chambrieres;
Ilz ouvrent les portes fermées,
Comme s'elles estoient charmées;
Ilz font aveugles ceux qui voyent,
Et taire les chiens qui aboyent.
Ne me crois tu pas?

LE SECOND

Si fais, si.
Mais de la tienne, Dieu mercy,
Compaignon, tu ne m'en dys rien.

LE PREMIER

Et que veulx tu? El' m'ayme bien;
Je n'ay que faire de m'en plaindre,

LE SECOND

Il est vray, mais si peut on faindre
Aucunesfoys une amytié
Qui n'est pas si grand' la moytié
Comme on la demonstre par signes.

LE PREMIER

Ouy bien, quant aux femmes fines :
Mais la mienne en si grand'jeunesse
Ne sçauroit avoir grand' finesse;
Ce n'est qu'un enfant.

LE SECOND

De quel aage?

LE PREMIER

De quatorze ans.

LE SECOND

Ho ! voyla rage :
Elle commence de bonne heure.

LE PREMIER

Tant mieulx ! elle en sera plus seure,
Car avec le temps on s'affine.

LE SECOND

Ouy, elle en sera plus fine;
N'est-ce pas cela?

LE PREMIER

Que d'esmoy !
Entends que son amour en moy
Croistra toujours avec les ans.

LE SECOND

Ne faisons pas tant des plaisans :
Par tout il y a decevance.
Dequoy la congnois tu?

LE PREMIER

D'enfance.
D'enfance tout premierement
La voyois ordinairement,
Car nous estions prochains voisins.
L'esté luy donnois des raisins,
Des pommes, des prunes, des poires,
Des pois vertz, des cerises noires,
Du pain besnist, du pain d'espice,
Des eschauldez, de la reclisse,
De bon sucre et de la dragée.
Et quand elle fut plus aagée,
Je luy donnois de beaulx bouquetz,
Un tas de petits affiquetz
Qui n'estoient pas de grand' valeur;
Quelque ceincture de couleur,
Au temps que le Landit venoit.
Encor de moy rien ne prenoit
Que devant sa mère ou son père,
Disant que c'estoit vitupere
De prendre rien sans congé d'eulx;
D'huy à un bon an, ou à deux,
Luy donneray et corps et biens,
Pour les mesler avec les siens •
Et à son gré en disposer.

LE SECOND

Tu l'aymes donc pour l'espouser?

LE PREMIER

Ouy, car je sçay seurement
Que ceux qui ayment autrement
Sont voluntiers tous marmiteux :
L'un est fasché, l'autre est piteux,
L'un brusle et ard, l'autre est transi;
Qu'ay je que faire d'estre ainsi?
Ainsi, comme j'ayme m'amye,
Cinq, six ,sept heures et demye
L'entretiendray, voyre dix ans,

Sans avoir paour des medisans,
Et sans danger de ma personne.

LE SECOND

Corps bieu, ta raison est tresbonne :
Car d'une bonne intention
Ne vient doubte ne passion.
Mais, compaignon, je te demande
Quelle est la matière plus grande
Qu'elle t'a offerte desja?

LE PREMIER

Ma foy, je ne mentiray ja,
Je n'ose toucher son teton;
Mais je la prends par le menton,
Et tout premierement la baise.

LE SECOND

Ventre sainct gris! que tu es aise,
Compaignon d'amours.

LE PREMIER

Par ce corps,
Quand il fault que j'aille dehors,
Si tost qu'elle en est advertie,
Et que c'est loing, ma departie
La faict pleurer comme un oignon.

LE SECOND

Je puisse mourir, compaignon,
Je croy que tu es plus heureux
Cent foys que tu n'es amoureux.
O le grand aise en quoy tu vis!
Mais pourquoy est-ce, à ton advis,
Que la mienne m'est si estrange,
Et qu'elle prise moins que fange
Ma peine et moy et mon pourchas?

LE PREMIER

C'est signe que tu ne couchas
Encores jamais avec elle.

LE SECOND

Corps bieu ! tu me la bailles belle :
J'en devinerois bien autant.
Or si poursuyvray je pourtant
La chasse que j'ay entreprinse :
Car tant plus on tarde à la prinse,
Tant plus doulx en est le repos.

LE PREMIER

Une chanson avec propos
N'auroit point trop maulvaise grace;
Disons la.

LE SECOND

La dirons nous grasse
De mesme le jour?

LE PREMIER

Rien quelconques :
Honneur par tout. Commençons doncques.

LE SECOND

Languir me fais... content desir...?

LE PREMIER

A telles ne prends point plaisir;
Elles sentent trop leurs clamours.

LE SECOND

Disonc doncques : *Puis qu'en amours...*
Tu la dis assez vouluntiers.

LE PREMIER

Il est vray, mais il fault un tiers,
Car elle est composée à trois.

UN QUIDAM

Messieurs, s'il vous plaist que j'y sois,
Je serviray d'enfant de chœur,

Car je la sçay toute par cueur:
Il ne s'en fault pas une notte.

LE SECOND

Bien venu, par saincte Penotte!
Sois, mignon, le bien arrivé.

LE PREMIER

Luy siet il bien d'estre privé?
Chantez vous clair?

UN QUIDAM

Comme layton :
Baillez moy seulement le ton,
Et vous verrez si je l'entends :

Puis qu'en amours a si beau passetemps.

III

EGLOGUE AU ROY

SOUBS LES NOMS DE PAN ET ROBIN

(1539)

Un pastoureau, qui Robin s'appelloit,
Tout à par soy n'agueres s'en alloit
Parmy fousteaux (arbres qui font umbrage),
Et là tout seul faisoit, de grand courage,
Hault retentir les boys et l'air serain,
Chantant ainsi : « O Pan, dieu souverain,
Qui de garder ne fus onc paresseux
Parcs et brebis et les maistres d'iceux,
Et remets sus tous gentilz pastoureaux
Quand ilz n'ont prez, ne loges, ne toreaux,
Je te supply (si onc en ces bas estres
Daignas ouyr chansonnettes champestres),
Escoute un peu, de ton vert cabinet,
Le chant rural du petit Robinet.
Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'arondelle qui vole
Puis çà, puis là : l'aage me conduisoit,
Sans peur ne soing, où le cueur me disoit.
En la forest (sans la craincte des loups)
Je m'en allois souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaulx ramages,
Tous differens de chantz et de plumages;
Ou me souloys (pour les prendre) entremettre

A faire bricz, ou cages pour les mettre.
Ou transnouoys les rivieres profondes,
Ou r'enforçoys sur le genoil les fondes.
Puis d'en tirer droict et loing j'apprenois
Pour chasser loups et abbatre des noix.
O quantesfoys aux arbres grimpé j'ay,
Pour desnicher ou la pye ou le geay,
Ou pour jetter des fruictz ja meurs et beaulx
A mes compaings, qui tendoient leurs chappeaux.
Aucunesfoys aux montaignes alloye,
Aucunesfoys aux fosses devalloye,
Pour trouver là les gistes des fouynes,
Des herissons ou des blanches hermines,
Ou pas à pas le long des buyssonnetz
Allois cherchant les nidz des chardonnetz
Ou des serins, des pinsons ou lynotes.
Desja pourtant je faisoys quelques notes
De chant rustique, et dessoubz les ormeaux,
Quasy enfant, sonnoys des chalumeaux.
Si ne sçaurois bien dire ne penser
Qui m'enseigna si tost d'y commencer,
Ou la nature aux Muses inclinée,
Ou ma fortune, en cela destinée
A te servir : si ce ne fust l'un d'eux,
Je suis certain que ce furent tous deux.
Ce que voyant le bon Janot, mon pere,
Voulut gaiger à Jaquet, son compere,
Contre un veau gras deux aignelletz bessons,
Que quelque jour je feroys des chansons
A ta louange (ô Pan, dieu tressacré),
Voyre chansons qui te viendroyent à gré.
Et me souvient que bien souvent aux festes,
En regardant de loing paistre nos bestes,
Il me souloit une leçon donner
Pour doulcement la musette entonner,
Ou à dicter quelque chanson rurale
Pour la chanter en mode pastorale.
Aussi le soir, que les trouppeaux espars
Estoient serrez et remis en leurs parcs,
Le bon vieillard après moy travailloit,

Et à la lampe assez tard me veilloit,
Ainsi que font leurs sansonnetz ou pyes
Auprès du feu bergeres accroupies.
Bien est il vray que ce luy estoit peine;
Mais de plaisir elle estoit si fort pleine,
Qu'en ce faisant sembloit au bon berger
Qu'il arrousoit en son petit verger
Quelque jeune ente, ou que teter faisoit
L'aigneau qui plus en son parc luy plaisoit;
Et le labeur qu'après moy il mit tant,
Certes, c'estoit affin qu'en l'imitant
A l'advenir je chantasse le los
De toy (ô Pan), qui augmentas son clos,
Qui conservas de ses prez la verdure,
Et qui gardas son trouppeau de froidure.
« Pan (disoit-il), c'est le dieu triumphant
Sur les pasteurs; c'est celuy (mon enfant)
Qui le premier les roseaux pertuysa,
Et d'en former des flustes s'advisa :
Il daigna bien luy mesme peine prendre
D'user de l'art que je te veux apprendre.
Apprends le donc, affin que montz et boys,
Rocz et estangs, apprennent soubz ta voix
A rechanter le hault nom ,après toy,
De ce grand Dieu que tant je ramentoy;
Car c'est celuy par qui foysonnera
Ton champ, ta vigne, et qui te donnera
Plaisante loge entre sacrez ruisseaux
Encourtinez de flairans arbrisseaux.
Là d'un costé auras la grand' closture
De saulx espez, où pour prendre pasture
Mousches à miel la fleur succer iront
Et d'un doulx bruit souvent t'endormiront
Mesmes alors que ta fluste champestre
Par trop chanter lasse sentiras estre.
Puis tost après sur le prochain bosquet
T'esveillera la pye en son caquet :
T'esveillera aussi la columbelle,
Pour rechanter encores de plus belle. »
Ainsi, soingneux de mon bien, me parloit

Le bon Janot, et il ne m'en chaloit;
Car soucy lors n'avoys, en mon courage,
D'aucun bestail ne d'aucun pasturage.
  Quand printemps fault et l'esté comparoit,
Adoncques l'herbe en forme et force croist.
Aussi, quand hors du printemps j'euz esté,
Et que mes jours vindrent en leur esté,
Me creut le sens, mais non pas le soucy;
Si employay l'esprit, le corps aussi,
Aux choses plus à tel aage sortables,
A charpenter loges de boys portables,
A les rouler de l'un en l'autre lieu,
A radouber treilles, buyssons et hayes,
A proprement entrelasser les clayes
Pour les parquets des ouailles fermer,
Ou à tyssir (pour frommages former)
Paniers d'osier et fiscelles de jonc,
Dont je souloys (car je l'aymois adonc)
Faire present à Heleine la blonde.
  J'apprins les noms des quatre partz du monde,
J'apprins les noms des ventz qui de là sortent,
Leurs qualitez, et quel temps ilz apportent,
Dont les oiseaulx, sages devins des champs,
M'advertissoyent par leurs volz et leurs chantz.
  J'apprins aussi, allant aux pasturages,
A eviter les dangereux herbages,
Et à cognoistre et guerir plusieurs maulx
Qui quelquefoys gastoient les animaulx
De nos pastiz : mais par sus toutes choses,
D'autant que plus plaisent les blanches roses
Que l'aubespin, plus j'aymois à sonner
De la musette, et la fy resonner
En tous les tons et chantz de bucoliques,
En chantz piteux, en chantz melancoliques,
Si qu'à mes plainctz un jour les Oreades,
Faunes, Silvans, Satyres et Dryades,
En m'escoutant jectèrent larmes d'yeux;
Si feirent bien les plus souverains Dieux;
Si feit Margot, bergere qui tant vault.
Mais d'un tel pleur esbahyr ne se fault,

Car je faisois chanter à ma musette
La mort (helas !), la mort de Loysette,
Qui maintenant au ciel prend ses esbatz
A veoir encor ses trouppeaux icy bas.
Une autre foys, pour l'amour de l'amye,
A tous venants pendy la challemye,
Et ce jour là à grand' peine on sçavoit
Lequel des deux gaigné le prix avoit,
Ou de Merlin ou de moy : dont à l'heure
Thony s'en vint sur le pré grand' alleure
Nous accorder, et orna deux houlettes
D'une longueur, de force violettes :
Puis nous en feit present pour son plaisir :
Mais à Merlin je baillé à choisir.
Et penses tu (ô Pan, dieu debonnaire)
Que l'exercice et labeur ordinaire
Que pour sonner du flajolet je pris
Fust seulement pour emporter le prix?
Non, mais afin que si bien j'en apprinse,
Que toy, qui es des pastoureaux le prince,
Prinsses plaisir à mon chant escouter,
Comme à ouyr la marine flotter
Contre la rive, ou des roches haultaines
Ouyr tomber contre val les fontaines.
Certainement, c'estoit le plus grand soing
Que j'eusse alors, et en prends à tesmoing
Le blond Phebus qui me voyt et regarde,
Si l'espesseur de ce boys ne l'en garde,
Et qui m'a veu traverser maint rocher
Et maint torrent pour de toy approcher.
Or m'ont les Dieux celestes et terrestres
Tant faict heureux, mesmement les sylvestres,
Qu'en gré tu prins mes petis sons rustiques,
Et exaulças mes hymnes et cantiques,
Me permettant les chanter en ton temple,
Là où encor l'image je contemple
De ta haulteur, qui en l'une main porte
De dur cormier houlette riche et forte,
Et l'autre tient chalemelle fournie
De sept tuyaux, faictz selon l'harmonie

Des cieulx, où sont les sept Dieux clairs et haulx,
Et denotant les sept artz liberaulx,
Qui sont escriptz dedans ta teste saincte,
Toute de pin bien couronnée et ceincte.
 Ainsi et donc en l'esté de mes jours,
Plus me plaisoit aux champestres sejours
Avoir faict chose (ô Pan) qui t'agreast,
Ou qui l'oreille un peu te recreast,
Qu'avoir autant de moutons que Tityre;
Et plus (cent foys) me plaisoit d'ouyr dire :
« Pan faict bon œil à Robin le berger, »
Que veoir chés nous trois cents beufz heberger,
Car soucy lors n'avoys en mon courage
D'aucun bestail ne d'aucun pasturage.
 Mais maintenant que je suis en l'autonne,
Ne sçay quel soing inusité m'estonne,
De tel' façon que de chanter la veine
Devient en moy, non point lasse ne vaine,
Ains triste et lente, et certes, bien souvent,
Couché sur l'herbe, à la frescheur du vent,
Voy ma musette à un arbre pendue
Se plaindre à moy qu'oysive l'ay rendue;
Dont tout à coup mon desir se resveille,
Qui de chanter voulant faire merveille,
Trouve ce soing devant ses yeulx planté,
Lequel le rend morne et espovanté :
Car tant est soing basanné, layd, et pasle,
Qu'à son regard la Muse pastoralle,
Voyre la Muse heroyque et hardie,
En un moment se trouve refroidie,
Et devant luy vont fuyant toutes deux
Comme brebis devant un loup hydeux.
 J'oy d'autre part le pyvert jargonner,
Siffler l'escouffle et le butor tonner,
Voy l'estourneau, le heron et l'aronde
Estrangement voller tout à la ronde,
M'advertissant de la froide venue
Du triste yver, qui la terre desnue.
 D'autre costé j'oy la bise arriver,
Qui en soufflant me prononce l'yver;

Dont mes trouppeaux, cela craignant et pis,
Tous en un tas se tiennent accroupis,
Et diroit on, à les ouyr besler,
Qu'avecques moy te veulent appeller
A leur secours, et qu'ilz ont cognoissance
Que tu les as nourriz dès leur naissance.
  Je ne quiers pas (ô bonté souveraine)
Deux mille arpentz de pastiz en Touraine,
Ne mille beufz errants par les herbis
Des montz d'Auvergne, ou autant de brebis :
Il me suffit que mon troupeau preserves
Des loups, des ours, des lyons, des loucerves,
Et moy du froid, car l'yver qui s'appreste
A commencé à neiger sur ma teste.
  Lors à chanter plus soing ne me nuyra,
Ains devant moy plus viste s'enfuyra
Que devant luy ne vont fuyant les Muses,
Quand il verra que de faveur tu m'uses.
  Lors ma musette, à un chesne pendue,
Par moy sera promptement descendue,
Et chanteray l'yver à seureté
Plus hault et clair que ne feiz onc l'esté.
  Lors, en science, en musique et en son,
Un de mes vers vauldra une chanson;
Une chanson, une eglogue rustique;
Et une eglogue, une œuvre bucolique.
  Que diray plus? vienne ce qui pourra :
Plus tost le Rosne encontremont courra,
Plus tost seront haultes foretz sans branches,
Les cygnes noirs et les corneilles blanches,
Que je t'oublie (ô Pan de grand renom),
Ne que je cesse à louer ton hault nom,
  Sus, mes brebis, trouppeau petit et maigre,
Autour de moy saultez de cueur allaigre,
Car desja Pan, de sa verte maison,
M'a faict ce bien d'ouyr mon oraison.

IV

L'ENFER

ESTIENNE DOLET A LYON JAMET

SALUT

Depuis peu de temps (Jamet à tout jamais louable)voulant mettre en lumiere soubz mon impression toutes les œuvres du tien et mien amy Clement Marot (des louenges duquel je ne tiendray icy plus long propos, car elles sont assez congneues par tous lieux), je me suis mis à veoir tout ce qui desja avoit esté imprimé de luy, et recueillir tout ce qui se pourroit recouvrer entre ceulx auxquelz il faict part (en tesmoignage d'amytié) de ses labeurs et compositions. Entre autres choses j'ay trouvé son Enfer non encores imprimé, sinon en la ville d'Envers. Et pource qu'en le lisant l'ay trouvé sans scandale envers Dieu et la religion, et sans toucher aucunement la majesté des princes (qui sont les deux poincts que surtout doibt observer un auteur desirant ses œuvres estre publiées et reçues tant en son pays qu'en nations estrangeres), et que pareillement il ne blesse en nom exprès l'honneur d'aucun, pour ces raisons j'ay conclud que la publication de si gentil œuvre estoit licite et permise, et me suis mis après pour l'imprimer en la plus belle forme et avec le plus grand ornement qu'il m'a esté possible. Car tu ne sçaurois penser que je trouve cest ouvrage digne d'estre leu, tant pour l'invention singulière que pour les descriptions merveilleuses qui y sont, pour les bons enseignements aussi qui s'y trouvent, comme quand il admoneste les jeunes gens de se garder de vice, et de ne commettre crimes qui les puissent precipiter aux miseres et calamitez de prison. Plusieurs autres enseignemens y a dignes d'estre leuz et releuz, non seulement des jeunes, mais bien aussi de toutes personnes de bon et meur jugement. Que pleust à Dieu que la description de cest horrible monstre, Procès, laquelle est en ce petit livret, fust bien entendue et receue ! Il est certain que l'on ne voirroit tant d'inimytiez et rancunes (choses totalement contrevenantes à la loy de Dieu) entre les chrestiens, ny tant de destructions et ruynes de plusieurs bonnes maisons et familles.

Voyla le proufict que l'on peult prendre en cette poesie Marotine, en laquelle je ne trouve rien scandaleux ou reprehensible, sinon que quelques gens chatouilleux des oreilles ou (possible est) pleins de trop grande arrogance, se voulussent attribuer aucuns passages de cet œuvre, comme se sentant pinsez sans rire. Mais de tout cela il n'en est rien, ains tout le discours se faict par la commodité de l'argument, representant les choses qui peuvent advenir ou escheoir en tel cas. Tel effort d'esprit doibt estre libre, sans aucun esgard si gens mal pensants veulent calumnier ou reprimer ce qui ne leur appartient en rien. Car si un autheur a ce tintoin à la teste, que tel ou tel poinct de son ouvrage sera interpreté ainsi ou ainsi par les calumniateurs de ce monde, jamais il ne composera rien qui vaille. Mais (comme j'ay dict cydessus), moyennant que la religion ne soit blessée, ni l'honneur du prince attainct, et que aucun ne soit gratté (encores qu'il soit roigneux) apertement (comme par nom ou surnom), le demeurant est tolerable, et ne fault par après que lascher la bride à la plumme, ou autrement ne se mesler d'escrire. Car si tu composes à l'opinion d'aultruy, tu te trouveras froid comme glace, et mieux vauldroit te reposer. C'est trop escript à toy de telle chose (amy Jamet), à toy qui entends trop mieulx cela que moy mesme. A Dieu doncques.

De Lyon, ce 1er jour de l'an de grace 1542.

L'ENFER

Comme douleurs de nouvel amassées
Font souvenir des liesses passées,
Ainsi plaisir de nouvel amassé
Faict souvenir du mal qui est passé.
Je dy cecy, mes treschers freres, pource
Que l'amytié, la chere non rebourse,
Les passetemps et consolations
Que je reçoy par visitations
En la prison claire et nette de Chartres
Me font recors des tenebreuses chartres,
Du grand chagrin et recueil ord et laid,
Que je trouvay dedans le Chastellet.
Si ne croy pas qu'il y ait chose au monde
Qui mieux ressemble un Enfer très immunde;
Je dy Enfer, et Enfer puis bien dire :
Si l'allez veoir, encor le verrez pire.
Aller, hélas! Ne vous y vueillez mettre;
J'ayme trop mieulx le vous descrire en metre;
Que pour le veoir aucun de vous soit mys
En telle peine. Escoutez donc, amys.
Bien avez leu, sans qu'il s'en faille un A,
Comme je fuz, par l'instinct de Luna,
Mené au lieu plus mal sentant que soulphre,
Par cinq ou six ministres de ce gouffre,
Dont le plus gros jusques là me transporte.
Si rencontray Cerberus à la porte,
Lequel dressa ses trois testes en hault,
A tout le moins une qui trois en vault.
Lors de travers me voit ce chien poussif,
Puis m'a ouvert un huys gros et massif,

Duquel l'entrée est si estroicte et basse,
Que pour entrer fallut que me courbasse.
Mais, ains que fusse entré au gouffre noir,
Je voy à part un autre vieil manoir
Tout plein de gens, de bruict et de tumulte;
Parquoy avec ma guyde je consulte,
En luy disant: « Dy moy, s'il t'en souvient,
D'où et de qui et pourquoy ce bruict vient? »
Si me respond : « Sans croyre le rebours,
Sçache qu'icy sont d'Enfer les faubourgs,
Où bien souvent s'esleve ceste feste,
Laquelle sort, plus rude que tempeste,
De l'estomac de ces gens que tu vois,
Qui sans cesser se rompent teste et voix
Pour appoincter faulx et chetifs humains;
Qui ont debatz, et debatz ont eu maints.
Hault devant eulx le grand Minos se sied,
Qui sur leurs dicts ses sentences assied.
C'est luy qui juge, ou condamne ou deffend,
Ou taire faict, quand la teste luy fend.
Là les plus grandz les plus petits destruysent;
Là les petits peu ou point aux grandz nuysent;
Là trouve l'on façon de prolonger
Ce qui se doibt et se peult abreger;
Là sans argent povreté n'a raison;
Là se destruict mainte bonne maison;
Là biens sans cause en causes se despendent;
Là les causeurs les causes s'entrevendent;
Là en public on manifeste et dit
La mauvaistié de ce monde maudict
Qui ne sçauroit soubs bonne conscience
Vivre deux jours en paix et patience;
Dont j'ay grand'joye avecques ces mordants,
Et tant plus sont les hommes discordants,
Plus à discord esmouvons leurs courages,
Pour le prouffict qui vient de leurs dommages,
Car s'on vivoit en paix comme mestier,
Rien ne vaudroit de ce lieu le mestier,
Pource qu'il est de soy si anormal,
Qu'il faut exprès qu'il commence par mal.

Et que quelc'un à quelque autre mesface,
Avant que nul jamais proufficst en face.
  Bref, en ce lieu ne gagnerions deux pommes,
Si ce n'estoit la mauvaistié des hommes.
Mais, par Pluton, le Dieu que doy nommer,
Mourir de faim ne sçaurions, ne chommer :
Car tant de gens qui en ce parc s'assaillent
Assez et trop de besongne nous taillent,
Assez pour nous, quand les biens nous en viennent,
Et trop pour eulx, quand povres en deviennent.
Ce nonobstant, ô nouveau prisonnier,
Il est besoing de près les manier :
Il est besoing (croy moy), et par leur faulte,
Que dessus eulx on tienne la main haulte;
Ou autrement les bons bonté fuyroient,
Et les maulvais en empirant iroient.
  Encor (pour vray) mettre on n'y peult tel ordre
Que tousjours l'un l'autre ne vueille mordre,
Dont raison veult qu'ainsi on les embarre,
Et qu'entre deux soit mys distance et barre,
Comme aux chevaulx en l'estable hargneux.
  Minos le juge est de cela soingneux,
Qui devant lui, pour entendre le cas,
Faict deschiffrer tels noysifz altercas
Par ces crieurs, dont l'un soutient tout droict
Droict contre tort, l'autre tort contre droict;
Et bien souvent, par cautelle subtile,
Tort bien mené rend bon droict inutile.
  Prends y esgard, et entends leurs propos :
Tu ne veis onc si differents suppostz.
Approche toy pour de plus près le veoir;
Regarde bien; je te fais asçavoir
Que ce mordant que l'on oyt si fort bruyre,
De corps et biens veult son prochain destruire.
Ce grand criart, qui tant la gueule tort,
Pour le grand gain tient du riche le tort.
Ce bon vieillard (sans prendre or ou argent)
Maintient le droict de mainte povre gent.
Celuy qui parle illec sans s'esclatter,
Le juge assis veult corrompre et flatter.

Et cestuy là, qui sa teste descœuvre,
En playderie a faict un grand chef d'œuvre,
Car il a tout destruit son parentage,
Dont il est craint et prisé d'avantage,
Et bien heureux celuy se peult tenir
Duquel il veult la cause soustenir.
  Amy, voyla quelque peu des menées
Qui aux faulxbourgs d'Enfer sont demenées
Par nos grans loups ravissans et famys,
Qui ayment plus cent soulz que cent amys,
Et dont, pour vray, le moindre et le plus neuf
Trouveroit bien à tondre sur un œuf.
  Mais puis que tant de curiosité
Te meut à veoir la sumptuosité
De nos manoirs, ce que tu ne vis oncques
Te feray veoir. Or sçaches, amy, doncques
Qu'en cestuy parc, où ton regard espands,
Une maniere il y a de serpents
Qui de petits viennent grandz et felons,
Non point volants, mais trainants et bien longs,
Et ne sont pas pourtant couleuvres froides,
Ne verdz lezardz, ne dragons fortz et roides;
Et ne sont pas crocodiles infaictz,
Ne scorpions tortuz et contrefaictz;
Ce ne sont pas vipereaux furieux,
Ne basilics tuants les gens des yeux;
Ce ne sont pas mortiferes aspics,
Mais ce sont bien serpents qui valent pis.
  Ce sont serpents enflez, envenimez,
Mordants, mauldictz, ardents et animez,
Jectants un feu qu'à peine on peult estaindre,
Et en piquant dangereux à l'attaindre :
Car qui en est piqué ou offensé
Enfin demeure chetif ou insensé :
C'est la nature au serpent plein d'excès
Qui par son nom est appelé Procès.
Tel est son nom, qui est de mort une umbre.
Regarde un peu, en voyla un grand nombre
De gros, de grandz, de moyens et de gresles,
Plus mal faisants que tempestes ne gresles.

Celuy qui jecte ainsi feu à planté
Veult enflammer quelque grand' parenté;
Celuy qui tire ainsi hors sa languette
Destruira bref quelc'un, s'il ne s'en guette;
Celuy qui siffle et a les dens si drues,
Mordra quelc'un qui en courra les rues;
Et ce froid là, qui lentement se traine,
Par son venin a bien sçeu mettre haine
Entre la mere et les mauvais enfants :
Car serpents froidz sont les plus eschaufants.
Et de tous ceux qui en ce parc habitent,
Les nouveaux nez, qui s'enflent et despitent,
Sont plus subjectz à engendrer icy
Que les plus vieux : voyre, qu'il soit ainsi,
Ce vieil serpent sera tantost crevé,
Combien qu'il ait mainct lignage grevé,
Et cestuy là, plus antique qu'un roc,
Pour reposer s'est pendu à un croc;
Mais ce petit plus mordant qu'une louve,
Dix grandz serpens dessoubs sa pance couve;
Dessoubs sa pance il en couve dix grandz,
Qui quelque jour seront plus denigrants
Honneurs et biens que cil qui les couva;
Et pour un seul qui meurt ou qui s'en va,
En viennent sept. Donc ne fault t'estonner;
Car pour du cas la preuve te donner,
Tu dois sçavoir qu'yssues sont ces bestes
Du grand serpent Hydra, qui eust sept testes,
Contre lequel Hercules combattoit,
Et quand de luy une teste abattoit,
Pour une morte en revenoit sept vives.
Ainsi est il de ces bestes noysives :
Ceste nature ilz tiennent de la race
Du grand Hydra, qui au profond de Thrace,
Où il n'y a que guerres et contends,
Les engendra dès l'aage et le temps
Du faulx Cayn. Et si tu quiers raison
Pourquoy procès sont si fort en saison,
Sçache que c'est faulte de charité
Entre chrestiens. Et, à la verité,

Comment l'auront dedans leur cueur fichée,
Quand par tout est si froidement preschée?
A escouter voz prescheurs, bien souvent,
Charité n'est que donner au couvent.
Pas ne diront combien procès differe
Au vray chrestien, qui de tous se dit frere;
Pas ne diront qu'impossible leur semble
D'estre chrestien et plaideur tout ensemble,
Ainçoys seront eux-mesmes à plaider
Les plus ardents. Et à bien regarder,
Vous ne valez de guere mieulx au monde
Qu'en nostre Enfer, où toute horreur abonde.
Doncques, amy, ne t'esbahy comment
Sergens, procès, vivent si longuement;
Car bien nourriz sont du laict de la lysse
Qui nommée est du monde la malice :
Tousjours les a la louve entretenus
Et près du cueur de son ventre tenus.
Mais si ne veulx je à ses faicts contredire,
Car c'est ma vie. Or plus ne t'en veulx dire :
Passe cest huys barré de puissant fer. »
A tant se teut le ministre d'Enfer,
De qui les mots vouluntiers escoutoye;
Point ne me laisse, ains me tient et costoye,
Tant qu'il m'eust mis (pour mieux estre à couvert)
Dedans le lieu par Cerberus ouvert,
Où plusieurs cas me furent ramentus;
Car lors allay devant Rhadamantus,
Par un degré fort vieil, obscur et sale.
Pour abreger, je trouve en une salle
Rhadamantus (juge assis à son aise),
Plus enflammé qu'une ardente fournaise,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux en demandes,
Rebarbatif quand son cueur il descharge :
Bref, digne d'estre aux Enfers en sa charge.
Là devant luy vient mainte ame damnée;
Et quand il dit : « Telle me soyt menée »,
A ce seul mot un gros marteau carré
Frappe tel coup contre un portail barré

Qu'il faict crousler les tours du lieu infame.
  Lors, à ce bruict, là bas n'y a povre ame
Qui ne fremisse et de frayeur ne tremble,
Ainsi qu'an vent feuille de chesne ou tremble.
Car la plus seure a bien crainte et grand'peur
De se trouver devant tel attrapeur.
Mais un ministre appelle et nomme celle
Que veult le juge : adoncques s'avance elle,
Et s'y en va tremblant, morne et pallie.
  Dès qu'il la voit, il mitigue et pallie
Son parler aigre, et en faincte doulceur
Luy dict ainsi : « Vien ça, fay moy tout seur,
Je te supply, d'un tel crime et forfaict.
Je croiroys bien que tu ne l'as point faict,
Car ton maintien n'est que des plus gaillards;
Mais je veulx bien cognoistre ces paillards
Qui avec toy feirent si chaude esmorche.
Dy hardyment : as-tu peur qu'on t'escorche?
Quand tu diras qui a faict le péché,
Plus tost seras de noz mains depesché.
Dequoy te sert la bouche tant fermée,
Fors de tenir ta personne enfermée?
Si tu dys vray, je te jure et promets
Par le hault ciel, où je n'iray jamais,
Que des Enfers sortiras les brisées
Pour t'en aller aux beaux Champs Elysées,
Où liberté faict vivre les esprits
Qui de compter verité ont apris.
Vault il pas mieux doncques que tu la comptes
Que d'endurer mille peines et hontes?
Certes, si faict. Aussi je ne croy mye
Que soys menteur, car ta phyzionomie
Ne le dict point, et de maulvais affaire
Seroit celuy qui te vouldroit meffaire.
Dy moy, n'ays paour. » Tous ces motz alleschans
Font souvenir de l'oyselleur des champs,
Qui doulcement faict chanter son sublet
Pour prendre au bric l'oyseau nice et foiblet,
Lequel languit ou meurt à la pippée :
Ainsi en est la povre ame grippée :

Si tel' doulceur luy faict rien confesser,
Rhadamantus la faict pendre ou fesser,
Mais si la langue elle refraind et mord,
Souventefoys eschappe peine et mort.
Ce nonobstant, si tost qu'il vient à veoir
Que par doulceur il ne la peut avoir,
Aucunefoys encontre elle il s'irrite,
Et de ce pas, selon le demerite
Qu'il sent en elle, il vous la faict plonger
Au fond d'Enfer, où lui faict alonger
Veines et nerfz, et par tourments s'efforce
A esprouver s'elle dira par force
Ce que doulceur n'a sceu d'elle tirer.
O ! chers amys, j'en ay veu martyrer
Tant, que pitié m'en mettoit en esmoy.
Parquoy vous pry de plaindre avecques moy
Les innocens qui en telz lieux damnables
Tiennent souvent la place des coulpables.
Et vous, enfans suyvants maulvaise vie,
Retirez vous : ayez au cueur envie
De vivre autant en façon estimée
Qu'avez vescu en façon deprimée.
Quand le bon train un peu esprouverez,
Plus doulx que l'autre en fin le trouverez,
Si que par bien le mal sera vaincu,
Et du regret d'avoir si mal vescu
Devant les yeulx vous viendra honte honneste,
Et n'en hairrez cil qui vous admonneste,
Pource qu'alors, ayant discretion,
Vous vous verrez hors la subjection
Des infernaulx et de leurs entrefaictes;
Car pour les bons les loix ne sont pas faictes.
Venons au poinct. Ce juge tant divers
Un fier regard me jecta de travers,
Tenant un port trop plus cruel que brave,
Et d'un accent imperatif et grave
Me demandant ma naissance et mon nom
Et mon estat : « Juge de grand renom,
Respons je alors, à bon droict tu poursuys
Que je te dye orendroit qui je suys;

Car incogneu suys des umbres iniques,
Incongneu suys des ames plutoniques
Et de tous ceulx de ceste obscure voye,
Où pour certain jamais entré n'avoye :
Mais bien cogneu suis des umbres celiques,
Bien cogneu suis des umbres angeliques,
Et de tous ceulx de la tresclaire voye
Où Juppiter les desvoyez avoye :
Bien me cogneut et bien me guerdonna
Lors qu'à sa sœur Pallas il me donna :
Je dy Pallas la si sage et si belle;
Bien me cognoist la prudente Cybelle,
Mere du grand Juppiter amyable.
  Quant à Luna, diverse et variable,
Trop me cognoist son faulx cueur odieux.
  En la mer suis cogneu des plus haults Dieux,
Jusque aux Tritons et jusque aux Nerëides;
En terre aussi des Faunes et Hymnides
Cogneu je suis. Cogneu je suis d'Orphée,
De mainte nymphe et mainte noble fée;
Du gentil Pan qui les flustes manie;
De Eglé, qui danse au son de l'harmonie,
Quand elle veoit les satyres suyvants;
De Galathée et de tous les servants,
Jusqu'à Tityre, et ses brebis camuses;
Mais par sus tout suis cogneu des neuf Muses
Et d'Apollo, Mercure et tous leurs filz,
En vraye amour et science confictz.
  Ce sont ceux là (juge) qui en briefz jours
Me mettront hors de tes obscurs sejours,
Et qui pour vray de mon ennuy se deulent.
Mais puis qu'envie et ma fortune veulent
Que cogneu sois, et saisy de tes laqs,
Sçache de vray, puis que demandé l'as,
Que mon droict nom je ne te veulx point taire :
Si t'advertis qu'il est à toy contraire
Comme eau liquide au plus sec element :
Car tu es rude, et mon nom est Clement,
Et pour monstrer qu'à grand tort on me triste,
Clement n'est point le nom de Lutheriste,

Ains est le nom (à bien l'interpreter)
Du plus contraire ennemy de Luther :
C'est le sainct nom du pape, qui accolle
Les chiens d'Enfer (s'il luy plaist) d'une estolle.
Le crains tu point? C'est celuy qui afferme
Qu'il ouvre Enfer, quand il veult, et le ferme :
Celuy qui peult en feu chauld martyrer
Cent mille espritz ou les en retirer.
  Quant au surnom, aussi vray qu'Évangile,
Il tire à cil du poete Virgile,
Jadis chery de Mecenas à Romme :
Maro s'appelle, et Marot je me nomme :
Marot je suis, et Maro ne suis pas :
Il n'en fut onc depuis le sien trespas;
Mais puis qu'avons un vray Mecenas ores,
Quelque Maro nous pourrons veoir encores.
  Et d'autre part (dont noz jours sont heureux),
Le beau verger des lettres plantureux
Nous reproduict ses fleurs et grandz jonchées,
Par cy devant flaistries et sechées
Par le froid vent d'ignorance, et sa tourbe,
Qui hault sçavoir persecute et destourbe,
Et qui de cueur est si dure ou si tendre
Que verité ne veult ou peult entendre.
O Roy heureux, soubs lequel sont entrez
(Presque periz) les lettres et lettrez !
  Entends après (quant au poinct de mon estre)
Que vers midy les haultz Dieux m'ont faict naistre,
Où le soleil non trop excessif est;
Parquoy la terre avec honneur s'y vest
De mille fruictz, de mainte fleur et plante :
Bacchus aussi sa bonne vigne y plante,
Par art subtil, sur montaignes pierreuses,
Rendants liqueurs fortes et savoureuses :
Mainte fontaine y murmure et undoye,
Et en tous temps le laurier y verdoye
Près de la vigne, ainsi comme dessus
Le double mont des Muses, Parnassus :
Dont s'esbahyst la mienne fantasie
Que plus d'esprits de noble Poësie

N'en sont yssuz. Au lieu que je declaire,
Le fleuve Lot coule son eau peu claire,
Qui maincts rochers traverse et environne,
Pour s'aller joindre au droict fil de Garonne.
A bref parler, c'est Cahors en Quercy,
Que je laissay pour venir querre icy
Mille malheurs, ausquelz ma destinée
M'avoit submis. Car une matinée,
N'ayant dix ans, en France fuz mené
Là ou depuis me suis tant pourmené
Que j'oubliay ma langue maternelle,
Et grossement apprins la paternelle
Langue françoyse, ès grands courts estimée.
Laquelle en fin quelque peu s'est limée,
Suyvant le Roi Françoys premier du nom,
Dont le sçavoir excede le renom.
C'est le seul bien que j'ay acquis en France
Depuis vingt ans, en labeur et souffrance.
Fortune m'a, entre mille malheurs,
Donné ce bien des mondaines valeurs.
Que dy je, las ! O parolle soudaine !
C'est don de Dieu, non point valeur mondaine :
Rien n'ay acquis des valeurs de ce monde,
Qu'une maistresse en qui gist et abonde
Plus de sçavoir, parlant et escrivant,
Qu'en autre femme en ce monde vivant.
C'est du franc lys l'yssue Marguerite,
Grande sur terre, envers le ciel petite;
C'est la princesse à l'esprit inspiré,
Au cueur esleu, qui de Dieu est tiré
Mieux (et m'en croys) que le festu de l'ambre;
Et d'elle suis l'humble valet de chambre;
C'est mon estat. O juge plutonique,
Le roy des Francs, dont elle est sœur unique,
M'a faict ce bien, et quelque jour viendra
Que la sœur mesme au frere me rendra.
Or suis je loing de ma dame et princesse,
Et près d'ennuy, d'infortune et destresse;
Or suis je loing de sa tresclaire face.
S'elle fut près (ô cruel), ton audace

Pas ne se fust mise en effort de prendre
Son serviteur, qu'on n'a point veu mesprendre :
Mais tu vois bien (dont je lamente et pleure)
Qu'elle s'en va (helas !) et je demeure
Avec Pluton, et Charon nautonnier;
Elle va veoir un plus grand prisonnier :
Sa noble mere ores elle accompaigne,
Pour retirer nostre roy hors d'Hespaigne,
Que je souhaitte en ceste compaignie,
Avec ta laide et obscure mesgnie :
Car ta prison liberté luy seroit,
Et, comme Christ, les ames poulseroit
Hors des Enfers, sans t'en laisser une umbre.
En ton advis, serois je point du nombre?
S'ainsi estoit, et la mere et la fille
Retourneroient, sans qu'Hespaigne et Castille
D'elle receust les filz au lieu du pere.
   Mais, quand je pense à si grand impropere,
Qu'est il besoing que soye en liberté,
Puis qu'en prison mon Roy est arresté?
Qu'est de besoing qu'ores je soys sans peine,
Puis que d'ennuy ma maistresse est si pleine?
   Ainsi (peu près) au juge devisay;
Et en parlant un griffon j'advisay,
Qui de sa croche et ravissante patte
Escrivoit là l'an, le jour et la date
De ma prison, et ce qui pouvoit duyre
A leur propos, pour me fascher et nuyre,
Et ne sceut onc bien orthographier
Ce qui servoit à me justifier.
   Certes, amys qui cherchez mon recours,
La coustume est des infernales cours,
Si quelque esprit de gentille nature
Vient là dedans tesmoigner d'aventure
Aucuns propos, ou moyens, ou manieres
Justifiants les ames prisonnieres,
Il ne sera des juges escouté,
Mais lourdement de son dict rebouté;
Et escouter on ne refusera
L'esprit maling qui les accusera,

Si que celuy qui plus fera d'encombres,
Par ses rapportz, aux malheureuses umbres,
Plus recevra de recueil et pecunes;
Et si tant peult en accuser aucunes,
Qu'elles en soyent pendues ou bruslées,
Les infernaulx feront saults et hullées;
Chaines de fer et crochets sonneront.
Et de grand' joye ensemble tonneront,
En faisant feu de flamme sulphurée,
Pour la nouvelle ouyr tant malheurée.
  Le griffon donc en son livre doubla
De mes propos ce que bon luy sembla;
Puis se leva Rhadamantus du siege,
Qui remener me feit au bas colliege
Des malheureux, par la voye ou je vins.
Si les trouvay à milliers et à vingts,
Et avec eulx feis un temps demourance,
Fasché d'ennuy, consolé d'esperance.

V

EGLOGUE

SUR LA NAISSANCE

DU FILZ DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

(1544)

Confortez moy, Muses savoisiennes;
Le souvenir des adversitez miennes
Faites cesser jusques à tant que j'aye
Chanté l'enfant dont la Gaule est si gaye,
Et permettez l'infortuné berger
Sonner eglogue en propos moins leger
Que cy devant; les rosiers qui sont bas
Et les taillis à tous ne plaisent pas;
Sus, à ce coup, chantons forests ramées :
Les forests sont des grandz princes aymées.
Or sommes nous prochains du dernier aage
Prophetizé par Cumane la sage :
Des siecles grandz le plus grand et le chef
Commencer veut à naistre de rechef.
La vierge Astrée en brief temps reviendra;
De Saturnus le regne encor viendra,
Puis que le ciel, lequel se renouvelle,
Nous a pourveu de lignée nouvelle.
Diane claire a de lassus donné
Faveur celeste à l'enfant nouveau né
D'Endymion, à l'enfant voirement
Dessous lequel fauldra premierement

L'aage de fer, et puis par tout le monde
S'eslevera l'aage d'or pur et monde.
  Ce temps heureux, Françoys preux et sçavant,
Commencera dessous toy bien avant :
Et si l'on void soubz Henry quelque reste
De la malice aujourd'huy manifeste,
Elle sera si foible et si esteinte,
Que plus de rien la terre n'aura craincte;
Puis, quand au ciel serez Dieux triumphans,
Ce nouveau né, heureux sus touts enfans,
Gouvernera le monde ainsi prospere
Par les vertuz de l'un et l'autre pere.
  La terre donc, gracieux enfantin,
Te produira serpolet et plantin,
Treffle et serfeuil sans culture venus
Pour engraisser tous les trouppeaulx menuz :
Les chevres lors au logis reviendront
Pleines de laict; les brebis ne craindront
Lyon ne loup; l'herbe qui venin porte
Et la couleuvre aux champs demourra morte,
Et l'odorant amome d'Assyrie
Sera commun comme herbe de prairie.
  Regarde, enfant de celeste semence,
Comme desja ce beau siecle commence :
Ja le laurier te prepare couronnes;
Ja le blanc lys dedans ton bers fleuronne
D'icy à peu, des hauts princes parfaits,
Et du grand pere aussi, les nobles faits
Lire pourras, tandis que les louanges
Du pere tien par nations estranges
Iront vollant, et deslors pourras tu
Sçavoir combien vaut honneur et vertu.
  En cestuy temps, steriles monts et plains
Seront de bledz et de vignes tout pleins,
Et verra l'on les chesnes plantureux
Par les forests suer miel savoureux.
Ce neantmoins, des fraudes qui sont ores
Quelque relique on pourra veoir encores :
La terre encor du soc on verra fendre,
Villes et bourgz de murailles deffendre,

Conduire en mer les navires volants,
Et aura France encores des Rolandz.
 Mais quand les ans t'auront fait homme fort,
Plus ne sera de guerre aucun effort :
Plus voile au vent ne fera la gallée
Pour trafiquer dessus la mer sallée :
Chacune terre à chacune cité
Apportera toute commodité;
Arbres croistront d'eulx mesmes à la ligne;
Besoing n'aura plus de serpe la vigne,
Et ostera le laboureur champestre
Aux beufz le joug : plus ne feront que paistre.
La laine plus n'aura besoing d'apprendre
A feintement diverses couleurs prendre,
Car le belier en chascune saison
De cramoisi portera la toyson,
Ou jaune, ou perse, et chacun aignelet
Sera vestu de pourpre violet.
Ce sont, pour vrai, choses determinées
Par l'immuable arrest des destinées.
 Commence, Enfant, d'entrer en ce bon heur;
Reçois desja et l'hommage et l'honneur
Du bien futur. Voy la ronde machine
Qui sous le poids de ta grandeur s'encline;
Voy comme tout ne se peut contenir
De s'esgayer pour le siecle advenir.
O si tant vivre en ce monde je peusse,
Qu'avant mourir loisir de chanter j'eusse
Tes nobles faits, ny Orpheus de Thrace,
Ny Apollo, qui Orpheus efface,
Ne me vaincroit, non pas Clio la belle,
Ny le dieu Pan, et Syringue y fust elle.
 Or vy, enfant, vy, enfant bien heureux;
Donne à ta mère un doux ris amoureux :
D'un petit ris commence à la cognoistre,
Et fais les jours multiplier et croistre
De ton ayeul, le grand berger de France,
Qui en toi void renaistre son enfance.

VI

AVANT NAISSANCE

DU TROISIÈME ENFANT DE MADAME RENÉE

DUCHESSE DE FERRARE

Petit enfant, quel que sois, fille ou fils,
Parfais le temps de tes neuf mois prefix
Heureusement : puis sors du royal ventre,
Et de ce monde en la grand'lumiere entre :
Entre sans cry, viens sans pleur en lumière.
Viens sans donner destresse coustumiere
A la mere humble en qui Dieu t'a faict naistre,
Puis d'un doux ris commence à la cognoistre;
Après que faict luy auras cognoissance,
Prends peu à peu nourriture et croissance,
Tant qu'à demi commences à parler,
Et tout seulet en trepignant aller
Sur les carreaux de ta maison prospere,
Au passetemps de ta mere et ton pere,
Qui de t'y voir un de ces jours pretendent,
Avec ton frère et ta sœur, qui t'attendent.
Viens hardyment : car quand grandet seras,
Et qu'à entendre un peu commenceras,
Tu trouveras un siecle pour apprendre
En peu de temps ce qu'enfant peut comprendre.
Viens hardyment : car ayant plus grand aage,
Tu trouveras encores davantage :
Tu trouveras la guerre commencée
Contre ignorance et sa trouppe insensée,

Et, au rebours, vertu mise en avant,
Qui te rendra personnage sçavant
En tous beaux arts, tant soient ils difficiles,
Tant par moyens que par lettres faciles.
Puis, je suis seur, et on le cognoistra,
Qu'à ta naissance avecques toy naistra
Esprit docile et cueur sans tache amere,
Si tu tiens rien du costé de la mere.
Viens hardiment, et ne crains que fortune
En biens mondains te puisse estre importune,
Car tu naistras, non ainsi povre et mince
Comme moy (las !), mais enfant d'un grand prince.
Viens sain et sauf : tu peulx estre asseuré
Qu'à ta naissance il n'y aura pleuré,
A la façon des Thraces lamentant
Leurs nouveaux nez, et en grand deuil chantant
L'ennuy, le mal et la peine asservie
Qu'il leur falloit souffrir en ceste vie.
Mais tu auras (que Dieu ce bien te face !)
Le vray moyen qui tout ennuy efface,
Et faict qu'au monde angoisse on ne craint point,
Ne la mort mesme alors qu'elle nous poind.
Ce vray moyen plein de joye feconde,
C'est ferme espoir de la vie seconde,
Par Jesus Christ, vainqueur et triumphant
De ceste mort. Viens donc, petit enfant :
Viens voir de terre et de mer le grand tour,
Avec le ciel qui se courbe à l'entour.
Viens voir, viens voir mainte belle ornature
Que chacun d'eux a receu de nature;
Viens voir ce monde, et les peuples et princes
Regnants sur luy en diverses provinces,
Entre lesquelz est le plus apparent
Le roy François, qui te sera parent,
Sous et par qui ont esté esclairciz
Tous les beaux arts par avant obscurciz.
O siecle d'or le plus fin que l'on treuve,
Dont la bonté sous un tel roy s'espreuve !
O jours heureux à ceux qui les cognoissent,
Et plus heureux ceulx qui aujourd'huy naissent !

Je te dirois encor cent mille choses
Qui sont en terre autour du ciel encloses,
Belles à l'œil et douces à penser,
Mais j'aurois peur de ta mere offenser
Et que de voir et d'y penser tu prinses
Si grand desir, qu'avant le terme vinses.
Parquoy (enfant), quel que sois, fille ou fils,
Parfais le temps de tes neuf mois prefix
Heureusement : puis sors du royal ventre
Et de ce monde en la grand' lumiere entre.

VII

SERMON

DU BON PASTEUR ET DU MAUVAIS

PRIS ET EXTRAIT DU DIXIÈME CHAPITRE DE S. JEHAN

Près de Paris vostre grande cité,
Sire, je fus, le karesme, incité
D'aller aux champs entendre le propos
Du bon Pasteur, aimant l'aise et repos
De ses brebis, lequel paist mesmement
Le sien bestail par bon nourrissement.
Lors un j'en vei, sur un tertre monté,
Que Charitable Amour avait dompté,
Songneusement gardant son petit nombre,
Qui là estoit tappi à terre en l'ombre,
Et le paissoit de l'Escriture Sainte,
Disant ainsi par parole non fainte :
« Petit troupeau, vous n'avez donc plus cure
D'estre repeu de l'humaine pasture,
Ayant ouy la joyeuse nouvelle
De ce pain vif qui rend l'ame immortelle,
Du haut du ciel icy bas descendu,
Pour estre à tous les humains espandu,
Qui vous a faict ce haut bien et cest heur
D'ouir la voix de vostre bon Pasteur,
Qui est entré dedans la Bergerie
Pour le salut de la brebis perie,
La restaurant de si doux pasturage,
Que d'un mauvais il fait un bon courage.

C'est luy qui est verité, vie, et voye
Où nul vivant ne s'esgare ou fourvoye.
C'est la clarté qui le monde illumine,
Que nulle nuict ne tenebre extermine.
C'est luy qui est l'eau vive et souveraine
Qui dans le cueur faict sourdre une fontaine
Saillant du ciel, d'un goust tant bon et soef,
Que qui en boit il n'aura jamais soif.
A luy avez esté tirez du pere
Pour aller veoir ce Pasteur vostre frere,
Ne plus ne moins que si fussiez l'eslite
Qu'il a voulu choisir, et sans merite
Que de luy seul, dès le commencement,
Quand par son mot il fit le firmament.
Il a bien dit : « Je cognoy mes ouailles,
Et elles moy, et ouvrent les oreilles
Pour escouter ma divine parole,
Qui n'est en rien menteuse ne frivole. »
C'est luy qui a baillé pour nous sa vie,
Tant il a eu de nous saulver envie,
Et a rompu nostre captivité,
En nous donnant franchise et liberté.
C'est le Pasteur de nous si fort jaloux,
Que ne serez pris ne ravis des loups.
Et, qui plus est, luy tant bon, tant honneste,
A tout nombré le poil de vostre teste,
Et n'en cherra un sans la volonté
De Dieu son pere : ainsi l'a racompté.
C'est luy qui a publié son edict,
(Au moins ainsi que l'Evangile dit)
Que chascun voise à luy de prime face
Quand il voudra obtenir quelque grace,
Tant soit indigne et remply de malice,
Et il aura pardon du malefice,
Ainsi comme eut le povre Enfant Prodigue
Qui, de la chair ayant suivi la ligue,
Fut prevenu de son pere et receu
Benignement, dès qu'il l'eust aperceu.
Il crie après : « Je vous fais asçavoir
Que nul ne peut accès au pere avoir

Sinon par moy; et si ne pouvez rien
Faire sans moy, tant soit petit de bien
Pour vous sauver, et croyez à mon dire :
Car vous sans moy estes tous enfans d'ire;
Escoutez donc le Pasteur debonnaire,
Puis qu'il nous est tant doulx et salutaire;
Car Dieu commande exprès de l'escouter,
Et autre esprit contraire rebouter. »
  O charité, ô bonté indicible,
Te comparer à autre est impossible.
Où est l'amy, que tant bon on reclame,
Qui pour l'amy voulust bailler son ame?
Où est l'amy, ou soit vif ou soit mort,
Qui à l'amy baille vie pour mort?
Ou est le roy qui vueille conceder
Grace, où nully ne vient interceder?
Et promettant que tout criminel homme
Humilié s'adressast vers luy, comme
Feroit celuy qui a bien merité
Quelque grand bien pour sa dextérité.
Las! trop s'en fault qu'il se vueille cacher;
Mais quoy! il vient ses ennemis chercher
Pour les sauver, lors qu'ilz luy font outrage,
Ainsi qu'avons de sainct Paul tesmoignage,
Qui fut receu vaisseau d'election
Faisant des sainctz la persecution.
  Tu ne cherchois rien moins, Samaritaine,
Que ton salut, allant à la fontaine;
Et toutesfoys par luy tu fuz cherchée.
Dont ta grand' soif fut d'eau vive estanchée.
Mais que diray dont tel amour procede,
Qui les amours de tous humains excede?
Seroit ce point pour la laine ou toison
Que luy rendez tous les ans à foison?
Seroit ce point pour quelque bonne chose
Venant de vous, en vostre cueur enclose?
Certes, nenny, car en cela vous estes
(Il est certain) toutes indignes bestes,
Et tout ainsi immundes et crasseuses
Comme le drap des femmes menstrueuses.

Puis que telle est vers luy vostre excellence,
Ce n'est cela donc qui meut sa clemence
A vous aymer, mais la seule bonté
Qui a la terre et le ciel surmonté,
Ce qu'ignorez, si mal estes instruictes.
Povres brebis, on vous a bien seduictes;
Car seulement il est icy venu
Pour le troupeau en peché detenu.
Donc nul n'aura part au grand benefice
Qu'il nous a quis, s'il dit estre sans vice;
L'homme dispos, qui est sain et entier,
Du medecin n'a besoin ne mestier,
Et seroit fol cil qui juste estre pense,
De demander pardon de son offense.
Parquoy ne faut nullement s'excuser,
Mais envers luy noz delictz accuser,
Comme celuy qui dist la patenostre,
Qui lors confesse estre pecheur tout autre.
« Las ! n'entre pas, dit David humblement,
Contre ton serf, Seigneur, en jugement :
Car je suis seur, et bien edifié,
Que nul ne peut estre justifié
Si tu te veux monstrer accusateur,
Toy estant juste, et tout homme est menteur. »
Car Dieu a tout conclud dessoubz peché.
Dont a voullu en croix estre attaché,
En declairant sa grand' misericorde,
Dont malheureux est qui ne s'y accorde.
Or pour purger ses œuvres vicieux,
Trouve l'on point un onguent precieux,
Ou autres cas faict de mouches à miel,
Ou ne sçay quel baume artificiel?
Non, que le sang du sauveur Jesus Christ,
Qui a esté pour vous laver proscrit
Et immolé, tendant en croix ses mains,
Monstrant porter les pechez des humains.
Se vend il point tant aux grans qu'aux petis?
Non, mais se donne à un chacun gratis
Celuy qui a pleinement satisfait
Pour le peché que point il n'avoit fait,

Et n'y avoit remede qui valust
Que celuy là, pour nous donner salut.
Par autre nom, tant soit il esprouvé,
L'homme ne peut jamais estre saulvé.
Si le salut fut venu d'autre lieu,
Mort pour néant seroit le fils de Dieu.
Sainct Paul ce poinct clairement nous decœuvre,
En asseurant qu'il ne vient de nostre œuvre,
Mais de la foy, qui l'homme justifie,
Tant soit meschant, quand en Dieu se confie?
Soit deffiant de soy et sa vertu,
Que ne luy faut estimer un festu :
Car ayant fait tout selon l'Evangile,
Dites : « Je suis serviteur inutile. »
Parlant de foy, j'entends de la foy vive,
Laquelle n'est vers son prochain oysive;
Qui vient de Dieu par grace, et en pur don,
Et non de nous, faisant l'arbre estre bon,
Qui par l'ardeur d'icelle fleurira,
Et son bon fruict en son temps produyra :
Car l'homme en foy ressemble à son ouvrage,
L'arbre planté l'orée d'un rivage,
Qui son bon fruict produit en la saison.
Aussi David, faisant comparaison,
Dit que jamais ses fueilles ne perissent,
Et tous ses fruicts prosperement meurissent.
  Donc est besoin que l'arbre et sa racine
Soit rendu bon par la grace divine,
Premierement qu'il puisse aucuns fruictz faire,
Qui suffisans soyent pour à Dieu complaire.
Parquoy il est escrit dedans la Bible
Que plaire à Dieu sans foy est impossible;
Car le bon fruict, quel qu'il soit, n'a la force
Faire bon l'arbre en seve ou en escorce,
Mais du bon fruict on dit en verité :
« Cest arbre est bon, qui tel fruict a porté ».
  L'arbre mauvais produire ne sçauroit
Que mauvais fruict; qui autrement diroit
Seroit menteur et séducteur inique :
Dieu nous le dit en lieu bien autentique.

Doncques, brebis, par ceste vive foy
Duites serez à parfaire la loy,
Qui est aymer Dieu d'une amour extresme,
Et son prochain ainsi comme soy mesme;
Car lors l'esprit comme d'un instrument
Propre usera de vous utilement,
En dechassant le violent et fort
Hors de voz cueurs, où il avoit son fort,
Qui s'enfuira esperdu et confus
Par le plus fort esprit en vous infus.
D'icelluy seul vient vostre suffisance;
Sans luy de vous le bien n'est qu'apparence
Exterieure, et fard hypocritique,
Comme un sepulchre orné en lieu publique
Qui par dehors monstre quelque beauté,
Mais par dedans n'est qu'immondicité.
Par ceste foy vous estes tous faitz dieux,
Et filz de Dieu, et heritiers des cieulx.
Par ceste foy enfans d'adoption,
Jadis enfans de malediction.
C'est le heraut qui nous a annoncé
Que Dieu avoit de tout poinct renoncé
De se venger contre nous de l'injure
Que luy avoit faict nostre ame parjure :
Et qu'il avoit esté mediateur
Tant qu'il estoit d'ennemy amateur.
Par ceste foy à Dieu ferons offrande
D'un cueur contrit, car tel il le demande,
Qui est le lieu où veut estre honoré
En verité, et esprit adoré,
Dieu, qui a fait miraculeusement
Le monde, et tout universelement;
Veu que du ciel et terre il est Seigneur,
Voyre, et selon son vouloir, gouverneur.
Point il n'habite en temples faitz de mains,
Et reveré n'est par mains des humains,
Tout est par luy et par tout d'une essence,
N'ayant besoin de rien, ou indigence;
Il ne faut donc à aucun simulacre
Accomparer l'esprit divin et sacre.

Par ceste foy vive le juste vit,
Lequel des mains de Dieu nul ne ravit,
Et luy tombé confondu ne sera,
Mais la faveur de Dieu l'eslevera.
Par foy, de Dieu vous estes le saint temple,
Qui doit monstrer à chascun bon exemple,
Et prier Dieu, sans aucune fainctise,
Pour les seigneurs et pasteurs de l'Eglise,
Les honorant ainsi qu'il appartient,
Et que de Dieu l'Escripture contient.
Par ceste foy les bienheureux fidelles
Sont tous armez, non point d'armes charnelles
Qu'on peut forger, mais de Dieu trespuissantes,
Et tout ainsi que le soleil luysantes,
Pour abimer tout esprit et hautesse
Qui fierement contre les cieulx se dresse;
Pour foudroyer ces geants temeraires,
Du Dieu vivant superbes adversaires,
Qui montz sur montz s'efforcent cumuler,
Pour par leur force en paradis aller,
En desdaignant la guide et saufconduict,
Qui est la foy, dont faut estre conduit.
Pour ceste foy serez persecutez,
Hays du monde, à mort executez,
Ainsi que fut vostre pasteur et maistre,
Puis que voulez en sa prairie paistre.
Tel est des siens la mercq et le vray signe,
Duquel ne fut et n'est le monde digne.
Ceulx qui feront de vous telle injustice,
Penseront estre à Dieu vray sacrifice;
Mais en estant de son dire recors,
Vous ne craindrez ceux qui tuent les corps,
Trop bien celuy qui tue corps et ame,
Laquelle n'est icy en danger d'ame.
Et recevans tel' persecution
Esperez en remuneration,
Qui est au ciel tresgrande et copieuse,
Parquoy sera vostre ame bien heureuse.
Par ceste foy nul n'aura fantasie
Suyvre le monde, ou secte ou heresie,

Qui est à Dieu abomination,
Ains vous l'aurez en detestation,
Car suivre faut la reigle et loy de Christ,
Comme il l'a baillée par escrit,
Sans quelque part nullement decliner,
Qui ne voudroit se perdre ou ruyner.
Par foy on voit l'opinion damnée,
Que charité qui est bien ordonnée
Commence à soy; car charité ne quiert
Ce qui est sien, mais plutost ell' requiert
Perdre son bien pour l'autruy augmenter.
  Oyez vous point Moyse lamenter
Et supplier à Dieu d'un ardent zele
Pour le delict de son peuple infidele,
Et desirant plutost estre damné
Que fust à mort le peuple condamné?
Si Jesus Christ l'eust ainsi ordonné,
Il n'eust sa mort pour vous abandonné,
Et de Cephas n'eust blasmé la priere,
Quand il luy dit : « Va, faux Satan, arriere. »
Ne dit il pas en nous donnant la forme,
Qu'eussions amour à la sienne conforme,
Dont pour les siens sainct Paul d'elle embrasé
Estre voulut anathematizé?
Par ceste foy, empereurs, roys et princes
Visiteront leurs pays et provinces,
Pour empescher que le povre pupille
Grevé ne soit, ne la vefve debile,
Et que le sang de l'humaine innocence,
Pour qui l'esprit demande à Dieu vengeance,
Ne soit au glaive exposé et submis,
Par faulx tesmoings, et de Dieu ennemis.
  En ceste foy l'homme s'humiliera,
Et à chacun seigneur obeyra;
Premier au roy, comme au plus excellent,
Puis aux seigneurs tout à l'équipolent;
Car à chacun faut rendre son honneur,
Soit roy ou duc, ou prince ou gouverneur.
Ce sont ceux là que Dieu a envoyez,
Pour reprimer les mauvais devoyez,

Non pour les bons, sinon pour leur louange.
Consequemment ne trouveront estrange
De bien payer leur tribut loyaument,
Comme de Dieu est le commandement.
Et qui resiste au roy et sa puissance
Resiste a Dieu et à son ordonnance :
Car le roy est d'ordonnance divine,
Qui veut que tout subject vers luy s'encline.
Ceste foy là nous asseure et exhorte
Comme la mort est de vie la porte.
Celle qui eut sur tous humains victoire
N'est maintenant qu'une porte de gloire,
D'autant que mort estoit nostre ennemie,
D'autant elle est tres desirable amie.
Mort n'occist plus, mais elle nous fait vivre,
Et de prison en liberté nous livre.
Heureuse mort, ton dard n'est que la clef
Pour aller veoir Jésus Christ nostre chef.
Sans mort cy bas toujours nous demourrions,
Sans mort jamais joye ou plaisir n'aurions,
Sans mort ne peut veoir son espoux l'espouse
Qui est de luy, non sans raison, jalouse.
Benoiste mort, ainsi te faut nommer,
Nul ne devroit souffrir les morts blasmer
Le doux effect de ton urgent office,
Lequel nous est nécessaire et propice.
Les mortz, ce sont les tenebres du monde,
Esquelles tant d'obscurité abonde,
Qu'elles n'ont sceu la lumiere comprendre
Pour le chemin de leur salut entendre.
Peintres françois, advisez à ce poinct :
Quant à la mort, ne me la peignez point,
Comme on souloit, ainsi laide et hideuse;
Mais faites la plus belle et gracieuse
Que ne fut onc ou Heleine ou Lucresse,
Afin qu'elle ayt des amoureux la presse.
Brief, tirez la qu'il ne luy faille rien,
Puis que par elle avons un si grand bien.
Il est raison que mort nous semble belle,
Puis que par mort avons vie éternelle,

Et que son nom, qui sembloit estre horreur
A un chacun, fust pape ou empereur,
Soit maintenant nom de toute assurance
A ceux qui ont en Dieu vraye esperance.
Puis luy baillez en sa main dextre dard
Si bien pourtraict de vostre excellent art,
Qui semble à l'œil par bonne perspective
Estre d'amour une fleche naive;
Non qu'elle cause aux navrez tant d'amer
Que celle là qui fait la chair aymer,
Et qu'elle n'ayt ne charme ne poison,
Mais un onguent qui porte guerison
De tous les maulx esquels dame Nature
A obligé toute sa geniture.
Aussi qu'elle ait puissance de dissoudre
Et transmuer nostre prison en poudre;
Que nul vivant ne s'ose point vanter,
De soy pouvoir de son dard exemter.
Ne la montez sus un char arrogante,
Comme elle estoit des humains triomphante,
Mais peindez la que triompher nous face
Nous faisant veoir Jesus Christ face à face. »
  Voylà de quoy ses ouailles paissoit
Le Bon Pasteur, voyre, et les engraissoit
A veue d'œil spirituellement,
Tant que n'avoyent faim ne soif nullement
Et recevoyent don d'immortalité
Participant à la divinité.
  D'autres j'en vey faisant les chatemites.
Par le dehors aussi simples qu'hermites,
Mais je me doubte, et à ma fantaisie,
Que là estoit caché hypocrisie,
Et me sembloit, où j'ay bien mauvais yeulx,
Que leur esprit estoit seditieux.
Ilz nourrissoient leurs grans troupeaux de songes,
De *ergos*, d'*utrum*, de *quare*, de mensonges,
Et de cela ilz faisoient du pain bis,
Que bien amoyent leurs seduites brebis;
Mais de maigreur estoyent enlangorées :
Plus en beuvoyent, plus estoyent alterées :

Plus en mangeoyent, plus en vouloyent manger,
Et l'ame et corps estoyent en grand danger :
Et ne sçauroient ennemis estrangers
Pis les traicter que faisoyent leurs bergers,
Qui souz couleur de longues oraisons
Le plus souvent devorent leurs toysons;
Et croy, si mieux de près les advisez,
Que voyrez loupz en brebis desguisez.
Ilz ont laissé l'huis salubre et à dextre,
Et sont entrez en toict par la fenestre;
Ilz ont laissé le pain qui ne perist
Pour cestuy là qui à l'instant pourrist;
L'eau ont laissée de la fontaine vive,
Pour user d'eau de fontaine chetive;
Ilz ont laissé la vraye olive et franche
Pour s'appuyer sus une morte branche;
Ilz ont receu vaine philosophie,
Qui tellement les hommes magnifie,
Que tout l'honneur de Dieu est obscurcy,
Et le haut mur d'ergotis endurcy,
En mesprisant celle qui, tout en somme,
Donne louange à Dieu, et non à l'homme,
Sinon qu'il est plus vain que vanité,
Et plus leger que la legereté,
S'il estoit mis aux poids de la balance.
Tout son sçavoir, sans foy, c'est ignorance;
Cuydant sage estre, il est fol devenu,
Combien qu'il fust en haut lieu parvenu.
Ce qui luy est prudence tant polie
N'est rien vers Dieu qu'ignorance et folie.
  Des sages Dieu la sagesse reprouve,
Et des petis l'humilité approuve,
Auxquelz il a ses secretz revelez,
Qu'il a cachez aux sages, et celez :
Car son esprit point ne reposera
Que sur celuy qui humble et doux sera.
Les sages ont leur Dieu crucifié,
Et son parler divin falsifié.
Tous les haultz faitz des Sept Sages de Grece,
Et de Brutus, lequel vengea Lucresse,

De Publius et de Pamphilius,
De Marc Caton Censeur, et Tullius,
De tous les Grecz et de tous les Romains,
Qui ont tenu le monde souz leurs mains,
Sont inutilz, comme estans fais sans foy,
Mais pour leur gloire, et pour l'amour de soy.
Sainct Paul, estant de son dire croyable,
Dit : « J'ai vescu des hommes incoulpable
Jouxte la loy, n'ayant de Christ notice. »
Et quand il fut certain que la justice
Venoit de foy, de luy soy deffiant,
Ces œuvres là il reputa fient,
Qui luy sembloyent auparavant si belles,
Mais ce n'estoient que vaines estincelles :
Pourquoy cela? faictes estoient sans foy,
Mais pour sa gloire et pour l'amour de soy.

VIII

LE RICHE EN POVRETÉ

JOYEUX EN AFFLICTION ET CONTENT EN SOUFFRANCE

Trouvé parmi les autres factures de Marot à Chamberry.

1543)

AU LECTEUR, SALUT

En ce petit traicté nous est demonstré (amy lecteur) que toutes les tribulations que nous avons en ce monde viennent par la permission de Dieu, voyre luy mesme nous les envoye à fin de nous faire participans de la croix de Jesus Christ nostre Sauveur, lequel a dict que le serviteur n'est pas plus grand que le maistre. Et veu que luy (qui est nostre Souverain pasteur et maistre) ne fut jamais en ce monde sans griefves afflictions, nous ne nous devons pas esbahyr en celles, ainsi plus tost consoler, sçachant que par icelles Dieu nous apprend à le reclamer, et desirer son celeste repaire, et contemner ce monde avec ses mondanitez.

LE RICHE EN POVRETÉ

JOYEUX EN ADVERSITÉ ET CONTENT EN SOUFFRANCE

J'ay pris plaisir d'ouyr les phantaisies
De ceux qui sont en ce mortel repaire.
J'ay mis mon soing, un temps, aux heresies
Et faux propos de pauvre populaire;
J'ay voulu veoir la coustume de faire
De ceux qui trop sont au monde asserviz.
D'autre costé j'ay eu mes sens raviz,
Pour vraiement la manière comprendre
Des vrays heureux, de tous biens assouviz
Sans rien avoir, et qu'on ne peut reprendre.
En cet instant que tel desir me tient,
Je voy par tout sentence trop diverse
Entre mondains : l'un en public soutient
Tort contre droict, l'autre equité renverse;
L'opinion plus commune est perverse,
Et l'équitable inutile est rendue,
La mauvaise est par force deffendue,
Et la soutient le monde en son entier
Par grand' rigueur; mais la verité nue
Ne se rencontre en voye ne sentier.
La plus grand'part de ce monde insensé,
Ayant des yeux, de ses yeux ne voit goute;
Finablement, tout dit et recensé,
Ce monde n'a de prudence une goutte :
Un bon propos souvent rameine en doute,
Un bois uny luy semble raboteux;
En plein midy est craintif et douleux,
Car pour certain le jour luy est pour nuict;
Le clair soleil luy semble tenebreux,

Et ce qui est profitable luy nuict.
Un autre point qui les esprits travaille,
C'est que l'on voit les mondains en plaisir
Et en repos, sans que rien leur défaille,
Ayans tous biens à souhait et desir;
On ne les voit sur la paille gesir,
Ny faim souffrir, ny soif en quelque tems;
Tousjours sont gays, aises et bien contens,
Tant qu'on pourroit dire sans contredis
(Veu leur plaisir et joyeux passetemps)
Qu'ils sont çà bas en un vrai paradis.
Autres on voit de ceux cy separez,
Auxquels douleur fait tousjours dure presse
Elle les rend de plaisirs esgarez,
Et est d'iceux la rectrice et maistresse;
Ils sont sans fin accablez de detresse,
Et sont rangez sous le cruel empire
D'adversité, qui leur travail empire,
Sans que leur mal point ou peu diminue.
Qui ne diroit ceux là (veu leur martire)
Les plus maudits qui soyent dessous la nue?
Si ma sentence est pour vraye tenue,
Je dy que c'est chose tressalutaire
D'estre en ennuy et en desconvenue,
Veu que par là à luy nous veult attraire
Dieu tout puissant, qui tant est debonnaire,
Qu'à ses enfans la pierre pour du pain
Ne donne point, mais sa benigne main
Nous eslargit ce qui est necessaire.
Qui est celuy doncques si inhumain
Qu'en tout ennuy ne loue ce bon pere?
Si ce propos vous semble trop austere,
Je le vous veulx prouver par Escripture :
Dieu nous donnant Jesus Christ nostre frere
(Qui a le droict de primogeniture),
Induit il pas chascune créature
A porter croix, à l'exemple de lui?
Puis donc que Christ, qui seul est nostre appuy,
Et premier nay du seul Dieu qui a estre,
A tant souffert, qui est cil aujourd'huy,

Qui ne voudra ensuyvre ce bon maistre?
Christ le premier, de Dieu le fils unique,
A souffert mort et dure passion.
Chacun de nous (puis que l'homme est inique),
Pourquoy n'aura (à l'imitation
De ce Seigneur) mal et affliction,
Pendant qu'il est au terrestre repaire,
Veu que Jesus, qui nous est vexillaire,
A bien pour nous souffert peine tresdure?
Le serviteur n'est de loyal affaire,
Prenant esbat quand son seigneur endure.
Quand le Seigneur à une creature
Envoye un mal, ou quelque adversité,
Je dis que Dieu manifeste la cure
Qu'il a de luy, l'ayant persécuté,
Et que par ce celuy est reputé
Estre des siens; car sainct Paul testifie
Que Jesus Christ nos membres mortifie
Afin qu'en luy soyons vivifiez,
Et qu'en ceux là apparoisse sa vie
Lesquels en luy du tout se sont fiez.
Or en Jesus nul au vray ne se fie,
Sinon celuy qui sous son bras puissant
En tous endroits s'abjette et humilie,
Et qui de tout se va resjouyssant.
Celuy qui va le Seigneur benissant
Pour quelque bien ou mal qui luy survienne,
Certainement est digne qu'on le tienne
(Ayant la foy qui seule justifie)
Estre de ceulx que ce bon capitaine
A enrollez dans son livre de vie.
Mais si quelc'un à cecy contrarie,
En soustenant par parolle importune
Que tout le bien, l'accident et l'envie
Que nous avons vient de dame Fortune,
Et qui au fort et au foible est commune,
Affliction et dure adversité
Luy envoyant, paix et felicité,
Quant est de moy, pleinement je luy nye;
Et pour montrer que je dy verité,

De ce j'en croy le prophete Esaye.
N'ont ils pas dit, Amos et Jeremie,
Qu'il n'advient rien en nostre humanité
Que le Seigneur par puissance infinie
Ne l'ayt permis, et mesme suscité?
« Un tout seul mal n'est pas en la cité,
Dit le Seigneur, et à homme ne nuit,
Sans mon vouloir, qui çà et là conduit
Ce que mortels appellent mal ou bien. »
Qui dira donc qu'un seul cas fortuit
Soit entre nous, il n'est pas bon chrestien.
Qui ne vouldra croire à ce fermement,
Je lui mettray un faict en evidence
Qu'il ne pourra rejetter nullement
(Au moins s'il a le vray en reverence).
Joseph disoit par certaine asseurance
Que le Seigneur, d'un vouloir prefiny,
Avoit de luy en ce point deffiny,
Pour delivrer Israel de souffrance.
Je concludz donc : Dieu, qui est infiny,
Donne le mal, et puis la délivrance.
David estant en tribulation,
Pour mieux porter la peine griefve et dure
Receut en gré la malediction
De Semey, qui ne luy sembla dure;
Et ne voulut permettre ceste injure
Estre vengée, combien qu'elle fust grande,
Disant : « Seigneur, cecy tu luy commande
Pour esprouver ta pauvre creature. »
Respondez moy : icy je vous demande
Si quelque mal nous vient à l'aventure?
Puisque n'avons aucune affliction,
Mal, ny ennuy, dont maint mortel s'estonne,
Sans le vouloir et la permission
Du souverain, qui en ce point l'ordonne,
Je nommeray heureuse la personne
Celle qui est au joug d'adversité,
Qui souffre ennuy, mal ou perplexité,
Et qui au monde est pour nulle tenue :
Car c'est un signe et marque, en vérité

Que le Seigneur pour sienne l'a esleue.
Ne soit donc plus la personne troublée
Pour quelque mal qui luy vienne en sa vie;
S'elle se veoit d'affliction comblée,
De pauvreté ou griefve maladie,
Que sa pensée au Seigneur soit ravie,
Qui de tous maux seul la soulagera,
De ses hayneux aussi la vengera
En certain temps, et au lieu qu'on l'opprime
Luy mesme lors ses pleurs essuyera,
Et la tiendra en grand prix et estime.
Quant à celuy qui en tout temps s'incline
A se baigner en la mondanité,
Sans que d'icelle un seul jour il decline,
Ains va fuyant dueil et calamité;
Qui veult toujours vivre en prosperité,
Et estre loing de tout trouble du monde,
Estre asseuré de cent pas à la ronde,
Comme muny d'un fort et bon rempart :
Je dy que tel par sa foy peu feconde
En Jesus Christ a trespetite part.
Je sçais assez que la plus grande part
Ne goustera le dire où je me fonde;
Mais si l'on prend à Jesus Christ esgard,
On verra bien qu'il est distinct du monde.
Or si Jesus (où nostre exemple abonde)
Directement à ce monde est contraire,
Il s'ensuyvra que pour luy bien complaire
Il faut laisser ce monde et tous ses biens,
Et recevoir ce que disons contraire
A nostre corps, si voulons estre siens.
Mais en ce lieu clairement je proteste
Que je n'entens par dure affliction,
Ne par bienfaicts, de la maison celeste
Et paradis avoir fruition;
Mais je dy bien que mon affection
Envers mon roy est tellement soumise,
Qu'il n'y a bien ne chose si exquise
Que d'un grand cueur pour luy je n'abandonne;
Puisque luy seul nous a mis en franchise,

C'est bien raison qu'à luy plaire on s'adonne.
O vous, mondains qui vivez en delices,
Ne suyvans point de Jesus Christ l'enseigne,
Vestez Jesus, qui de laisser les vices
Et vivre bien nous exhorte et enseigne;
Faites que crainte à ce ne vous contraigne,
Ains vraye amour à l'aimer vous attire;
Lors avec moy direz qu'il n'est martire,
Affliction, peine, ou douleur si griefve,
Qui de l'aimer et suivre vous retire,
Tant peu son faix et sa charge nous griefve.
Que direz vous? me pourrez vous blasmer
Si je vous dy qu'au monde vicieux
N'est rien si doux qui ne soit tresamer,
Le goustant bien, et fort pernicieux?
Quelque plaisir que nous ayons des yeux,
Et quelque bien que du monde on reçoive,
Quelque soulas que l'esprit y conçoive,
Je dy que c'est soubs apparence belle,
(Combien qu'ainsi le monde nous deçoive)
En vaisseau d'or une poison mortelle.
Je diray plus, que tribulation,
Perte de biens, ou travail douloureux,
Ce que l'on dit estre vexation,
Et qu'on maintient au monde rigoureux,
Sont dons de Dieu tresdoux et savoureux,
A tous vivans gracieux et utiles;
Et celuy là qui les nomme inutiles
Va ressemblant à ces povres malades
Que ja sont tant abbatus et debiles,
Qu'à leur goust trouvent bonnes viandes fades.
Par tel chemin Christ à luy nous attire,
Et en ce poinct aux siens se represente;
Par ce moyen du monde nous retire,
Et vrayement sa gloire nous presente.
Ainsi de tout nostre ame se contente,
Regnant desja avec Jesus ès cieulx.
Vous qui vivez au monde spacieux,
Oyez ces motz, afin qu'à mon exemple
Vous sentiez Christ, et qu'en ce poinct ou mieux

Le puissiez veoir comme je le contemple.
Ce mien propos monstre l'amour fervente
Que j'ay à Christ, mon espoux et mon roy,
Et mets icy en lumiere evidente,
Estant en luy, que je n'ay point d'esmoy,
Pour quelque ennuy qui soit prochain de moy,
Quelque deffault qui griefvement me presse;
Quelque travail qui me fasse la presse,
Je suis tant loin d'en estre en deplaisance,
Que Christ, qui est ma certaine richesse,
De toutes parts m'est en rejouyssance.
Tous mes tresors en luy seul sont compris,
Et mon plaisir gist en luy vrayement;
J'ay reputé toute chose à mespris,
Pour estre à luy conjoinct parfaitement.
Je n'auray point de mecontentement,
Pourveu qu'en moy habitant je le sente;
Car je sçay bien (si de moy ne s'absente)
Qu'en ce bas lieu n'auray aucun besoing.
Respondez moy, veu ceste foy constante,
A sçavoir mon, s'il nous lairra au besoing?
Certainement, si vous mettez le soing
A digerer ce que je vous recompte,
Chascun de vôus me sera pour temoing
Combien en Dieu mon ardent zele monte,
Veu que je dy d'une affection prompte
Que je ne veux supporter seulement
Ennuy et mal que j'ay presentement,
Et qui plus est, pour plaire à mon espoux,
Si à mes maulx donne rengregement,
Ce me sera agréable et bien doux.
Ce que l'on dit ennuy communement
Est certain bien, désormais je veux dire;
Ce qu'on ne veult au monde nullement,
Comme bien bon pour moy le veux eslire;
Ce que l'on voit detester et maudire,
Je dy que ce m'est benediction;
Ce que l'on loue est malediction,
Et ne vault rien, quoy qu'il ait belle marque;
Brief, ce monde est une deception

Qui nous deçoit sous un tresplaisant masque.
Qui vouldra donc suyvre de Christ la trace,
Il fault premier qu'à soy mesme renonce :
Lors cognoistra du monde la fallace,
Et estre vray ce que je luy denonce.
Frères, oyez, je vous pry, ma semonce,
Et retenez ce que j'ay cy deduit;
En ce faisant plus ne sera seduit
Aucun de vous en la vie mondaine,
Ains cognoistrez qu'affliction, qui nuit
Aux desvoyez, nous est chose tressaine.
Que ce fol monde hault et bas se demaine,
Et qu'à son vueil il se tourne et tempeste;
Quant est à nous, ne soit si forte peine
Ne si dur mal qui nous griefve ou moleste;
Tout nostre esgard soit mis en lieu celeste,
Où nostre bien et vray plaisir est pris.
Là tout nostre heur et repos soit compris;
Là pleinement chascun de nous se fie;
Là, quand de mort çà bas serons surpris,
Nous trouverons une éternelle vie.
Pour faire fin, de rechef je vous prie
De suivre Christ, non en vaine apparence;
Mais, ayans foy de charité munie,
Mettez en luy toute vostre esperance :
Ne craignez point, o divine semence,
Si quelque mal çà bas nous vient troubler,
Ains fault alors les forces redoubler
De vostre esprit, et, selon le precepte,
(Si vous voulez à Jesus ressembler)
Priez qu'en tout sa voulunté soit faicte.

LA MORT N'Y MORD

IX

LA COMPLAINCTE

D'UN PASTOUREAU CHRESTIEN

FAICTE EN FORME D'EGLOGUE RUSTIQUE

DRESSANT SA PLAINCTE A DIEU, SOUBZ LA PERSONNE DE PAN, DIEU DES BERGERS

Laquelle a esté trouvée après la mort de Marot, à Chamberry.

Un pastoureau n'agueres je escoutois,
Qui s'en alloit complaignant par les bois,
Seul, et privé de compaignie toute,
N'ayant en luy de plaisir une goutte,
Ains tellement ennuy le pourmenoit,
Que sans repos piteux cris demenoit,
Si que sa voix (du cueur le truchement)
Donnoit à veoir et juger fermement
Que dans l'esprit, dont elle est messagiere,
Logeoit douleur qui point n'estoit legiere.
Lors, curieux d'entendre sa complainte,
Dont sa personne estoit quasy estainte,
De l'ensuivir tellement je taschay,
Que près du lieu enfin je m'approchay
Où il estoit couché à la renverse,
Pour escouter sa complainte diverse :
Là je le vis assis près d'une souche,
De belles fleurs ayant fait une couche,
Dessus laquelle il s'estoit estendu,

Affin qu'il fust plus soulagé rendu.
Estant ainsi comme je le décris,
Ce pastoureau, en redoublant ses cris,
Va commencer à former de sa langue
Une piteuse et lamentable harangue,
En l'adressant à Pan, que par tout lieu
L'on va nommant des bergiers le grand dieu,
Disant ainsi (si bien il m'en souvient) :
« O puissant Pan, que chacun bergier tient
Pour son grand dieu, qui seul de toutes parts
Vas conservant nos loges et nos parcs,
Et nos brebis estant ez bergeries
Gardes si bien qu'elles ne sont peries,
Toy qui par tout jettes le tien regard,
Estends tes yeulx un petit ceste part,
Et envers moy ton humble pastoureau
Monstre faveur et ton visage beau;
Car je suis tant, ô Pan, de dueil espris,
Que presque suis hors de tous mes esprits,
Si tout à coup ta clémence divine
N'use envers moy d'une grace benigne.
Las ! c'est à droict, ô Pan, que je lamente
Pour mon ennuy qui si fort me tourmente,
Et par raison, soit en champs ou en boys,
Je jette cris de lamentable voix,
Voyant ainsi bergiers de toutes parts
Par faux pasteurs deschassez et espars,
Lesquels, fuyans la peine à eulx prochaine,
Sont peregrins en région lointaine,
Où le recors de leurs loges petites
Faict qu'à eux soyent liesses interdites.
Si ce n'estoit le seul grand nom de toy,
Qui les met hors de tout fascheux esmoy.
Mais, quoyque soit un grand bien et plaisir
De colloquer en toy tout son desir,
Si est ce, Pan, un cas par trop estrange
Veoir pastoureaux par le pays estrange
Courir ainsi, laissant leurs maisonnettes,
Où ils souloient par belles chansonnettes
Loüer ton nom et ta haute excellence

De tous leurs cœurs et humaine puissance;
De veoir aussi pastoureaux par les champs
Ne faire plus que pitoyables chants.
L'un va plaignant ses gras beufs delaissez
Parmy les champs, et moutons engraissez;
L'autre par dueil continuel regrette
D'avoir laissé sa petite logette;
L'un, que tourment poursuit et importune,
Va complaignant sa mauvaise fortune;
L'autre qui est d'aigre douleur blessé,
Va souspirant de se veoir deschassé;
Si qu'on devroit avoir grande pitié
En regardant de leur mal la moytié.
Et moy, ô Pan, qui fais cette complainte,
Ma personne est de douleur tant atteinte
Que je ne sçay si je doy regretter
Mon dur ennuy, ou mon bien souhaiter :
Car autant m'est fascheux à recevoir
Un seul plaisir, que mon mal concevoir.
C'est à bon droict, puisque ton labourage
Je voy perdu par ce cruel orage,
Que seulement ne nous porte grevance,
Mais (qui plus est) il destruit ta semence.
Jusques à quand, ô Pan grand et sublime,
Laisseras tu ceste gent tant infime,
Et faux pasteurs parjures et meschans,
Dessus trouppeaux dominer en tes champs?
Jusques à quand, ô Pan tresdebonnaire,
Permettras-tu ceste gent nous mal faire,
Et que tousjours en ce poinct ils deschassent
Ceulx qui ton loz et ta gloire pourchassent?
J'ay veu le temps, ô Pan, que je soulois
Aller louant ton grand nom par les bois;
J'ay veu le temps que ma joyeuse muse
Me provoquoit sus douce cornemuse
Dire tes loz et tes bontez aussi;
Mais à présent tant plein suis de soucy,
De tant d'ennuys, de travaulx et d'encumbre,
Que je ne puis t'en reciter le numbre,
Tant que de dueil je laisse ma houlette,

Et en un coing je jette ma musette.
  Mais dessus tout accroist ma passion
Le dur regret que j'ay de Marion,
Qui est, ô Pan, ton humble bergerette,
Et du petit bergeret qu'elle alaicte.
O Pan grand dieu, j'ay solide memoire
Que quand nous deux voulions manger ou boire,
Ou que la nuit estendoit son manteau
Dessus Phebus, qui rend l'air cler et beau,
Je l'enseignois, et toute sa mesgnie,
Disant ainsi : « O chere compaignie,
Exaltons Pan, qui par vertu divine
Par tous les lieux de ce monde domine,
Et lequel fait par ses divines graces
Que nous ayons en tous temps brebis grasses :
Lequel de nous a toujours un tel soing,
Que de nos parcz tout danger met au loin. »
  Puis, par souhait à Marion disois :
« Pleust or à Pan que mon fils de six moys,
Ton bergeret que tu vas nourrissant,
Fust pour porter la musette puissant !
Certes, en luy tel labeur je prendrois,
Que bon joueur de fleutes le rendrois,
Ou de haultbois et musette rustique,
Pour au grand Pan faire loz et cantique. »
  Voylà, ô Pan, mon unique desir,
Que je faisois en mes parcs à loysir;
Voylà l'esbat où plaisir je prenois,
Quand à repos avec elle j'estois
Dedans le cloz, ô Pan, que m'as presté
Pour habiter en hiver et esté.
  Mais maintenant la chance est bien tournée,
Car j'ay laissé Marion esplorée
Dedans son parc, où l'humble pastourelle
Fait (j'en suis seur) lamentable querelle.
J'ay delaissé par les herbeux pastis
Beufz et brebis et leurs aigneaux petis;
J'ay delaissé par les champs, davantage,
Mes douze beufz servans au labourage.
  Or de ces cas, dont ton bergier petit

Ores t'a fait le sommaire recit,
N'en y a un, à parler court et brief,
Qui luy soit plus intolerable et grief
Que veoir à l'œil le trespiteux massacre
Que faux pasteurs font en ton temple sacre;
De veoir aussi les actes inhumains
Que chacun jour commettent de leurs mains
En iceluy, n'ayans aucun esgard.
A toy, ô Pan, qui jettes ton regard
Sus tous mortelz, et en toute saison
Regardes tout de ta haulte maison.
Las! quantesfois j'ay veu de mes deux yeulx
De ces pasteurs les faits seditieux!
Las! quantesfois soubs saincte couverture
Aux aignelets ont faict tort et injure!
O quantesfois de ma loge petite
J'ay regardé leur cruauté mauldicte,
Et quantesfois sous moyen feinct et beau
Je les ay veu saccager le troupeau,
Duquel, ô Pan, feignent le soing avoir!
Mais leur semblant ne tend qu'à decevoir.
Ce sont renards qui sous simples habits
Vont devorant les plus tendres brebis.
Ce sont des loups qui les troupeaux seduisent
Du droict chemin, et à mal les induisent;
Ce sont voleurs qui dans le toict champestre
Ne sont entrez sinon par la fenestre,
Dont sus troupeaux par moyens tresiniques
Vont exerçant leurs damnables pratiques.
Certes, s'il faut icy ramentevoir
La moindre part des cas que j'ay peu veoir,
J'en pourrois tant ores narrer et dire,
Qu'un jour entier ne pourroit pas suffire
A les compter; puis ma voix rauque et casse
Empescheroit que bien ne les contasse.
Mais si ne puis je, ô vray Pan, mon seul dieu,
Me contenir que ne die en ce lieu,
Et que ma voix ne recite et prononce
Ce dont l'esprit me vient faire semonce.
Ay je pas veu les manières perverses

De ces pasteurs, et traffiques diverses?
Ay je pas veu par plus de cent journées
Leurs tons malins et damnables menées?
Ay je pas veu, estant au verd bosquet,
Leur dangereux et frauduleux caquet,
Dontl es troupeaux à pleine veue d'œil
Ils decevoient, qui m'estoit un grand dueil?
Trop plus souvent que je n'eusse voulu,
J'ay veu comment ton sainct temple ont pollu.
Alors disois bassement à par moy :
« Pan, mon grand dieu, veoit bien ce desarroy,
Et de la hault il recorde et contemple
Ce que ces gens vont faisant en son temple;
Mais quelquesfois (disois je) il adviendra
Que de leurs faicts meschans luy souviendra.
Lors on verra que son bras grand et fort
Sur ces pasteurs monstrera son effort. »
Mais toutefois, dont je me donne esmoy,
Ce temps pendant (tu l'as mieux veu que moy,
Et toy tout seul es valable tesmoing),
De leurs troupeaux ne prennent meilleur soing,
Ains, comme on voit, par chacun jour empirent
Et contre toy detractent et conspirent.
En lieu d'appaist et bonne nourriture,
Ilz vont donnant esventée pasture
A leurs troupeaux; et, dont croist mon chagrin,
Leur vont donnant la paille pour le grain,
Dont le troupeau, de soy gras et alaigre,
Par tel appaist devient chetif et maigre.
Las! qui seroit le berger qui pourroit
Se contenir, quand telz cas il verroit?
Seroit il pas à toy trop infidelle,
Voyant tels cas, s'il n'en faisoit querelle?
Seroit il pas à toy traistre et parjure,
S'il ne blasmoit le forfait et injure
Que vont faisant contre toy et les tiens
Ces faux pasteurs, en ces parcs terriens?
Car de l'ennuy qu'au maistre l'on procure,
Le bon servant la pluspart en endure.
Pastres je voy lesquels grand dueil en font,

Et en soupirs leur povre cueur en fond;
Voy mes compaings, lesquels ont de coustume
Faire grans plaints de pareille amertume;
Voy pastoureaux ensemble ramassez,
Pour pareils cas bannis et deschassez
De leurs rampars, de leurs cloz et logettes
Par ces pasteurs, plus cruels que les Gethes.
  Et est ce pas, ô Pan, fureur terrible
De n'estre point aux pastoureaux loisible
Chanter de toy et de ton divin nom,
Pour par nos champs accroistre ton renom?
Ne sont ce pas deffenses trop estranges
De prohiber annoncer tes louanges
Parmy les champs, ou en temple sacré,
Comme je sçay que bien te vient à gré?
Las! tant ont fait ces pasteurs par leurs loix,
Que maintenant on n'entend une voix,
Qui de ton loz ose parler et bruire;
Car tels pasteurs soudain fairoient detruire
Et mettre à mort cil qui entreprendroit
Parler de toy, et mal luy en prendroit.
  A ce propos ma musette pendue
Est à un croc inutile rendue;
Musette dy, laquelle au moindre son
Souloit jadis dresser une chanson.
Que je sonnois d'un si ardent courage,
Qu'à ce hault son ceux de nostre village
Sailloient plus dru, plus legier et plus viste
Que ne fait pas le lievre de son giste,
Quand par veneurs et courantes levrieres
Est poursuivy en ces larges bruyeres,
Et au rondeau auquel pastres dansoient,
Sans y viser promptement se lançoient.
Et sçais tu bien, ô Pan, leur promptitude
Vient d'un bon cueur, et de fervente estude
Qu'ils ont en eux pour tousjours t'honorer,
Et avec moy ton sainct nom decorer.
Mais maintenant nos harpes et musettes,
Nos flageollets et douces espinettes
Sont à repos, et plus n'y a celuy

D'entre bergiers, qui osast aujourd'huy
Une chanson sur la harpe sonner,
Et en ton loz la musette entonner.
O puissant Pan, de ton hault lieu regarde
Ces cas piteux, et à venir ne tarde
Donner secours à tes simples brebis
Et tes troupeaux errans par les herbis
De ces bas lieux, qui sans cesse t'invoquent,
Et à pitié et mercy te provoquent.
Si tu entens par grace singuliere
Mon oraison et treshumble priere,
Que je te fais, ô Pan, je te promets
Que ce bienfait n'oublieray jamais,
Ains mes compaings de ce j'avertiray,
Et ce grand bien par tout je publieray.
Pastres alors de chacune contrée
Feront entre eux une gaye assemblée,
Pour ce grand bien et heureuse nouvelle
Qui leur repos et aise renouvelle;
D'autre costé, gracieuses bergieres
A te louer se montreront legieres,
Et (qui plus est) gras beufz en brameront,
Et par plaisir brebis en besleront;
Oyseaux du ciel de differens plumages
Te rendront loz en leurs beaux chantz ramages.
Et quant à moy, qui de ce te requiers,
Je te promets n'estre point des derniers
A te louer, ains soudain ma musette
Je reprendray, en quoy tant me delecte;
Car me priver de la sienne armonie
Ce m'est oster le seul bien de ma vie.
Est ce mal faict, puisque le bruit et son
Qui d'elle part ne rend autre chanson
Fors que de toy, et sonner ne s'amuse
Sinon tes loz ma tendre cornemuse?
Mon flageolet, à un chesne pendu,
Sera aussi promptement despendu,
Puis d'iccluy par mesure de doigts
Je jetteray un haut son par les bois,
Au bruit duquel Nayades et Naphées

Delaisseront leurs sources estouppées;
Pastres aussi viendront ce son ouyr,
Pour avec moy pleinement s'esjouyr.
  Alors, ô Pan, le moindre et plus bas son
Que je rendray vaudra une chanson
Faicte à ton loz, que te presenteray,
Et d'un grand cœur au temple chanteray.
  Or sus, esprit : temps est que donnes cesse
A ta douleur et fascheuse tristesse;
Langue, fay fin à ton piteux parler,
Car ce jourd'huy il me convient aller
Coucher là hault vers ceste haulte roche;
Oultre, je sens la nuict qui fort s'approche.
Pastres je voy ez prochaines prairies,
Qui leurs brebis meinent ez bergeries,
Et par les champs ne voy aucun berger
Qui pour la nuit ne s'en voyse heberger.
  Puis je connois par ce chesne tremblant
Que Pan mon dieu me monstre bon semblant,
Dont à mon cœur ferme joye est rendue
Puisqu'il a jà ma priere entendue.

X

LE BALLADIN

ET DERNIER ŒUVRE DE CLÉMENT MAROT

DIZAIN

(*En tête de l'édition de Paris,* 1545, *in*-8.)

Noble seigneur, puissant et magnanime,
Il vous plaira voir ce livret en rithme
Faict par Marot, bon rhetoricien.
C'il ne vault rien, n'en faictes nulle estime;
Mais c'il est bon, permettez qu'on l'imprime
Pour consoler tout fidelle chrest*ie*n.
Plusieurs l'ont veu qui l'ont trouvé très bien;
Clers et docteurs disent qu'il n'y a rien
Qui sonne mal; mais je n'ai prins l'audace
De l'imprimer sans que de vostre bien
J'aye ung congé venant de vostre grace.

Voirray je point à mon gré bien dancer?
Ne sçauroit on tenir de s'advancer
Trop ne trop peu? voirray je point la danse
Et les sonneurs tous deux d'une accordanse?
Ne sont ils pas de leurs instrumentz seurs?
Est ce leur faulte, ou s'il tient aux danseurs?
O instrumentz qui justement sonnez,
Balleurs esleuz, qui n'estes estonnez
Pour aucun son de musicque incertaine,

Danseurs dansans soubz musique haultaine,
Dont l'armonie est tant bien mesurée
Que venir faict à cadance asseurée;
Cueurs allegez, qui au dedans du corps
Branslez avant que les piedz par dehors,
Cessez la dance et la marche du bal,
Cessez vos sons, Orpheus et Thubal,
Oyez ung peu la cause, je vous prye,
Pourquoy ainsi ma muse tance et crie.
  Mil ans y a, cinq centz et davantage,
Que du plus hault et noble parentaige
De l'Orient une pucelle yssit,
En qui le ciel toutes graces assit :
Pour sa grandeur Christine fut nommée,
Pour sa beaulté belle fut surnommée ;
Et à présent encores on l'appelle
Belle Christine, ou Christine la belle.
Entre aultres donc, elle avoit veu les hommes
Du premier siècle, et si voit qui nous sommes,
Voirre, et voirra des siècles advenir
Tout le dernier, sans vieille devenir;
Malgré tourmentz, maulgré temps et vieillesse,
Sera tousjours en la fleur de jeunesse.
Aussi, pour vray, quand elle se descœuvre,
Le monde dict, « Voycy ung nouvel œuvre; »
Sy elle parle, ung tas d'asnes ou veaulx
Iront disans, « Voycy propos nouveaulx, »
Combien qu'ils soient plus vieilz que ciel et lune.
Quant à la forme elle estoit ung peu brune,
Pour le soleil qui la decoulouroit,
Mais sa beaulté tousjours luy demouroit;
D'aucune chose elle n'eust onc souffrete,
Et sy n'avoit grand tresor la povrete :
Sa grand richesse en tout temps et saison
C'est qu'elle estoit de fort bonne maison,
Et se vestoit comme simple bergere,
D'acoustrementz taillez à la legere :
Mais de tous biens que femme doibt sçavoir,
Elle en avoit ce qu'on en peult avoir.
On ne vit oncq chose si peu oysive;

Oncques ne feust si grant doulceur nayfve;
Si d'instrumentz sonner il luy plaisoit,
Mourir vivantz, et mors vivre faisoit;
Sa voix passoit le chant de la seraine,
Et de danser estoit la souveraine;
Car bras et corps, et du pied la briseure,
Avec le cueur alloit tout de mesure;
Puis elle avoit une tant bonne grace,
Et ung parler de si grand efficasse,
Que la pluspart de ceux qui l'escoutoient
A la servir pour jamais se boutoient,
Et tant estoient lyez à sa cordelle,
Que chascun jour mouroient pour l'amour d'elle;
Pour l'amour d'elle enduroient franchement,
Et leur sembloit peine soulagement;
Brief, pour s'amour la mort leur estoit vye.
Qu'en dictes vous? fust elle bien servie?
Or est ainsi qu'envie et ignorance
Ensemble font voluntiers demourance,
Pour debander contre les vertueux.
A ce propos le parler fructueux
De ceste vierge, et sa voix gracieuse,
Parvint aux fins de terre spacieuse;
Son nom, son bruict, son effect evident
Fust sceu par tout, mesmes en Occident,
Là où s'estoit une femme eslevée,
D'envie et duel quasi toute crevée
D'ouyr le bruit qui de l'aultre volloit,
Et ceste cy Simonne s'appelloit;
Faicte sy s'est, de servante petite,
Royne des roys, de sorte qu'elle est dicte
En quelques lieux, là où son bruict s'espand
La grand Symonne, ou Symonne la grand;
Mais Jehan de l'Aigle, alors qu'au firmament
Fut transporté, la nomma autrement.
Pas en jeunesse elle n'estoit tousjours
Comme Christine, ançoys par chascuns jours
Vieillissoit fort, vieillit, et vieillira,
Et de vieillesse en brief temps perira.
Quant à la forme, elle estoit d'apparence

Admirative et de grand' preference
Aux yeulx des gens dont elle estoit pourveue;
Mais, certes, ceux qui Christine avoient veue,
Après avoir Symonne regardée
Disoient tresbien : « Ceste cy est fardée, »
Et n'en estoient pourtant trop esbahis,
Pource que l'usage c'est du pays.
Des biens mondains Symonne possedoit
Ja les troys pars, et à l'aultre tendoit,
Et toutesfoys tant estoit convoiteuse,
Que incessamment se sentoit souffreteuse.
De pourpre et lin richement fut aornée,
De dyamantz et perles couronnée.
D'habitz, pour vray, avoit le corps vestu
Plus richement que l'esprit de vertu;
Car jamais femme on ne vit tant oysive,
Ne tant comme elle en orgueil excessive.
Elle jouoyt d'instrumentz dont les noms
Sont basilicqs, bombardes et canons.
Elle chanteoit jour et nuict mainctes choses
Qui n'estoient pas dedans son cueur encloses.
A bien danser estoit pesante et lourde,
Hors de mesure, en tant qu'elle estoit sourde
Et pour autant que ouyr ne vouloit pas
Les instrumentz qui sonnoient par compas.
Grace n'avoit sinon mal gratieuse,
En son parler aigre et falatieuse;
Et quant parfois usoit de doulx langaige
Plus y mettoit de fard qu'en son visaige.
Certes, aussi, elle ne sçauroit dire
Que par beaulté ou grace qui attire
Ait en sa vie ung serviteur acquis,
Ains par tresors les a gaignez et quis;
Aussi jamais n'en eust ung qui pour elle
Souffrist ung brin de peine corporelle.
Bien il est vray que fort la soustenoient
Pour les profictz qui leur en revenoient,
Metans à mort les servans de Christine,
Quand ilz disoient elle seulle estre digne
D'estre servie, et tant continuerent

A les meurtrir, qu'ilz les diminuerent,
Non de l'amour du cueur, mais bien du numbre;
Et par ainsi fut frappée d'encombre
La bergerette, et ses trouppeaulx espars;
Dont la simplette aux plus barbares pars
De toute Europe alla faire demeure,
Et vous laissa la grand Symonne à l'heure
Faire ses saultz, et danser à son tour,
En attendant son desiré retour.
  Symonne ayant par temps obscur regné,
En riche pompe et orgueil effrené,
Près de mil ans, Apollo de sa grace
Transperça l'aer qui estoit plein de crace,
Sy qu'on veit bien la lumiere approcher.
Or se mussoit Christine en ung rocher
Des Saxonnoys, duquel saillist adoncques
Aussi entiere et belle que fust oncques :
Les jours, les moys, les mil ans que je dy,
N'avoient en rien son visage enlaydy,
Courbé son corps, ne sa voix empirée :
Bien le monstra, car d'aymer inspirée,
Pour ramasser autres nouveaulx amantz
Tourna ses yeulx plus clairs que dyamantz,
De tous costez, puis chacun appella,
Chantant ses vers que composés elle a :
  « Venez à moy, vous qui estes chargez,
Venez y tous, et jeunes et aagez :
N'allez aillieurs sur peine de la vie;
Venez à moy, qui d'aimer vous convie,
Et de tous poinct vous rendray soulagez. »
  Si tost qu'en l'aer sa voix fust espandue,
De peu de gens elle fust entendue,
Et toutesfoys tout le monde l'oyt;
La moindre part grandement resjouit,
La plus grant part n'en eust plaisir aulcun;
Car nonobstant qu'elle appellast chascun,
Si n'a elle eu en cœur et fantasie
De serviteurs trop grand troupe choisie.
Qui veult n'est pas son serviteur fidelle,
Voyre, et qui veult n'est pas amoureux d'elle,

Pource que nul jamais ne peult l'aymer
Sy non celuy qui luy plaist enflamer.
Or ouyt lors Symonne le doulx son
De ceste belle et mainte autre chanson,
Qui toutesfoys luy fust sy dure et aigre,
Qu'elle en devint de la moytié plus maigre;
Car il n'est riens qui tant à elle nuyse,
Ne riens aussi qui sy fort la menuyse.
Le doulx parler de Christine, et le chant
Ne luy sont moins qu'un gros glaive tranchant,
Et ne crois pas que sa simple parolle
L'un de ces jours ne l'occise et affolle.
Le basilic occist les gens des yeulx,
Mais ceste cy d'ung parler gracieux
La deffera : ô Dieu, est il possible
Veoir d'une vierge ung parler si terrible?
Loyaulx amantz qui n'allez point au change,
Fust il jamais parolle si estrange?
A vous elle est trop plus doulce que miel,
Aux desloyaulx plus amere que fiel.
Touchant son art, d'elle gente ornature,
C'est une chose admirable à nature.
Quand Cicero parloit, il est certain
Que pour le son de sa lire haultain
De simples gens passoit l'intelective;
Christine a bien une autre traditive :
Car aux ruraulx, barbares et non clercs
Ces haults propos sont faciles et clairs,
Et à centz mil grandz philosophes braves
Les moindres dictz sont si obscurs et graves,
Qu'ilz ne sçauroient par quel bout commencer
A les comprendre : ah! je ne puys penser,
Veu sa façon d'esloquence et faconde
Qu'elle ayt appris à parler en ce monde.
Christine donc parmy l'Europe alloit,
Et doulcement ses amys appelloit,
Qui, pour se rendre à la belle aux beaux yeulx,
Laissoient tresors, laissoient leurs propres lieux,
Abandonnoient leurs parentz et eulx mesmes,
Sentans d'amour les aiguillons extresmes.

Divers amantz de maintes nations
Venoient alors pleins de dissentions :
Mais aussy tost qu'à elle survenoient,
N'avoient qu'un cueur, duquel ilz la servoient
Pour sa beaulté seullement, comme pense,
Car mention n'estoit de recompense.
Laissons, laissons, disoient les bons suppotz,
Tous ces fascheux et dissolutz propos :
Faisons, faisons ce qu'elle nous commande;
Cœur sans amour tousjours loyer demande,
Ayons, sans plus, de bien aymer le soing;
La dame sçait ce qu'il nous est besoing.
  Tant chemina la belle, qu'elle vint
Au fleuve Loire, où des foys plus de vingt
Jecta son œil de sur moy la premiere,
Car mes gros yeulx n'avoient propre lumiere
Pour regarder les siens premierement :
S'approche près, et me dict seulement :
« Resveille toy, il en est temps, amy.
Tu as pas trop en tenebres dormy;
Resveille toy. » A si peu de parler
Je la congneuz, et si sentois aller
Hors de mon cueur une pesante charge
De griefs tourmentz, dont me trouviz au large,
Et au repos de franche liberté,
Où paravant n'avoye jamais esté.
Si luy ay dict, « O piteuse Christine,
Retournez vous en la façon pristine?
Long temps y a si grand bien n'aquist l'on
Que de vous veoir; venez vous d'Acquillon?
Se vient encor vostre gent corps offrir
Pour les assaulx des mesdisans souffrir?
Je vous supply, sy doncques amytié
Sent esmouvoir cœur de dame à pitié,
Que me tenez à vostre bonne grace :
S'il ne vous plaist, je ne sçay que je face
Pour l'acquerir, car en moy, pour tous poinctz,
N'a riens de bien, de bon encores moins.
Plaise vous donc me la donner en sorte
Que hors de moy jamais elle ne sorte :

En ce faisant tous ces faulx envieux,
Ne pour menace et tourmentz ennuyeux,
Ne Faulx Semblant, ne Danger le rebelle,
Ne me pourront separer de vous, belle,
Non pas la mort, quand devant moy seroit,
Car d'aultre aymer mon cueur s'abesseroit. »
  Dès que Christine eust mon parler ouy,
Elle respond, « Mon cœur est resjouy
De ma brebis égarée en la pleine,
De la trouver : or oste ceste laine
Et la toison que dessus toy je treuve;
Il te convient vestir de robbe neufve.
Tu as esté des amantz de Symonne,
Mais si tu veulx que d'aymer te semonne,
Laisser te fault tous tes vieilles couleurs,
Et pour un bien souffrir mille douleurs.
  Ne cuyde aucun, tant soit bas, tant soit mince,
Ne cuyde aucun, tant soit grand, tant soit prince,
Se desmeller d'ennuy, peine et esmoy,
S'il me veult suivre et venir après moy.
  Si l'Art d'Aymer tu as leu de bien près,
Tu trouveras qu'il enjoinct par exprès
A tout amant que des mœurs il s'informe
De sa maistresse, et puis qu'il se conforme.
De moy souvent donc tu t'informeras,
Puis tes effectz aux miens conformeras,
Et mesmement apprendras l'accordance
Et la façon de me suyvre à la dance;
Car qui ne sçait avecques moy danser,
Je ne le puis en m'amour avancer.
Dont suis d'advis qu'accointance tu prennes
A mes amantz, et que d'iceulx apprennes,
Et que souvent tu escoutes le son
De mon haultboys recordant sa leçon,
De jour et nuit aux livres que j'ay faictz,
De reverence et des simples parfaictz.
Sy faictz ainsi, bon danseur deviendras,
Lors asseuré devers moy reviendras. »
Les motz finiz, de grand' celerité
Je party lors, et, à la verité,

J'estoies picqué du grand zele des zeles,
Et puis amour me portoit sur ses aisles.
Je traverssay les boys où a esté
Ourson d'ung ours en enfance allecté.
Je traverssay la beaulté spacieuse
En la vallée humble et delicieuse...

Ycy mourut.

SONNET DE L'AUTEUR

Retirez-vous, bestiaulx eshontez,
Qui pour la faim de l'appetit des bestes,
Et non d'amour, entreprenez vos questes,
Retirez-vous, par l'aveugle domptez.

Mais, vous, humains desquelz les vouluntez
Tendre on ne voit qu'à la fin bienheureuse,
Lisez, lisez en ceste œuvre amoureuse,
Pour mieulx congnoistre et beautez et bontez.

Puis, congnoissans ce qui vous en deffault,
Vous sentirez vous eslever en hault,
Par un amour à voller tant adroict,

Ayant laissé en bas la passion,
Qu'il vous mettra justement à l'endroict
De l'unité, pour delectation.

XI

DOULEUR ET VOLUPTÉ[1]

(*Tiré du* Recueil de vraye poesie françoise prinse de plusieurs poëtes. *Paris, Denis Janot,* 1544, *pet. in*-8°, *f°* 22.)

L'œil abaissé sur face extenuée,
Sur front serain pluvieuse nuée,
En bouche vive une parole morte,
Triste regard, qui maintz aises comporte,
Le promener en penser consommé,
Rude et hastif plus que l'accoustumé,
Telz apparens et autres accidens,
De vos secretz rapporteurs evidens,
M'avoient tenu certain de la douleur
Que promettoit vostre pasle couleur.
Grande elle estoit, mais ne fut que demye,
Quand je la sceu, car vous estes m'amye :
Et comme est vray que nos cueurs ne sont qu'un,
Ainsi de nous bien et mal est commun.
Si recepvez un plaisir, je le sens,
Si vous souffrez aulcun mal, je consens
Qu'incontinent mon cœur en soit chargé
De la moitié, et le vostre allegé.
Ainsi faisant de vray amy devoir,
Je croy le mal que vous pensez avoir
En verité estre de deux pars moindre
Que le malheur qu'en letre voulez paindre;
Car si de joye ensemble jouyssons,

1. L'auteur de ce poème est, en réalité, Antoine Heroët, dit de la Maisonneuve (Guiffrey).

C'est bien raison que l'ennuy partissons,
Et de douleur egallement partie,
De vos deux pars la plus grande est sortie
Me l'escrivant; je sçay ce qui tourmente,
Et comme dueil diminue ou augmente;
Tenez vous en sur moy toute asseurée,
Que la douleur qui vous est demourée
N'est rien au pris de ce qu'elle eust esté
Si mon cueur n'eust le vostre supporté.
Vous me direz ce que dire sçavez
Quant ou plaisir ou passetemps avez,
Que le dernier par amour que vous eustes
Est le plus grand que jamais vous receustes.
Semblablement, quand peu de mal sentez,
Non seulement vous en mescontentez,
Et ne voulez ny conseil ny raison,
Mais le mettez hors de comparaison.
Il ne vous fault ny l'un ny l'autre croire :
Car cela vient de recente memoyre,
Qui peut tromper en ayse et en tourment
De tout amant le deceu jugement,
Et que tousjours le bien ou le mal pense
Tel en grandeur qu'il est en souvenance.
Or soit l'escript que de larmes baignez
Vray, et l'ennuy tout tel que le paignez,
Nul mal ne soit veu au vostre semblable,
Je le vous veulx prouver plus consolable,
En vostre endroict mis à l'extremité,
Que s'il estoit reduit à l'equité,
En vous monstrant (selon coustume mienne)
Les veritez dessoubz fable ancienne.
On dit qu'estant Jupiter de loysir,
Avecques l'œil, tout voyant, sceut choysir,
En ce bas lieu deux dames impudentes,
D'orribles criz si haultement bruyantes,
Que l'espesseur du ciel en fut fendue
Et leur querelle en son trosne entendue.
L'une monstroit à sa mélancolie
Estre Douleur, parente de Follie,
Pleine de pleurs et de paroles dures,

Se recentant de souffertes injures,
Et de colere escumante irritée.
Volupté, l'autre, estoit plus affectée,
Usant de cry tenant de mocquerie,
Qui redoubloit à Douleur sa furie.
Leur courroux fut tant crié et redict,
Que Juppiter vers elles descendit.
Luy arrivé, chascune s'eslongna;
Mais toutes deux par le poil empongna
Et, pour unir les furieuses bestes,
Si fort les feit entredonner des testes,
Qu'oncques depuis de heurter ne cesserent.
Là les cheveulx si bien s'entrelacerent,
Qu'encores sont meslées leurs racines,
Et des deux chefz les sommitez voisines,
Pour nous monstrer, quand par injure ou faulte
Une douleur se fait sentir si haulte
Que plus ne peult par nature monter,
Qu'il fault son cœur de constance dompter,
Luy promettant, si bien peu sçait attendre,
Que son mal doibt en volupté descendre.
Et comme aurons contrainct nostre vouloir
A endurer et ne se trop douloir,
Semblablement la fable fault ouyr,
Qui nous defend de trop nous resjouyr
Quand au plus hault de volupté nous sommes.
Ces deux tyrans sur la vie des hommes
Tousjours ont eu et auront grand puissance :
Il nous les fault vaincre de diligence,
D'industrieux et penible artifice.
En tous les deux est requis l'exercice,
Qui ne veult point en grand douleur tomber,
Ou, y tombant, jamais n'y succumber,
Essayer fault les peines douloureuses.
Les loix des Grecs, saiges et vertueuses,
De deshonneur les jeunes accusoient,
Quand au travail ou douleur recusoient;
Et les parens qui leurs enfans aymoient
A souffrir mal tous les accoustumoient :
Les passetemps entre eulx n'estoient loysibles,

S'ilz ne sembloient dangereux ou penibles,
Et la raison de telle loy maistresse
Estoit qu'ayant accoustumé jeunesse
A soustenir le travail vouluntaire,
La rendoit forte et prompte au necessaire,
Si repoulser falloit ses ennemys,
Ou inhumer les corps de leurs amys.
Le long usaige et dure accoustumance
Armoient leur cœur de telle patience,
Que d'aultre avoient, et d'eulx mesmes victoire,
Ce qu'il ne fault tenir à peu de gloire.
Laissons les Grecz, venons à vous aprendre
Ce qui vous peult victorieuse rendre
De grand douleur, car quant à la pensée,
Penser la fault petite ou effacée.
Je dis que quand les peines se presentent,
Bien que vos cœurs foibles s'en mescontentent,
Que ne devez pourtant les eviter,
Mais prendre en jeu, et vous exerciter,
Ayant regard aux pires adventures,
Que le present vous fait juger futures.
Quand un mary qui d'ennuyer ne cesse,
S'en va dehors, et liberté vous laisse,
C'est un grand mal; mais si vous l'endurez,
Et vostre esprit en absence asseurez,
Ce que pensez malheur vous servira :
Lorsque l'ennuy pour jamais s'en ira,
Plus aysément sa mort supporterez,
Ne point en pleurs le temps consommerez,
Qu'il fault donner sans joye et sans tourment
Au conducteur de vostre entendement.
Nous ne debvons pretendre en tous propos
Que d'acquerir aux esperitz repos,
Ce que ferions, si ces deux passions
Subtillement vaincre nous efforcions.
Quant à Douleur, ce que j'ay dit suffise :
Si nous craignons que Volupté destruise
Le bon de nous, et le plus précieux,
Vaincre nous fault Cupido l'ocieux,
Par un louable et plaisant exercice,

Suyvant plus tost nature que malice.
De Volupté la plus grand' passion
Est de l'amour la perturbation.
A fin qu'un cœur en soit vainqueur et maistre,
Il fault sa fin et ses moyens cognoistre.
Si n'en avez entière cognoissance,
Sçachez de moy qu'on le painct en enfance
Plein de douleur, et fier en sa vieillesse,
Et que du traict premier qui nous adresse
Viennent soulas, envies et desirs.
Souffrans baisers, approches et plaisirs,
Que ne debvez à l'amy refuser,
Mais prendre en jeu, non pour en abuser,
Ne pour le temps en joye consommer,
Ains seulement pour vous accoustumer
A trop d'amour jamais ne succumber.
Un bon lutteur se laisse bien tomber
Aucunesfoys, soubz moins puissant que luy,
Pour esprouver que peult faire celluy
Contre lequel pour l'honneur fault combattre,
S'il luy advient fortune de l'abatre.
Faignons qu'Amour, de noz plaisirs auteur,
En son jeune aage apprend d'estre lutteur :
Vault il pas mieulx avecques luy lutter,
Et la doulceur de l'enfance gouster
Quant l'abattu ne peult tomber de hault,
Que de se mettre en danger d'un grand sault,
Qu'il donneroit, sa vieillesse venue,
A qui servit sa ruse non congneue?
Cest abatteur toutesfois que je dy,
Combien qu'il soit fier, vieillard estourdy,
Si n'est il pas rapporteur de malaise,
Impossible est que grand plaisir desplaise.
On le dit fier, pour faire à telle entendre
Qui se vouldra contre l'Amour defendre,
Et qui n'aura son cœur exercité,
Ains les effors de jeunesse évité,
Que ce vieillard en meur aage viendra,
Où tellement l'inexperte prendra,
Que l'esperit, qui est la part meilleure,

Et qui en nous pour gouverner demeure,
D'ayse surpris et troublé, servira
La Volupté, qui depuis conduira
Ses actions sans aulcun jugement.
Il en advient aux amys aultrement :
S'ilz ont suivy l'amoureux exercice,
En eulx se garde une grande justice;
Ce qu'appartient à un chascun ilz rendent :
A Dieu l'esprit, et pour ce qu'ilz entendent
Que le corps n'est que terre en chair reduite,
Donnent au corps d'amy qui le mérite.
Rien ne leur peult trop Amour desguiser,
Suyvant le bien et ce qu'il fault priser,
Et d'autant plus que l'esprit repose,
Nommer heureux en malheur je les ose.
Pour acquerir le repos que je loue,
Fault qu'un chascun de volupté se joue.
Puis que l'homme est nommé le jeu des dieux,
Jouer se doit à jeu non odieux
A son facteur, qu'il voit comme il doibt estre
Aymé sur tous et recogneu pour maistre;
Ce que jamais de celluy ne seroit
Qui en amour ne s'exerciteroit :
Car n'aymant rien, on vient à tant grever,
Qu'on ne veult Dieu ne l'amour estimer.
Ne point du tout ou trop aymer est vice,
Mais s'en jouer et prendre en exercice,
Ce sont vertuz et mediocritez :
Fuyr ne fault que les extremitez.
Estre trop belle, estre trop poursuyvie,
De ses beaultez engendrer trop d'envie,
Nous avons veu qu'à plusieurs a peu nuyre :
Helaine Grecque en sçauroit trop que dire.
De vouloir estre trop aymée et heureuse,
Demander fault à Juno la jaleuse
Au temps passé ce qu'il luy en advint.
Quand Jupiter trop bon mary devint,
Elle, prenant à deshonneur et honte
Qu'on tint si peu de sa richesse compte,
Sçachant assez, et ne se voulant taire,

Que son mary eut le bruict d'adultaire,
Ses souspeçons à Venus descouvrit,
Et les secretz de son couraige ouvrit,
Laquelle, ayant de telle amour pitié,
Laissant à part la vieille inimitié,
La repara de sa chere ceinture,
Où mainte grace estoit en pourtraicture.
Lors Jupiter qui point ne s'en doubtoit,
Et qui Juno comme femme traictoit,
Venant des lieux dont il estoit mescreu,
De retourner satisfaict et recreu,
Luy arrivé, la rencontra si belle,
En si bon poinct, si peu semblant à elle,
Que, sans penser au terrestre plaisir,
Y accourut en si pressé desir,
Que la baisant et voulant s'advancer,
Paracheva devant que commencer,
Et laissa cheoir la liqueur de Venus,
Dont les fleurs sont en noz jardins venus.
Le demourant vous pourroit offenser;
Je vous lairray tant seulement penser
Si Volupté fut proche de Douleur,
Ou si Juno changea point de couleur,
Quand au printemps les fleurs se presentoient
Qui au despens d'elle faictes estoient;
Ou s'elle fut sur la Terre ennuyeuse,
Qui eust receu graine si fructueuse.
Que si la prude, en amour consommée,
Auparavant se fust accoustumée
A peu de dueil et peu de volupté,
La fable au ciel d'elle n'eust pas esté
Telle qu'elle est : faulte d'acoustumance
La feit tomber en si grand ignorance,
Que presumant par beauté empruntée
De Jupiter estre la mieulx traictée,
Et desirant plus qu'il ne luy falloit,
Perdit le bien du trop qu'elle vouloit.
Par cest exemple, ô amye, evitez
Telle ignorance, et vous exercitez.

CY ENSUYVENT

LES EPISTRES

COMPOSÉES PAR

CLEMENT MAROT

DE CAHORS EN QUERCY

VALET DE CHAMBRE DU ROY

Lesquelles, plus amples que toutes aultres par cy devant imprimées, ont été distribuées en trois ordres dont :

Le I contient les epistres que l'aucteur composa en l'aage de son adolescence (1515-1532).

Le II, les epistres faictes depuis l'aage de son adolescence jusqu'à son retour d'exil (1532-1538).

Le III, les epistres qu'il composa depuis son retour d'exil jusqu'au jour où il mourut (1538-1544).



EPISTRES

I

Et se commencent les Epistres que Marot composa en l'aage de son adolescence.

I[1]

MAGUELONNE A SON AMY PIERRE DE PROVENCE

(1517)

SUSCRIPTION

Messager de Venus, prens ta haulte volée,
Cherche le seul amant de ceste desolée :
Et quelque part qu'il rie ou gemisse à present,
De ce piteux escript fais luy un doulx present.

1. Les Épîtres I à XL sont comprises dans l'édition de 1538.

La plus dolente et malheureuse femme
Qui onc entra en l'amoureuse flamme
De Cupido, met ceste epistre en voye,
Et par icelle, amy, salut t'envoye,
Bien cognoissant, que despite Fortune,
Et non pas toy, à present m'infortune :
Car si tristesse avecques dur regret
M'a faict jecter maint gros souspir aigret,
Certes, je sçay que d'ennuy les alarmes
T'ont faict jecter maintefoys maintes larmes.
O noble cueur, que je voulus choysir
Pour mon amant, ce n'est pas le plaisir
Qu'eusmes alors qu'en la maison royale
Du roy, mon pere, à t'amye loyale
Parlementas, d'elle tout vis à vis :
Si te prometz que bien m'estoit advis
Que tout le bien du monde et le deduit
N'estoit que dueil, près du gracieux fruict
D'un des baisers que de toy je receuz;
Mais noz esprits par trop furent deceuz
Quand tout soudaïn la fatale deesse
En dueil mua nostre grande liesse,
Qui dura moins que celle de Dido;
Car tost après que l'enfant Cupido
M'eust faict laisser mon pere, puissant roy,
Vinsmes entrer seulets en desarroy
En un grand boys où tu me descendis.
Et ton manteau dessus l'herbe estendis
En me disant : « M'amye Maguelonne,
Reposons nous sur l'herbe qui fleuronne,
Et escoutons du rossignol le chant. »
Ainsi fut faict. Adonc en arrachant
Fleurs et boutons de beauté tresinsigne,
Pour te monstrer de vraye amour le signe,
Je les jectois de toi à l'environ.
Puis devisant m'assis sur ton giron;
Mais, en comptant ce qu'avions en pensée,
Sommeil me print, car j'estois bien lassée,
Finablement m'endormy près de toy,
Dont, contemplant quelque beauté en moy,

Et te sentant en ta libèrté franche,
Tu descouvris ma poictrine assez blanche,
Dont de mon sein les deux pommes pareilles
Veis à ton gré, et tes lèvres vermeilles
Baiserent lors les miennes à desir.
  Sans vilenie en moy prins ton plaisir,
Plus que ravy voyant la doulce amye
Entre tes bras doulcement endormie.
Là tes beaux yeulx ne se pouvoient saouler
Et si disois (pour plus te consoler)
Semblables motz, en gemissante aleine :
  « O beau Paris, je ne croy pas qu'Heleine
Que tu ravis parvenu dedans Grece,
Eust de beauté autant que ma maistresse;
Si on le dict, certes ce sont abus. »
  Disant ces motz, tu vis bien que Phebus
Du hasle noir rendoit ma couleur taincte,
Dont te levas, et couppas branche mainte
Que tout autour de moy tu vins estendre
Pour preserver ma face jeune et tendre.
Helas ! amy, tu ne sçavois que faire
A me traicter, obéir et complaire,
Comme celuy duquel j'avois le cueur.
  Mais cependant, ô gentil belliqueur,
Je dormois fort, et Fortune veilloit;
Pour nostre mal (las !) elle travailloit.
Car quand je fuz de mon repos lassée,
En te cuydant donner une embrassée,
Pour mon las cueur grandement consoler,
Au lieu de toy (las) ! je vins accoler
De mes deux bras la flairante ramée
Qu'autour de moy avoys mise et semée,
En te disant : « Mon gracieux amy,
Ay je point trop à vostre gré dormy?
N'est il pas temps que d'icy je me lève? »
  Ce proferant, un peu je me soubleve,
Je cherche et cours, je reviens, et puis voys :
Autour de moy je ne vey que les boys;
Dont maintefoys t'appellay : « Pierre, Pierre !
As tu le cueur plus endurcy que pierre

De me laisser en cestuy boys absconse? »
Quand de nully n'euz aucune response,
Et que ta voix point ne me reconforte,
A terre cheuz, comme transie ou morte;
Et quand, après, mes langoureux esprits
De leur vigueur eurent un peu repris,
Semblables motz je dis de cueur et bouche :
« Helas ! amy, de prouesse la souche,
Ou es allé? Es tu hors de ton sens,
De me livrer la douleur que je sens
En ce boys plein de bestes inhumaines?
M'as tu osté des plaisances mondaines
Que je prenois en la maison mon pere,
Pour me laisser en ce cruel repaire?
Las ! qu'as tu faict, de t'en partir ainsi?
Penses tu bien que puisse vivre icy?
Que t'ay je faict, ô cueur lasche et immunde?
Si tu estoys le plus noble du monde,
Ce vilain tour si rudement te blesse,
Qu'oster te peult le titre de noblesse.
O cueur rempli de fallace et fainctise,
O cueur plus dur que n'est la roche bise,
O cueur plus faulx qu'oncques nasquit de mère !
Mais responds moy à ma complaincte amère !
Me promis tu en ma chambre parée,
Quand te promis suyvre jour et serée,
De me laisser en ce boys en dormant?
Certes tu es le plus cruel amant
Qui oncques fut, d'ainsi m'avoir fraudée.
Ne suis je pas la seconde Medée?
Certes ouy, et à bonne raison
Dire te puis estre l'autre Jason. »
Disant ces motz, d'un animé courage
Te voys querant, comme pleine de rage,
Parmy les boys sans doubter nulz travaulx,
Et sur ce poinct rencontray noz chevaulx
Encor liez, payssant l'herbe nouvelle,
Dont ma douleur renforce et renouvelle,
Car bien congneuz que de ta voulenté
D'avecques moy ne t'estoys absenté.

Si commençay, comme de douleur taincte,
Plus que devant faire telle complaincte :
« Or voy je bien (amy), et bien appert,
Que malgré toy en cestuy boys desert
Suis demourée. O fortune indecente !
Ce n'est pas or, ne de l'heure presente,
Que tu te prens à ceux de haulte touche,
Et aux loyaulx ! Quel' rancune te touche !
Es tu d'envie entachée et pollue
Dont nostre amour n'a esté dissolue?
O cher amy, o cueur doulx et bening,
Que n'ay je prins d'Atropos le venin
Avecques toi ! vouloys tu que ma vie
Fust encor plus cruellement ravie?
Je te prometz qu'oncques à créature
Il ne survint si piteuse adventure,
Et à tort t'ay nommé, et sans raison,
Le desloyal qui conquit la toison :
Pardonne moy, certes je m'en repens.
O fiers lyons et venimeux serpents,
Crapaulx enflez et toutes autres bestes,
Courez vers moy, et soyez toutes prestes
De devorer ma jeune et tendre chair,
Que mon amy n'a onc voulu toucher
Qu'avec honneur. » Ainsi morne demeure
Par trop crier, et plus noire que meure,
Sentant mon cueur plus froid que glace ou marbre,
Et de ce pas montay dessus un arbre
A grand labeur. Lors la veue s'espart
En la forest, mais en chascune part
Je n'entendy que les voix trèshydeuses
Et hurlemens des bestes dangereuses.
De tous costez regardois pour sçavoir
Si le tien corps pourroye appercevoir;
Mais je ne vy que celuy boys saulvage,
La mer profonde, et perilleux rivage,
Qui durement feit mon mal empirer.
Là demouray (non pas sans souspirer)
Toute la nuyct : ô Vierge treshaultaine,
Raison y eut, car je suis trescertaine

Qu'oncques Thysbée, qui à la mort s'offrit,
Pour Pyramus tant de mal ne souffrit.
  En evitant que les loups d'adventure
De mon corps tien ne feissent leur pasture,
Toute la nuyct je passay sans dormir
Sur ce grand arbre, ou ne feis que gemir;
Et au matin, que la clere Aurora
En ce bas monde esclercy le jour a,
Me descendy, triste, morne et pallie,
Et noz chevaulx en plorant je deslie,
En leur disant : « Ainsi comme je pense,
Que vostre maistre au loing de ma presence
S'en va errant par le monde en esmoy;
C'est bien raison que (comme luy et moy)
Alliez seuletz par boys, plaine et campaigne. »
  Adonc rencontre une haulte montaigne,
Et de ce lieu les pelerins errants
Je pouvoys veoir, qui tiroient sur les rangs
Du grand chemin de Romme saincte et digne.
Lors devant moy vey une pelerine,
A qui donnay mon royal vestement
Pour le sien povre; et deslors promptement
La tienne amour si m'incita grand' erre
A te chercher en haulte mer et terre,
Où maintefoys de ton nom m'enqueroie,
Et Dieu tout bon souvent je requeroie
Que de par toy je fusse rencontrée.
  Tant cheminay, que vins en la contrée
De Lombardie, en soucy trèsamer,
Et de ce lieu me jectay sur la mer,
Où le bon vent si bien la nef avance,
Qu'elle aborda au pays de Provence,
Où mainte gent, en allant, me racompte
De ton depart, et que ton pere, comte
De ce pays, durement s'en contriste;
Ta noble mere en a le cueur si triste
Qu'en desespoir luy conviendra mourir.
  Penses tu point doncques nous secourir?
Veulx tu laisser ceste povre loyale,
Née de sang et semence royale,

En ceste simple et miserable vie,
Laquelle, encor de ton amour ravie,
En attendant de toy aucun rapport,
Un hospital a basty sur un port
Dict de sainct Pierre, en bonne souvenance
De ton hault nom, et là prend sa plaisance
A gouverner à l'honneur du hault Dieu
Povres errants malades en ce lieu,
Où j'ay basty ces miens tristes escripts,
En amertume, en pleurs, larmes et crys,
Comme peulx veoir qu'ilz sont faictz et tyssuz:
Et si bien veois la main dont sont yssuz
Ingrat seras, si en cest hospital
Celle qui t'a donné son cueur total
Tu ne viens veoir; car virginité pure
Te gardera sans aucune rompure,
Et de mon corps seras seul jouyssant.
Mais s'ainsi n'est, mon aage fleurissant
Consumeray sans joye singuliere,
En povreté, comme une hospitaliere.
Doncques, amy, viens moy veoir, de ta grace,
Car tiens toy seur qu'en ceste povre place
Je me tiendray, attendant des nouvelles
De toy, qui tant mes regretz renouvelles.

II

AU ROY

(1518)

En m'esbatant je fais rondeaulx en rithme,
Et en rithmant bien souvent je m'enrime;
Brief, c'est pitié d'entre nous rithmailleurs,
Car vous trouvez assez de rithme ailleurs,
Et quand vous plaist, mieulx que moy rithmassez.
Des biens avez et de la rithme assez :
Mais moy, à tout ma rithme et ma rithmaille,
Je ne soustiens (dont je suis marry) maille.

Or ce me dit (un jour) quelque rithmart :
« Viença, Marot, treuves tu en rithme art
Qui serve aux gens, toy qui a rithmassé?
— Ouy vrayement (respond je) Henry Macé;
Car vois tu bien la personne rithmante
Qui au jardin de son sens la rithme ente,
Si elle n'a des biens en rithmoyant,
Elle prendra plaisir en rithme oyant;
Et m'est advis que, si je ne rithmoys,
Mon povre corps ne seroit nourry moys,
Ne demy jour : car la moindre rithmette
C'est le plaisir où fault que mon ris mette. »
Si vous supply qu'à ce jeune rithmeur
Faciez avoir un jour par sa rithme heur,
Affin qu'on die, en prose ou en rithmant :
« Ce rithmailleur qui s'alloit enrimant,
Tant rithmassa, rithma et rithmonna,
Qu'il a congneu quel bien par rithme on a. »

III

LE DESPOURVEU
A MADAME LA DUCHESSE D'ALENÇON ET DE BERRY
SŒUR UNIQUE DU ROY

(1518)

Si j'ay empris en ma simple jeunesse
De vous escrire, ô trèshaulte Princesse,
Je vous supply que par doulceur humaine
Me pardonnez : car Bon Vouloir, qui meine
Le mien desir, me donna esperance
Que vostre noble et digne preference
Regarderoit, par un sens trèsillustre,
Que petit feu ne peult jecter grand lustre.
Autre raison qui m'induit et inspire
De plus en plus le mien cas vous escrire,
C'est qu'une nuyct tenebreuse et obscure

Me fut advis que le grand dieu Mercure,
Chef d'eloquence, en partant des haults cieulx,
S'en vint en terre apparoistre à mes yeulx,
Tenant en main sa verge et caducée,
De deux serpens par ordre entrelacée;
Et quand il eust sa face celestine
(Qui des humains la mémoire illumine)
Tournée à moy, contenance ne geste
Ne pu tenir, voyant ce corps celeste,
Qui d'une amour entremeslée d'ire
Me commença semblables motz à dire :

MERCURE

Mille douleurs te feront souspirer,
Si en mon art tu ne veulx inspirer
Le tien esprit par cure diligente :
Car bien peu sert la poesie gente,
Si bien et loz on n'en veult attirer.
Et s'autrement tu n'y veulx aspirer,
Certes, amy, pour ton dueil empirer,
Tu souffriras de foys plus de cinquante
Mille douleurs.
Donc si tu quiers au grand chemin tirer
D'honneur et bien, veuille toy retirer
Vers d'Alençon la duchesse excellente,
Et de tes faictz, tels qu'ilz sont, lui presente,
Car elle peult te garder d'endurer
Mille douleurs.

L'AUCTEUR

Après ces motz, ses ailes esbranla
Et vers les cours celestes s'en alla
L'eloquent dieu : mais à peine fut il
Monté au ciel par son voler subtil,
Que dedans moy (ainsi qu'il me sembla)
Tout le plaisir du monde s'assembla.
Les bons propos, les raisons singulières,
Je vay cherchant, et les belles matières,
A celle fin de faire œuvre duisante
Pour dame tant en vertus reluisante.

Que diray plus? Certes les miens esprits
Furent deslors comme de joye espris.
Bien disposez d'une veine subtile
De vous escrire en un souverain style.
Mais tout soudain, dame trèsvertueuse,
Vers moy s'en vint une vieille hideuse,
Maigre de corps et de face blesmie,
Qui se disoit de Fortune ennemye;
Le cueur avoit plus froid que glace ou marbre,
Le corps tremblant comme la fueille en l'arbre,
Les yeulx baissez comme de paour estraincte,
Et s'appeloit par son propre nom Crainte;
Laquelle lors d'un vouloir inhumain
Me feit saillir la plume hors de la main,
Que sur papier tost je voulois coucher,
Pour au labeur mes espritz empescher,
Et tous ces motz de me dire print cure,
Mal consonants à ceulx du dieu Mercure.

CRAINTE

Trop hardiment entreprends, et mesfaicts,
O toy tant jeune : oses tu bien tes faicts
Si mal bastiz presenter devant celle
Qui de sçavoir toutes autres precelle?
Mal peult aller qui charge trop grand faix.
Tous tes labeurs ne sont que contrefaictz,
Auprès de ceulx des orateurs parfaicts
Qui craignent bien de s'adresser à elle
Trop hardiment.
Si ton sens foible advisoit les forfaicts
Aysez à faire en tes simples effects,
Tu diroys bien que petite nasselle
Trop plus souvent que la grande chancelle;
Et pour autant, regarde que tu fais
Trop hardiment.

L'AUCTEUR

Ces motz finiz, demeure mon semblant
Triste, transy, tout terny, tout tremblant,
Sombre, songeant, sans seure soustenance,

Dur d'esperit, desnué d'esperance,
Melancolic, morne, marry, musant,
Pasle, perplex, paoureux, pensif, pesant,
Foible, failly, foulé, fasché, forclus,
Confus, courcé; croire Crainte concluz,
Bien cognoissant que verité disoit
De celle là que tant elle prisoit;
Dont je perdz cueur, et audace me laisse,
Crainte me tient, doubte me mene en laisse;
Plus dur devient le mien esprit qu'enclume.
Si ruay jus encre, papier et plume,
Voyre, et de faict proposois de non tistre
Jamais pour vous rondeau, lay ou epistre,
Si n'eust esté que sur ceste entreprise
Vint arriver (à tout sa barbe grise)
Un bon vieillard portant chere joyeuse,
Confortatif, de parole amoureuse,
Bien ressemblant homme de grand renom,
Et s'appelloit Bon Espoir par son nom;
Lequel, voyant ceste femme tremblante,
Autre qu'humaine (à la veoir) ressemblante,
Vouloir ainsi mon malheur pourchasser,
Fort rudement s'efforce à la chasser,
En m'incitant d'avoir hardy courage,
De besoingner et faire à ce coup rage;
Puis folle Crainte, amye de Soucy
Irrita fort, en s'escriant ainsi :

BON ESPOIR

Va t'en ailleurs, faulse vieille dolente,
Grande ennemye à fortune et bon heur,
Sans fourvoyer par ta parole lente
Ce povre humain hors de la voye d'honneur.
Et toy, amy, croy moy, car guerdonneur
Je te seray, si craintif ne te sens;
Croy donc Mercure, employe tes cinq sens,
Cueur et esprit et fantasie toute,
A composer nouveaulx motz et recens,
En deschassant Crainte, Soucy et Doubte.
Car celle là vers qui tu as entente

De t'adresser, est pleine de liqueur
D'humilité, ceste vertu patente
De qui jamais vice ne fut vainqueur.
Et oultre plus, c'est la dame de cueur
Mieulx excusant les esperits et sens
Des escrivains, tant soient ilz innocens,
Et qui plus tost leurs miseres deboute.
Si te supply, à mon vueil condescens,
En deschassant Crainte, Soucy et Doubte.
  Est il possible, en vertu excellente,
Qu'un corps tout seul puisse estre possesseur
De trois beaulx dons, de Juno l'opulente,
Pallas, Venus? Ouy, car je suis seur
Qu'elle a prudence, avoir, beauté, doulceur,
Et de vertus encor plus de cinq cents,
Parquoy, amy, si tes dictz sont decents,
Tu cognoistras (et de ce ne te doubte)
A quel honneur viennent adolescens
En deschassant Crainte, Soucy et Doubte.

ENVOY

Homme craintif, tenant rentes et cens
Des Muses, croy, si jamais tu descends
Au val de Paour, qui hors d'Espoir te boute,
Mal t'en ira; pour ce à moy te consens,
En deschassant Crainte, Soucy et Doubte.

LE DESPOURVEU

  En ce propos grandement travaillay,
Jusques à tant qu'en sursault m'esveillay,
Un peu devant qu'Aurora (la fourriere
Du cler Phebus) commençast mettre arriere
L'obscurité nocturne sans sejour,
Pour esclercir la belle aulbe du jour.
  Si me souvint tout à coup de mon songe,
Dont la pluspart n'est fable ne mensonge;
A tout le moins pas ne fut mensonger
Le Bon Espoir qui vint à mon songer;
Car vérité feit en luy apparoistre
Par les vertus qu'en vous il disoit estre.

Or ay je faict au vueil du dieu Mercure,
Or ay je prins la hardiesse et cure
De vous escrire à mon petit povoir,
Me confiant aux paroles d'Espoir,
Le bon vieillard, vray confort des craintifz,
A droict nommé repaisseur des chétifz,
Car repeu m'a tousjours soubz bonne entente
En la forest nommée Longue Attente :
Voyre, et encor de m'y tenir s'attend;
Si vostre grace envers moy ne s'estend,
Parquoy convient qu'en esperant je vive,
Et qu'en vivant tristesse me poursuyve.
Ainsi je suis poursuy, et poursuyvant
D'estre le moindre et plus petit servant
De vostre hostel (magnanime Princesse),
Ayant espoir que la vostre noblesse
Me recevra, non pour aucune chose
Qui soit en moy pour vous servir enclose;
Non pour crier, requeste ou rhetorique,
Mais pour l'amour de vostre Frere unique,
Roy des Françoys, qui à l'heure presente
Vers vous m'envoye, et à vous me presente
De par Pothon, gentil homme honorable.
En me prenant, princesse venerable,
Dire pourray que la nef opportune
Aura tiré de la mer d'infortune,
Maulgré les ventz, jusqu'en l'isle d'honneur
Le pelerin exempté de bon heur,
Et si auray par un ardent desir
Cueur et raison de prendre tout plaisir
A esveiller mes esperitz indignes
De vous servir, pour faire œuvres condignes,
Telz qu'il plaira à vous, trèshaulte dame,
Les commander, priant de cueur et d'ame
Dieu tout puissant, de tous humains le pere,
Vous maintenir en fortune prospere,
Et dans cent ans prendre l'ame à mercy,
Partant du corps sans douleur ne soucy.

IV

DU CAMP D'ATTIGNY, A MADICTE DAME D'ALENÇON

(1521)

SUSCRIPTION

Lettre mal faite et mal escripte,
Vole de par cest escrivant
Vers la plus noble Marguerite
Qui soit point au monde vivant.

La main tremblant dessus la blanche carte
Me voy souvent : la plume loing s'escarte,
L'encre blanchist, et l'esperit prend cesse,
Quand j'entreprends, trèsillustre Princesse,
Vous faire escriptz ; et n'eusse prins l'audace,
Mais Bon Vouloir, qui toute paour efface,
M'a dict : « Crains tu à escrire soudain
Vers celle là qui oncques en desdain
Ne print tes faicts? » Ainsi à l'estourdy
Me suis montré (peult estre) trop hardy,
Bien cognoissant neantmoins que la faulte
Ne vient sinon d'entreprise trop haulte ;
Mais je m'attends que soubz vostre recueil
Sera cogneu le zele de mon vueil.
Or est ainsi, Princesse magnanime,
Qu'en hault honneur et triumphe sublime
Est fleurissant, en ce camp où nous sommes,
Le conquerant les cueurs des gentilzhommes :
C'est Monseigneur, par sa vertu loyale
Esleu en chef de l'armée royale,
Où l'on a veu de guerre maintz esbatz,
Adventuriers esmouvoir gros combatz
Pour leur plaisir, sur petites querelles
Glaives tirer et briser allumelles,
S'entrenavrant de façon fort estrange ;
Car le cueur ont si trèshault, qu'en la fange

Plustost mourront que fuyr à la lice;
Mais Monseigneur, en y mettant police,
A deffendu de ne tirer espée,
Si on ne veult avoir la main couppée.
  Ainsi pietons n'osent plus desgayner,
Dont sont contraints au poil s'entretrainer,
Car sans combattre ilz languissent en vie,
Et croy (tout seur) qu'ilz ont trop plus d'envie
D'aller mourir en guerre honnestement
Que demourer chez eulx oysivement.
  Ne pensez pas, dame où tout bien abonde,
Qu'on puisse veoir plus beaulx hommes au monde;
Car (à vray dire) il semble que Nature
Leur ayt donné corpulence et facture
Ainsi puissante, avec le cueur de mesmes,
Pour conquerir sceptres et dyadesmes
En mer, à pied, sur coursiers ou genetz,
Et ne desplaise à tous nos lansquenetz,
Qui ont le bruyt de tenir aulcun ordre,
Mais à ceulx cy n'a point tant à remordre.
  Et qui d'entre eulx l'honnesteté demande,
Voyse orendroit veoir de Mouy la bande
D'adventuriers issus de nobles gens :
Nobles sont ilz, pompeux et diligens,
Car chascun jour au camp soubz leur enseigne
Font exercice, et l'un à l'autre enseigne
A tenir ordre, à manier la pique,
Ou le verdun, sans prendre noise ou pique.
De l'autre part, soubz ses fiers estendards
Meine Boucal mille puissans souldards,
Qui ayment plus debatz et grosses guerres
Qu'un laboureur bonne paix en ses terres :
Et qu'ainsi soit, quand rudement se battent,
Advis leur est proprement qu'ilz s'esbatent.
  D'autre costé, voyt on le plus souvent
Lorges jecter ses enseignes au vent,
Pour ses pietons faire usiter aux armes,
Lors que viendront les perilleux vacarmes;
Grandz hommes sont, en ordre triumphans,
Jeunes, hardis, roides comme elephans,

Fort bien armez, corps, testes, bras et gorges.
Aussi dict on : les hallecretz de Lorges.
  Puis de Mouy les nobles et gentilz,
Et de Boucal les hommes peu craintifz;
Brief, Hercules, Montmoreau et Danieres
Ne font pas moins triumpher leurs banieres,
Si que deça on ne sçauroit trouver
Homme qui n'ayt desir de s'esprouver,
Pour acquerir par haulte œuvre bellique
L'amour du roy, le vostre frere unique :
Et par ainsi, en bataille ou assault,
N'y aura cil qui ne prenne cueur hault,
Car la plupart si hardiment yra,
Que tout le reste au choc s'enhardira.
  De jour en jour, une campagne verte
Voit on icy de gens toute couverte,
La pique au poing, les trenchantes espées
Ceinctes à droict, chausseures découpées,
Plumes au vent, et haultz fiffres sonner
Sur gros tabours qui font l'air resonner.
Au son desquelz, d'une fiere façon
Marchent en ordre, et font le limaçon,
Comme en bataille, affin de ne faillir
Quand leur fauldra deffendre ou assaillir,
Tousjours criant : « Les ennemys sont nostres ! »
Et en tel poinct sont les six mil apostres
Deliberez soubz l'espée Sainct Pol,
Sans qu'aucun d'eulx se monstre lasche ou mol.
  Souventesfoys par devant la maison
De Monseigneur viennent à grand'foyson
Donner l'aulbade à coups de hacquebutes,
D'un autre accord qu'espinettes ou flustes.
  Après oyt on sur icelle prairie
Par grand' terreur bruyre l'artillerie,
Comme canons doubles et racoursiz,
Chargez de pouldre et gros bouletz massifz,
Faisant tel bruit qu'il semble que la terre
Contre le ciel vueille faire la guerre.
  Voyla comment, Dame très renommée,
Triumphamment est conduicte l'armée,

Trop mieulx aymant combattre à dure oultrance
Que retourner sans coup ferir en France.
De Monseigneur, qui escrire en vouldroit,
Plus clair esprit que le mien il fauldroit;
Puis je sens bien ma plume trop rurale
Pour exalter sa maison liberale,
Qui à chascun est ouverte et patente.
Son cueur tant bon gentilzhommes contente;
Son bon vouloir gens de guerre entretient;
Sa grand'vertu bonne justice tient,
Et sa justice en guerre la paix faict,
Tant que chascun va disant en effect :
« Voycy celuy tant liberal et large,
Qui bien merite avoir royale charge :
C'est celuy là qui tousjours en ses mains
Tient et tiendra l'amour de tous humains;
Car puis le temps de Cesar dict Auguste,
On n'a point veu prince au monde plus juste ! »
Tel est le bruict qui de luy court sans cesse
Entre le peuple et ceulx de la noblesse,
Qui chascun jour honneur faire luy viennent
Dedans sa chambre, où maint propos se tiennent,
Non pas d'oyseaulx, de chiens ne leurs aboys :
Tous leurs devis, ce sont haches, grosboys,
Lances, harnoys, estandards, gonffanons,
Salpestre, feu, bombardes et canons :
Et semble advis, à les ouyr parler,
Qu'oncques ne fut memoire de baller.
Bien escrirois encores autre chose,
Mais mieulx me vault rendre ma lettre close
En cet endroict : car les Muses entendent
Mon rude style, et du tout me deffendent
De plus rien dire, affin qu'en cuydant plaire,
Trop long escript ne cause le contraire,
Et pour autant, Princesse cordiale,
Tige partant de la fleur liliale,
Je vous supply ceste epistre en gré prendre,
Me pardonnant de mon trop entreprendre,
Et m'estimer (si peu que le dessers)
Tousjours du rang de voz treshumbles serfz.

Priant celuy qui les ames heurées
Faict triumpher aux maisons syderées
Que son vouloir et souverain plaisir
Soit mettre à fin vostre plus hault desir.

V

A LADICTE DAME, TOUCHANT L'ARMÉE DU ROY EN HAYNAULT

Ici veoit-on (trèsillustre Princesse) du Roy la triumphante armée, qui, un mercredy (comme sçavez), s'attendant avoir la bataille, par paroles persuadantes à le bien servir esleva le cueur de ses gens à si voluntaire force, qu'alors ilz eussent non seulement combatu, mais fouldroyé le reste du monde pour ce jour : auquel fut veue la hautesse de cueur de maintz chevaliers, qui, par ardent desir, voulurent poulser en la flotte des ennemys, lors qu'en diffamée fuyte tournerent, laissant grand nombre des leurs ruynez en la campaigne par impetueux oraige d'artillerie : dont fut attaint le bastard d'Aimery si au vif, que le lendemain fina ses jours à Vallenciennes. Après peult on veoir des anciens capitaines la rusée conduite, de leurs gens d'armes la discipline militaire observée, l'ardeur des adventuriers et l'ordre des Suysses, avec le triumphe general de l'armée gallicane, dont la veue seulement a meurtry l'honneur de Haynault, comme le Basilicque premier voyant l'homme mortel. Autre chose (ma souveraine Dame) ne voyons nous qui ne soit lamentable, comme povres femmes desolées errantes (leurs enfants au col) au travers du pays despouillé de verdure par le froid yvernal, qui jà les commence à poindre, puis s'en vont chauffer en leurs villes, villages et chasteaulx mis à feu, combustion et ruine totale, par vengeance reciproque ; voire vengeance si confuse et universelle, que nos ennemys propres font passer pitié devant nos yeux. Et en telle miserable façon ceste impitoyable serpente, la guerre, a obscurcy l'air pur et net, par poudre de terre seche, par salpestre et pouldre artificielle, et par fumée causée de boys mortel ardant en

feu (sans eau de grace) inextinguible. Mais nostre espoir par deça est que les prières d'entre vous, nobles Princesses, monteront si avant ès chambres célestes, qu'au moyen d'icelles la tressacrée fille de Jesus Christ, nommée Paix, descendra trop plus luysante que le soleil pour illuminer les regions gallicques. Et lors sera vostre noble sang hors du danger d'estre espandu sur les mortelles plaines. D'autre part, aux cueurs des jeunes dames et damoyselles entrera certaine esperance du retour desiré de leurs marys, et vivront povres laboureurs seurement en leurs habitacles comme prelatz en chambres bien nattées. Ainsi, bienheurée Princesse, esperons nous la non assez soudaine venue de Paix, qui toutesfoys peult finalement revenir en despit de guerre cruelle, comme tesmoigne Minfant en sa comédie de Fatale Destinée, disant :

Paix engendre Prospérité,
De Prospérité vient Richesse,
De Richesse Orgueil, Volupté,
D'Orgueil Contention sans cesse,
Contention la Guerre adresse,
La guerre engendre Povreté,
La Povreté Humilité.
D'Humilité revient la Paix,
Ainsi retournent humains faicts.

Voilà comment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peult revenir celle precieuse Dame souvent appellée par la nation françoise dedans les Temples divins, chantant : « Seigneur, donne nous Paix. » Laquelle nous vueille de bref envoyer icelny Seigneur et Redempteur Jesus, qui vous doint heureuse vie transitoire et en fin éternelle.

VI

DES JARTIERES BLANCHES

(1522)

De mes couleurs, ma nouvelle alliée,
Estre ne peult vostre jambe liée,
Car couleurs n'ay, et n'en porteray mye

Jusques à tant que j'auray une amye
Qui me taindra le seul blanc que je porte
En ses couleurs de quelque belle sorte.
Pleust or à Dieu, pour mes douleurs estaindre,
Que vous eussiez vouloir de les me taindre :
C'est qu'il vous pleust pour amy me choisir
D'aussi bon cueur que j'en ay bon desir.
Que dy je, amy? Mais pour humble servant,
Quoy que ne soye un tel bien desservant;
Mais quoy ! au fort, par loyaulment servir,
Je tascheroye a bien le desservir.
Brief, pour le moins, tout le temps de ma vie
D'une autre aymer ne me prendroit envie.
Et par ainsi quand ferme je serois,
Pour prendre noir le blanc je laisserois :
Car fermeté c'est le noir par droicture,
Pource que perdre il ne peult sa taincture.
Or porteray le blanc ce temps pendant,
Bonne Fortune en amour attendant;
Si elle vient, elle sera receue
Par loyaulté dedans mon cœur conceue;
S'elle ne vient, de ma voulunté franche
Je porteray tousjours livrée blanche.
C'est celle là que j'ayme le plus fort
Pour le present; vous advisant, au fort,
Si j'ayme bien les blanches ceinturettes,
J'ayme encor mieulx dames qui sont brunettes,

VII

POUR LE CAPITAINE BOURGEON
A MONSIEUR DE LA ROCQUE

Comme à celluy en qui plus fort j'espere,
Et que je tiens pour pere et plus que pere ,
A vous me plains par cest escript leger
Que je ne puis de Paris desloger,
Et si en ay vouloir tel comme il fault;

Mais quoy? C'est tout : le reste me deffault,
J'entens cela qui m'est le plus duysant,
Mais que me vault d'aller tant devisant?
Venons au poinct : vous sçavez, sans reproche,
Que suis boyteux, au moins comme je cloche;
Mais je ne sçay si vous sçavez comment,
Je n'ay cheval, ne mulle, ne jument;
Parquoy, Monsieur, je le vous fais sçavoir
A celle fin que m'en faciez avoir,
Ou il fauldra (la chose est toute seure)
Que voyse à pied, ou bien que je demeure;
Car en finer je ne m'attendz d'ailleurs.
Raison pourquoy? Il n'est plus de bailleurs,
Sinon de ceulx lesquelz dormiroyent bien.
Si vous supply, le trescher Seigneur mien,
Baillez assez, mais ne vueillez dormir.
Quand Desespoir me veult faire gemir,
Voycy comment bien fort de luy me mocque :
O Desespoir, croy que soubz une rocque,
Rocque bien ferme et pleine d'assurance,
Pour mon secours est cachée esperance :
Si elle en sort, te donnera carriere,
Et pource donc recule toy arriere.
Lors Desespoir s'en va saignant du nez;
Mais ce n'est rien si vous ne l'eschinez :
Car autrement jamais ne cessera
De tourmenter le Bourgeon, qui sera
Tousjours bourgeon, sans raisin devenir,
S'il ne vous plaist de luy vous souvenir.

VIII

POUR LE CAPITAINE RAISIN, AUDICT SEIGNEUR DE LA ROCQUE

En mon vivant je ne te feis sçavoir
Chose de moy dont tu deusses avoir
Ennuy ou deuil; mais pour l'heure presente,

Trèscher seigneur, il fault que ton cueur sente,
Par amytié et par ceste escripture,
Un peu d'ennuy de ma male adventure;
Et m'attends bien qu'en maint lieu où iras
A mes amys ceste epistre liras.
Je ne veulx pas aussi que tu leur celes.
Mais leur diras : « Amys, j'ay des nouvelles
D'un malheureux que Venus la deesse
A forbanny de soulas et liesse. »
Tu diras vray, car maulx me sont venus
Par le vouloir d'impudique Venus,
Laquelle feit tant par mer que par terre
Sonner un jour contre femmes la guerre,
Où trop tost s'est maint chevalier trouvé,
Et maint grand homme à son dam esprouvé;
Maint bon courtault y fut mis hors d'alaine,
Et maint mouton y laissa de sa laine;
Brief, nul ne peult (soit par feu, sang ou mine)
Gaigner prouffit en guerre feminine;
Car leur ardeur est aspre le possible,
Et leur harnoys, hault et bas, invincible.
  Quant est de moy, jeunesse povre et sotte
Me feit aller en ceste dure flotte,
Fort mal garny de lances et escus.
Semblablement le gentil dieu Bacchus
M'y amena, accompaigné d'andouilles,
De gros jambons, de verres et gargouilles
Et de bon vin versé en maint flascon;
Mais je y receuz si grand coup de faulcon,
Qu'il me fallut soudain faire la poulle
Et m'en fuyr (de peur) hors de la foule.
  Ainsi navré, je contemple et remire
Où je pourrois trouver souverain mire;
Et, prenant cueur autre que de malade,
Vins circuyr les limites d'Archade,
La Terre Neufve et la Grand'Tartarie,
Tant qu'à la fin me trouvay en Surie,
Où un grand Turc me vint au corps saisir,
Et, sans avoir à luy faict desplaisir,
Par plusieurs jours m'a si trèsbien frotté

Le dos, les reins, le bras et le costé,
Qu'il me convint gesir en une couche,
Criant les dents. le cueur, aussi la bouche,
Disant (helas !) : « O Bacchus, puissant dieu,
M'as tu mené exprès en ce hault lieu
Poir veoir à l'œil moy le petit Raisin
Perdre le goust de mon proche cousin?
Si une foys puis avoir allegeance,
Certainement j'en prendray bien vengeance :
Car je feray une armée legere,
Tant seulement des lances de fougere,
Camp de taverne, et pavois de jambons,
Et bœuf salé, qu'on trouve en mangeant bons,
Tant que du choc rendray tes flascons vuydes,
Si tu n'y metz grand' ordre et bonnes guydes.
Ainsi j'esleve envers Bacchus mon cueur,
Pour ce qu'il m'a privé de sa liqueur,
Me faisant boire en chambre bien serrée
Fade tisane, avecques eau ferrée,
Dont souvent fais ma grand' soif estancher,
Voyla comment (ô Monseigneur tant cher)
Soubz l'estandard de fortune indignée,
Ma vie fut jadis predestinée.
En fin d'escript, bien dire le te vueil,
Pour adoulcir l'aigreur de mon grand dueil;
Car dueil caché en desplaisant courage
Cause trop plus de douleur et de rage
Que quand il est par paroles hors mis,
Ou declairé par lettre à ses amys.
Tu es des miens le meilleur esprouvé :
Adieu celluy que tel j'ay bien trouvé.

IX

A LA DAMOYSELLE NEGLIGENTE DE VENIR VEOIR SES AMYS

Ne pense pas, trèsgente damoyselle,
Ne pense pas que l'amour et vray zele
Que te portons jamais finisse et meure

Pour ta trop longue et fascheuse demeure.
Fascheuse est elle, au moins en nos endroits.
Mais ores quand quarante ans te tiendroys
Loing de nos yeulx, si auroit-on (pour voir)
Records de toy et dueil de ne te veoir;
Car le long temps ne l'absence loingtaine
Vaincre ne peult l'amour vraye et certaine.
Si t'advisons, nostre amye trèschere,
Que par deça ne se faict bonne chere
Que de t'avoir on ne face un souhait.
Si l'un s'en rit, si l'autre est à son hait,
Si l'un s'esbat, si l'autre se recrée,
Si tost qu'on tient propos qui nous agrée,
Tant que le cueur de plaisir nous sautelle,
« Pleust or à Dieu (ce dict on) qu'une telle
Fust or icy. » L'autre dit : « Pleust à Dieu,
Qu'un ange l'eust transportée en ce lieu.
— Mais pleust à Dieu (dit l'autre) qu'Astarot
L'apportast saine, aussi tost qu'un garrot. »
Voila comment, pour ta fort bonne grace,
Il n'y a cil qui son souhait ne face
D'estre avec toy; et ne povons sçavoir
Pourquoy ne viens tes amys deça veoir.
Le chemin n'est ny fascheux ny crotté;
En moins d'avoir dict un *Obsecro te*,
En noz quartiers tu seroys arrivée.
Pourquoy donc es de nous ainsi privée?
Possible n'est que bien t'excuser sceusses.
Brief, nous vouldrions qu'aussi hault voler peusses
Que le hault mont d'Olympe ou Parnasus,
Ou qu'eusses or le cheval Pegasus,
Qui te portast volant par les provinces;
Ou qu'à present à ton vouloir tu tinses
Par le licol, par queue ou par collet,
Le bon cheval du gentil Pacollet;
Ou que ton pied fust aussi legier doncques
Que bische ou cerf que le Roy chassa oncques;
Ou que de là jusque icy courust eau
Qui devers nous te menast en bateau.
Lors n'aurois tu bonne excuse jamais,

Mais sçauroit on si en oubly tu mets
Les tiens amys; car adonc ne tiendroit
Fors seulement au bon vouloir et droit,
Et à l'Amour, qui aux gens donne soing
De venir veoir les amys au besoing;
Quoy qu'envers toy n'avons paour qu'elle faille,
Mais prions Dieu qu'excuse te defaille,
Affin qu'Amour, qui onc ne te laissa,
A nos desirs t'amene par deça.

X

EPISTRE DE MARGOT A HECTOR DE FERRANDE, PENNETIER DE MONSEIGNEUR LE COMTE DE SAINT-POL

SUSCRIPTION

Epistre en laquelle Margot
Se dresse sur le maistre argot,
Pour tenser, comme une incensée,
Le gros Hector, qui l'a lessée.

Mercy Dieu, gentil pennetier,
A il fallu te nettoyer
Pour choze que je t'aye donnée?
Je ne me suys habandonnée
A aultre que toy pour le faire.
Laquelle choze de cest affaire,
Je te jure par la croix Dieu,
Sans me vanter en auchun lieu,
Que j'en ai esté bien requise
Des gens de Court, des gens d'Esglize.
Et quant ilz me venoient guetter,
Et à ma porte muguetter,
Je leur disoye en preudhe femme :
Haye avant, vous fachez la dame.
Et, si me tenoient longs caquetz,

Je replicquoys : Petis muguetz,
Vous bravilongnez de cela :
C'est à l'aultre huys, pissez plus là.
Ou si tenoient rude façon,
Je respondoys : du son, du son;
Monsieur du brave, mongne, mongne,
Voyre da. Et quant à ma trongne
Ils venoient m'appeler ribaulde,
Je disoy : Par monsieur Saint Claude
Le bon sainct dont j'ay fait les pas,
Vous mentez, je ne le suys pas;
Effacez cela ou l'ostez.
En mestant les mains aux costez,
Je cryois à voix esclatante :
Il n'y en a qu'ung qui me hante :
A la chasse, et vous advancez :
Ce n'est pas ce que vous pansez,
J'aymeroy myeulx tumber en l'eau,
Ou sur la poincte d'un cousteau,
Et perdre encore un escu,
Que faire mon ami coquu.
Ce corps, croix Dieu, ce corps, ce corps,
C'est pour luy, dedans et dehors.
Allez, allez, tara, tara :
Jamais homme n'y montera,
Car c'est luy qui aux champs me maine,
Et qui me baille par sepmaine
Ce qu'il me fault. Il m'a vestue,
Et si m'a quelquesfoys battue,
C'est tout ung. Dieu me gard de mal
Et de morsure de cheval.
  O sus, Hector, voy tu pas bien
Comment ton honneur et le mien
J'ay bien gardé? En suys je chiche?
J'en suys bien maintenant plus riche.
Mon honneur est bien accoustré.
Parbieu, tu ne m'a pas monstré,
Villain, que tu es gentil homme.
Car j'eusse esté jusques à Romme
Pour te chercher, comme dit l'aultre.

Et toutesfois ton corps se veaultre
Maintenant près d'une autre fille.
Ne suys je pas assez gentille?
Suys je trop large, ny trop creuze?
T'ay je donné bosse chancreuze,
Mal de vit, goutte ne bouton?
Villain, tu en seras mouton,
Je t'en feray porter la corne :
Car tout le jour et sur la forne,
La croix Dieu, je le feray tant,
Et tant et tant, et si trestant,
A tout le monde et ung chascun,
Que mes deux trous n'en feront qu'un.
Je y ay déjà bien commencé.
Mais quant j'ay bien par tout pansé,
Je n'en puys myeulx estre vangée.
A Dieu, villain, qui m'as changée.

XI

A MONSIEUR BOUCHART, DOCTEUR EN THEOLOGIE

(1525)

Donne response à mon present affaire,
Docte Docteur. Qui t'a induict à faire
Emprisonner, depuis six jours en ça,
Un tien amy, qui onc ne t'offensa,
Et vouloir mettre en luy craincte et terreur
D'aigre justice, en disant que l'erreur
Tient de Luther? Point ne suis lutheriste
Ne zuinglien, et moins anabaptiste :
Je suis de Dieu par son filz Jesus-Christ.
Je suis celuy qui ay faict maint escript,
Dont un seul vers on n'en sçauroit extraire
Qui à la loy divine soit contraire.
Je suis celluy qui prend plaisir et peine
A louer Christ, et sa mere tant pleine
De grace infuse : et pour bien l'esprouver,

On le pourra par mes escriptz trouver.
Brief, celuy suis qui croit, honore et prise
La saincte vraye et catholique Eglise;
Autre doctrine en moy ne veulx bouter :
Ma loy est bonne, et si ne fault doubter
Qu'à mon pouvoir ne la prise et exaulce,
Veu qu'un payen prise la sienne faulse.
Que quiers tu donc, ô Docteur catholique?
Que quiers tu donc? As tu aucune picque
Encontre moy? Ou si tu prends saveur
A me trister dessoubz autruy faveur?
Je croy que non, mais quelque faulx entendre
T'a faict sur moy telle rigueur estendre.
Donques, refrains de ton courage l'ire;
Que pleust à Dieu qu'ores tu peusses lire
Dedans ce corps, de franchise interdict :
Le cueur verrois autre qu'on ne t'a dict.
A tant me tais, cher seigneur nostre maistre,
Te suppliant à ce coup amy m'estre.
Et si pour moy à raison tu n'es mis,
Fais quelque chose au moins pour mes amys,
En me rendant par une horsboutée
La liberté laquelle m'as ostée.

XII

A SON AMY LYON

(1525)

Je ne t'escry de l'amour vaine et folle,
Tu voys assez s'elle sert ou affolle;
Je ne t'escry ne d'armes ne de guerre,
Tu voys qui peult bien ou mal y acquerre;
Je ne t'escry de fortune puissante,
Tu voys assez s'elle est ferme ou glissante;
Je ne t'escry d'abus trop abusant,
Tu en sçais prou et si n'en vas usant;
Je ne t'escry de Dieu ne sa puissance,

C'est à luy seul t'en donner congnoissance;
Je ne t'escry des dames de Paris,
Tu en sçais plus que leurs propres marys;
Je ne t'escry qui est rude ou affable,
Mais je te veulx dire une belle fable,
C'est à sçavoir, du lyon et du rat.
Cestuy lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une foys que le rat ne sçavoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mangé le lard et la chair toute crue;
Mais ce lyon (qui jamais ne fut grue)
Trouva moyen et maniere et matiere,
D'ongles et dents, de rompre la ratiere,
Dont maistre rat eschappe vistement,
Puis meit à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille foys la grand' beste,
Jurant le Dieu des souris et des ratz
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'aventure
Que le lyon pour chercher sa pasture
Saillit dehors sa caverne et son siege,
Dont (par malheur) se trouva pris au piege,
Et fut lié contre un ferme posteau.
Adonc le rat, sans serpe ne cousteau,
Y arriva joyeux et esbaudy,
Et du lyon (pour vray) ne s'est gaudy,
Mais despita chatz, chates et chatons,
Et prisa fort ratz, rates et ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le lyon secourable,
Auquel a dit : « Tais toy, lyon lié,
Par moy seras maintenant deslié :
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as;
Bien y parut quand tu me deslias,
Secouru m'as fort lyonneusement ;
Or secouru seras rateusement. »
Lors le lyon ses deux grans yeulx vestit,
Et vers le rat les tourna un petit
En luy disant : « O povre verminiere,

Tu n'as sur toy instrument ne maniere,
Tu n'as cousteau, serpe ne serpillon,
Qui sceust coupper corde ne cordillon,
Pour me jecter de ceste etroicte voye.
Va te cacher, que le chat ne te voye.
— Sire lyon (dit le filz de souris),
De ton propos (certes) je me soubris :
J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus tranchants qu'une scie;
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche;
Bien coupperont la corde qui te touche
De si tresprès, car j'y mettray bon ordre. »
  Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vray est qu'il y songea
Assez long temps; mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,
Et le lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : « Nul plaisir (en effect)
Ne se perd point quelque part où soit faict. »
Voyla le compte en termes rithmassez :
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Tesmoing Esope, et plus d'un million.
  Or viens me veoir pour faire le lyon,
Et je mettray peine, sens et estude
D'estre le rat, exempt d'ingratitude,
J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire
Qu'au grand lyon, ce qu'il ne veuille faire.

XIII

AU ROY, POUR LE DELIVRER DE PRISON

(1527)

Roy des Françoys, plein de toutes bontez,
Quinze jours a (je les ay bien contez),
Et dès demain seront justement seize,
Que je fuz faict confrere au diocese
De Sainct Marry, en l'eglise Sainct Pris :

Si vous diray comment je fuz surpris,
Et me desplaist qu'il fault que je le die.
Trois grands pendards vindrent à l'estourdie
En ce palais, me dire en desarroy :
« Nous vous faisons prisonnier par le Roy. »
Incontinent qui fut bien estonné?
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.
Puis m'ont monstré un parchemin escrit,
Où n'y avoit seul mot de Jesus Christ :
Il ne parloit tout que de playderie,
De conseillers et d'emprisonnerie.
« Vous souvient il (ce me dirent ilz lors)
Que vous estiez l'autre jour là dehors,
Qu'on secourut un certain prisonnier
Entre noz mains? » Et moy de le nier :
Car soyez seurs, si j'eusse dict ouy,
Que le plus sourd d'entre eulx m'eust bien ouy,
Et, d'autre part, j'eusse publiquement
Esté menteur : car pourquoy et comment
Eusse je peu un autre recourir,
Quand je n'ay seu moymesmes secourir?
Pour faire court, je ne sceu tant prescher
Que ces paillards me voulsissent lascher.
Sur mes deux bras ilz ont la main posée,
Et m'ont mené ainsi qu'une espousée,
Non pas ainsi, mais plus roide un petit.
Et toutesfoys j'ay plus grand appetit
De pardonner à leur folle fureur
Qu'à celle là de mon beau procureur.
Que male mort les deux jambes luy casse!
Il a bien prins de moy une becasse,
Une perdrix, et un levraut aussi :
Et toutesfoys je suis encor icy,
Encor je croy, si j'en envoyois plus,
Qu'il le prendroit, car ilz ont tant de glus
Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose où touchent est grippée.
Mais pour venir au poinct de ma sortie :
Tant doulcement j'ay chanté ma partie,
Que nous avons bien accordé ensemble,

Si que n'ay plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte;
Mais le droict poinct, où je me reconforte,
Vous n'entendez procès non plus que moy;
Ne plaidons poinct : ce n'est que tout esmoy.
Je vous en croy, si je vous ay mesfaict.
Encor posé le cas que l'eusse faict,
Au pis aller n'y cherroit qu'une amende.
Prenez le cas que je la vous demande;
Je prends le cas que vous me la donnez;
Et si plaideurs furent onc estonnez
Mieulx que ceux cy, je veulx qu'on me delivre,
Et que soudain en ma place on les livre.
Si vous supply (Syre) mander par lettre
Qu'en liberté voz gens me vueillent mettre;
Et si j'en sors, j'espere qu'à grand'peine
M'y reverront, si on ne m'y rameine.
Trèshumblement requerrant vostre grace
De pardonner à ma trop grand' audace
D'avoir emprins ce sot escript vous faire,
Et m'excusez si pour le mien affaire
Je ne suis point vers vous allé parler :
Je n'ay pas eu le loysir d'y aller.

XIV

AU ROY, POUR SUCCEDER EN L'ESTAT DE SON PERE

(1523)

Non que par moy soit arrogance prinse,
Non que ce soit par curieuse emprinse
D'escrire au Roy : pour tout cela ma plume
D'ardent desir de voler ne s'allume.
Mon juste dueil seulement l'a contraincte
De faire à vous, et non de vous, complaincte.
Il vous a plu, Syre, de pleine grace,
Bien commander qu'on me mist en la place
Du pere mien, vostre serf humble, mort;

Mais la Fortune où luy plaist rit et mord.
Mors elle m'a, et ne m'a voulu rire,
Ne mon nom faire en voz papiers escrire;
L'Estat est faict, les personnes rengées,
Le parc est clos, et les brebis logées
Toutes, fors moy, le moindre du troupeau,
Qui n'a toyson ne laine sur la peau.
Si ne peult pas grand los Fortune acquerre
Quand elle meine aux plus foybles la guerre;
Las ! pourquoy donc à mon bon heur s'oppose?
Certes, mon cas pendoit à peu de chose,
Et ne falloit, Syre, tant seulement
Qu'effacer Jehan et escrire Clement.
Or en est Jehan par son trespas hors mis,
Et puis Clement par son malheur obmis.
C'est bien malheur, ou trop grand'oubliance :
Car, quant à moy, j'ay ferme confiance
Que vostre dire est un divin oracle
Où nul vivant n'oseroit mettre obstacle.
Telle tousjours a été la parole
Des roys de qui le bruyct aux astres vole.
Je quiers, sans plus, Roy de los eternel,
Estre heritier du seul bien paternel :
Seul bien je dy, d'autre n'en eut mon pere,
Ains s'en tenoit si content et prospere,
Qu'autre oraison ne faisoit iceluy,
Fors que puissiez vivre par dessus luy :
Car, vous vivant, tousjours se sentoit riche,
Et, vous mourant, sa terre estoit en friche.
Si est il mort ainsi qu'il demandoit;
Et me souvient, quand sa mort attendoit,
Qu'il me disoit en me tenant la dextre :
« Filz, puisque Dieu t'a faict la grace d'estre
Vray heritier de mon peu de sçavoir,
Quiers en le bien qu'on m'en a faict avoir;
Tu congnois comme user en est decent :
C'est un sçavoir tant pur et innocent
Qu'on n'en sçauroit à créature nuyre.
Par preschements le peuple on peult seduire;
Par marchander, tromper on le peult bien;

Par playderie on peult manger son bien;
Par medecine on peult l'homme tuer;
Mais ton bel art ne peult telz coups ruer,
Ains en sçauras meilleur ouvrage tistre.
Tu en pourras dicter lay ou epistre,
Et puis la faire à tes amys tenir,
Pour en l'amour d'iceulx t'entretenir.
Tu en pourras traduyre les volumes
Jadis escriptz par les divines plumes
Des vieux Latins, dont tant est mention.
Après, tu peulx de ton invention
Faire quelque œuvre à jecter en lumiere,
Dedans lequel en la feuille premiere
Dois invoquer le nóm du Toutpuissant,
Puis descriras le bruyt resplendissant
De quelque Roy ou Prince dont le nom
Rendra ton œuvre immortel de renom;
Qui te sera peult estre si bon heur,
Que le prouffit sera joinct à l'honneur.
Donc, pour ce faire, il fauldroit que tu prinses
Le droict chemin du service des princes,
Mesmes du Roy, qui cherit et practique
Par son hault sens ce noble art poetique.
Va donc à luy, car ma fin est presente,
Et de ton faict quelque œuvre lui presente,
Le suppliant que par sa grand'doulceur
De mon estat te fasse successeur.
Que pleures tu? Puis que l'aage me presse,
Cesse ton pleur, et va où je t'adresse. »
Ainsi disoit le bon vieillard mourant,
Et aussitost que vers vous fuz courant,
Plus fut en vous liberalité grande
Qu'en moy desir d'impetrer ma demande.
Je l'impetray, mais des fruictz je n'herite.
Vray est aussi que pas ne les merite,
Mais bien est vray que j'ay d'iceulx besoing.
Or, si le cueur que j'ay de prendre soing
A vous servir, ci ceste charte escripte,
Ou du defunct quelque faveur petite
Ne vous esmeult (ô Syre) à me pourveoir,

A tout le moins vous y vueille esmouvoir
Royal'promesse, en qui toute asseurance
Doit consister. Là gist mon esperance,
Laquelle plus au defunct ne peult estre,
Combien qu'il eust double bien, comme un prebstre,
C'est asçavoir, spiritualité,
Semblablement la temporalité;
Son art estoit son bien spirituel,
Et vos bienfaictz estoient son temporel.
Or m'a laissé son spirituel bien;
Du temporel jamais n'en auray rien
S'il ne vous plaist le commander en sorte
Qu'obeissance à mon prouffit en sorte.

XV

AU CHANCELIER DU PRAT, NOUVELLEMENT CARDINAL

(1527)

Si officiers en l'Estat seurement
Sont tous couchez fors le povre Clement,
Qui comme un arbre est debout demeuré,
Qu'en dictes vous, prelat treshonoré?
Doibt son malheur estre estimé offense?
Je croy que non, et dy pour ma deffense,
Si un pasteur qui a fermé son parc
Treuve de nuyct loing cinq ou six traictz d'arc
Une brebis des siennes esgarée,
Tant qu'il soit jour, et la nuyct separée,
En quelque lieu la doit loger et paistre.
Ainsi a faict nostre bon Roy et maistre,
Me voyant loing de l'Estat jà fermé,
Jusques au jour qu'il sera deffermé.
Ce temps pendant, à pasturer m'ordonne,
Et pour trouver plus d'herbe franche et bonne,
M'a adressé au pré mieulx fleurissant
De son royaume ample, large et puissant.

Là, sans argent, je rithmaille et compose,
Et quand suis las, sur ce pré me repose,
Là où le trefle en sa verdeur se tient,
Et où le lys en vigueur se maintient.
Là je m'attends, là mon espoir je fiche,
Car si scellez mon acquict, je suis riche.
Raison me dit, puis que le Roy l'entend,
Que le ferez. Mon espoir, qui attend,
Me dit après, pour replique finale,
Que de la grand' dignité cardinale
Me sentiray. Car, ainsi que les roys
De nouveau mis en leurs nobles arroys
Mettent dehors en pleine delivrance
Les prisonniers vivans en esperance,
Ainsi j'espere, et croy certainement,
Qu'à ce beau rouge et digne advenement
Vous me mettrez (sans difference aucune)
Hors des prisons de Faulte de pecune.
Puis qu'en ce donc tous autres precellez,
Je vous supply (trèsnoble Pré) seellez
Le mien acquict : pourquoy n'est il seellé?
Le parchemin a long et assez lé :
Dictes, sans plus : « Il faut que le seellons, »
Seellé sera sans faire procès longs.
S'on ne le veult d'adventure seeller,
Je puis bien dire (en effect) que c'est l'aer,
L'eau, terre, feu qui tout bon heur me celent,
Considéré que tant d'autres se seellent.
Mais si je touche argent par la seelleure,
Je beniray des foys plus de sept l'heure,
Le chancelier, le seau et le seelleur
Qui de ce bien m'auront pourchassé l'heur.
C'est pour Marot, vous le congnoissez ly;
Plus legier est que *Volucres Cœli*,
Et a suyvy long temps chancellerie
Sans prouffiter rien touchant seellerie :
Brief, Monseigneur, je pense que c'est là
Qu'il fault seeller, si jamais on seella;
Car vous sçavez que tout acquict sans seel,
Sert beaucoup moins qu'un potage sans sel,

Qu'un arc sans corde, ou qu'un cheval sans selle.
Si prie à Dieu, et sa tresdoulce Ancelle,
Que dans cent ans, en santé excellent,
Vous puisse veoir de mes deux yeulx seellant.

XVI

AUDICT SEIGNEUR POUR SE PLAINDRE DU TRESORIER PREUDHOMME

(1527)

Puissant prelat, je me plains grandement
Du tresorier qui ne veult croyre en cire,
En bon acquict, en exprès mandement,
En Robertet, n'en Françoys, nostre Syre;
Si ne sçay plus que luy faire, ne dire,
Fors peindre Dieu en mon acquict susdict :
Adonc, s'il est si preudhomme qu'on dict,
Il y croira, car en Dieu fault il croire.
Encor ay paour que Dieu ne soit desdit,
Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

XVII

AU REVERENDISSIME CARDINAL DE LORRAINE

(1529)

L'homme qui est en plusieurs sortes bas,
Bas de stature et de joye et d'esbas,
Bas de sçavoir, en bas degré nourry.
Et bas de biens, dont il est bien marry,
Prince trèsnoble, à vostre advis, comment
Vous pourroit il saluer haultement?
Fort luy seroit : car petite clochette
A beau branler, avant qu'un hault son jecte.
Puis qu'il n'a donc que humble et basse value,
Par un bas stile humblement vous salue.

Mais qui est il, ce gentil salueur,
Qui ose ainsi approcher sa lueur
Du cler soleil, qui la peult effacer?
C'est un Marot, lequel vient pourchasser
Un traict verbal de vostre bouche exquise,
Pour bien tirer droict au blanc où il vise.
Ce qu'il attend en ceste court gist là;
Et ce pendant pour tous tresors il a
Non revenu, banque, ne grand' practique,
Mais seulement sa plume poetique,
Un don royal, où ne peult advenir,
Et un espoir (en vous) d'y parvenir.
Touchant la plume, elle vient de la Muse
Qui à rithmer aucunesfoys m'amuse;
Le don royal vient, certes, d'un octroy
Plus liberal que de nul autre roy.
Quant à l'espoir que j'ay en vous bouté,
D'ailleurs ne vient que de vostre bonté,
En qui me fie; et bref, telle fiance
Mettra ma peine au gouffre d'oubliance.
J'entends pourveu que Monsieur le Grand Maistre
Vueillez prier vouloir souvenant estre
De mon affaire à ces nouveaulx estats ;
Car on y voit un si grand numbre et tas
De poursuyvans, que grand' paour au cueur ay je
De demourer aussi blanc comme neige.
Et puis Fortune en l'oreille me souffle
Qu'on ne prend point en court telz chatz sans moufle,
En me disant qu'à cause du rebout,
Souvent se fault tenir ferme debout,
Et qu'aux Estatz des roys on ne se couche
Facilement comme en lict ou en couche.
Soubz ces propos Fortune l'insensée
Languir me faict sans l'avoir offensée :
Mais Bon Espoir, qui veult estre vainqueur,
Jusques chez moy vient visiter mon cueur,
En m'asseurant qu'une seule parolle
De vous me peult faire coucher au rolle.
Plaise vous donc, noble fleuron royal,
Plaise vous donc à ce baron loyal

En dire un mot, pour ma protection,
Accompaigné d'un peu d'affection.
Si vous pourray donner ce loz (si j'ose)
De m'avoir faict de neant quelque chose.
Mais d'où provient que ma plume se mesle
D'escrire à vous? ignore ou presume elle?
Non, pour certain; motif en est Mercure,
Qui (long temps a) de me dire print cure
Que vous estiez des bien aymez amans
Des dictz dorez et de rithmez romans,
Soit de science ou divine ou humaine.
  C'est le motif qui mon epistre meine
Devant vos yeulx, esperant que bien prinse
Sera de vous, sans en faire reprinse;
Non que dedans rien bon y puisse avoir,
Fors un desir de mieulx faire sçavoir;
Et nonobstant, si petit que j'en sçay,
Quand me vouldrez pour vous mettre à l'essay,
Et que mon sens je congnoisse trop mince
Pour satisfaire à tant excellent Prince,
Je m'en iray par boys, prez et fontaines,
Pour prier là les neuf Muses haultaines
De vouloir estre à mon escript propices,
Affin de mieulx accomplir voz services.

XVIII

EPISTRE DE BARQUIN

Dieu tout puissant en repous te maintienne
De par de là, gentille ame chrestienne.
Si en mes vers ores je ramentoy
Le trop honteulx et dur trespas de toy,
Certainement ce n'est point t'offencer,
Ainçois plus tost pour ta joie avancer :
Car le record de passé qui tourmente
Du temps serain le grand plaisir augmente,
Puys, de jadis la vie tant honneste
Et amytié me incite et admoneste

De te mander ce que de toy fut dict
Après que mort eust faict ce grand credit
De te gecter hors de ce corps charnel
Pour t'en aller en repos éternel.
Au paravant on m'a bien annoncé
Comment jadis il te fut prononcé
Mourir par feu, dont depuis peu de temps
Tu feuz absoulz, ainsi comme j'entens.
Mais sur le champ et sur cause nouvelle,
Nouvelle peine, hélas, on te revelle,
Te contemnant en amende honnorable
Et à languir en prison pardurable.
Puys tellement ton cas on demena
Que ton appel à la mort te mena :
Et quand deseur tu fleschiz les genoulx,
Disant ainsi : Jhesus, sauveur de nous,
Tu as pour moy souffert la mort tresdure,
C'est bien raison que pour toy je l'endure.
Et là dessus prononças maint beau traict
Consolatif, de l'Evangille extraict,
Qui tant de foy et d'espoir lors te livre
Que allant mourir te sembloit aller vivre.
Lors le bourreau, la main sur toy boutée,
A de ton col la chesne d'or ostée,
Et en son lieu, subit, sa propre main
Mit le cordeau cruel et inhumain,
Non pas cruel, mais plustost gracieulx,
Car par luy es hors du val soucieulx
De ce vil monde. Adonc on te desplace
De la prison et t'en vas à la place
Où ce dur peuple on voit souvent courir
Pour voir son frère estrangler et mourir,
Et en est aise et si ne scet pourquoy,
Et se on actainct quelqu'un qui ayt de quoy,
Tous font tel chere a sa mort qui aproche,
Comme allant veoir ung jeu de la bazoche :
Dames y vont, hommes chambres leur louent,
Et là Dieu scet les beaux jeulx qui se y jouent :
Ce temps pendant que confesser on faict
Le pauvre corps que on va rendre deffaict.

Croy, cher amy, que on ne feit pas telle feste
Quand tu nasquis que quand ta mort fut preste.
Las ! tu mourus comme herese en publicque,
Plain toutesfoys de la foy catholicque,
Sans soustenir contre la loy de Dieu
Ung seul propos, qu'ainsi soit, sur le lieu,
Après ta mort, Merlin, ton confesseur,
Crye tout hault : Peuple, je te fays seur
Que cent ans a, or ainsi je le maintien,
Il ne mourut homme meilleur chrestien.
Et sans cella, mon frère en Jhesus Crist,
N'eusse voulu t'envoier cest escript :
Car il n'affiert christianne presye
Louer aucun qui meurt en heresie.
Si rendz à Dieu louenges immortelles
De ta grand mort. On blasme les mortz telles
Mais je supply ceulx de ton parentaige
Ne le vouloir prendre au desavantaige
De leur honneur, et penser en eulx mesmes
Que ceulx qui ont esternelz dyadesmes
Lassus au ciel ont bien passé le pas
D'infame, dur et publicque trespas :
Infame, dis-je, quant au monde esgaré,
Onquel tel homme en son lict bien paré
Pourra mourir et avoir couverture
En terre saincte et riche sepulture,
En grand danger peult estre de descendre
Plus bas que ceulx par bourreaulx mys en cendre.

XIX

LES GRACIEUX ADIEUX FAITZ AUX DAMES DE PARIS PAR MAISTRE CLÉMENT MAROT VARLET DE CHAMBRE DU ROY NOTRE SOUVERAIN SEIGNEUR

(1529)

Adieu Paris, la bonne ville :
Adieu de Meaulx la Janneton:

Adieu lieutenande civille :
Adieu la Grive et Caqueton,
La Touchalloue au dur teton :
Adieu vous dis comme une trippe :
Adieu estroictes, se dit on :
Adieu vous dis comme une pippe.
  Adieu la dame de Victry,
Qui nous contrefaict bonne myne :
Adieu jucques à Sainct Marry :
Adieu Baignollet et Lespine,
La petite maistresse fine :
Adieu comme gris de bureau.
Adieu Mollette, la blanchine :
Adieu vous dis comme ung corbeau.
  Adieu la belle Ferronniere,
Puis qu'après nostre court allons :
Adieu la belle Heronniere :
Adieu la blanche aux cours tallons:
Adieu l'abbé et estallons,
Vos prothonotaires et bulles.
  Adieu vos pigeons et coulons :
Adieu vous dis, mulle des mulles.
Adieu les dames hors de chance,
Barbe d'Estas et la Rivière :
Adieu ma dame de plaisance;
Adieu Vicourt, au combat fiere :
Adieu Guesdonne pautonnière,
Friande de chesnes et bracellectz;
Adieu la belle Quadraniere
Et les lingeres du Palays.
Prince d'amours, adieu vous dis :
N'arrestez les mignons de Court
Qui partent ce jourd'hui de Paris,
Pour leur argent, qui est trop court.

XX

AUX DAMES DE PARIS EXCUSES D'AVOIR FAICT AUCUNS ADIEUX

(1529)

SUSCRIPTION

Clement Marot aux gentilz veaulx
Qui ont faict les Adieux nouveaulx.

Satyriques trop envieux,
Escrivant de plume lezarde,
Vous avez faict de beaulx Adieux .
Le feu sainct Antoine les arde !
Puis vostre langue se hazarde
De semer que je les ay faictz;
Ainsi le coupable se garde,
Et l'innocent porte le faix.
Si mentez vous bien par la gorge;
Sur dames ne suis animé,
Et ne sortit onc de ma gorge
Un ouvrage si mal lymé;
Et ne sera mien estimé
Par ceulx qui congnoissent ma veine :
Brief, il est un peu mal rithmé,
Mais la raison en est bien vaine.
Et en cela plus sotz que fins
Vous vous monstrez appertement;
Car pour bien venir à vos fins
Besongner falloit autrement.
Si parlé eussiez seulement
De six, qui hayne m'ont voué,
On vous eust creu facilement,
Et j'eusse le tout advoué.
Mais un chascun juger peult bien
Que parler ne vouldrois des femmes

Qui ne m'ont offensé en rien
Et qui n'eurent jamais diffames.
Et puis vous y meslez les dames,
Qui sçaivent que suis leur servant;
C'est trèsmal entendu voz games
Pour mettre vos chantz en avant.
Bien ne mal n'ay voulu escrire
De tant honnestes damoyselles,
Et quand d'elles vouldroys rien dire,
Je ne feroys point faulx libelles :
Plustost leurs louanges trèsbelles
Diroys en mon petit sçavoir,
Pour acquerir la grace d'elles,
Que chascun met peine d'avoir.
Dames où n'y a que reprendre,
Et qui tenez l'honneur trèscher,
A moy ne vous en veuillez prendre
Oncques ne pensay d'y toucher.
Veuillez vous doncques attacher
Aux meschants et sotz blasonneurs,
Qui n'ont sceu comment me fascher,
Sinon en touchant voz honneurs.
De tigne espesse de six doigtz,
D'un œil hors du chef arraché,
De membres aussi secz que boys,
D'un nez de fins clous attaché,
De tout cela soit entaché
Qui d'aultres adieux a faict naistre :
Quand il sera ainsi marché,
Il sera aisé à cognoistre.

XXI

RÉPONSE DE SIX DAMES DE PARIS A CLÉMENT MAROT

Dames d'honeur, de prudence et scavoir,
En nombre six, font entendre et scavoir,
Par cet escript et petiote epistre,

Au plus meschant et malheureux belistre,
Qui soit vivant entre gens de raison,
Et d'un sy vil n'y a comparaison,
Nommé Clement Marot, voyre marault,
De malle bouche et faulx rapport herault,
Ce qui ensuyt, non pas comme paincture,
Mais aussi vray que la Saincte Escripture.
O misérable interdit de tout bien,
Qui n'as vallu, ne vauldras jamais rien,
Esse a bon droit que ta langue mauldicte,
Ton cueur felon et pensée despite
Ayent prins cours à mesdire des dames,
En les blasmant de bien, de corps et ames
Par tes escriptz fabuleux que as produictz,
Ou prens plaisirs et en eulx tes desduictz,
Presupposant y avoir bruyt et gloire
Et que de toi on fera grand memoire
Pour t'estimer de beaulx dictz orateur?
Desquelz tu n'es disciple ny acteur,
Mais ung rimeur de rime ramassée
Qu'après aultruy as quise et pourchassée,
Et tant en fais que chascun moins te prise
Parce qu'au vray tu ne les as bien apprise.
Crapault infect, ou as tu veu par lettre
Qu'oncques scavant se voulut entremectre
De composer dictons diffamatoires,
Les exprimant à toutes gens notoires,
En desprisant le sexe feminin?
Responds ad ce, maistre Clement Jennin,
Licencié en l'art de maugouverne
Et bachelier au fondz d'une taverne.
Mais qui es tu, qui prens la hardiesse
D'expolier le chappeau de noblesse,
D'honeur et loz a dame pauvre ou riche,
Qui n'as maison, terre en valeur n'en frische?
Quel bien, quel heur t'en peut-il advenir,
Sinon meschef qui te puisse advenir?
Petit cocquin, mariolet, macquereau,
Filz de farseur, jolyet farsereau,
Ose tu bien ouvrir tes laydes lippes

Pour jecter tel venin hors de tes trippes?
Monstres tu pas estre villain de race,
Qui n'as en toi discretion ne grace?
Nous scavons bien qu'après nous a guette,
Cause, chante, plaisante, muguette,
Te presentant, meschante creature :
Mais a jamais dame de toi n'eust cure,
Car, pour certain, tu as fort layd visaige;
Si tu avoys ung peu melieur corpsaige,
Tu nous serviroyes, de ta grand courtoisye,
De basteleur pour nostre fantasie.
Quand as cogneu ton entreprinse folle,
Par un despict, ta cervelle frivolle
S'est appliquée à faire des chansons,
Disant à tous : Ce sont de mes fassons.
Puis a escript qu'il t'eust mieulx valu tayre
En detractant, comme un faulx secretaire,
Tant qu'entre nous, nos parens et lignée,
Par les escriptz, as zizanie semée,
Qui est gros cas et ung trop hardy faict,
Assez pour estre en cent pièces defaict.
Note ce point, Cadmus ratatine,
Bigle pugnais, presumeur obstine,
Pauvre chetif, affame langoreux,
Qui veuls trencher d'un joly amoureux,
Faisant du brave et acoustre de foye,
Sans nul argent, bagues, or, ny monoye,
Que l'on verra ung jour manger aux poulx,
Avec ta gaine et foliers de veloux.
Mieulx te vauldroit ta femme entretenir
Que le bordeau si souvent maintenir,
Comme tu fais, adultere damne,
Qui par tes faictz es de Dieu condamne.
Tu luy fais bien endurer soif et fain,
Car a manger n'a point son saoul de pain,
Ne pour vestir habit qui denier vaille,
Parquoy se vist avecques truandaille.
N'en as tu toy, mais d'en avoir t'efforce
En te mectant avec les gens par force,
Leur demandant, comme un vrai caymant,

Thirant plus fort que gest ny diamant.
Et quand as prins aux cabaretz repas,
Il faut-payer pour ta panse : fais pas.
Demande le aux enfants que tu suys,
Que pour le broust de jour en jour poursuys.
De mesmes nous aussy, comme avons peu,
Souvent t'avons abbreuve et repeu,
Et, tant chez nous comme chez nos voysines,
As bien fleuré le rost en noz cuisines.
Escornifleur, est il pas verite?
Et de ton pere as tu fort herite?
Oy de beaulx ! Quand mort le vint cueillir
A peine avoit drap pour l'ensepvelir.
Vela la fin de mocqueurs et farseurs,
Happelopins, oyseux et gaudisseurs,
Desquelz tu es, tu ne le peulx nyer,
Et ne vauldras a la fin ung denier.
Te souvient il qu'un jour, après tout jeu,
On te volut jecter vif en ung feu
Pour te brusler comme faulx, heretique?
Quel desplaisir pour la chose publique !
Pauvre ignorant, qui tes membres estends
A menger chair en caresme et tout temps,
Non bien saichant decliner le tien nom
Et veuls avoir de docteur le renom.
Fy, fy, au grat, au diable tel pendart,
Qui de Lhuter veult porter l'estandart.
Aussy rustic, pusillanime et lourd,
Tu as mesdict des dames de la Court,
Ce qu'ilz scauront de nous c'est chose seure :
Et en parlas trop avant a male heure,
En te jactant de scavoir leurs secretz
Et d'avoir charge à faire leurs regretz
Vers leurs amys : dont tu es ung menteur,
Lasche garson et pervers inventeur,
Qui de tel dict te conviendra punir
Et de la court expulser et bannir.
On t'apprendra, composeur mortifere,
D'improperer improbre damnifère
Sur le renom de reputation

Par tes mesdictz et imputation.
Mais scais tu quoy? Avant seras happe
Et de par nous saisy, prins, attrappe,
Puis te mectrons dedans ung trou de cave
Pour corriger ta serpentine bave,
Et de gros fouets sera fesse tout nud
Ton puant corps, d'infection chenu,
Tant que ton sang, pour te faire grand feste,
En sortira des pieds jusques à la teste.
Et cela faict, ferons chantz triumphans,
Que chanteront tous les petits enfans,
Qui contiendront ta vie et renommee,
De peu de gens a honeur estimee,
Et, malgré toy ne de despict qu'en ayes,
Seras chante plus que Noel des hayes.
Lors cognoistras ton increpable vye,
Et de mesdire a peine aura enuye.
Qui sera fin de l'espitre presente
Que de par nous on te livre et présente,
T'advertissant que c'est de femme ouvraige
Ayant de six le conseil et couraige.

XXII

AUX DICTES DAMES

Le dessus de la lettre.

Au Seigneur de Centimaison,
Qui aux dames est graticulx,
Soit presente ce beau blason
Pour denigrer les folz adieux.

Dames d'honeur, damoiselles et femmes,
Auyes, pour Dieu, des meschantz blasonneurs
Les villains dictz, par leurs bouches infames,
Contre raison, en mectant bas honeurs.
Ils sont meschantz, de vilains motz doneurs,
Qui ont en eulx verité abolye,

Par leurs adieux trop se monstrent mineurs
De sens et bien, tant sont pleins de folye.

Pardonnes moy, dames et damoiselles,
Si j'ai emprins, moy, sexe feminin,
Ung si hault vol atout mes basses esles
Contre le bec d'un heron sy maling;
Son faulx parler, plus mortel que venin,
M'a trop esmeu, non pas pour me venger,
Mais comme femme en cueur doulx et begnin
Pour les dames a bon droit revanger.

Homes gentilz de cueur, vrays champions,
Dictes au vray, ces porteurs de barbettes
N'ont ilz le bec de notables pions,
Sont ilz pas beaulx, ou au moins belles bestes?
Ce sont des clercs qui ont du sens es testes
Pour penser mal et imposer diffame :
Des gloses font sans entendre les textes,
Mais pour leurs dictz eulx mesmes ont le blasme.

A dire vray, ceulx ont bien villain cueur
Et langue infecte, en faisant telz adieux,
Veu que par femme ont receu la liqueur
Dont sont nourris et vivent soubz les cieulx.
Il est meschant, infame et vitieux
Qui tient vaisseau fort cler et nect le voyt
Comme cristail rendant plaisir aux yeulx,
Quand par son vice il le rompt, s'il y boit.

Ung quelque soit petit ou grand rimeur,
Bien qu'il compose et ha tres bonne veine,
Ne scait il mieulx fors mectre grand rumeur
Et employer sa plume a tant de peine?
Faisant adieux de façon si vilaine,
En bonne foy il fera comme ung
Matheolus plein de parolle vaine?
Et pis note que fust Jehan de Meun.
S'on vous rendoit, lasches et mesdisans,
Quand muguettes et que faictes voz festes

Dé voz adieux, vous n'auriez de dix ans
Un jour de bien dedans voz folles testes.
On vous doibt bien chasser, si meschants estes :
Dames aussy en tiennent peu de compte:
Mais vous estes tant lourdes grosses bestes
Que ne scaves que c'est d'honneur et honte.

Par voz adieux vous estes diffames
De gens de bien, et n'en valons point moins
D'honeur et sens trop estes affames,
Et vous monstres bien que, l'un de ces demains,
Tant diffames vous ne soyez sans femmes,
Qu'en tout le corps, teste, jambes, piedz, mains,
On ne vous voye ordz, villains et infames.

Tous telz mocqueurs enfin seront mocques :
Bon droit le veult, et raison s'y accorde,
Et qui pis est pourront estre crocques,
Par trop parler de facon si tresorde,
Si le Seigneur n'en a misericorde :
Mal·vous prendra blasonnant ainsy dames :
C'est grand malheur que de filler la corde
Qui faict de corps separation et d'ames.

Alles, meschantz mocqueurs et blasonneurs,
Alles, alles et casches vostre honte :
Soies prudens et acqueres honeur,
Si vous voules qu'on face en vous compte.
Vous verrez bien au retour combien monte
Tous voz adieux, meschantz filz de Sathan.
Les dames ont icy finy de compte,
Et pour adieu vous donnent le batan.

Ce petit traicte vous envoye
Une qui est bien vostre amye
Et des mesdisans ennemye,
Vous priant que chascun le voye.

Janne Demont.

XXIII

AUX DAMES DE PARIS QUI NE VOULOIENT PRENDRE LES PRECEDENTES EXCUSES EN PAYEMENT

(1529)

Puisqu'au partir de Paris, ce grand lieu,
On vous a dict trop rudement adieu,
Dire vous veulx, maulgré chascun langard,
A l'arriver, doulcement : Dieu vous gard.
Dieu vous gard donc, mes Dames tant poupines.
Qui vous faict mal? Trouvez vous des espines,
En ces Adieux? Ces beaux rethoriqueurs
Ont ilz au vif touché voz petits cueurs?
Croyez de vray que le grand Lucifer
S'en chauffera un jour en son enfer;
Car ce n'est point jeu de petits enfans,
D'ainsi toucher voz honneurs triumphans.
Or, puis qu'advient que ce mal vous avez,
Guerissez vous, si guerir vous savez;
Quant est de moy, je ne sçay medecine,
Emplastre, unguent, ny herbe ne racine
Qui sceust au vray l'aigreur diminuer
De vostre mal, qui veult continuer;
Mais je sçay bien comme il ne croistra point,
Et ne poindra par moy non plus qu'il poinct.
Tant seulement fault que plus ne croyez,
Qu'il vient de moy; car certaines soyez
Que si ma plume endroict vous se courrousse,
Il n'y aura blanche, noire ny rousse
Qui bien ne sente augmenter son angoisse,
Et qui au doigt et à l'œil ne congnoisse
Combien mieulx picque un poëte de roy
Que les rithmeurs qui ont faict le desroy.
Non que ce soit de picquer ma coustume.
Mais il n'est boys si vert qui ne s'allume,
Tant plus me suis par escript excusé,

Tant plus m'avez de parole accusé,
Usant en moy de menaces follettes;
Puis, quand sentez voz puissances foyblettes,
Allez querant aux hommes allegeance,
En leur chantant : « Faictes m'en la vengeance. »
O foyble gent, qui ne se peult (en somme)
D'homme venger sinon par secours d'homme!
Bon est l'ouvrier qui ne feit pas egale
Vostre puissance à la volunté male,
Puis qu'en tout cas et en toute saison
Vostre appetit surmonte la raison.
Ces mots ne vont jusques aux vertueuses;
Mais dictes moy, vous autres bien fascheuses :
Quand des Adieux j'eusse avoué l'affaire
Sans m'excuser, qu'eussiez vous sceu pis faire?
Vous me tenez termes plus rigoureux
Que le drappier au berger douloureux.
Si n'est il loup, louve ne louveton,
Tigre, n'aspic ne serpent ne luthon,
Qui jamais eust sur moy la dent boutée,
Si mon excuse il eust bien escoutée.
Avez vous donc des cueurs moins damoyseaux
Qu'aspicz ne loups, et telz gentilz oyseaulx?
Je croy que non : par tout avez louanges
D'humble parler et de visages d'anges,
Et de ma part me semblent voz façons
Sucre en doulceur, et en froideur glaçons.
Si trompé suis, je dy que la couleuvre
En voz jardins soubz doulces fleurs se cueuvre.
Certes je croy que vous cuydez sans faincte :
Que j'ay basty mes excuses par craincte.
Bien peu s'en fault que ne dye en mes vers
Propos de vous qui monstre le revers.
Ma muse ardente autre chose ne quiert,
L'encre le veult, ma plume m'en requiert,
Et je leur dy que rien de vous ne sçay :
Mais Dieu vous gard que j'en face l'essay.
N'ay je passé ma jeunesse abusée
Autour de vous, laquelle j'eusse usée
En meilleur lieu (peult estre en pire aussi)?

Rien ne diray, n'ayez aucun soucy,
Et si en sçay bien, je l'ose assurer,
Pour faire rire et pour faire pleurer.
Mais que vauldroit d'en travailler mes doigts
Sur le papier? Mores, Turcz et Medoys
Sçavent vos cas; la terre n'est semée
Sinon de grain de vostre renommée.
Brief, pour escrire y a bien d'autres choses
Dedans Paris trop longuement encloses.
Tant de broillis qu'en justice on tolere,
Je l'escrirois, mais je crains la colere;
L'oysiveté des prebstres et cagots,
Je la dirois, mais gare les fagotz!
Et des abuz dont l'Eglise est fourrée,
J'en parlerois, mais gare la bourrée!
De tout cela et de vous me tairoye,
Et en chemin plus beau me retrairoye,
Quand me viendroit d'escrire le desir.
Je blasmeroys Guerre, qui faict gesir
Journellement par terre en grand' oultrance
Les vieulx souldards, et les jeunes, de France.
Ou empliroys la mienne blanche charte
Du bien de Paix, la priant qu'elle parte
Du hault du ciel pour venir visiter
Princes chrestiens, et entre eulx habiter.
Ou diroys loz meritoire de ceulx
Qui bien servans n'ont esprit paresseux
A la chercher, tachans (comme loyaulx)
Tirer deça les deux enfans royaulx.
Ou parleroys (usant du plus hault style)
De maint conflit cruel, dur et hostile,
Où l'on a veu charger, et presses fendre,
Nostre bon roy, pour vous autres deffendre.
Ce temps pendant que preniez vos delictz
(Sans nul danger) en voz chambres et lictz.
Ou compteroys de luy maint grand orage
De grand fortune, et son plus grand courage,
Qui soubz le faix n'a esté veu ployer.
Voyla les poinctz où vouldrois m'employer,
Sans m'amuser à rithmer vos Adieux;

Et faictes moy mines de groings et d'yeulx
Tant que vouldrez : oncques ne prins visée
Pour vous lascher un seul traict de risée,
Et m'en croyez; mais les langues qui sonnent
Comme un cliquet tousjours le bruyt me donnent
De tous escripts, tant soient lourdement faicts :
Ainsi soutiens des asnes tout le faix.
Or estes vous dedans Paris six femmes
Qui un escript tout farcy de diffames
M'avez transmis, et quand aucun se boute
A l'escouter, luy semble qu'il escoute
En plein marché six ordes harangeres
Jecter le feu de leurs langues legeres
Contre quelc'un : « Va, vilain farcereau,
Marault, belistre, yvrongne, maquereau, »
Comme une pie en cage injurieuse.
En vostre epistre aussi tant furieuse
M'avez reprins que je veulx faire bragues
Dessus l'amour sans chaines et sans bagues :
Ha (dy je lors) il fault que chascun croye
Qu'à tout oyseau il souvient de sa proye.
Vos grandz faulcons, qui furent faulconneaux,
Volent tousjours pour chaines et anneaux.
Puis vous touchez et les mortz et les vifz.
Respondez moy : Pourquoy en vos devis
Blasmez vous tant feu mon pere honnoré,
Qui vostre sexe a tant bien decoré
Au livre dict des Dames l'Advocate?
J'estimerois la recompense ingrate
Si pour vous six eust travaillé sa teste;
Mais il parla de toute femme honneste.
Non que sur vous je treuve que redire,
Ainçoys chascun vous doit nommer, et dire
Avant la mort les six canonisées,
Ou (pour le moins) les six chanoinisées.
Quant au resveur qui pour telz vieux registres
Print tant de peine à faire des Epistres
Encontre moy, pour tous les menuz droicts
De son labeur, seulement je vouldroys
Qu'il eust couvert de vous six la plus saine:

Il auroit beau se laver d'eau de Seine
Après le coup. Ha ! le vil blasonneur !
C'est luy qui feit sur les dames d'honneur
Tous les Adieux, et vous six l'en priastes,
Puis dessus moy le grand haro criastes,
Sachant de vray que pour vous seulement
On n'eust crié dessus moy nullement.
Et de bon heur prinstes un secrétaire
Propre pour vous. Onques ne se sceut faire
De composer en injure et meschance :
Je le congnoys. Or prenons autre chance.
Je suis d'advis que veniez appoinctant,
Quant au courroux, en moy n'en a point tant
Que pour le bien de vous six je ne veille;
Et qu'ainsi soit, en amy vous conseille
Que desormais vostre bec teniez coy;
Car vostre honneur ressemble un ne sçay quoy,
Lequel tant plus on le va remuant,
Moins il sent bon, et tant plus est puant.
Et quand orrez ces miens presens alarmes,
Ayez bon cueur, et contenez vos larmes
Que vous avez pour les Adieux rendues.
Las ! mieulx vauldroit les avoir espandues
Dessus les piedz de Christ, les essuyant
De voz cheveulx, et vos pechez fuyant,
Par repentance, avecque Magdalaine.
Qu'attendez vous? Quand on est hors d'alaine,
La force fault. Quand vous serez hors d'aage,
Et que voz nerfz sembleront un cordage,
Plus de vos yeulx larmoyer ne pourrez,
Car sans humeur seiches vous demourrez;
Et quand voz yeulx pourroient pleurer encores,
Où prendrez vous les cheveulx qu'avez ores,
Pour essuyer les piedz du Roy des cieulx?
Croyez qu'à tel mystere precieux
Ne serez lors du bon ange appellées,
Pource que trop serez vieilles pellées :
Desja vous prend icelle maladie.
Vous voulez faire, et ne voulez qu'on die.
Cessez, cessez toutes occasions,

Si prendront fin toutes derisions,
C'est le droict poinct pour clorre les passages
Aux mal disants. Et vous autres bien sages,
Qui des Adieux ne feustes point touchées,
Et vous aussi, que l'on y a couchées
Et qui pourtant conte n'en feistes mye,
Nulle de vous ne me soit ennemye,
Je vous supply, pour telles bourgeoisettes,
Qui vont cherchant des noises pour noisettes.
On voit assez que vous estes entieres,
De n'avoir prins à cueur telles matieres.
Aussi n'est il blason, tant soit infame,
Qui sceust changer le bruyt d'honneste femme :
Et n'est blason, tant soit plein de louange,
Qui le renom de folle femme change.
On a beau dire une columbe est noire,
Un corbeau blanc : pour l'avoir dit fault croire
Que la columbe en rien ne noircira,
Et le corbeau de rien ne blanchira.
Certainement, les vertuz qui s'espendent
Dessus vos cueurs si fort vostre me rendent,
Que pour l'amour de vous n'eusse jamais
Contre elles faict ceste presente; mais
Tant m'ont pressé d'escrire, et me contraignent
Qu'il semble au vray que plaisir elles preignent
En mes propos; et ont bien ce credict,
Que, si je n'ay à leur gré dict,
Je leur feray un livre de leurs gestes,
Intitulé : Les six vieilles Digestes.
Et si n'auray de matiere default :
J'en ay encor plus qu'il ne leur en fault.
Mais pour ceste heure elles prendront en gré,
Car au propos où elles m'ont ancré
Veulx mettre fin, et avant que l'y mettre,
Vostre Clement vous prie en ceste lettre,
Dames d'honneur, que ces femmes notées
Soient desormais d'autour de vous ostées,
Ne plus ne moins qu'on oste maulvaise herbe
D'avec l'espy dont on faict bonne gerbe;
Vous advisant que trop plus sont nuysantes

A vos honneurs que les rithmes cuysantes
Des sotz Adieux; et toutesfoys, affin
Que mon escript ne les fasche à la fin,
Je leur voys dire un adieu sans rancune.
  Adieu les six qui n'en valez pas une;
Adieu les six qui en valez bien cent.
Qui ne vous veoit, de bien loing on vous sent.

XXIV

A LA ROYNE ELEONOR A SON ARRIVÉE D'ESPAIGNE AVEC MESSIEURS LES ENFANS DU ROY

1530)

  Puis que les champs, les montz et les vallées,
Les fleuves doulx et les undes sallées
Te font honneur à la venue tienne,
Princesse illustre et Royne treschrestienne :
Puis que clerons et bombardes tonnantes.
Chantres, oyseaulx, de leurs voix resonnantes,
Tous à l'envy maintenant te saluent,
Feray je mal si de ma plume fluent
Vers mesurez pour saluer aussi
Ta grand' haulteur, qui rompt nostre soucy?
Certes, le son de ma lettre n'a garde
D'estre si dur comme d'une bombarde,
Et si n'est point mortel en terre comme
Voix de clerons, ou d'oyselet ou d'homme;
Parquoy je croy que de toy sera pris
Autant à gré. Doncques, Perle de prix,
Par qui nous est tant de joye advenue,
Tu sois la bien (et mieulx que bien) venue.
Pourquoy as faict si longue demourée?
Certainement, ta venue honnorée
De tarder tant tous languir nous faisoit;
Mais bien sçavons que trop t'en desplaisoit.
  N'est ce pas toy qui du Roy fut esprise
Sans l'avoir veu, mesmes après sa prise,

Où tellement aux armes laboura
Que, le corps pris, l'honneur luy demoura?
N'est ce pas toy qui sentis plus fort croistre
L'amour en toy, quand tu vins à congnoistre
Et veoir son port, forme, sens et beauté,
Qui ne sent rien que toute royauté?
N'est ce pas toy qui songeoys nuyct et jour
A le remettre en son privé sejour,
Et qui depuis, en prison si amere,
A ses enfans feis office de mere,
Jusque à donner à ton cher frere Auguste
Doubte de toy, voyre doubte trèsjuste?
Car je croy bien, si eusses eu l'usage
Des artz subtilz de Medée la sage,
Qu'en blancs vieillards tu eusses transformez
Ces jeunes corps tant beaulx et bien formez,
Pour les mener secrettement en France,
Et puis rendu leur eusses leur enfance.
  Or (Dieu mercy) amenez les as tu
Sans nigromance ou magique vertu,
Ains par le vueil de Dieu, qui tout prevoit,
Et qui desja destinée t'avoit
Femme du Roy, duquel et jours et nuyctz
Tu as porté la moytié des ennuiz;
Dont raison veult, et le droict d'amytié,
Que maintenant reçoyves la moytié
De sa grand'joye, et du regne puissant,
Et de l'amour du peuple obeissant.
  O Royne, donc, de tes subjectz loyaulx
Viens recevoir les haultz honneurs royaulx.
Veoir te convient ton royaume plus loing :
Tu n'en as veu encor qu'un petit coing.
Tu n'as rien veu que la Doue et Gironde;
Bien tost verras la Cherante profonde,
Loyre au long cours, Seine au port fructueux,
Saone qui dort, le Rosne impetueux,
Aussi la Somme, et force autres rivieres,
Qui ont les bordz de fortes villes fieres,
Dont la plus grande est Paris sans pareille.
  Là et ailleurs desjà on t'appareille

Mysteres, jeux, beaux paremens de rues,
Sur le pavé fleurs espesses et drues,
Par les quantons theatres, colisées.
Bref, s'on pouvoit faire Champs Elisées,
On les feroit pour mieulx te recevoir.
  Mais que veult on encor te faire veoir?
Pourroit on bien augmenter tes plaisirs?
N'as tu pas veu le grand de tes desirs,
Ton cher espoux, nostre souverain Roy?
Si as trèsbien : mais encores je croy
Qu'en gré prendras et verras voulentiers
Les appareilz du peuple en maints quartiers;
Et, qui plus est, en cela regardant,
Tu congnoistras le zele trèsardant
Qu'en toy on a; ce que je te supplie
Congnoistre en moy, Royne trèsaccomplie;
Car Apollo, ne Clyo ne Mercure
Ne m'ont donné secours, ne soing ne cure
En cest escript. Le zele que je dy
L'a du tout faict, et m'a rendu hardy
A te l'offrir tel que tu le vois estre.
Puis ton espoux est mon Roy et mon maistre :
Doncques tu es ma Royne et ma maistresse :
Voyla pourquoy mes escriptz je t'adresse.

XXV

A MONSEIGNEUR DE LORRAINE LUY PRESENTANT LE PREMIER LIVRE TRANSLATÉ DE LA METAMORPHOSE

(1530)

  S'il y a rien, Prince de hault pouvoir,
Qui par deça face mal son devoir
De recevoir ta haultesse honorée,
Ce ne sera que ma plume essorée,
Qui entreprend de te donner salut,

Et pour ce faire onc assez ne valut,
Ains trop est lourde, et de style trop mince
Pour s'adresser à tant excellent prince.
Ce neantmoins, sçachant que tu as pris
Par maintefoys plaisir en mes escriptz,
J'ayme trop mieulx t'escrire lourdement
Que de me taire à ton advenement;
Car j'ay espoir que la volunté tienne
Congnoistra bien en cest escript la mienne
Qui est, et fut et sera de sçavoir
Faire aucun cas où tu puisses avoir
Quelque plaisir. Premier donc je salue
Très humblement ta haultesse et value;
Puis à celuy qui est Prince des Anges
Rends de bon cueur immortelles louanges
De l'heureux poinct de ta noble venue,
Qui est le temps de la paix advenue,
Par qui tu voys les deux Enfans de France
Hors des liens de captive souffrance.
Graces aussi luy fault rendre des pertes :
Vray est que trop sont lourdes, et apertes
A un chascun; mesme ta Majesté
Participante aux malheurs a esté,
En y perdant soubz la fleur de jeunesse
Deux freres pleins d'honneur, sens et prouesse.
Qui est celuy (si bien les congnoissoit)
Qu'en y pensant plein de douleur ne soyt?
Si convient il en douleur et ennuy
Nostre vouloir conformer à celuy
Du Toutpuissant : autrement on resiste
A sa bonté. Ce propos dur et triste
En cest endroict rompray pour le present,
Et te supply prendre en gré le present
Que je te fais de ce translaté livre,
Lequel (pour vray) hardiment je te livre,
Pour ce que point le sens n'en est yssu
De mon cerveau, ains a esté tyssu
Subtilement par la muse d'Ovide :
Que pleust à Dieu l'avoir tout mis au vuyde
Pour t'en faire offre! Or, si ce peu t'agrée,

Heureux seray que ton cueur s'y recrée
Ce temps pendant qu'en France tu sejournes.
Et attendant qu'en ta duché retournes,
Duché puissante et duché souveraine,
Duché de biens et de paix toute pleine,
Duché de qui par tout le nom s'estend,
Là où ton peuple à ceste heure t'attend,
Aussi fasché de ta loingtaine absence
Que toy joyeux de la noble presence
De nostre Roy, de ses enfans aymez,
Et des trèshaults princes tant renommez,
Entre lesquelz de tes freres la reste
Tu voys fleurir en honneur manifeste,
Cheriz du Roy et du peuple honorez.
  Or à ces deux que mort a devorez
Dieu doint repos; et aux troys qui demeurent,
Que de cent ans (bien comptez) ilz ne meurent.

XXVI

POUR PIERRE VUYART, A MADAME DE LORRAINE

(1530)

  Je ne l'ay plus, liberalle Princesse,
Je ne l'ay plus : par mort il a prins cesse,
Le bon cheval que j'euz de vostre grace.
N'en sçauroit on recouvrer de la race?
Certainement, tandis que je l'avoye,
Je ne trouvoys rien nuysant en la voye.
En le menant par boys et par taillis,
Mes yeulx n'estoient de branches assaillis.
En luy faisant gravir roc ou montaigne,
Autant m'estoit que troter en campaigne.
Autant m'estoit torrents et grandes eaux
Passer sur luy, comme petits ruysseaux;
Car il sembloit que les pierres s'ostassent
De tous les lieux où ses piedz se boutassent
  Que diray plus? onc voyage ne feit

Avecques moy dont il ne vint profit;
Mais maintenant toutes choses me grevent :
Branches au boys les yeulx quasi me crevent;
Car le cheval que je pourmeine et meine
Est malheureux, et bronche en pleine plaine;
Petits ruysseaulx grans rivieres luy semblent;
Pierres, cailloux, en son chemin s'assemblent;
Et ne me donne en voyages bon heur.
O Dame illustre, ô parangon d'honneur,
Dont proceda le grand bon heur secret
Du cheval mort, où j'ay tant de regret?
Il ne vint point de cheval ne de selle :
J'ay ceste foy qu'il proceda de celle
Par qui je l'euz. Or en suis desmonté;
La mort l'a pris, la mort l'a surmonté;
Mais c'est tout un : vostre bonté naïfve
Morte n'est pas, ainçoys est si tresvive,
Qu'elle pourroit, non le ressuciter,
Mais d'un pareil bien me faire heriter.
S'il advient donc que par la bonté vostre
Monseigneur face un de ses chevaulx nostre,
Trèshumblement le supply qu'il luy plaise
Ne me monter doulcement et à l'aise :
Je ne veulx point de ces doulcetz chevaulx
Tant que pourray endurer les travaulx;
Je ne veulx point de mule ne mulet
Tant que je soys vieillard blanc comme laict;
Je ne veulx point de blanche hacquenée
Tant que je soys damoyselle attournée.
Que veulx je donc? un courtault furieux,
Un courtault brave, un courtault glorieux,
Qui ait en l'air ruade furieuse,
Glorieux trot, la bride glorieuse.
Si je l'ay tel, fort furieusement
Le picqueray, et glorieusement.
Conclusion : si vous me voulez croire,
D'homme et cheval ce ne sera que gloire.

XXVII

AU ROY, POUR AVOIR ESTÉ DEROBÉ

(1521)

On dict bien vray, la maulvaise Fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux ou trois avecques elle, Syre.
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire;
Et moy, chetif, qui ne suis Roy ne rien,
L'ay esprouvé, et vous compteray bien,
Si vous voulez, comme vint la besongne.
J'avois un jour un valet de Gascongne,
Gourmand, ivrongne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demourant, le meilleur filz du monde,
Prisé, loué, fort estimé des filles
Par les bordeaulx, et beau joueur de quilles.
Ce venerable hillot fut adverty
De quelque argent que m'aviez departy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume;
Si se leva plus tost que de coustume,
Et me va prendre en tapinoys icelle,
Puis vous la meit tresbien soubz son esselle
Argent et tout (cela se doit entendre).
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.
Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe;
De mes habitz (en effect) il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maistre.
Finablement, de ma chambre il s'en va

Droict à l'estable, où deux chevaulx trouva;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abreger le compte,
Soyez certain qu'au partir du dict lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu.
Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledict valet, monté comme un sainct Georges,
Et vous laissa Monsieur dormir son soul,
Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul.
Ce Monsieur là, Syre, c'estoit moy mesme,
Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture;
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fuz point de le perdre estonné;
Car vostre argent, tresdebonnaire Prince,
Sans poinct de faulte est subject à la pince.
Bien tost après ceste fortune là,
Une autre pire encore se mesla
De m'assaillir, et chascun jour m'assault,
Me menaçant de me donner le sault,
Et de ce sault m'envoyer à l'envers
Rithmer soubz terre et y faire des vers.
C'est une lourde et longue maladie
De trois bons moys, qui m'a toute eslourdie
La povre teste, et ne veult terminer,
Ains me contrainct d'apprendre à cheminer,
Tant affoibly m'a d'estrange manière;
Et si m'a faict la cuysse heronniere,
L'estomac sec, le ventre plat et vague :
Quand tout est dit, aussi mauvaise bague
Ou peu s'en fault que femme de Paris,
Saulve l'honneur d'elles et leurs maris.
Que diray plus? Au misérable corps
Dont je vous parle il n'est demouré fors
Le povre esprit, qui lamente et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.
Et pour autant, Syre, que suis à vous,
De trois jours l'un viennent taster mon poulx
Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia,

Pour me garder d'aller jusqu'à *quia*.
  Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guarison; mais, à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.
  Voilà comment, depuis neuf moys en ça,
Je suis traicté. Or, ce que me laissa
Mon larronneau, long temps a, l'ay vendu,
Et en sirops et julepz despendu;
Ce neantmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande :
Je ne veulx point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler;
Tant qu'ilz vivront ilz demanderont, eulx ;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veulx plus à voz dons m'arrester.
  Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
(S'il veult prester) qui ne face un debteur.
Et sçavez vous (Syre) comment je paye?
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye;
Vous me devrez (si je puis) de retour,
Et vous feray encores un bon tour.
A celle fin qu'il n'y ait faulte nulle,
Je vous feray une belle cedulle,
A vous payer (sans usure, il s'entend)
Quand on verra tout le monde content;
Ou si voulez, à payer ce sera
Quand vostre los et renom cessera.
  Et si sentez que soys foible de reins
Pour vous payer, les deux princes Lorrains
Me plegeront. Je les pense si fermes
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'un des termes.
Je sçay assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye ou que je soys trompeur;
Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste.
Bref, vostre paye, ainsi que je l'arreste,
Est aussi seure, advenant mon trespas,

Comme advenant que je ne meure pas.
  Avisez donc si vous avez desir
De rien prester : vous me ferez plaisir,
Car puis un peu j'ay basty à Clement,
Là où j'ay faict un grand desboursement,
Et à Marot, qui est un peu plus loing:
Tout tombera, qui n'en aura le soing.
  Voylà le poinct principal de ma lettre;
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre.
Rien mettre? Las! Certes, et si feray,
Et ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : « O Roy amoureux des neuf Muses,
Roy en qui sont leurs sciences infuses,
Roy plus que Mars d'honneur environné,
Roy le plus roy qui fut oncq couronné,
Dieu tout puissant te doint, pour t'estrener,
Les quatre coings du monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne. »

XXVIII

A UN SIEN AMY, SUR CE PROPOS

(1531)

Puis que le Roy a desir de me faire
A ce besoing quelque gracieux prest,
J'en suis content, car j'en ay bien affaire,
Et de signer ne fuz oncques si prest.
Parquoy vous pry sçavoir de combien c'est
Qu'il veult cedule, affin qu'il se contente;
Je la feray tant seure (si Dieu plaist)
Qu'il n'y perdra que l'argent et l'attente.

XXIX

A UN QUI CALUMNIA L'EPISTRE PRECEDENTE

(1531)

Le rithmeur qui assailly m'a,
En mentant contre moy rithma;
Car je ne blasme point Gascoingne,
De toutes tailles bons levriers,
Et de tous arts maulvais ouvriers :
Son epistre assez le tesmoingne.
Il fault dire, puis qu'ainsi hoingne,
Que je luy ay gratté sa roingne
En quelque mot qu'il trouva layd.
Pourquoy d'ailleurs voudroit il guerre?
Je vouldrois voulentiers m'enquerre
S'il est parent de mon valet.
Si le congnoissois, le follet,
Je produirois en mon rollet
De sa vie assez de tesmoings.
Quel qu'il soit, il n'est point poëte,
Mais filz aisné d'une chouette,
Ou aussi larron, pour le moins.
Pinseur pinsant, entre autres poinctz
Je t'ay pinsé de ce mot : pinse;
Les bons n'y sont pinsez ny poinctz,
Mais les meschans, dont tu es prince.

XXX

AU LIEUTENANT GONTIER

(1531)

Si maladie au visage blesmy
N'eust perturbé le sens à ton amy,
Long temps y a, Gontier, que ta semonce
Eust eu de moy la presente response,

Qui ne devroit response se nommer.
Quant à tes faictz, qui feront renommer
Ton nom par tout, et après la mort vivre,
Si en cest art veulx ta poincte poursuyvre,
Tes poinctz sont grands, tes metres mesurez,
Tes dictz tous d'or, tes termes azurez,
Voyre si haultz et arduz, à tout prendre,
Que mon esprit travaille à les comprendre.
Quand tout est dict, les louanges données
De toy à moy doivent estre ordonnées
(Sans de nully vouloir blesser l'honneur)
A Jehan le Maire, ou au mesme donneur.
Il te falloit un esprit poetique,
Non pas ma plume essorée et rustique,
Pour te respondre. Or ay je mis estude
A n'estre point noté d'ingratitude.
Tu m'as escript, je te respons aussi;
Et si tu n'as beaucoup de vers icy,
Supporte moy : les Muses me contraignent
Penser ailleurs, et fault que mes vers plaignent
La dure mort de la mere du Roy,
Mon Mecenas. Et si quelque desroy
On treuve icy, ou resverie aucune,
Tu n'as, Gontier, pour moy excuse qu'une :
C'est que celluy pour resveur on prendra
Qui un resvant en fiebvre reprendra.

XXXI

A VIGNALS, THOULOUSAN

(1531)

Quand Dieu m'auroit aussi bien presenté
Le bon loysir et l'entiere santé
Que le vouloir, ta response alongée
Seroit du tiers et beaucoup mieulx songée :
Ce neantmoins, Vignals, je pense bien
Que tu congnois que le souverain bien
De l'amytié ne gist en longues lettres,

En motz exquis, en grand numbre de metres,
En riche rithme ou belle invention,
Ains en bon cueur et vraye intention;
Donc je m'attends qu'excusé je seray
De ton bon sens. Or à tant cesseray:
Ma Muse foible à peine peult chanter.
Mais pour le moins tu te peulx bien vanter
Que de Marot tu as à ta commande
Petite epistre et amytié bien grande.

XXXII

A MONSEIGNEUR DE GUISE, PASSANT PAR PARIS

(1531)

Va tost, epistre : il est venu, il passe,
Et part demain, des princes l'outrepasse;
Il le te fault saluer humblement,
Et dire ainsi : « Vostre humble serf Clement
(Prince de prix) luy mesmes fust venu :
Mais maladie au lict l'a retenu
Si longuement, qu'onques ne fut si mince,
Pasle et deffaict. Vray est, illustre Prince,
Qu'en ce corps maigre est l'esprit demouré
Qui autrefoys a pour vous labouré,
Non bien sçachant combien il y doit estre,
Parquoy, tandis qu'il vit en ce bas estre,
Servez vous en. » Ainsi diras, epistre,
A cil qui est digne du royal tiltre,
Puis te tairas : car tant debile suis,
Que d'un seul vers alonger ne te puis.

XXXIII

A GUILLAUME DU TERTRE
SECRETAIRE DE MONSIEUR DE CHASTEAUBRIANT

Quand les escriptz que tu m'as envoyez

Seroient de rithme et raison desvoyez;
Quand ton vouloir (lequel trop plus j'estime
Que tes escriptz, ta raison ne ta rime)
Seroit tout autre, et quand le secrétaire
De Montejan n'eust rien faict que se taire,
Sans me donner de t'escrire appetit,
Ja pour ces poinctz, Monsieur de Montpetit,
N'eusse laissé la response transmettre;
Car la maison où Dieu t'a voulu mettre
Digne te rend, et plus que digne au monde,
Non que Marot, mais Maro te responde.
Que pleust à Dieu que tant il me feit d'heur
Qu'ores je peusse escrire au serviteur
Propos qui fust si fort plaisant au maistre
Que mal plaisant ne peust à la dame estre.
Certes alors me tiendrois asseuré
Que cest escript, tant soit mal mesuré,
Pourroit combattre avecques ton envoy;
Mais sans cela rien en luy je ne voy .
Pour le sauver qu'il ne se trouvast moindre
Auprès du tien, quand viendroit à le joindre.
Or, tel qu'il est, en gré le vueilles prendre
Plus escriroys, plus me feroys reprendre.

XXXIV

A MONSEIGNEUR
LE GRAND MAISTRE DE MONTMORENCY
LUY ENVOYANT UN PETIT RECUEIL DE SES ŒUVRES
AVEC RECOMMANDATION DU PORTEUR

(1530)

En attendant le moyen et pouvoir
Qu'honnestement je me puisse mouvoir
De ce pays, il m'est pris le courage
De mettre à part reposer un ouvrage
Qui pour le Roy sera tost mis à fin;

Puis ay choysi une autre plume, affin
De vous escrire en rithme la presente,
De par laquelle orendroit vous presente
Salut trèshumble, et un livre petit,
Où j'ay espoir que prendrez appetit;
Car longtemps a qu'il vous a pleu me dire
Et commander que vous le feisse escrire.
   C'est un amas de choses espandues,
Qui (quant à moy) estoyent si bien perdues
Que mon esprit n'eut onc à les ouvrer
Si grand labeur comme à les recouvrer;
Mais, comme ardant à faire vostre vueil,
J'ay tant cherché, qu'en ay fait un recueil,
Et un jardin garny de fleurs diverses,
De couleur jaulne, et de rouges et perses;
Vray est qu'il est sans arbre ne grand fruict :
Ce neantmoins je ne vous l'ay construict
Des pires fleurs qui de moy sont sorties.
Il est bien vray qu'il y a des orties :
Mais ce ne sont que celles qui picquerent
Les musequins qui de moy se mocquerent.
   Vostre esprit noble en ce petit verger
Aucunesfoys se pourra soulager,
Quand travaillé aura au bien publique,
Duquel tousjours soingneusement s'applique.
   Donc (Monseigneur) plus que trèshumblement
Je vous supply de cordialement
Le recevoir, et du porteur de luy
Avoir pitié. C'est encore celluy
Petit tailleur entre tous les tailleurs,
Dont à Bourdeaulx, à Coignac et ailleurs
Je vous parlay par escript et de bouche.
Enrichy n'est : il se lève et se couche,
Soir et matin, aussi mal fortuné
Que quand pour luy fustes importuné.
   Jadis servit la haulte seigneurie
De la feu Royne en sa noble escuyrie;
Mais son estat dessoubz la dure lame
Fut enterré avec la bonne Dame.
Or ne peut plus revivre sa maistresse;

Quant à l'estat, maulgré la mort traistresse,
Vous le povez refaire aussi vivant
Et aussi beau qu'il estoit par avant.
Las! (Monseigneur) faictes ce beau miracle :
Il est aisé. Et si par quelque obstacle
Ne peult ravoir son estat de tailleur,
Il ne le fault que tromper d'un meilleur.
Si vous haulsez son estat et son bien,
Il le prendra : car je le congnois bien.
Au pis aller, pour conclure l'affaire,
Je vous supply comme aux autres luy faire :
Et s'il n'en a (autant comme eulx) besoing,
Je suis content qu'on en prenne le soing :
Priant celuy lequel vous a faict naistre
Que cent bons ans vous maintienne Grand Maistre,
Ou qu'il vous monte en plus digne degré,
Affin que plus luy en sçachez de gré.

XXXV

DU COQ A L'ASNE, A LYON JAMET

(1532)

Je t'envoye un grand million
De salutz, mon amy Lyon :
S'ilz estoient d'or, ils vauldroient mieulx :
Car les Françoys ont parmy eulx
Tousjours des nations estranges.
Mais quoy? nous ne pouvons estre anges.
C'est pour venir à l'équivoque,
Pource qu'une femme se mocque,
Quand son amy son cas luy compte.
Or pour mieulx te faire le compte,
A Romme sont les grans pardons;
Il fault bien que nous nous gardions
De dire qu'on les appetisse;
Excepté que gens de justice
Ont le temps après les chanoynes.

Je ne vey jamais tant de moynes
Qui vivent et si ne font rien.
L'empereur est grand terrien,
Plus grand que Monsieur de Bourbon.
On dict qu'il faict à Chambourg bon,
Mais il faict bien meilleur en France :
Car si Paris avoit souffrance,
Montmartre auroit grand desconfort.
Aussi, depuis qu'il gele fort,
Croyez qu'en despit des jaloux,
On porte souliers de veloux,
Ou de trippe, que je ne mente.
Je suis bien fol : je me tourmente
Le cueur et le corps d'une affaire
Dont toy et moy n'avons que faire :
Cela n'est que irriter les gens;
Tellement que douze sergens,
Bien armez jusques au collet,
Battront bien un homme seulet,
Pourveu que point ne se deffende.
Jamais ne veulent qu'on les pende.
Si disent les vieulx quolibetz
Qu'on ne voit pas tant de gibetz
En ce monde que de larrons.
  Porte bonnetz carrez ou rondz,
Ou chapperons fourrez d'ermines,
Ne parle point, et fais des mines:
Te voyla sage et bien discret.
Lyon, Lyon, c'est le secret;
Apprens tandis que tu es vieulx,
Et tu verras les envieux
Courir comme la Chananée,
En disant qu'il est grand' année
D'amoureuses et d'amoureux,
De dolens et de langoureux,
Qui meurent le jour quinze foys.
Samedy prochain toutesfoys
On doit dire la loy civile,
Et tant de veaulx qui vont par ville
Seront bruslez sans faulte nulle,

Car ilz ont chevaulché la mulle,
Et la chevaulchent tous les jours.
Tel faict à Paris longs sejours
Qui vouldroit estre en autre lieu.
Laquelle chose, de par Dieu,
Amours finissent par cousteaux.
Les trois dames des Blancs Manteaulx
S'habillent toutes d'une sorte.
Il n'est pas possible qu'on sorte
De ces cloistres aucunement
Sans y entrer premierement,
C'est un argument de sophiste;
Et qu'ainsi soit, un bon papiste
Ne dit jamais bien de Luther,
Car s'ilz venoyent à disputer,
L'un des deux seroit heretique.
Oultre plus, une femme etique
Ne sçauroit estre bonne bague.
D'avantage, qui ne se brague
N'est point prisé au temps present;
Et, qui plus est, un bon present
Sert en amours plus que babilz.
Et puis la façon des habitz
Dedans un an sera trop vieille,
Il est bien vray qu'un amy veille
Pour garder l'aultre de diffame;
Mais tant y a que mainte femme
S'efforce à parler par escript.
Or est arrivé l'Antechrist,
Et nous l'avons tant attendu.
Ma dame ne m'a pas vendu,
C'est une chanson gringotée;
La musique en est bien notée,
Ou l'assiette de la clef ment :
Par la morbieu, voyla Clement;
Prenez le, il a mangé le lard.
Il faict estre bon papelard,
Et ne courroucer point les fées.
Toutes choses qui sont coiffées,
Ont moult de lunes en la teste.

Escrivez moy s'on faict plus feste
De la lingere du Palais,
Car maistre Jehan du Pont Alays
Ne sera pas si oultrageux,
Quand viendra à jouer ses jeux,
Qu'il ne vous face trestous rire.
Un homme ne peult bien escrire,
S'il n'est quelque peu bon lisart.
La chanson du frere Grisart
Est trop salle pour ces pucelles,
Et si faict mal aux cueurs de celles
Qui tiennent foy à leurs maris.
  Si le grand rithmeur de Paris
Vient un coup à veoir ceste lettre,
Il en vouldra oster ou mettre,
Car c'est le roy des corrigears.
Et ma plume d'oye ou de jars
Est ja plus escroupionnée
Qu'une vieille bas enconnée;
D'escrire aujourd'huy ne cessa.
  Des nouvelles de pardeça :
Le roy va souvent à la chasse,
Tant qu'il fault descendre la chasse
Sainct Marceau pour faire pleuvoir.
  Or, Lyon, puis qu'il t'a pleu veoir
Mon epistre jusques icy,
Je te supply m'excuser si
Du coq à l'Asne vay sautant,
Et que ta plume en face aultant,
Affin de dire en petit metre
Ce que j'ay oublié d'y mettre.

II

Et s'en suyvent aultres epistres de Clement Marot, valet de chambre du Roy, lesquelles, non comprises en son Adolescence clementine, il composa tant après son jeune aage qu'au temps de son exil à Ferrare et à Venise, et aussi à l'occasion de son retour en France.

XXXVI

EPISTRE QU'IL PERDIT A LA CONDEMNADE CONTRE LES COULEURS D'UNE DAMOYSELLE

Je l'ay perdue : il faut que je m'acquitte
En la payant; au fort, me voilà quitte.
Prenez la donc, l'Epistre que sçavez,
Et si dedans peu d'eloquence avez,
Si elle est sotte, ou aspre ou à reprendre,
Au composeur ne vous en vueillez prendre;
Prenez vous en aux fascheuses qui prindrent
Vostre party, et qui lors entreprindrent
De haultement leurs caquetz redoubler
Durant le jeu, affin de me troubler;
Prenez vous en à ceux qui me trompoyent,
Et qui mon jeu à tous coups me rompoyent;
Prenez vous en à quatre, pour le moins,
Qui contre moy furent tous faulx tesmoings;

Prenez vous en à vous mesmes aussi,
Qui bien vouliez qu'ilz feissent tous ainsi.
  Si on ne m'eust troublé de tant de bave,
Vous eussiez eu une epistre fort brave,
Qui eust parlé des dieux et des deesses,
Et des neuf cieulx où sont toutes liesses.
Sur ces neuf cieulx je vous eusse eslevée,
Et eusse faict une grande levée
De rhetorique, et non de bouclier :
Puis eusse dict comment on oyt crier
Au fond d'Enfer, plein de peines et pleurs,
Ceulx qui au jeu furent jadis trompeurs.
Donnez vous garde. Or brief (sans m'eschauffer)
J'eusse descript tout le logis d'Enfer,
Là où iront (si brief ne se reduysent)
Les vrays trompeurs qui ce monde seduysent.
Puis qu'on m'a donc l'esprit mis en mal aise,
Excusez moy si l'Epistre est maulvaise,
Vous asseurant, si l'eussiez bien gaignée,
Qu'elle eust esté (pour vray) bien besongnée;
Mais tout ainsi que vous avez gaigné,
Par mon serment, ainsi j'ay besongné;
Non qu'à regret ainsi faicte je l'aye,
Ne qu'à regret aussi je vous la paye.
Tous mes regrets, toutes mes grans douleurs
Viennent (sans plus) de ce que les couleurs
N'ay sceu gaigner d'une tant belle dame,
A qui Dieu doint repos de corps et d'âme.

XXXVII

POUR UN VIEIL GENTIL HOMME RESPONDANT A LA LETTRE D'UN SIEN AMY

Venus, venuste et celeste deesse,
Ne sentít onc au cueur si grand' liesse
En recevant par Paris, juge esleu,
La pomme d'or, comme moy quand j'ay leu

Ta lettre doulce et d'amour toute pleine,
Tant coule doulx, tant nayfve a la veine,
Tant touche bien noz jeunesses muées,
Qu'elle a (pour vray) les cendres remuées
De mon vieil aage; et, de faict, en icelles
Il s'est encor trouvé des estincelles
Du feu passé, toutesfoys non ardentes;
Car quant à moy, les raisons sont patentes
Qu'ardentement plus ne suis amoureux,
Par consequent moins triste et douloureux.
Mais, quoy que peu à present je m'en mesle,
Quand de la done à la poignant mammelle
Je vins à lire, autant fuz resjouy
Que de propos qu'en mon vivant ouy;
Si fuz je bien de celle de Grenoble.
O qu'elle est belle, et qu'elle a le cueur noble !
Il n'est amant qui se sceust exempter
De son service à elle presenter.
Et ne croy pas (ou tu es impassible)
Qu'à ta jeunesse il ayt esté possible,
En regardant si parfaicte beauté,
De non sentir sa doulce cruauté.
Bien croy qu'au faict onc ne t'esvertuas :
Car celle amour qu'en toy party tu as,
Ta foy loyalle et tes façons pudiques,
Vaincroyent d'un coup cent dardes cupidiques.
Ta lettre m'a maint plaisir faict sentir;
Mais le plus grand (il n'en fault point mentir)
C'est le rapport de la bonne vinée
De par delà; car par chascune année
Me conviendra luy livrer les assaultz,
Puis qu'en amour j'ay jecté mes grans saultz.
A dire vray, je deviens vieille lame,
Et ne puis bien croire qu'aucune dame
(Tant que tu dis) s'enquiere et se soucie
De mon estat. Neantmoins te mercie,
Si quelquesfoys de moy tiennent ensemble
Aucun propos : car par cela me semble
Que Cupido, sans de rien me priser,
En vieil souldart me veult favoriser.

Or si tu m'as, ainsi comme je pense,
Mis en leur grace, aucune recompense
Fors que d'amour à toy n'en sera faicte :
Mais dy leur bien qu'à toutes je souhayte
Que les souhaytz qui d'elles seront faictz
Deviennent tous accomplys et parfaictz.
Te suppliant donner salut pour moy
A celles là desquelles sans esmoy
Nous devisions, passant melancolie,
Sur le chemin des Alpes d'Italie.
Et pour l'adieu de ma lettre, t'afferme
Que nonobstant que nostre amytié ferme
Tousjours fleurisse en sa verdeur frequente,
Certes encor ton epistre eloquente,
Près du ruisseau Cabalin composée,
Lui a servy d'une doulce rosée
Qui reverdir la faict, et eslever
Comme la rose au plaisant temps de Ver.

XXXVIII

A UNE JEUNE DAME LAQUELLE UN VIEILLARD MARIÉ VOULOIT ESPOUSER ET DECEVOIR

Non pour vouloir de rien vous requerir,
Non pour plus fort vostre grace acquerir,
Non pour distraire aucune vostre emprinse,
J'ay le papier, l'encre et la plume prinse,
Et devers vous ce mien escript transmis;
Mais, pour autant qu'il affiert aux amys
Et serviteurs jamais ne celer rien
A leurs aymez, soit de mal ou de bien,
J'ay bien voulu vous escrire, ma Dame,
Chose qui n'est en congnoissance d'ame
Fors que de moy, et de vous n'est point sceue,
Parquoy pourriez en fin estre deceue;
Et je ne veulx vous laisser decevoir

Tant que mon œil pourra l'apercevoir.
Or est ainsi, que me trouvant au lieu
Où j'esperoys vous pouvoir dire adieu,
Triste devins sçachant vostre haultesse
Desja partie. Et adonques l'hostesse
Me va monstrer lettres de vostre main,
Là où teniez propos doulx et humain
A un vieillard à qui vous les transmistes.
Lors à mon cueur soudainement vous mistes
Deux pensemens, voyant vostre jeune aage
Favoriser un si vieil personnage.
Mon pensement premier au cueur me dit
Que par Amour il n'a vers vous credit;
Car je sçay bien que Venus, jeune et coincte,
Du vieil Saturne en nul temps ne s'accoincte.
Mon pensement second me feit comprendre
Que pour espoux le pourriez vouloir prendre;
Et ne veulx pas de ce vous divertir,
Mais je veulx bien au vray vous advertir
Que, long temps a, il fut mis soubz le joug
De mariage au bas pays d'Anjou,
Et est encor; si voulez (toutesfoys)
Il s'y mettra pour la seconde foys,
Combien pourtant que bien foible me semble
Pour labourer à deux terres ensemble.
Donc, si voulez vostre blonde jeunesse
Joindre et lier à sa grise vieillesse,
Il sera bon vous enquérir avant
Si j'ay parlé du cas comme sçavant,
En ceste epistre assez mal composée,
Vous suppliant l'avoir pour excusée
Si elle n'est en termes elegants;
Et receveoir vueillez aussi les gants
Que de bon cueur vous transmetz pour l'estraine
De l'an present. La chose est bien certaine,
Que voz deux mains, tant blanches de nature,
Meritent bien plus digne couverture :
Mais s'ilz ne sont à voz mains comparez,
Du bon du cueur (pour le moins) les aurez.
Ainsi rendray mon propos accomply

En cest endroict. Et avant vous supply
Si rencontrez rien dur en cest epistre,
De l'oublier et n'en tenir registre :
Car bien à tard vouldroit l'homme desplaire,
S'il n'est trop fainct, qui met peine à complaire.

XXXIX

A CELUY QUI L'INJURIA PAR ESCRIPT ET NE S'OSA NOMMER

Quiconques soys, tant soys tu brave,
Qui ton orde et puante bave
Contre moy as esté crachant,
Tu es sot, craintif et meschant.
Ta sottise on voyt bien parfaicte
En l'epistre que tu as faicte
Sans art et sans aucun sçavoir;
Toutesfoys tu cuydes avoir
Chanté en rossignol ramage;
Mais un corbeau de noir plumage
Ou un grand asne d'Arcadie
Feroit plus doulce melodie.
Et pour venir au demourant,
Tu crains fort, ô povre ignorant,
Tu crains qu'envers toy je m'allume;
Tu crains la fureur de ma plume.
Pourquoy crains tu? Il fault bien dire
Qu'en toy y a fort à redire;
Car il est certain, si tu fusses
Homme de bien, et que tu n'eusses
Quelque marque ou maulvais renom,
Tu ne craindrois dire ton nom.
Quant est de la meschanceté,
Elle vient de grand' lascheté,
D'injurier celuy qui onques
Ne te feit offenses quelconques.
Et quand je t'auroys faict offense,

Es tu de si peu de deffense,
Si couard et si babouyn,
De n'oser parler que de loing?
L'epistre venue de moy,
Pour femme qui vault mieulx que toy,
N'est autre cas qu'une risée
Où personne n'est desprisée;
Mais toy, lourdault mal entendu,
En ta response m'as rendu
Pour une risée une injure.
Si je te congnoissoys (j'en jure),
Tu sentiroys si mes lardons
Ressemblent roses ou chardons.

XL

POUR UN GENTIL HOMME DE LA COURT ESCRIVANT AUX DAMES DE CHASTEAUDUN

D'un cueur entier, dames de grand' value,
Par cest escript vostre amy vous salue,
Bien loing de vous, et grandement se deult
Que de plus près saluer ne vous peult.
Car le record de voz grandes beautez,
Le souvenir des doulces privautez
Qui sont en vous soubs honneste recueil,
Cent foys le jour font souhaiter mon œil
A vous reveoir : mais la grand' servitude
De ceste court, où est nostre habitude,
M'oste souvent par force le plaisir
Dessus lequel s'assied tout mon desir.
Et m'esbahy que, veu vostre amytié,
N'avez souvent de nous plus grand' pitié,
En nous voyant, pour noz princes et maistres,
Aller, venir, parmy ces boys champaistres,
Puis s'arrester en villages et bourgs
Dont le meilleur ne vault pas voz faulxbourgs:
Et là Dieu sçait si en maisons bourgeoises

Sommes logez; ces grosses villageoises
Là nous trouvons : les unes sont vacheres
En gros estat, et les autres porcheres,
Qui nous diront (s'il nous ennuye ou fasche)
Quelque propos de leur pays de vache.
Lors ces propos, qui mes maulx point n'appaisent,
Me font penser aux vostres qui me plaisent,
Disant en moy : « Doulce vierge honorée,
Ferons nous cy la longue demourée?
Prendrons nous point bien tost le droict sentier
De Chasteaudun? » Là gist mon cueur entier;
Non pour le lieu, mais pour meilleure chose
Qui au dedans de voz murs est enclose.
Ainsi me plains; et si tost qu'on depart,
Il m'est advis qu'on tire celle part.
Dont suis deceu; car peult estre ce jour
Prendront d'assault quelque rural sejour,
Où les plus grans logeront en greniers
De toutes pars percez comme paniers.
Encor posé que fussions arrestez
Dedans Paris, et tousjours bien traictez,
Si qu'à souhait eussions plusieurs delices,
Comme en chevaulx courir en pleines lices,
Chasser au boys, voller aux grans prairies,
Ouyr des chiens les abboys et brairies,
Et autre maint beau passetemps honneste.
Si me vient il tousjours en cueur ou teste
Un grand regret de vous perdre de veue,
Et un desir de prochaine reveue :
Car le plaisir que je prens à vous veoir
Passe tous ceulx que je pourroye avoir;
Et si n'estoit espoir de bref retour,
Ennuy pourroit me faire un maulvais tour,
Se transmuant en pire maladie.
Vous advisant, puis qu'il faut que le dye,
Que me devez d'amour grand' recompense,
Car il n'est jour qu'en vous autres ne pense,
Et ne se passe une nuyct qu'un beau songe
De vous ne face. Encores (sans mensonge)
L'autre nuictée en dormant fuz ravy,

Et me sembla que toutes je vous vy
Dessus un pré faire cent beaux esbas,
En cotte simple, et les robes à bas.
  Les unes vey qui dansoyent soubz les sons
Du tabourin; les autres aux chansons;
L'autre, en après, qui estoit la plus forte,
Prend sa compaigne et par terre la porte,
Puis de sa main de l'herbe verde fauche,
Pour l'en fesser dessus la cuysse gauche;
L'autre, qui veit sa compaigne oultrager,
Laissa la danse, et la vint revenger.
De l'autre part, celles qui se lasserent,
En leur seant sur le pré s'amasserent,
Et dirent là une grand' letanie
De plaisans motz, et jeu sans vilanie.
Que diray plus? L'autre un banquet de creme
Faisoit porter, pour la chaleur extreme,
Au moins pour ceulx qui devoyent banqueter.
Lors me sembla que ne sceuz m'arrester
Que devers vous ne courusse en cest estre;
Mais sur ce poinct voycy une fenestre
De mon logis, qui, tombant, feit tel bruict,
Que, m'esveillant, mon plaisir a destruict.
  Ha! (dy je lors) fenestre malheureuse,
Trop m'a esté ta cheute rigoureuse.
J'allois baiser leur bouche doulce et tendre
L'une après l'autre, et tu n'as sceu attendre.
Si m'esveillay tout fasché, et m'en vins
Faire exposer mon beau songe aux devins,
Entre lesquelz un grand frere mineur
Je rencontray, excellent devineur,
Qui m'asseura que de trois choses l'une
Me diroit vray. A minuyct, à la lune,
Va faire en terre un grand cerne tout rond,
Guigne le ciel, sa corde couppe et rompt,
Faict neuf grans tours, entre les dents barbotte,
Tout à part luy, d'agios une botte,
Puis me va dire : « Amy trescher, je tien
Vray à peu près l'effect du songe tien :
Si tu vas veoir la ville desirée,

Garde n'auras de trouver empirée
La compaignie des dames et la chere.
Va donques veoir ceste ville tant chere
Mieulx que par songe. » Alors le divin sage
Va alleguer là dessus maint passage
De Zoroast, d'Hermes, de la Sibylle,
De Raziel, et de maint autre habile
Nigromanceur. Puis je luy dy : « Beau pere,
Vous dictes vray. » Ainsi, dames, j'espere
Qu'après avoir bien couru et veillé
Par la campaigne, et beaucoup travaillé,
Nostre retour vers Chasteaudun sera,
Là où mon œil se recompensera
De son plaisir perdu si longuement;
Mais en tandis je vous prie humblement
Prendre la plume, et faire, en prose ou metre,
Quelque response à ma grossiere lettre.

XLI

EPISTRE PRESENTEE A LA ROYNE DE NAVARRE PAR MADAME YSABEAU ET DEUX AUTRES DAMOYSELLES HABILLÉES EN AMAZONES EN UNE MOMMERIE

Penthazillée, royne des Amazones,
à Marguerite, royne de Navarre.

J'ay entendu, tres illustre compaigne,
Que contre toy se sont mys en campaigne
Les haulx quantons du lac pharisien.
Par quoy soudain du camp Elisien
J'ay faict sortir troys de mes damoyselles,
Pour te monstrer le plus grand de mes zelles,
Qui est d'oyr nouvelles briefvement
De la deffaicte et prompt definement
De ceste race inutille et contraire

A ce bon Christ, lequel me vint retraire
Hors des Enfers, lorsqu'il y descendit,
Et a repos en ce lieu me rendict.
C'est luy pour vray, tant liberal et large,
Qui m'a donné expressement la charge
De depescher ces trois nymphes ärmées,
Que Dieu son père a faictes et formées.
L'une est Fealle, et l'autre c'est Charite,
L'autre Esperance. O noble Margueritte,
Veulx scavoir que la moindre feroit
En ung besoing? Tout un camp deferoit.
Mays vraye amour de si pres les assemble
Que fault toujours qu'elles voysent ensemble.
Or les reçoy, car en effaict, ce sont
Celles qui tant de force et puissance ont
Qui n'est maling qui ne fuie ou se rende.
J'eusse bien mys au camp toute ma bande :
Mays ces troys cy, croy moy, sont assez fortes
Pour des Enfers rompre les doubles portes.
Regarde donc de ces petitz humains
Qu'elles feront, s'ilz tumbent en leurs mains :
Heureux seront, tant sont elles prisées.
Faict et escript aux beaulx champs Elisées.

SUSCRIPTION

Lettres prenez le chemin seur
Devers Marguerite, ma sœur.

XLII

A MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE

(1535)

En traversant ton pays plantureux,
Fertile en biens, en dames bien heureux,
Et bien semé de peuple obeyssant,
Le tien Marot (fille de Roy puissant)

S'est enhardy, voire et a protesté
De saluer ta noble Majesté,
Ains que passer tout oultre les limites,
Estant certain que si bien tu imites
De ton Saulveur la vraye intention,
Tu n'y auras brin de presumption.
Car, estimant que, par un bruict qui sonne,
Tu sçais mon nom, sans sçavoir ma personne,
Et que jadis fut serviteur mon pere
De ta mere Anne, en son regne prospere :
Croyant aussi que tu sçais que d'enfance
Nourry je suis en la maison de France,
De qui tu es royalle geniture;
Cela pensant, ne crainct mon escripture
Que ta grandeur la vueille reffuser :
Mais quel besoing est il de m'excuser?
Les oysselletz des champs en leurs langages
Vont saluant les buyssons et boscages
Par où ilz vont : quand le navire arrive
Auprès du havre, il salue la rive
Avec le son d'un canon raccourcy;
Ma Muse donc, passant ceste court cy,
Faict elle mal saluant toy, Princesse,
Toy à qui rit ce beau pays sans cesse,
Toy, qui de race ayme toute vertu,
Et qui en as le cueur tant bien vestu;
Toy, dessoubz qui fleurissent ces grans plaines,
De biens et gens si couvertes et pleines :
Toy, qui leurs cueurs as sceu gaigner tresbien,
Toy qui de Dieu recongnois tout ce bien?
Salut à toy donques trèshumblement,
Humble salut, par ton humble Clement,
Par ton Marot, le poete gallique,
Qui s'en vient veoir le pays Italique,
Pour quelque tems : si entre cy et là
Te peult servir ma plume, et si elle a
Sçavoir qui plaise à ta Majesté haulte,
Croy que plus tost l'eau du Pau fera faulte
A contre val ses undes escouller,
Que ceste plume à s'estendre et voller

Là où le vent de tes commandements
La poulsera; mesme les elements
Lairront plus tost leur nature ordonnée;
Car l'Eternel me l'a (certes) donnée
Pour en louer premierement son nom,
Puis pour servir les princes de renom,
Et exalter les princesses d'honneur,
Qui, au plus hault de fortune et bon heur,
S'humilier de cueur sont coùstumieres,
Auquel beau reng tu marches des premieres.

XLIII

AU ROY, DU TEMPS DE SON EXIL A FERRARE

(1535)

Je pense bien que ta magnificence,
Souverain Roy, croyra que mon absence
Vient par sentir la coulpe qui me poinct
D'aucun mesfaict, mais ce n'est pas le poinct.
Je ne me sens du numbre des coulpables,
Mais je sçais tant de juges corrumpables
Dedans Paris, que, par pecune prinse,
Ou par amys, ou par leur entreprinse,
Ou en faveur et charité piteuse
De quelque belle humble solliciteuse,
Ilz saulveront la vie orde et immunde
Du plus meschant et criminel du monde;
Et au rebours, par faulte de pecune,
Ou de support, ou par quelque rancune,
Aux innocentz ilz sont tant inhumains,
Que content suis ne tomber en leurs mains.
Non pas que tous je les mette en un compte;
Mais la grand' part la meilleure surmonte,
Et tel merite y est auctorisé
Dont le conseil n'est ouy, ne prisé.
Suyvant propos, trop me sont ennemys
Pour leur Enfer, que par escript j'ay mis,

Où quelque peu de leurs tours je descœuvre.
Là me veulton grand mal pour petit œuvre.
Mais je leur suis encor plùs odieux
Dont je l'osay lire devant les yeulx
Tant clair voyants de ta Majesté haulte,
Qui a pouvoir de reformer leur faulte.
Bref, par effect, voire par foys diverses,
Ont declairé leurs voluntez perverses
Encontre moy : mesmes un jour ilz vindrent
A moy malade, et prisonnier me tindrent,
Faisant arrest sus un homme arresté
Au lict de mort, et m'eussent pis traicté,
Si ce ne fust ta grand' bonté, qui à ce
Donna bon ordre avant que t'en priasse,
Leur commandant de laisser choses telles,
Dont je te rends graces trèsimmortelles.
Autant comme eulx, sans cause qui soit bonne,
Me veult de mal l'ignorante Sorbonne :
Bien ignorante elle est d'estre ennemye
De la trilingue et noble academie
Qu'as erigée. Il est tout manifeste,
Que là dedans, contre ton vueil celeste,
Est deffendu qu'on ne voyse allegant
Hebrieu, ny Grec, ny Latin elegant,
Disant que c'est langage d'heretiques.
O povres gens, de sçavoir tous etiques,
Bien faictes vray, ce proverbe courant :
« Science n'a haineux que l'ignorant. »
Certes, ô Roy, si le profond des cueurs
On veult sonder de ces sorboniqueurs,
Trouvé sera que de toy ilz se deulent.
Comment, douloir ! Mais que grand mal te veulent
Dont tu as faict les lettres et les arts
Plus reluysans que du temps des Cesars;
Car leurs abus veoit on en façon telle.
C'est toy qui as allumé la chandelle
Par qui maint œil voit mainte verité
Qui soubz espesse et noire obscurité
A faict tant d'ans icy bas demourance;
Et qu'est il rien plus obscur qu'ignorance?

Eulx et leur court, en absence et en face,
Par plusieurs foys m'ont usé de menace,
Dont la plus douce estoit en criminel
M'executer. Que pleust à l'Eternel,
Pour le grand bien du peuple desolé,
Que leur désir de mon sang fust saoulé,
Et tant d'abuz dont ilz se sont munis
Fussent à clair descouverts et punis!
O quatre fois et cinq fois bien heureuse
La mort, tant soit cruelle et rigoureuse,
Qui feroit seule un million de vies
Soubz telz abus n'estre plus asservies!
Or à ce coup il est bien evident
Que dessus moy ont une vieille dent,
Quand, ne povant crime sur moy prouver,
Ont trèsbien quis, et trèsbien sceu trouver,
Pour me fascher, briefve expedition,
En te donnant maulvaise impression
De moy, ton serf, pour après à leur ayse
Mieulx mettre à fin leur volunté maulvaise;
Et pour ce faire, ilz n'ont certes eu honte
Faire courir de moy vers toy maint compte,
Avecques bruict plein de propos menteurs,
Desquelz ilz sont les premiers inventeurs.
De Lutheriste ilz m'ont donné le nom.
Qu'à droict ce soit, je leur responds que non.
Luther pour moy des cieulx n'est descendu,
Luther en croix n'a point esté pendu
Pour mes pechez; et, tout bien advisé,
Au nom de luy ne suis point baptizé :
Baptizé suis au nom qui tant bien sonne
Qu'au son de luy le Pere eternel donne
Ce que l'on quiert : le seul nom soubs les cieulx
En et par qui ce monde vicieux
Peult estre sauf; le nom tant fort puissant
Qu'il a rendu tout genouil fleschissant,
Soit infernal, soit celeste ou humain;
Le nom par qui du seigneur Dieu la main
M'a preservé de ces grandz loups rabis,
Qui m'espioient dessoubs peaulx de brebis.

O seigneur Dieu, permettez moy de croire
Que reservé m'avez à vostre gloire.
Serpens tortus et monstres contrefaicts,
Certes, sont bien à vostre gloire faicts.
Puis que n'avez voulu donc condescendre
Que ma chair vile ayt esté mise en cendre,
Faictes au moins, tant que seray vivant,
Que vostre honneur soit ma plume escrivant;
Et si ce corps avez predestiné
A estre un jour par flamme terminé,
Que ce ne soit au moins pour cause folle,
Ainçoys pour vous et pour vostre parolle;
Et vous supply, pere, que le tourment
Ne luy soit pas donné si vehement
Que l'ame vienne à mettre en oubliance
Vous, en qui seul gist toute sa fiance;
Si que je puisse, avant que d'assoupir,
Vous invoquer jusque au dernier souspir.
Que dy je? Où suis je? O noble roy Françoys,
Pardonne moy, car ailleurs je pensois.
Pour revenir doncques à mon propos,
Rhadamanthus avecques ses suppostz
Dedans Paris, combien que fusse à Bloys,
Encontre moy faict ses premiers exploicts,
En saysissant de ses mains violentes
Toutes mes grandz richesses excellentes
Et beaulx tresors d'avarice delivres,
C'est asçavoir, mes papiers et mes livres
Et mes labeurs. O juge sacrilege,
Qui t'a donné ne loy ne privilege
D'aller toucher et faire tes massacres
Au cabinet des sainctes Muses sacres?
Bien est il vray que livres de deffense
On y trouva : mais cela n'est offense
A un poete, à qui on doit lascher
La bride longue, et rien ne luy cacher,
Soit d'art magic, necromance ou cabale;
Et n'est doctrine escripte ne verbale
Qu'un vray poete au chef ne deust avoir,
Pour faire bien d'escrire son devoir.

Sçavoir le mal est souvent prouffitable,
Mais en user est tousjours evitable.
Et d'autre part, que me nuist de tout lire?
Le grand donneur m'a donné sens d'eslire
En ces livretz tout cela qui accorde
Aux sainctz escriptz de grace et de concorde,
Et de jecter tout cela qui differe
Du sacré sens, quand près on le confere;
Car l'Escripture est la touche où l'on treuve
Le plus hault or. Et qui veult faire espreuve
D'or quel qu'il soit, il le convient toucher
A ceste pierre, et bien près l'approcher
De l'or exquis, qui tant se faict paroistre,
Que, bas ou hault, tout autre faict congnoistre.
Le juge donc affecté se monstra
En mon endroict, quand des premiers oultra
Moy, qui estois absent et loing des villes,
Où certains folz feirent choses trop viles
Et de scandale, hélas! au grand ennuy,
Au detriment et à la mort d'autruy.
Ce que sçachant, pour me justifier,
A ta bonté je m'osay tant fier
Que hors de Bloys party pour à toy, Syre,
Me presenter. Mais quelcun me vint dire :
« Si tu y vas, amy, tu n'es pas sage;
Car tu pourrois avoir maulvais visage
De ton seigneur. » Lors, comme le nocher
Qui pour fuyr le peril d'un rocher
En pleine mer se destourne tout court,
Ainsi, pour vray, m'escartay de la Court,
Craignant trouver le peril de durté
Où je n'euz onc fors doulceur et seurté.
Puis je sçavois, sans que de faict l'apprinse,
Qu'à un subject l'œil obscur de son prince
Est bien la chose en la terre habitable
La plus à craindre et la moins souhaitable.
Si m'en allay, evitant ce danger,
Non en pays, non à prince estranger,
Non point usant de fugitif destour,
Mais pour servir l'autre Roy à mon tour,

Mon second maistre, et ta sœur son espouse,
A qui je fuz, des ans a quatre et douze,
De ta main noble heureusement donné.
  Puis tost après, royal chef couronné,
Sçachant plusieurs de vie trop meilleure
Que je ne suis estre bruslez à l'heure,
Si durement que mainte nation
En est tombée en admiration,
J'abandonnay, sans avoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratissime
A son poete, et en la delaissant,
Fort grand regret ne vint mon cueur blessant.
Tu ments, Marot; grand regret tu sentis,
Quand tu pensas à tes enfans petis.
  En fin passay les grandz froides montaignes,
Et vins entrer aux Lombardes campaignes :
Puis en l'Italie, où Dieu, qui me guidoit,
Dressa mes pas au lieu où residoit
De ton clair sang une princesse humaine,
Ta belle sœur et cousine germaine,
Fille du roy tant crainct et renommé,
Pere du peuple aux chroniques nommé.
  En sa duché de Ferrare venu,
M'a retiré de grace, et retenu,
Pource que bien luy plaist mon escripture,
Et pour autant que suis ta nourriture.
  Pourquoy, ô Syre, estant avecques elle,
Conclure puis d'un franc cueur et vray zelle
Qu'à moy ton serf ne peult estre donné
Reproche aucun que t'aye abandonné,
En protestant, si je perds ton service,
Qu'il vient plus tost de malheur que de vice.

XLIV

AULTRE ESPITRE DE MAROT QUI MANDOIT AUX DAMOYSELLES

Treschères seurs, joinctes par charité,
Le nom des vrays amans de verité

Sonne tant mal aux oreilles de ceulx
Qui de l'oyr sont plus que paresseux,
Qu'en plusieurs lieulx de ce fol monde icy
On ne les veult oyr ne voir aussi.
Les ungs souvant par poyne on persecute,
D'aultres, helas ! par mort on essecute,
Les ungz souvant chassés de leur pays,
Les aultres sont aborrés et hays
De leurs parens. Pour tout cella, mes dames,
Flechir ne fault : plustot doit en vos ames
Croistre la foy, voire a chascun qui l'a.
Considerant que Jesus pour cella
Nous aconplit ses parolles escriptes :
Car tous ses maulx et poynes que j'édictes
Promist aux siens par son non précieulx :
Mais leur loyer certes est gran es cieulx :
Et pour apprandre aux autres à souffrir,
Droit à la croix premier se vint offrir.
Au serviteur n'est pas bessoing qu'il failhe
Se repouser, quand le maistre travailhe.
Il a premier vérité découverte,
Aussi premier la poyne il a soufferte :
Et tous ceulx là qui contre luy diront,
Poyne au jourduy comme luy souffriront.
Mais la cher seulle endure cette poyne,
Car l'ame franche est de foy toute pleine,
Et de liesse en se corps tant ravye
Par ferme espoir de la segonde vie,
Que les bruleurs, juges et députés,
Sont mille fois plus que eulx persécutés
Par la collere ardante de laquelle
Mettent à mort l'inocente sequelle
Du grant seigneur, qui s'abatz tout avise,
Et se rit d'eux et de leur entreprise.
Certes, mes seurs, ce torment viollent
Est de Jésus ce triumphe exellant :
Vous pouves bien escripre, dire ou chanter,
Vous pouves bien hardyment vous vanter
Qu'avant mourir vous aves veu sur terre
Crist triumpher, puys qu'on luy fait la guerre,

Guerre je dis, car, à chascune fois
Que luy seul veult eslever sa voix,
Les homes lors de leur nature menteurs,
Jaloux des loix dont ils sont inventeurs,
Luy courent sus, cuydant par fasson telle
Faire mourir une chose immortelle.
En vérité, filhes de Dieu aymées,
De tant de croix que j'ay icy nommées
Le seigneur Dieu m'en a plusieurs offertes
Que je n'ay pas comme devoir souffertes,
Et de rechief me convyent recepvoir
Par ton sainct nom le mal de ne vous veoir :
Car, pour le bruyct que j'ai, mes seurs benignes,
D'estre contraire aux humaines doctrines,
On a de moy oppynion mauvaise
En vostre court, qui m'est ung dur malaise :
Lequel a fait, come pouvez panser,
Que d'aller là ne ouse menasser :
Dont à mon Dieu toute gloire je donne,
Puys que le mal vient de cause cy bonne :
Le suppliant, pour ma lectre finir,
Vouloir tousjours aulmenter et tenir
La foy en vous, que j'estyme deux roses
Entre buissons et espines encloses.

XLV

EPISTRE PERDUE AU JEU CONTRE MADAME DE PONS

(1535)

Dame de Pons, Nymphe de Parthenay,
Pardonne moy si ceste carte n'ay
Paincte de fleurs à Minerve duysantes
Et pour ton sens contenter suffisantes;
Ma Muse est bien pour satisfaire habile
Aucuns esprits; mais trop se sent debile
Pour toy, qui as lettres et bon sçavoir
Autant ou plus que femme puisse avoir,

Avecques œil pour veoir subit les fautes
Et discerner choses basses des hautes.
   Bien est il vray que ton cueur scait user
D'une bonté de fautes excuser,
Et de donner aux œuvres bien dictées,
En temps et lieu, louanges meritées.
Mais je sens bien que l'heure est advenue
Qu'en cest escrit de promesse tenue
Plus de besoin de ton excuse auray
Que de bon los meriter ne sçauray,
Et me suis veu (il n'en faut point mentir)
D'avoir promis prest à me repentir;
Car dès qu'en main la plume je vins mettre,
A peine sceu forger le premier metre,
Et commençay à dire et à penser :
« Presumptueux, que veux tu commencer?
Faut il qu'à honte acquerir tu t'amuses,
D'escrire ainsi à l'une des neuf Muses? »
   Ce neantmoins, pour promesse tenir,
Ne me suis sceu d'escrire contenir;
Mais t'escrivant (ô noble esprit bien né)
Trouvé me suis tout ainsi estonné
Qu'un villagois simple et pusillanime
Qui parle en craincte à un Roy magnanime.
   D'autre costé, pour mon epistre orner,
Je ne sçaurois quel propos enfourner.
De te parler de science latine,
D'en deviser près de toy ne suis digne;
Te deviser des amoureux soulas,
C'est temps perdu : tu aymes trop Pallas;
Chanter la guerre et des armes la mode,
A ton mary la chose est plus commode;
De tes vertus bien blasonner et paindre,
Taire vaut mieux que n'y pouvoir attaindre.
Parquoy à droit devant toy je m'accuse
Que cecy n'est Epistre, mais excuse;
Cecy (pour vray) n'a merité le titre
D'Envoy, de Lay, d'Elegie ou d'Epistre;
Mais s'il te plaist, nonobstant sa basseur,
Le recevoir en gré sous la douceur

Qui est en toy par nayve coustume,
J'estimeray avoir faict un volume.
Reçoy le donc en gré, je te supplie,
Et, l'ayant leu, ne le perds, mais le plie
Pour le garder : au moins, quand ce viendra,
Que serai mort, de moi te souviendra.
Et si d'icy à grand temps et long aage
Du tien Clement se tient aucun langage
Là où seras, par maniere de rire
Aux assistans pourras conter et dire
(Qui ne sera pour moy un petit heur)
Comment jadis fut bien ton serviteur;
Et pour tesmoin de ce que leur diras,
Ce mien escrit sur l'heure produiras,
En leur disant : « Quand Marot m'escrivoit
Ces vers icy, à Ferrare il vivoit,
Là où j'estois, et lors à grande outrance
Le povre gars estoit banni de France,
Par le pourchas d'aucuns ayans envie
De quoy Vertu perpetuoit sa vie;
Dont il trouvoit sa perte et son soucy
Moins ennuyeux. » Leur conteras aussi
Comment durant ceste mienne destresse
Tous deux servions une mesme maistresse,
Fille de France, et duchesse Renée,
Au gré de qui semble que tu sois née.
Mille autres cas, mille autres bons propos,
Quand seras vieille, et chez toi à repos,
Dire pourras de moy à l'advenir,
S'il t'en souvient; et pour t'en souvenir,
De bon cueur laisse à la tienne excellence
Ceste escriture, où j'impose silence.

XLVI

A ALEXIS JURE, DE QUIERS EN PIEDMONT

(1535)

Amy Jure,
Je te jure
Que desir,
Non loysir,
J'ay d'escrire.
Or de dire
Que tes vers
Me sont verts,
Durs, ou aigres,
Ou trop maigres,
Qui l'a dit
A mesdict :
Toutesfoys
Je m'en voys
Dire en sens
Que j'en sens.
Ton vouloir
Faict valoir
Tes escripts,
Que j'ay pris
En gré comme
Si docte homme
Chastelain,
Ou Alain,
Les eust faicts.
De leurs faicts
Sans reproches
Tu n'approches;
Mais il fault
Ton deffault
Raboter,
Pour oster
Les gros nœudz
Lourds et neufz
Du langage
Tout ramage,
Et que limes,
Quant tu rithmes,
Tes mesures
Et cesures.
Alors maistre
Pourras estre,
Car ta veine
N'est point vaine;
Mais d'icelle
Le bon zele
D'amytié
La moytié
Plus j'estime
Que ta rithme,
Qui un jour
A sejour
Sera faicte
Plus parfaicte.
Cependant,
Attendant
Que te voye,
Je t'envoye
Jusque en France
Asseurance
Que je quiers
Congnoissance
D'un de Quiers.

XLVII

AU SEIGNEUR DU PAVILLON

MICHEL MAROT, FILZ DE CLEMENT MAROT, SALUT

A mon retour du pays de Ferrare,
Par Chambery le chemin s'adressant,
J'ai trouvé, certe, une chose bien rare,
Au cabinet de mon pere Clement.
Car, revolvant ses escrits pour les lire,
Trop me nuysoyent et n'appaisoient mon ire,
Si n'eusse veu epistre de sa veine,
Qui s'adressoit à son amy Antoine,
Dont mieux que moy entendras le dessein :
Telle est la lettre escrite de sa main.

XLVIII

LETTRE DE CLEMENT MAROT

PAR LUI ENVOYÉE DE FERRARE

A SON AMY ANTOINE COUILLART

SEIGNEUR DU PAVILLON LEZ LORRIS EN GASTINOYS[1]

(1538)

O mon amy Antoine,
N'est jour que me souvienne
Du souverain recueil
Que tu feiz à Clement;
Mais se réjouissant
Tost commença son dueil.
Car lors que je te vei,
Repassant à Lorri,
Venant de Vau Luisant,

1. L'authenticité de cette pièce peut au moins paraitre douteuse.

M'en retournai à Blois,
Où je fu des jours trois,
Aux dames devisant.
  Là vint un postillon,
Qui m'apportoit guignon,
Me suivant à la trace,
A la seule parole
D'une femme trop folle;
Maudite soit sa race.
  De cela adverti,
Soudain de là parti,
Car j'avoi fait serment
Ne retourner en Court,
Ce n'estoit mon plus court
De le faire autrement.
  Je passay donc Tharare,
Pour venir à Ferrare
Trouver la sœur du Roy.
La divine princesse
M'a faict bonne caresse;
O que fusse avec moi !
  Si tu vas à la Court,
Escri le moy tout court,
Ensemble des nouvelles :
J'y fi peu de sejour,
Mais j'en sçeu pour un jour
Qui n'estoient gueres belles.
  La Royne de Navarre
Me donna le bon arrhe
Qu'en passant tu me vei,
Pour me faire monter
Et soudain devaller
Les monts jusques icy.
  La benigne Princesse,
Excellente deesse,
De toutes le mirouer,
Print mon fils pour son page;
C'estoit le meilleur gage,
Qu'eusse peu luy trouver.
  O que sa fille unique

Donne à la republique
Un merveilleux espoir,
Plein de divinité
En sa virginité,
Que desire reveoir.
Ce fils, pour sa jeunesse,
A sa grande hautesse
J'ay bien recommandé :
S'il fait ce qu'il propose,
Et que Dieu le dispose,
Il en sera aydé.
Or puis que le cognois,
Je te pri, si le vois,
Luy donner ce motet
De poursuivre la veine
Du pere à toute peine,
Et qu'il ne soit muet.
Fay de moy mention,
Recommandation,
A ce bon gros Tartas;
De peur de se blesser
Ou bien de s'offenser,
Qu'il marche petit pas.
Si j'avois du papier
De rames un millier,
Et qu'il ne fust trop tard,
Comme à mon amy seur,
T'escrirois de bon cœur,
Adieu donc, mon Couillart.

XLIX

DU COQ A L'ASNE. A LYON JAMET

(1535)

Puis que respondre ne me veulx,
Je ne te prendray aux cheveulx,
Lyon : mais, sans plus te semondre,

Moymesme je me veulx respondre,
Et seray le prebstre Martin.
  Ce Grec, cest Hebreu, ce Latin,
Ont descouvert le pot aux roses :
Mon Dieu, que nous verrons de choses,
Si nous vivons l'aage d'un veau !
  Et puis, que dict on de nouveau?
Quand part le Roy? aurons nous guerre?
O la belle piece de terre !
Il la fault joindre avec la mienne.
Mais pourtant la Bohemienne
Porte toujours un chapperon.
  Ne donnez jamais l'esperon
A cheval qui voluntiers trotte.
D'où vient cela que je me frotte
Aux coursiers, et suis toujours rat?
  Ilz escument comme un verrat
En pleine chaire, ces cagots,
Et ne preschent que des fagots
Contre ces povres heretiques.
  Non pas que j'oste les practiques
Des vieilles qui ont si bon cueur :
Car, comme dit le grand mocqueur,
Elles tiennent bien leur partie.
  C'est une dure departie,
D'une teste et d'un eschafault,
Et grand' pitié quand beauté fault
A cul de bonne voulunté.
  Puis vous sçavez, *Pater sancte*,
Que vostre grand povoir s'efface :
Mais que voulez vous que j'y face?
Mes financiers sont tous peris,
Et n'est bourreau que de Paris,
Ny long procès que dudict lieu.
  Si ne feis je jamais l'Adieu
Qui parle de la Pauthonnière.
Vray est qu'elle fut buysonniere,
L'escole de ceulx de Pavie.
Fy de l'honneur, vive la vie,
Vive l'amour, vivent les dames !

Toutesfoys, Lyon, si les ames
Ne s'en vont plus en Purgatoire,
On ne me sçauroit faire acroire
Que le pape y gaigne beaucoup.
A la campaigne, acoup, acoup,
Hau, capitaine Pinsemaille !
Le Roy n'entend point que merdaille
Tienne le rang des vieilz routiers.
Et puis dictes que les moustiers
Ne servent point aux amoureux !
Bonne macquerelle pour eulx
Est umbre de devocion.
C'est une bonne caution
Que Monsieur de la Moriniere.
En ce temps là vint la maniere
De se paindre avecques des fards.
Syre, ce disent ces caphards,
Si vous ne bruslez ces mastins,
Vous serez un de ces matins
Sans tribut, taille ne truage.
Qui diable feit le *Cocuage*
Des Parisiens, l'autre esté?
Pour le moins, si j'y eusse esté,
On eust dict que c'eust esté moy.
Touche là ; je suis en esmoy
Des froidz amys que j'ay en France;
Mais je trouve que c'est outrance
Que l'un a trop et l'autre rien.
Est il vray que ce vieil marrien
Marche encores dessus espines,
Et que les jeunes tant pouppines
Vendent leur chair cher comme cresme?
S'il est vray, adieu le caresme
Au concile qui se fera;
Mais Romme tandis bouffera
Des chevreaulx à la chardonnette.
Attache moy une sonnette
Sur le front d'un moyne crotté,
Une oreille à chaque costé
Du capuchon de sa caboche :

Voyla un sot de la Bazoche
Aussi bien painct qu'il est possible,
De sorte qu'on feroit un crible
De tous les trous qui s'abandonnent
A ceulx qui les richesses donnent.
J'ay flux, contreflux, carte amont.
Dieu pardoint au povre Vermont;
Il chantoit bien la basse contre,
Et les marys, la malencontre,
Quand les femmes font le dessus.
Asçavoir mon, si les bossus
Seront tous droicts en l'autre monde?
Je le dy pource qu'on se fonde
Trop sus Venus et sus les vins,
Parquoy je ne veulx qu'aux devins
Personne sa fiance mette.
Or ça, le livre de Flammette,
Formosum pastor, Celestine,
Tout cela est bonne doctrine,
Et n'y a rien de deffendu.
Icy gerra, s'il n'est pendu,
Ou si en la mer il ne tombe,
Monsieur qui a dressé sa tumbe
Avant que d'estre trépassé.
Fault il pour un verre cassé
Perdre pour vingt ans de service?
Non, Monsieur, non, ce n'est pas vice
Que simple fornication;
J'en feray la probation
Par une cotte violette
Que donna la teste follette,
Autrement le dieu des procès,
Au moyen de quoy trop d'excès
Sont engendrez de tant de festes.
En effect, c'estoient de grandz bestes
Que les regens du temps jadis :
Jamais je n'entre en paradis
S'ilz ne m'ont perdu ma jeunesse.
Mais comment se porte l'asnesse
Que tu sçais, de Jérusalem?

S'elle veult mordre, garde l'en;
Elle parle comme de cyre.
Vous dictes vray de cela, Syre
Une estrille, une faulx, un veau.
C'est à dire : estrille Fauveau,
En bon rebus de Picardie.
  Lyon, veulx tu que je te dise?
Je me trouve dispost des levres;
Et d'autres bestes que les chevres
Portent barbe grise au menton.
Je ne dy pas que Melanchthon
Ne declare au roy son advis;
Mais de disputer vis à vis,
Nos maistres n'y veulent entendre,
Combien que la jeunesse tendre,
Soit par tout assez mal apprinse.
  Tu ne sçais pas? Thunis est prinse,
Triboulet a freres et sœurs,
Les Angloys s'en vont bons danseurs,
Les Allemands tiennent mesure.
  On ne preste plus à usure,
Mais tant qu'on veult à interest.
  A propos de Perceforest,
Lit on plus Artus et Gauvain?
Il a prins l'Evangile en vain,
Le punais, et s'en est faict riche :
Et puis s'efforce mettre en friche
La vigne et ses petits bourgeons.
  Tout beau! je vous pry, ne bougeons :
Vous dictes que ce fut jeudy.
Non fais, non, voycy que je dy :
Je dy qu'il n'est point question
De dire j'allion, ne j'estion,
Ny se renda, ny je frappy :
Tesmoing le comte de Carpy.
Qui se feit moyne après sa mort.
  Laisse moy là, qui rit et mord,
Et demande au petit Roger
Si ceulx que l'on feit desloger
Hors des villes cryoient *Campos*.

Vrayment, puis qu'il vient à propos,
Je vous en veulx faire le compte.
Elles n'osent dire vicomte,
Vigueur, vicourt ni vilevé :
Leur petit bec seroit grevé,
En danger d'estre trop fendues.
On dict que les nonnains rendues
Donnent gentilment la verolle.
D'estre bruslé pour la parole,
Je te pry, ne soys point couart;
Mais pour la foy de Billouart
Laisse mourir ces sorbonistes.
Raison : La glose des legistes
Lourdement gaste ce beau texte.
Pour ceste cause je proteste
Que l'Antechrist succumbera;
Au moins que de bref tombera
Sur Babylonne quelque orage.
Marguerite de franc courage
N'a plus ses beaulx yeulx esblouys.
Dieu gard la fille au roy Loys,
Qui me reçoit quand on me chasse.
Voulez vous preferer la chasse
Au vol du milan suspendu?
Si Dieu ne l'avoit deffendu,
Et je fusse en mon advertin,
Je donrois quinze à l'Aretin,
Et si gaignerois la partie.
La court en sera advertie,
D'un tas de gros asnes, ou yvres,
Qui font imprimer leurs sots livres
Pour acquerir bruit d'estre veaulx.
A Fleury sont les bons naveaulx,
Les richesses en ces prelatz.
Et puis c'est tout, je suis tant las
Que quatorze archiers de la garde
Me battroient à la halebarde.
Quant au Palays, tousjours il grippe.
Adieu vous dy, comme une trippe.

L

LYON JAMET A MAROT

SUSCRIPTION

Va, lettre, va, va t'en à l'adventure
Dioict à Clement, et s'il en fait lecture
Records toy de luy faire semonse
Joyeusement de te donner reponse.

Mais voirement, amy Clement,
Tout clairement dy moy comment
Tant et pourquoy tu te tiens coy
D'escrire à moy, qui suis à toy?
T'ay je laissé par le passé?
T'ay je offensé ou courroussé?
Ay je à ton dict et intendict,
En faict ou dict, rien contredict?
Ay je à ton nom donné renom
Autre que bon? Tu sçais que non,
Ny ne vouldrois et ne sçauroys,
Tant sont tes droicts justes et droicts.
Devant les yeux de tous les Dieux
Et demy Dieux, jeunes et vieulx,
J'atteste et jure et en rejure
Qu'aucune injure ou malle augure,
Nul laps de temps ne lieux distans,
Escripts latents ne vieulx Satans,
N'ont peu avoir force et povoir
De concevoir, c'est assavoir,
Un seul congé qu'aye songé,
En son plongé, d'avoir changé,
Ne rien osté, de mon costé,
En loyauté et feauté,
De nostre amour, pas un seul tour,
Depuis le jour de ton retour;
Mais tant s'en fault qu'un tel deffault
En froid ou chault ayt faict le sault

En mon pourpris, que n'ays repris,
Qui ne t'a pris, pour un grand prix.
  Or donc, amy de ton amy,
Qui ennemy n'a un demy,
Que veux tu dire? Est ce pour rire
Que de prescrire et interdire
Une amour vieille? O grand merveille!
Quand je sommeille, elle m'esveille
Et dys ainsi : « Dieu! qu'est ce cy?
Cest homme icy est il transy?
Ses bons esprits, ses beaux escripts,
De si haut prix, sont ilz prescripts?
Son cueur humain tant pur et plain
De bon levain, changé de main
Auroit il bien, pour quelque bien,
Qu'il se veoit sien? Je n'en croy rien,
Car les effects de ses beaulx faicts
N'ont esté faicts si contrefaicts.
Et quant et quant il m'ayme tant
Que, luy estant bien mal contant,
Il ne sçauroit quant il vouldroit,
Or qu'il eust droict en mon endroict,
Sans ressentir ne consentir,
Sans en mentir, à moy martyr;
Car sçait il pas que tous noz pas
Et tous noz cas sont par compas
Comptez, nombrez et denombrez,
Puis obombrez et adombrez?
Si faict, si faict. Bien il le sçait;
Le tout parfaict bien luy a faict
Veoir et comprendre et tant apprendre
Qu'il en peut vendre et en espendre;
Et davantage, il est de l'aage
Et du pelage où l'homme est sage
Ou jamais non. Et puis son nom
D'estre tout bon a le renom. »
  Or donc, Clement, tout clerement,
Bien seurement et promptement,
Escripts pourquoy tu te tiens coy
De tenir loy au second toy,

Qui est icy sans grand soucy,
La Dieu mercy et toy aussi.
C'est à Ferrare, au huictiesme an
De la sienne proscription;
Mais à la tienne intention
Que ce soit le dernier. Amen.

LI

A MADAME DE SOUBISE, PARTANT DE FERRARE POUR S'EN VENIR EN FRANCE

(1536)

Le cler soleil sur les champs puisse luire,
Dame prudente, et te vueille conduire
Jusques au pied de ta noble maison.
Il est certain que plus tost oraison
Pour ta demeure à Dieu je voudrois faire;
Mais puis que luy et le temps et l'affaire
Veulent tous trois que ta bonté desplace,
Monts et torrens te puissent faire place;
Dieu, tout au long de ton allée entière,
Soit en ta voye et dedans ta litiere,
Voire en ton cueur, à celle fin (Madame)
Que tout d'un train te garde corps et ame.
Or t'en va quand et où il te plaira;
Plus iras loing, plus nous en desplaira;
Et quand à moi, tu peux estre asseurée,
Tant que j'aurai en ce monde durée,
Que serai tien, non point seulement pource
Que, longtemps a, tu fuz première source
De bon recueil à mon pere, vivant,
Quand à la court du Roy fut arrivant,
Où tu estois adoncq la mieux aymée
D'Anne, par tout royne tant renommée;
Ne seulement pour autant que tu fis
Mesme recueil dernierement au filz
En ce pays, tellement que ta grace

Semble estre encline à ma petite race;
Mais pour autant que d'instinct de nature
Toy et les tiens aymez litterature,
Sçavoir exquis, vertus qui le ciel percent,
Arts liberaux, et ceux qui s'y exercent:
Cela, pour vrai, faict que trèsgrandement
Je te revere en mon entendement.
Or adieu donc, noble Dame, qui uses
D'honnesteté tousjours envers les Muses;
Adieu, par qui les Muses desolées
Souventesfois ont esté consolées;
Adieu qui voir ne les peut en souffrance;
Adieu la main qui de Flandre en la France
Tira jadis Jean Le Maire Belgeois,
Qui l'ame avoit d'Homere le Gregeois.
Retirez vous, neige et temps pluvieux,
De l'ennuyer ne soyez envieux.
Vien, le temps doulx; retire toy, la bise :
Ne fasche point madame de Soubize;
Assez elle a de fascheuse tristesse
D'abandonner sa dame et sa maistresse,
Assez d'ennuy elle a à son depart;
Assez aussi elle nous en depart.
Mais puis qu'il plaist à Dieu qu'il soit ainsi,
Fault prendre en gré. Sept ans a qu'es icy,
Dame trèsnoble et trente, ou à peu pres,
Que servie as et mere et fille après;
C'est bien raison que maintenant disposes
De ta maison, et que tu y reposes
Avecques Dieu le surplus de ton aage;
Ce te sera quasi nouveau mesnage,
Après tant d'ans. Donc t'y transporteras,
Et après toy honneur emporteras;
Avecques toy emporteras honneur,
De tes travaux principal guedonneur,
Et nous en brief sçaurons en ton absence
Dequoy servoit par deçà ta presence.

LII

A MONSEIGNEUR LE DAULPHIN, DU TEMPS DE SON DICT EXIL

En mon vivant, n'après ma mort avec,
Prince royal, je ne tournay le bec
Pour vous prier : or devinez qui est ce
Qui maintenant en prend la hardiesse?
Marot banny : Marot mis en requoy.
C'est luy sans autre; et sçavez vous pourquoy
Ce qu'il demande il a voulu escrire?
C'est pour autant qu'il ne l'ose aller dire.
Voyla le poinct, il ne fault pas mentir,
Que l'air de France il n'ose aller sentir :
Mais s'il avoit sa demande impetrée,
Jambes ne teste il n'a si empestrée,
Qu'il n'y volast. En vous parlant ainsi,
Plusieurs diront que je m'ennuye icy,
Et pensera quelque caffart pelé
Que je demande à estre rappelé;
Mais (Monseigneur) ce que demander j'ose
De quatre parts n'est pas si grande chose.
Ce que je quiers et que de vous espere,
C'est qu'il vous plaise au Roy vostre cher pere
Parler pour moy, si bien qu'il soit induict
A me donner le petit saufconduict
De demy an, que la bride me lasche.
Ou de six moys, si demy an luy fasche;
Non pour aller visiter mes chasteaulx,
Mais bien pour veoir mes petits Marotteaux,
Et donner ordre à un faix qui me poise;
Aussi affin que dire adieu je voyse
A mes amys et compaignons vieux :
Car vous sçavez, si fais je encores mieulx,
Que la poursuyte et fureur de l'affaire
Ne me donna jamais temps de ce faire.

Aussi affin qu'encor un coup j'accolle
La court du Roy, ma maistresse d'escolle.
Si je voy là, mille bonnetz ostez,
Mille bons jours viendront de tous costez;
Tant de Dieu gards, tant qui m'embrasseront,
Tant de salutz qui d'or point ne seront.
Puis ce dira quelque langue friande :
« Et puis, Marot, est ce une grand' viande,
Qu'estre de France estrangé et banny?
— Par Dieu, Monsieur, ce diray je, nenny. »
Lors que de chere et grandes accolées
Prendray les bons, laisseray les vollées.
« Adieu, Messieurs. — Adieu donc, mon mignon. »
Et cela faict, verrez le compaignon
Tost desloger : car mon terme sailly,
Je ne craindrois sinon d'estre assailly
Et empaulmé. Mais si le Roy vouloit
Me retirer, ainsi comme il souloit,
Je ne dy pas qu'en gré je ne le prinsse,
Car un vassal est subject à son prince.
Il le feroit s'il sçavoit bien comment
Depuis un peu je parle sobrement :
Car ces Lombards avec qui je chemine
M'ont fort appris à faire bonne mine;
A un mot seul de Dieu ne deviser,
A parler peu, et à poltronniser.
Dessus un mot une heure je m'arreste;
S'on parle à moy : je responds de la teste.
Mais, je vous pry, mon saufconduict ayons,
Et de cela plus ne nous esmayons;
Assez avons espace d'en parler
Si une foys vers vous je puis aller.
  Conclusion, royale geniture,
Ce que je quiers n'est rien qu'une escripture
Que chascun jour on baille aux ennemys;
On le peult bien octroyer aux amys.
Et ne fault ja qu'on ferme la Champaigne
Plus tost à moy qu'à quelque Jean d'Espaigne;
Car, quoy que né de Paris je ne sois,
Point je ne laisse à estre bon Françoys

Et si de moy, comme espere, l'on pense,
J'ay entreprins, pour faire recompense,
Un œuvre exquis, si ma Muse s'enflamme,
Qui maulgré temps, maulgré fer, maulgré flamme
Et maulgré mort, fera vivre sans fin,
Le roy Françoys et son noble Daulphin.

LIII

A CEULX QUI, APRÈS L'EPIGRAMME DU BEAU TETIN, EN FEIRENT D'AUTRES

(1535)

Nobles espritz de France poetiques,
Nouveaulx Phebus surpassant les antiques,
Graces vous rends dont avez imité,
Non un tetin beau par extremité,
Mais un blason que je feis de bon zelle
Sur le tetin d'une humble damoyselle.
En me suyvant vous avez blasonné,
Dont haultement je me sens guerdonné,
L'un, de sa part, la chevelure blonde;
L'autre le cueur, l'autre la cuisse ronde;
L'autre la main descripte proprement;
L'autre un bel œil deschiffré doctement;
L'autre un esprit cherchant les cieulx ouvers;
L'autre la bouche, où sont plusieurs beaulx vers;
L'autre une larme, et l'autre a faict l'oreille :
L'autre un sourcil de beauté nompareille.
C'est tout cela qu'en ay peu recouvrer.
Et si bien tous y avez sceu ouvrer,
Qu'il n'y a cil qui pour vray ne deserve
Un prix à part de la main de Minerve :
Mais du sourcil la beauté bien chantée
A tellement nostre Court contentée,
Qu'à son aucteur nostre princesse donne,
Pour ceste foys, de laurier la couronne,
Et m'y consens, qui point ne le congnois,

Fors qu'on m'a dict que c'est un Lyonnoys.
O Sainct Gelais, créature gentile,
Dont le sçavoir, dont l'esprit, dont le stile,
Et dont le tout rend la France honorée,
A quoy tient il que ta plume dorée
N'a faict le sien? Ce mauvais vent qui court
T'auroit il bien poulsé hors de la Court?
O Roy Françoys, tant qu'il te plaira, pers le,
Mais, si le pers, tu perdras une perle,
Sans les sus dictz blasonneurs blasonner,
Que l'Orient ne te sçauroit donner.
Or, chers amys, par maniere de rire
Il m'est venu voulunté de descrire
A contrepoil un tetin, que j'envoye
Vers vous, affin que suyviez ceste voye.
Je l'eusse painct plus laid cinquante foys,
Si j'eusse peu; tel qu'il est, toutesfoys,
Protester veulx, affin d'éviter noyse,
Que ce n'est point un tetin de Françoyse,
Et que voulu n'ay la bride lascher
A mes propos pour les dames fascher;
Mais voluntiers, qui l'esprit exercite,
Ores le blanc, ores le noir recite,
Et est le painctre indigne de louange
Qui ne sçait paindre aussi bien diable qu'ange.
Après la course il fault tirer la barre;
Après bemol fault chanter en becarre.
Là donc, amys, celles qu'avez louées,
Mieulx qu'on a dict de beauté sont douées;
Parquoy n'entends que vous vous desdiez
Des beaulx blasons à elles dediez,
Ains que chascun le rebours chanter vueille,
Pour leur donner encores plus grand' fueille :
Car vous sçavez qu'à gorge blanche et grasse
Le cordon noir n'a point maulvaise grace.
Là donc, là donc, poulsez, faictes merveilles
A beaulx cheveulx et à belles oreilles!
Faictes les moy les plus laidz que l'on puisse;
Pochez cest œil, fessez moy ceste cuysse;
Descrivez moy en style espovantable

Un sourcil gris, une main detestable;
Sus, à ce cueur, qu'il me soit peladé
Mieulx que ne fut le premier collaudé;
A ceste larme, et pour bien estre escripte,
Deschiffrez moy celle d'un hypocrite;
Quant à l'esprit, paingnez moy une souche,
Et d'un taureau le mufle, pour la bouche.
Brief, faictes les si horribles à veoir,
Que le grand diable en puisse horreur avoir.
Mais, je vous pry, que chascun blasonneur
Vueille garder en ses escriptz honneur;
Arriere motz qui sonnent salement .
Parlons aussi des membres seulement
Que l'on peult veoir sans honte descouvers,
Et des honteux ne souillons point nos vers :
Car quel besoing est il mettre en lumiere
Ce qu'est nature à cacher coustumiere?
Ainsi ferez pour à tous agréer,
Et pour le Roy mesmement recréer,
Au soing qu'il a de guerre ja tyssue,
Dont Dieu luy doint victorieuse yssue.
Et pour le prix, qui mieulx faire sçaura,
De verd lierre une couronne aura,
Et un dixain de Muse Marotine,
Qui chantera sa louange condigne.

LIV

EPISTRE ENVOYÉE DE VENIZE A MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE PAR CLEMENT MAROT

Après avoir par mes jours visité
Cette fameuse et antique cité,
Où tant d'honneur et pompe sumptueuse
T'a esté faict, princesse vertueuse,
Je y ai trouvé que la fondacion
Est chose ėstrange et d'admiracion.

Quant au surplus, ce qui en est surmonte
Ce que loing d'elle au myeulx on en racompte,
Et n'est possible à citadins myeux faire
Pour à ce corps et à l'œil satisfaire.
Que plust à Dieu, ma tresillustre dame,
Qu'autant soigneux ilz fussent de leur ame.
Certes leurs faictz quasi font assavoir
Qu'une ame au corps ils ne cuident avoir,
Ou s'ilz en ont, leur fantaisie est telle
Qu'elle est ainsi comme le corps mortelle :
Dont il s'ensuit qu'ils n'eslèvent leurs yeulx
Plus hault ne loing que les terrestres lieux,
Et que jamays espoir ne les convye
Au grand festin de l'éternelle vie.
Advient aussi que de l'amour du proche
Jamays leur cueur partial ne s'aproche,
Et si quelcung de l'offenser se garde,
Crainte de peine et force l'en retarde.
Mays où pourra trouver siege ne lieu
L'amour du proche où l'on n'ayme poinct Dieu?
Et comment peult prendre racine et croistre
L'amour de Dieu, sans premier le cognoistre?
J'ay, des enfance, entendu affermer
Qu'il est besoing congnoistre avant qu'aymer :
Les signes clers, qui dehors apparoissent,
Font tesmoigner que Dieu point ne congnoissent :
C'est qu'en esprit n'adorent nullement
Luy qui est seul esprit totallement,
Ains par haulx chantz, par pompes et par mynes,
Qui est, mon Dieu, ce que tu abhomines :
Et sont encore ces pouvres citoyens
Pleins de l'erreur de leurs peres payens.
Temples marbrins y font, et y adorent
Image peintez qu'à grandz despens ilz dorent,
Et à leurs piedz ullans sont, gemissans,
Les pouvres, nudz, palles et languissans.
Ce sont, ce sont telles ymaiges vives
Qui de ces grans despenses excessives
Estre debvroient aornées et parées,
Et de nos yeulx les autres séparées :

Car l'Eternel les vives recommande
Et de fuir les mortes nous commande.
Ne convient il en reprendre que iceulx?
Hélas! madame, ilz ne sont pas tous seulz :
De ceste erreur tant creue et foisonnée
La chrestienté est toute empoisonnée :
Non toute, non : le Seigneur, regardant
D'œil de pitié ce monde caphardant,
S'est faict congnoistre à une grand partie,
Qui à luy seul est ores convertie.
O Seigneur Dieu, faictz que le demourant
Ne voyse pas les pierres adorant!
C'est ung abbus d'ydollastres sorty
Entre chrestiens plusieurs foys amorty,
Et remys sus tousjours pour l'avarice
De la paillarde et grande meretrice,
Avec qui ont faict fornicacion
Les Roys de terre, et dont la potion
Du vin public de son calice immonde
A si longtemps enyvré tout le monde.
Au residu, afin que cette carte
De son propos commancé ne s'escarte,
Sçavoir te faictz, Princesse, que deçà
Oncques Romain empereur ne dressa
Ordre public, s'il est bien regardé,
Plus grand, plus rond, plus beau, ne myeux gardé :
Ce sont, pour vray, grands et saiges mondains,
Meurs en conseil, d'executer soubdains,
Et ne voy rien en toutes leurs poulices
De superflu que pompes et delices :
Tant en sont plains que d'eux peu d'œuvres sortent
Sentans Celuy duquel le nom ilz portent :
D'avoir le nom de chrestien ont prins cure,
Puis sont vivans à la loy d'Epicure,
Faisans yeulx, nez et oreilles jouyr
De ce que l'on peult veoir, sentir et ouyr
Au gré des sens, et traictent ce corps comme
Si là gisoit le dernier bien de l'homme.
Mesmes parmy tant de plaisirs menus
Trop plus qu'ailleurs y triumphe Venus,

Venus y est certes plus reverée
Qu'au temps des Grecs en l'isle Citherée,
Car mesme renc de reputacion,
De liberté et d'estimation
Y tient la femme esventée et publicque
Comme la chaste, honnorable et pudicque,
Et sont enclins (ce disent) à aymer
Venuz, d'autant qu'elle est née de mer
Et que sur mer ilz ont naissance prise.
Disent aussi qu'ilz ont basti Venize,
Que Venize est de Venuz l'heritage,
Et que pour tant ilz luy doivent hommaige.
Voilà commant ce qui est deffendu
Est par deça permis et espendu.
Et t'escriproys, Princesse, bien encores
Des Juifz, des Turcs, des Arabes et Mores
Qu'on veoit icy, par trop, ung chascun jour,
Quel en est, las! quel en est le séjour!
De leurs palays et maisons autenticques,
De leurs chevaux de bronze tresantiques,
De l'arcenal, chose digne de poix,
De leurs canaulx, de leurs mules de boys,
Des murs sallez dont leur cité est close,
De leur grand place et de mainte autre chose :
Mays j'auroys peur de t'ennuyer, et puis
Tu l'as myeulx veu que escripre ne le puis.
Je t'escriprois aussi plus amplement
Du saige duc, et generallement
Des beaulx vieillardz, mays, madame et maîtresse,
Tu les congnois : si font ilz ta haultesse,
Ils sçavent bien que tu es, sans mentir,
Fille d'un Roy qui leur a faict sentir
Le grand pouvoir de son fort bras vainqueur
Et la noblesse et bonté de son cueur.
Par quoy clorrai ma lettre mal aornée,
Te suppliant, Princesse, deux fois née,
Te souvenir tendys que icy me tien,
De cestuy là que retiras pour tien,
Quant il fuyoit la fureur serpentine
Des ennemys de la belle Christine.

LV

TROISIEME EPISTRE DU COQ A L'ASNE
ENVOYÉE DE VENISE
LE DERNIER JOUR DE JUILLET 1536

De mon Coq à l'Asne dernier,
Lyon, ce malheureux asnier,
Fol, folliant, imprudent, indiscret
Et moins sçavant qu'un docteur en decret :
« Ha, ha ! dit-il, c'est grand oultraige
De parler d'un tel personnaige
Que moy ! En est il un au monde
En qui tant de sçavoir abonde? »
Et je respons ; « Ouy, ouy vrayement,
Et ne fut autre que Clement. »
Le latin, le grec et l'hebreux
Luy sont langaiges tenebreux :
Mais en françoys de Hurepoix,
Les beaulx écus d'or et du poids,
Et quelque latin de marmite,
Par Nostre Dame, je le quitte.
Pour vray il y est plus sçavant :
C'est raison qu'il voyse devant
Quand de sa proposition
Touchant la fornication,
Il vauldroit mieux la trouver bonne,
Qu'y besoigner comme en Sorbonne.
Mais le mocquant ne se contente,
Et a dict à ceulx de sa tente,
S'il nous peut quelques jours avoir,
Il employra tout son pouvoir
Pour nous faire brusler tous vifz,
De ma part je n'en suis d'avis
Et n'y sçaurois prendre plaisir.
Toutesfoys, s'il en a desir,
Quand il sera prest, qu'il me mande,

Et si j'y voys, que l'on me pende.
Tu dirois, mon amy Lyon,
Pour moy quelque *Fidelium*
Ou quelque creux *De profundis*
Pour me tirer à paradis.
Mais si trouvez qu'il soit ainsi
Qu'au partir de ce monde cy
Nous soyons saulvez ou damnez,
Ne dictes rien, et me donnez
Ce petit mot pour epitaphe,
Et que sur mon corps on le graphe :
Cy pend ce fol qui s'est rendu
A credit pour estre pendu.
Quant à celluy qui s'est fasché
Que me suis à luy attaché,
C'est un meschant fol et flatteur,
Insigne dissimulateur
Et vindicatif à oultrance;
Mais il ne veult que l'on le pense.
Je ne vouldrois de luy mentir,
Parquoy ne me puis repentir,
D'en avoir dit ce qui est vray;
Et s'il me poind, je descouvray
De plus grans cas qu'il a commis.
Qu'il ne face plus d'ennemys,
Il en a trop; qu'il vive bien,
Lors seray son amy, combien
Qu'il ne l'ait en rien merité,
Le traistre plein de vanité.
Mais Dieu vueille que l'on oublie
Ce que souffrons par sa folie;
Je suis trop loing pour le luy dire,
Qui me contrainct de le rescrire;
Et s'il dit plus en duplicquant,
Et pareillement quant et quant,
Que sçavant est: il est bien pris,
Car encor qu'il en soit repris
De tous, mesme de sa voysine,
Dont le mary faict bonne mine,
Il n'est possible qu'il s'en garde;

Chascun jour quand il se regarde,
Il est tout certain qu'il se voit.
Je suis despit qu'il n'y pourvoit;
Il est bon, entendez icy ;
J'en suis en merveilleux soucy.
Est ce de luy que j'ay escript?
Nenny non, c'est de l'Antechrist :
Ce n'est pas luy, et si ne sçay,
Il en a faict son coup d'essay.
Nommez le celuy qui s'en doubte;
Par mon *vitam* je n'y voy goutte.
Est ce point Juda ou Simon?
Non est; cy est; c'est il; c'est mon.
Or me croyez : c'est Barabas.
Prenez le, mettez le là bas.
Quel bruyct, quelle pitié, quelle honte !
Voilà ce qu'on nous en raconte.
Venez çà, que je parle à vous :
A ce qu'il vous dit : « Bran pour vous, »
Je le congnois, c'est un grand prestre;
Vous faillez : il le vouldroit estre,
Pourvu qu'il en eust arraché
Quelque abbaye ou evesché;
Mais sans bonnet sa teste nue
Est pour la mitre bien menue.
N'en parlez plus; par Dieu, c'est il;
Tout ce qu'il sçait n'est que babil;
Je n'en pourrois plus tant souffrir;
Voycy que je luy veulx offrir :
Luy bailler mon art et ma muse
Pour en user comme j'en use,
En me resignant son office,
Car je sens qu'elle m'est propice.
Faictes, si pouvez, qu'il se renge,
Je suis trèscontent de l'eschange.
L'estat est bon pour les affaires
De nous et nos petits confreres.
Si de mon art ne peult chevir,
Voicy dont il pourra servir.
On m'a promis qu'il a renom

De salpestre et poudre à canon
Avoir muny tout son cerveau.
Faites deux tampons de naueau
Et les luy mettez en la bouche,
Et puis après que l'on le couche
Tout de son long, et en l'oreille
Tout doulcement, qu'il ne s'esveille,
Gettez y pouldre pour l'esmorche,
Et gardez bien qu'il ne s'escorche;
Car d'un homme bien empesché
Seroit un regnard escorché;
Et cela faict, qu'on le depute
A servir d'une haquebute;
Jamais homme n'en parla mieulx.
Les tampons sortiront des yeulx,
Et feront un merveilleux bruyt,
Et si la fouldre les conduyt,
Ilz frapperont deux tout d'un coup;
Cela leur servira beaucoup
Pour les despescher de ces guerres.
Dessus, dessus à belles pierres,
Dessus ce gros vilain marault,
Qui a crié sur nous harault
Et nous a chassé du pays!
Nous estions assez esbahiz,
Lyon, il t'en peult souvenir,
Et n'estoit temps de revenir;
Il falloit chercher seureté
Au povre Clement : arresté
En propos estoit, à Bourdeaulx,
Par vingt ou quarante bedeaulx
Des seigneurs dudict parlement.
Je dy que je n'estois Clement,
Ny Marot, mais un bon Guillaume,
Qui pour le proufit du royaume
Portois en grande diligence
Pacquet et lettre de creance.
Je n'avois encores souppé,
Mais si tost que fus eschappé,
Je m'en allay un peu plus loing;

Par Dieu, il en estoit besoing;
Car pour un tel povre souldart
Que Marot, qui n'est point pendard,
Ne fut faicte si grand' poursuyte.
J'avois chascun jour à ma suyte
Gens de pied et gens de cheval;
Mais je fis tant par mon travail,
Et sur petits chevaulx legiers,
Que me mis hors de tous dangiers,
J'entens pourveu que je me tienne
Là où je suis en bonne estreine.
Si nous fussions demourés là,
Tel y estoit qui n'en parla
Jamais depuis qne j'en partis.
Ilz ont esté si bien rostis,
Qu'ils sont tous convertis en cendre.
Or jamais ne vous laissez prendre,
S'il est possible de fouyr,
Car après on vous peut ouyr
Tout à loysir et sans cholere;
Mais en fureur de tel affaire,
Il vault mieux s'excuser d'absence
Qu'estre bruslé en sa presence.
Des nouvelles de par deça :
L'autre jour quand il trespassa,
L'empereur, il ne l'estoit pas,
Et n'avoit pas passé le pas
Pour dire qu'il fut trespassé;
Il est bien vray qu'il est passé
De l'Italie en la Provence.
Les Françoys crient : Vive France!
Les Espagnols : Vive l'Empire!
Il n'y a pas pour tous à rire;
Le plus hardy n'est sans terreur.
N'est ce pas un trop grand erreur
Pour des biens qui ne sont que terre
De mener si horrible guerre?
Les gens d'armes sont furieux,
Chocquans au visage et aux yeux :
Il ne fault qu'une telle lorgne

Pour faire un gentilhomme borgne;
Il ne fault qu'un traict d'arbaleste
Passant au travers d'une teste
Pour estonner un bon cerveau;
J'aymerois autant estre un veau
Qui va droit à la boucherie
Que d'aller à telle tuerie.
C'est assez d'un petit boulet
Qui prend un souldard au collet
Pour le garder de jamais boire.
Fy, fy de mourir pour la gloire,
Ou, pour se faire grand seigneur,
D'aller mourir, au lict d'honneur,
D'un gros canon parmy le corps,
Qui passe tout oultre dehors!
Par ma foy, je ne vouldrois point
Qu'on gastast ainsi mon pourpoinct
Et la livrée du capitaine.
Hau, compagnon, prenez l'enseigne;
Celluy qui la portoit est bas.
Sang bieu! velà de beaulx esbas,
Voylà comment on s'y gouverne.
Dedans une bonne taverne
J'oserois entrer hardiment,
Où l'on ne frappe nullement.
C'est ainsi que Clement devise,
Vivant en paix dedans Venise.

LVI

QUATRIEME EPISTRE DU COQ A L'ASNE
A LYON JAMET

(1536)

Puisque sçais la rebellion,
Je ne t'en mande rien, Lyon;
De quoy diable sert la redicte?

Or donc la saincte chatemitte,
Ainsi que l'on dit par deçà,
A fait feu puis un moys en çà :
Quel bruict en ont fait noz prescheurs,
Ces grands ordinaires pescheurs?
Font ilz toujours les gens absoulz
Par force d'escus ou de soulz,
Dont non pas Dieu, mais l'argent regne?
Qui vouldroit mettre bride et resne
Au grand cheval d'ambition,
Point n'y auroit sedition.
En danger que ces gros asniers
Soient du lignage des musniers,
Ayant du sac bled et farine
Toute couverte leur narine,
Ostant la feve du gasteau.
Si en leur vin mettoient de l'eau
Ceulx de Sorbonne, enluminez
Si rouges n'auroient pas leurs nez;
Et puis la belle doctorie!
Il n'est pas prins Andry Dorie;
Barbarousse a peur qu'il ne vole.
Laigle ne craint la Mirandolle.
Maint ennemy se rend nostre hoste,
Combien que Genes dans sa coste
Costoye un perilleux fatras;
Ce fut par pierres et plastras
Qu'en espoir d'avoir recompense
Dam Martin eust crevé sa panse:
Car quand les gens on veoit hotter,
On recule pour mieulx saulter.
Nanso est routier et trop fin.
Dieu pardoint au Françoys Dauphin.
On dict qu'il fut empoisonné:
Et qui avoit assaisonné
La viande? On dict qu'un messaire
A chanter messe est necessaire.
Je ne sçay pas comme il entend :
Qui ne luy en donne, il en prend.
Que du grief feu de sainct Anthoine

Soit ars le cardinal Le Moyne,
Ennemy des Bazochiens.
Les povres vouldroient estre chiens,
J'entens à l'heure qu'on repaist
Ribon ribaine. S'il nous plaist,
Il fauldra de brief rendre compte;
C'est tout un s'on se mescompte,
Mays qu'au point on sache descendre.
Q'on est penault le jour des Cendre,
Quand il souvient du mardy gras!
Moindre est le dur travail des bras
Que de chanter par les couvents.
O de chemise les doux vents!
Desquels l'alaine est si trèsforte
Qu'à damnation elle emporte
Maintz moulles de chapes et mytres.
Le fromaige couvert de mytes
Et d'ordure est toujours meilleur.
Encores n'est sceu le malheur
Qui doit venir de cette guerre :
Montejan tient il tousjours serre?
J'ay grand' peur qu'il ne soit moisy
Avec son compaignon Boisy,
Sans le cheval de Pacolet.
Ont ils toujours le bas colet,
Monstrans leurs tetasses ridées
Noz vieilles mules desbridées,
Qui sont par chevaulx bien souvent
Fendues du cul jusqu'au devant?
Et s'il est vray que là s'avance
Le vieil vidase de Provence,
Vrayment, elles sont bien eschancrées
Nos poupinettes tant sucrées,
Et le mary autour furonne.
On nous dit que dedans Peronne
Florenge a fait et feu et raige :
Tellement que d'un grand couraige
Sont devenus les percherons
Experts fourreurs de mancherons.
Les Alemans font la devise;

Selon le poix bransle Venise;
L'Angloys entend bien la raison.
Les gouttes viennent en saison
Quand la verole a faict son cours.
Si de la lune le descours
Tenoit du soleil le party,
Nos astrologues auroient menty,
Car il n'est pas presse dans Nice.
Il tranche du bigot et nice
Ce punais lecteur Bustarin.
Le Grand Turc et chef tartarin
N'est pas homme de grand' colere.
Les mers sont par la grand'galere
De leurs cours discontinuez;
Mais il est cheut tant de nuez
Que demandoient les allouettes.
Il ne fut onc tant de chouettes,
Et nuict et jour peuvent voller.
La roue deffend de voller
Qui n'aura au costé des aisles.
Et puis, comment ! les damoiselles
Fardent leur bas comme leur trongne
Au diamant n'a point de rongne,
Car c'est une pierre trop vive.
Quelque chose que les gens die,
N'est-ce pas toujours leurs devis?
Les Suisses sont de cest avis,
Et du vendredy ilz ont peur.
Minos pourroit estre trompeur,
Comme Eacus et Rhadamas.
En France, Genevoys damas
Ne délaisse plus le noyeau.
Qui est plus cher, ou le hoyeau,
La pelle, la hotte ou les picz?
Gardez les attaignans aspicz,
Qui pour l'hyver sont ja fourrez.
Prelatz seront bien rembourrez
Si Germanie a un concile :
On dict qu'il est creu en Sicile,
L'esprit droict comme une lignole.

L'amiral debvoit prendre Dole,
Qui est en la Franche-Comté
Et Chamberry est revolté.
De nuict au soir se faict la brigue.
Avec une petite ligue
La balene sera tost prinse.
Aussi de peur d'estre reprinse,
L'accouchée de Quatre Livres
S'en est fuye aux champs à delivres,
Car, quand le Roy est en courroux,
Il n'espargne blanc, noir ne roux.
On ente en carré le rouveau.
Encor le financier nouveau
Tiendra la longue, non large S.
Aussi celluy qui croit largesse
Estre en aucuns est bien jenin,
Sinon en sexe feminin.
Par fault *Tolle* Jesus est mort
Vendredy, dont Pilate mort
Ses levres, mais il n'est pas temps.
Sainct Jehan, ainsi comme j'entends,
Les Gentils ont tant prochassé
Que celluy qui estoit chassé
Et de ses Estats suspendu
A esté pour son sur pendu
Et les autres bien endossez.
Il n'est œuvre que des fossez
Dont reparée est Babylonne.
Le beau livret de Maguelonne,
On le lit plus que l'Evangile.
Le Grec, ainsi que dict Virgile,
Nomme Avernon le trou d'Enfer.
Et l'on en voit plusieurs danser
Sans son, tabour, fleute et chanson.
C'est un tresvaillant eschanson:
Le Roy luy en est fort tenu,
A cest avare Montchenu.
A qui n'aura les couillons chaux
Des cantharides et artichaulx,
Et la mignonnette d'entrée.

Ils sont de chaude rencontrée
Bigots, cagots, godz et magodz,
Fagotz, escargotz et margotz.
Parbieu, ce n'est que tout haras,
Joinct Hesdin et après Arras.
On aura à vil prix la serge,
J'entens que le bagage on charge
Pour en Haynault venir charger.
En eau basse on ne peùt nager,
C'est pourquoy fault trouver deniers.
Il ne sera pas des derniers
Le marquis nouveau delivray.
Sire, tandis que je vivray,
M'employeray en vostre service,
Car si le fruict du benefice
Tomboit en la main des marchands,
Et gens de bien et les meschans
Ont tout gaigné à la guerite.
Dieu gard la franche Marguerite,
Fleur de blanc lis inseparable !
C'est un grand mal irreparable
Que mettre tant d'ames en danger.
On s'ennuye d'un pain manger.
A Venize je fais prouesse.
Il ne vault rien qui n'a richesse;
Un flateur y est bien venu,
Qui est meschant est retenu.
Il est en bruict que Triboulet
Fy de nourrice sans du laict.
Qui sçait mentir est en credit.
Erasme est mort, et l'on me dict
Qu'on loue tousjours des gigoteaux.
Adieu jusques aux Blancs Manteaux.

III

Et se continuent les Epistres de Marot par la tierce partie, qu'il mit en lumière depuis son retour d'exil (*fin* 1536) *jusqu'au jour où il mourut* (1544).

LVII

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE TOURNON MAROT RETOURNANT DE FERRARE A LYON

(1536)

Puis que du Roy la bonté merveilleuse
La France veult ne m'estre perilleuse,
Puis que je suis de retourner mandé,
Puis qu'il luy plaist, puis qu'il a commandé,
Et que ce bien procede de sa grace,
Ne t'esbahys si j'ay suyvy la trace,
Noble seigneur, pour en France tirer,
Où long temps a je ne fais qu'aspirer.
Le marinier qui prend terre, et s'arreste
Pour la fureur de l'orage et tempeste,
Desancre alors que les cieulx sont amys.
Le chevaulcheur qui à couvert s'est mis,
Laissant passer ou la gresle ou la pluye,
Dès que de loing veoit qu'Aquilon essuye

Le ciel mouillé, il entre en grand plaisir,
Desloge et tire au lieu de son desir.
  Certes, ainsi, Monseigneur redoubté,
Si tost que j'euz mon retour escouté,
Et que je vey la grand' nue essuyer
Qui en venant me pouvoit ennuyer,
Mon premier poinct ce fut de louer Dieu,
Et le second de desloger du lieu
Là où j'estois, pour au pays venir
D'où je n'ay sceu perdre le souvenir.
  Nature à prins sur nous ceste puissance
De nous tirer au lieu de sa nayssance;
Mesmes longs temps les bestes ne séjournent
Hors de leurs creux, mais toujours y retournent.
  Brief, du desir qu'au departir j'avoye,
Je n'ay trouvé rien de dur en la voye,
Ains m'ont semblé ces grandz roches haultaines
Préaulx herbuz, et les torrens fontaines;
Bise, verglatz, la neige et la froidure
Ne m'ont semblé que printemps et verdure;
Si qu'à Dieu rendz graces un million,
Dont j'ay attainct le gracieux Lyon,
Où j'esperois à l'arriver transmettre
Au roy Françoys humble salut en metre.
Conclud estoit : mais, puis qu'il en est hors,
A qui le puis je et doy je adresser, fors
A toy, qui tiens par prudence loyalle
Icy le lieu de sa haulteur royalle?
  S'il est ainsi que la puissance qu'as
Toute s'estend en grandz et petits cas,
La raison veult doncques que maintenant
De ce salut tu sois son lieutenant;
Et puis je suis à cela confermé,
Pource qu'amy tu es, et bien aymé,
De l'assemblée aux Muses tressacrées,
Et qu'à Phebus en escrivant agrées.
  Humblement donc sur ce je te salue,
Hoir de Turnus, plein de haulte value;
Dieu gard aussi d'infecte adversité
L'air amoureux de la noble cité.

Dieu gard la Saone au port bien somptueux,
Et son mary le Rhosne impetueux,
Qui puis un peu se demonstra si fier,
Que l'ennemi ne s'y osa fier,
Et dont n'agueres par diligence prompte
S'est retiré Cesar avecques honte.
Si vous supply, o fleuves immortelz,
Et toy, Prelat, dont il est peu de telz,
Et toy, cité fameuse de hault prix,
Ne me vouloir contemner par mespris,
Ains recevoir tout amyablement
L'humble Dieu gard de vostre humble Clement.

LVIII

ADIEUX A LA VILLE DE LYON

(1536)

Adieu Lyon qui ne mords point,
Lyon plus doulx que cent pucelles,
Sinon quand l'ennemy te poinct :
Alors ta fureur point ne celes.
Adieu aussi à toutes celles
Qui embellissent ton sejour;
Adieu, faces claires et belles,
Adieu, vous dy, comme le jour.
Adieu, cité de grand' valleur,
Et citoyens que j'ayme bien.
Dieu vous doint la fortune et l'heur
Meilleur que n'a esté le mien;
J'ay receu de vous tant de bien,
Tant d'honneur et tant de bonté,
Que voluntiers diroys combien :
Mais il ne peult estre conté.
Adieu les vieillards bien heureux,
Plus ne faisans la court aux dames,
Toutesfoys toujours amoureux
De vertu, qui repaist voz ames :

Pour fuyr reproches et blasmes,
De composer ay entreprins
Des epitaphes sur voz lames,
Si je ne suis le premier prins.
  Adieu, enfans pleins de sçavoir,
Dont mort l'homme ne desherite;
Si bien souvent me vinstes veoir,
Cela ne vient de mon merite :
Grand mercy, ma Muse petite,
C'est par vous, et n'en suis marry :
Pour belle femme l'on visite
A tous les coups un laid mary.
  Adieu la Saone, et son mignon
Le Rhosne, qui court de vitesse;
Tu t'en vas droict en Avignon,
Vers Paris je prends mon adresse.
Je dirois : adieu ma maistresse;
Mais le cas viendroit mieulx à poinct
Si je disois : adieu jeunesse,
Car la barbe grise me poind.
  Va, Lyon, que Dieu te gouverne;
Assez long temps s'est esbatu
Le petit chien en ta caverne,
Que devant toy on a batu.
Finablement, pour sa vertu,
Adieu des foys un million
A Tournon, de rouge vestu,
Gouverneur de ce grand Lyon.

LIX

LE DIEU GARD A LA COURT

(1536)

Vienne la mort quand bon luy semblera,
Moins que jamais mon cueur en tremblera,
Puis que de Dieu je reçoy ceste grace
De veoir encor de Monseigneur la face.

Ha ! mal parlans, ennemys de vertu,
Totallement me disiez desvestu
De ce grand bien : vostre cueur endurcy
Ne congneut onc ne pitié ne mercy;
Pourtant avez semblable à vous pensé
Le plus doulx Roy qui fut onc offensé;
C'est luy, c'est luy, France, royne sacrée,
C'est luy qui veult que mon œil se recrée,
Comme souloit, en vostre doulx regard.
Or je vous voy, France, que Dieu vous gard !
Depuis le temps que je ne vous ay veue,
Vous me semblez bien amendée et creue;
Que Dieu vous croisse encore plus prospere !
Dieu gard Françoys, vostre cher filz et pere,
Le plus puissant en armes et science
Dont ayez eu encore experience.
Dieu gard la royne Eleonor d'Austriche,
D'honneur, de sens et de vertuz tant riche.
Dieu gard du dard mortifere et hydeux
Les filz du Roy; Dieu nous les gard tous deux.
O que mon cueur est plein de dueil et d'ire,
De ce que plus les trois je ne puis dire;
Dieu gard leur sœur, la Marguerite pleine
De dons exquis. Ha ! Royne Magdeleine,
Vous nous lairrez : bien vous puis (ce me semble)
Dire Dieu gard et adieu tout ensemble.
Pour abreger : Dieu gard le noble reste
Du royal sang, origine celeste;
Dieu gard tous ceux qui pour la France veillent,
Et pour son bien combatent et conseillent.
Dieu gard la court des dames où abonde
Toute la fleur et l'eliste du monde.
Dieu gard en fin toute la fleur de lys,
Lime et rabot des hommes mal polys.
Or sus avant, mon cueur, et vous, mes yeulx !
Tous d'un accord dressez vous vers les cieulx
Pour gloyre rendre au pasteur debonnaire
D'avoir tenu en son parc ordinaire
Ceste brebis esloignée en souffrance.
Remerciez ce noble roy de France,

Roy plus esmeu vers moy de pitié juste
Que ne fut pas envers Ovide Auguste;
Car d'adoulcir son exil le pria,
Ce qu'accordé Auguste ne lui a :
Non que je veuille, Ovide, me vanter
D'avoir mieulx sceu que ta muse chanter;
Trop plus que moy tu as de vehemence
Pour esmouvoir à mercy et clemence :
Mais assez bon persuadeur me tien,
Ayant un prince humain plus que le tien.
Si tu me vaincz en l'art tant agreable,
Je te surmonte en fortune amyable;
Car quand banny aux Gethes tu estois,
Ruisseaulx de pleurs sur ton papier jectois,
En escrivant sans espoir de retour,
Et je me voy mieulx que jamais autour
De ce grand Roy. Cependant qu'as eté
Près de Cesar à Romme, en liberté,
D'amour chantois, parlant de ta Corynne;
Quant est de moy, je ne veulx chanter hymne
Que de mon Roy : ses gestes reluysans
Me fourniront d'argumens suffisans.
Qui veult d'amour deviser, si devise :
Là est mon but; mais quand je me ravise,
Doy je finir l'elegie presente
Sans qu'un Dieu gard encore je presente?
Non; mais à qui? puis que Françoys pardonne
Tant et si bien qu'à tous exemple il donne,
Je dy Dieu gard à tous mes ennemys,
D'aussi bon cueur qu'à mes plus chers amys.

LX

FRIPELIPES, VALET DE MAROT, A SAGON

(1537)

Par mon ame, il est grand foyson,
Grand' année et grande saison

De bestes qu'on deust mener paistre,
Qui regimbent contre mon maistre.
Je ne voy point qu'un Sainct Gelais,
Un Heroet, un Rabelais,
Un Brodeau, un Seve, un Chappuy
Voysent escrivant contre luy.
Ne Papillon pas ne le poind,
Ne Thenot ne le tenne point.
Mais bien un tas de jeunes veaulx,
Un tas de rithmasseurs nouveaulx,
Qui cuydent eslever leur nom,
Blasmant les hommes de renom;
Et leur semble qu'en ce faisant
Par la ville on ira disant :
« Puis qu'à Marot ceulx cy s'attachent,
Il n'est possible qu'ilz n'en sçachent. »
Et veu les faultes infinies
Dont leurs epistres sont fournies,
Il convient de deux choses l'une,
Ou qu'ilz sont troublez de la lune,
Ou qu'ilz cuydent qu'en jugement
Le monde, comme eulx, est jument.
De là vient que les povres bestes,
Après s'être rompu les testes,
Pour le bon bruict d'autruy briser,
Eulx mesmes se font despriser,
Si que mon maistre sans mesdire
Avecques David peult bien dire :
« Or sont tombez les malheureux
En la fosse faicte par eulx;
Leur pied mesme s'est venu prendre
Au filet qu'ilz ont voulu tendre. »
Car il ne fault pour leur repondre
D'autres escripts à les confondre
Que ceulx là mesmes qu'ilz ont faictz
Tant sont grossiers et imparfaictz;
Imparfaictz en sens et mesures,
En vocables et en cesures,
Au jugement des plus fameux,
Non pas des ignorants comme eulx.

L'un est un vieux resveur Normand,
Si goulu, friand et gourmand
De la peau du povre Latin,
Qu'il l'escorche comme un mastin.
L'autre un Huet de sotte grace,
Lequel voulut voler la place
De l'absent : mais le demandeur
Eust affaire à un entendeur.
O le Huet en bel arroy
Pour entrer en chambre de Roy !
Ce Huet et Sagon se jouent;
Par escript l'un l'autre se louent,
Et semblent, tant ils s'entreflattent,
Deux vieulx asnes qui s'entregrattent.
Or, des bestes que j'ay sus dictes,
Sagon, tu n'es des plus petites;
Combien que Sagon soyt un mot,
Et le nom d'un petit marmot.
Et sçaches qu'entre tant de choses
Sottement en tes dictz encloses,
Ce vilain mot de concluer
M'a faict d'ahan le front suer.
Au reste de tes escriptures
Il ne fault vingt ne cent ratures
Pour les corriger. Combien donc?
Seulement une tout du long.
Aussi Monsieur en tient tel compte,
Que de sonner il auroit honte
Contre ta rude cornemuse
Sa doulce lyre; et puis sa muse,
Parmy les princes allaictée,
Ne veult point estre valetée.
Hercules feit il nulz efforts
Sinon encontre les plus forts?
Pensez qu'à Ambres bien serroit
Ou à Canis, qui les verroit
Combatre en ordre et équipage,
L'un un valet, et l'autre un page.
J'ay pour toy trop de resistance;
Encor ay je paour qu'il me tance

Dont je t'escry, car il sçait bien
Que trop pour toy je sçay de bien.
Vray est qu'il avoit un valet,
Qui s'appelloit *Nihil valet*,
A qui comparer on t'eust peu;
Toutesfoys il estoit un peu
Plus plaisant à veoir que tu n'es,
Mais non pas du tout si punais.
Il avoit bien tes yeulx de rane,
Et si estoit filz d'un Marrane,
Comme tu es. Au demourant,
Ainsi vedel et ignorant,
Sinon qu'il sçavoit mieulx limer
Les vers qu'il faisoit imprimer.
Tu penses que c'est cestuy là
Qui au lict de Monsieur alla
Et feit de sa bourse mitaine.
Et va, va : ta fiebvre quartaine!
Comparer ne t'y veulx, ne doy :
Il valoit mieulx cent foys que toy.
Mais viença : qui t'a meu à dire
Mal de mon maistre en si grand' ire?
Vraiment, il me vient souvenir,
Qu'un jour vers luy te vey venir
Pour un chant royal luy monstrer,
Et le prias de l'accoustrer,
Car il ne valoit pas un œuf.
Quand il l'eust refaict tout de neuf,
A Rouen en gaignas, povre homme,
D'argent quelque petite somme,
Qui bien à propos te survint,
Pour la verole qui te vint.
Mais pour un sueur, quand j'y pense,
Tu en rends froide recompense;
Il semble pourtant en ton livre
Qu'en le faisant tu fusses ivre :
Car tu ne sçeuz tant marmonner
Qu'un nom tu luy sceusses donner :
Si n'a il couplet, vers, n'epistre
Qui vaille seulement le tiltre.

Donc ne sois glorieux ne rogue,
Car tu le grippas au prologue
De l'Adolescence à mon maistre;
Et qu'on lise à dextre ou senestre,
On trouvera (bien je le sçay)
Ce petit mot de Coup d'essay,
Ou Coups d'essay, que je ne mente.
O la sottise vehemente!
A peine sera jamais crainct
Le combattant qui est contrainct
D'emprunter, quand vient aux alarmes,
De son adversaire les armes.
Ha! rustre, tu ne pensoys pas
Que jamais il deust faire un pas
Dedans la France; tu pensoys
Sans pitié ce bon roy Françoys,
Et le paignoys, en ton cerveau,
Aussi tigre que tu es veau.
C'est pourquoy les cornes dressas :
Et quand tes escripts adressas
Au Roy, tant excellent poete,
Il me souvint d'une chouette
Devant le rossignol chantant
Ou d'un oyson se presentant
Devant le cygne pour chanter.
Je ne veulx flatter ne vanter;
Mais, certes, Monsieur auroit honte
De t'allouer dedans le compte
De ses plus jeunes apprentifz.
Venez, ses disciples gentilz,
Combattre ceste lourderie;
Venez, mon mignon Borderie,
Grand espoir des muses haultaines;
Rocher, faictes saillir Fontaines,
Lavez tous deux aux veaulx les testes;
Lyon, qui n'est pas roy des bestes,
(Car Sagon l'est), sus, hault la pate,
Que du premier coup on l'abbate.
Sus, Gallopin, qu'on le gallope!
Redressons cest asne qui choppe;

Qu'il sente de tous la poincture :
Et nous aurons Bonadventure,
A mon advis assez sçavant
Pour le faire tirer avant.
Vien, Brodeau, le puisné, son fils,
Qui si trèsbien le contrefeiz
Au huictain des *Freres mineurs*,
Que plus de cent beaulx divineurs
Dirent que c'estoit Marot mesme;
Temoing le griffon d'Angoulesme,
Qui respondit: Argent en pouppe,
En lieu d'yvre comme une souppe,
Venez donc, ses nobles enfans,
Dignes de chapeaulx triumphans
De vert laurier : faictes merveilles
Contre Sagon, digne d'oreilles
A chapperon, Non, ne bougez,
Pour le vaincre rien ne forgez;
Laissez cest honneur et estime
A la dame Anne Philetime,
De qui Sagon pourroit apprendre,
Si la peine elle daignoit prendre
De l'enseigner. Trembles tu point,
Coquin, quand tu oys en ce poinct
Hucher tant d'espritz dont le moindre
Sçait mieulx que toy louer et poindre?
Je laisse un tas d'yvrongneries
Qui sont en tes rythmasseries,
Comme de tes quatre Raisons,
Aussi fortes que quatre oysons;
De ces deux sœurs Savoysiennes
Que tu cuydois Parisiennes,
Et de mainte autre grand' folie
Dont il n'a grand' melancolie.
Mais, certes, il se deult gramment
De t'ouyr irreveramment
Parler d'une telle princesse
Que de Ferrare la duchesse,
Tant bonne, tant sage et benigne.
O quantes foys en sa cuysine

Ton dos a esté souhaité
Pour y estre bien fouetté !
Dont (peult estre) elle eust faict deffense,
Tant bien pardonne à qui l'offense.
  Mais moy je ne me puis garder
De t'en battre et te nazarder;
Ta meschanceté m'y convie,
Et m'en fault passer mon envie.
  Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du Sagouyn,
Zon sur l'Asne de Balaan !
  Ha ! vilain, vous petez d'ahan :
Le feu sainct Antoine vous arde !
Ça ce nez, que je le nazarde,
Pour t'apprendre avecques deux doigts
A porter honneur où tu doibs.
  Enflez, villain, que je me joue;
Sus, après, tournez l'autre joue.
Vous criez : je vous feray taire,
Par Dieu, monsieur le secretaire
De beurre fraiz. Hou le mastin !
Pleust à Dieu que quelque matin
Tu vinsses à te revenger :
L'abbé seroit en grand danger
De veoir par maniere de rire
Monsieur mon maistre luy escrire,
Et d'estre de luy mieulx traicté
Que de moy tu ne l'as esté,
Car il sçait tout, et sçait comment
Te feit espres commandement
De t'en aller mettre en besongne
Pour composer ton coup d'yvrongne;
Ce que lui accordas, pourveu
Qu'en après tu serois pourveu
De la cure de Soligny.
Quant à celle de Sotigny,
Long temps a, par election
Tu en prins la possession.
  Que je donne au diable la beste !
Il me faict rompre icy la teste

A ses merites collauder,
Et les bras à le pelauder,
Et si ne vault pas le tabut.
Mieulx vault donc icy mettre but,
T'advisant, sot, t'advisant, veau,
T'advisant, valeur d'un naveau,
Que tu ne te veis recevoir
Oncques tant d'honneur que d'avoir
Receu une epistre à oultrance
D'un valet du Maro de France.
Et crains, d'une part, qu'on t'en prise;
Puis, d'avoir tant de peine prise,
J'ai paour qu'il me soit reproché
Qu'un asne mort j'ay escorché.

LXI

A DEUX DAMOYSELLES

SUSCRIPTION

Sus, lettre, il faut que tu desloges ;
Par toy saluer je pretens
La nouvelle espouse Bazoges,
Aussi Trezay, qui perd son temps.

Mes damoyselles
Bonnes et belles,
Je vous envoye
Mon feu de joye;
Si j'avois mieulx,
Devant vos yeulx
Il seroit mys.
A ses amys
Bien, tant soit cher,
Ne fault cacher.
Or est besoing,
Quand on est loing,
De s'entr'escrire;
Cela faict rire
Et chasse esmoy.
Escrivez moy
Donc, je vous prie;
Car l'enfant crie
Quand on luy fault.
S'il ne le vault,
Il le vauldra,
Et ne fauldra
D'estre à jamais
Tout vostre; mais
Dieu sçait combien
Il vouldroit bien
Vous supplier
Ne l'oublier.
Ailleurs ne là
Rien que cela
Il ne demande.
Me recommande.

LXII

EPISTRE FAICTE PAR MAROT

Bien doy louer la divine puyssance
Qui de ta noble et digne cognoissance,
Nymphe de pris, m'a de grâce estrené.
Assez long temps y a que je suys né,
Mais je n'ay veu passer encore année
Qui a l'entier feust si bien fortunée
Que ceste icy, j'entendz eñ mon endroict :
Car liberté, qui sans cause et sans droict
M'avoit esté par malings deffendue,
Ce nouvel an par le Roy m'est rendue :
Ce nouvel an, maulgré mes ennemys,
J'ai eu le bien de revoir mes amys,
De visiter ma natale province
Et de rentrer en grace de mon prince.
J'ay eu ce bien, et Dieu l'a voulu croistre,
Car il m'a faict en mesmes temps cognoistre
Une doulceur assize en belle face,
Qui la beaulté des plus belles efface,
D'ung regard chaste où n'habite nul vice,
Ung rond parler, sans fard, sans artiffice,
Si beau, si bon que qui cent ans l'ourroit
Ja de cent ans fascher ne s'en pourroit :
Ung vif esprit, ung scavoir qui m'estonne,
Et par sus tout une grace tant bonne,
Soit à se taire, ou soit en devisant,
Que je vouldrois estre assez souffisant
Pour en papier escripre son merite
Ainsi qu'elle est dedans mon cueur escripte.
Tous ces beaulx dons et mille davantaige
Sont en ung corps né de hault parentaige,
Et de grandeur tant droicte et bien formée,
Que faicte semble exprez pour estre aymée
D'hommes et dieux. O que ne suys je le prince
A celle fin que l'audace je prinsse

Te presenter mon service petit
Qui sur honneur fonde son appetit!
Mais pour quoy prince? Une montaigne basse
Souvent la haulte en delices surpasse:
Les roziers bas, les petitz oliviers
Delectent plus que les grandz chesnes fiers :
Et à nager en eau basse l'on treuve
Moins de danger que en celle d'ung grand fleuve.
Aussi jadis deesses adourées
D'hommes mortels se sont enamourées :
Le jeune Athis feust aymé de Cibelle,
Endymion, de Diane la belle :
Pour Adonis Venus tant s'abbayssa
Que les haults cieulx pour la terre layssa.
Mais qu'est besoing citer vieilles histoires,
Quant à chascun les neufves sont notoires?
L'heureux Helain, dont la muse est tant fine,
Ne feust il pas aymé de la Daulphine,
Qui se disoit bien heureuse d'avoir
Baysé la bouche en qui tant de scavoir
Se descouvroit? Je sçay bien que je suys
Homme en effect qui souldoier ne puys
Gens et chevaulx, ne sur mer dresser guerre,
Pour m'en aller une Helenne conquerre :
Si de fortune avoys tel force acquise,
Ou je mourrois, ou brief t'auroys conquise,
Pour librement avec tel personnaige
En joye user le surplus de mon aage.
Donc si de faict ne suys poinct un vainqueur,
Au moins le suys je en vouloir et en cueur,
Et mon renom en aultant de provinces
Est despendu comme celluy des princes.
S'ilz vainquent gens en faictz d'armes divers,
Je les surmonte en beaulx escripts et vers :
S'ilz ont tresor, j'ay en tresor des choses
Qui ne sont point en leurs coffres encloses :
S'ilz sont puissantz, j'ay la puissance telle
Que faire puys ma maistresse immortelle :
Ce que pourtant je ne dys par vantance,
Ne pour plustost tirer ton accointance,

Mais seullement par une ardante envye
Qu'ay de te faire entendre qu'en ma vie
De rencontrer au monde ne m'advynt
Femme qui tant à mon gré me revynt,
Ne qui tant eust cette puyssance sienne
D'assubjectir l'oubeyssance myenne.

LXIII

ADIEU AUX DAMES DE LA COURT
AU MOIS D'OCTOBRE 1537

Adieu la Court, adieu les dames,
Adieu les filles et les femmes,
Adieu vous dy pour quelque temps,
Adieu voz plaisants passetemps;
Adieu le bal, adieu la dance,
Adieu mesure, adieu cadence,
Tabourins, haulboys, violons,
Puis qu'à la guerre nous allons.
Adieu donc, les belles, adieu,
Adieu Cupido, vostre Dieu,
Adieu ses fleches et flambeaux.
Adieu vos serviteurs tant beaulx,
Tant poliz et tant dameretz :
O comment vous les traicterez,
Ceulx qui vous servent à ceste heure !
Or adieu quiconque demeure,
Adieu laquais, et le valet,
Adieu la torche et le mulet.
Adieu monsieur qui se retire
Navré de l'amoureux martyre,
Qui la nuict sans dormir sera,
Mais en ses amours pensera.
Adieu le bon jour du matin,
Et le blanc et le dur tetin
De la belle qui n'est pas preste;
Adieu une autre qui s'enqueste

S'il est jour ou non là dedans.
Adieu les signes evidens
Que l'un est trop mieulx retenu
Que l'autre n'est le bien venu.
  Adieu qui n'est aymé de nulle,
Et ne sert que tenir la mule.
Adieu festes, adieu banquetz,
Adieu devises et caquetz,
Où plus y a de beau langage
Que de serviette d'ouvrage,
Et moins vraye affection,
Que de dissimulation.
  Adieu les regards gracieux,
Messagers des cueurs soucieux;
Adieu les profondes pensées,
Satisfaictes ou offensées :
Adieu les harmonieux sons
De rondeaulx, dizains et chansons;
Adieu, piteux département,
Adieu regretz, adieu tourment,
Adieu la lettre, adieu le page,
Adieu la court et l'équipage.
Adieu l'amytié si loyalle,
Qu'on la pourroit dire royalle,
Estant gardée en ferme foy
Par ferme cueur digne de roy.
Mais adieu peu d'amour semblable,
Et beaucoup plus de variable.
Adieu celle qui se contente,
De qui l'honnesteté presente,
Et les vertuz dont elle herite,
Récompensent bien son mérite.
Adieu les deux proches parentes
Pleines de graces apparentes,
Dont l'une a ce qu'elle pretend,
Et l'autre non ce qu'elle attend.
Adieu les cueurs uniz ensemble,
A qui l'on faict tort, ce me semble,
Qu'on ne donne fin amyable
A leur fermeté si louable.

Adieu celle qui tend au poinct
A veoir un qui n'y pense point,
Et qui reffus ne feroit mye
D'estre sa femme en lieu d'amye.
Adieu à qui gueres ne chault
D'armer son tainct contre le chauld,
Car elle sçait tresbien l'usage
De changer souvent son visage;
Adieu, amyable autant qu'elle,
Celle que maistresse j'appelle.
  Adieu l'esperance ennuyeuse
Où vit la belle et gracieuse,
Qui par ses secrettes douleurs
En a prins les pasles couleurs;
Adieu l'autre nouvelle pasle,
De qui la santé gist au masle;
Adieu la triste que la mort
Cent foys le jour poinct et remord.
  Adieu m'amye la derniere,
En vertuz et beauté premiere;
Je vous pry me rendre a present
Le cueur dont je vous feiz present.
Pour en la guerre, où il fault estre,
En faire service à mon maistre.
  Or quand de vous se souviendra,
L'aiguillon d'honneur l'espoindra
Aux armes et vertueux faict.
Et s'il en sortoit quelque effect
Digne d'une louenge entière,
Vous en seriez seule heritiere.
De vostre cueur donc vous souvienne,
Car si Dieu veult que je revienne,
Je le rendray en ce beau lieu.
Or je fais fin à mon Adieu.

LXIV

A UNE DAMOYSELLE MALADE

Ma mignonne,
Je vous donne
Le bon jour;
Le sejour
C'est prison.
Guerison
Recouvrez,
Puis ouvrez
Vostre porte,
Et qu'on sorte
Vistement,
Car Clement
Le vous mande.
Va, friande
De ta bouche,
Qui se couche
En danger
Pour manger
Confitures;
Si tu dures
Trop malade,
Couleur fade
Tu prendras,
Et perdras.
L'embonpoint.
Dieu te doint
Santé bonne,
Ma mignonne.

LXV

POUR LA PETITE PRINCESSE DE NAVARRE
A MADAME MARGUERITE

(1534)

Voyant que la Royne ma mere
Trouve à present la rithme amere,
Ma Dame, m'est prins fantasie
De vous monstrer qu'en poesie
Sa fille suis. Arriere, prose,
Puis que rithmer maintenant j'ose.
Pour commencer donc à rithmer,
Vous pouvez, Madame, estimer
Quell' joye à la fille advenoit,
Sçachant que la mere venoit,
Et quelle joye est advenue

A toutes deux, à sa venue.
  Si vous n'en sçavez rien, j'espere
Qu'au retour du Roy vostre pere
Semblable joye sentirez,
Puis des nouvelles m'en direz.
  Or, selon que j'avois envie,
Par eau jusque icy l'ay suyvie,
Avecques mon bon perroquet,
Vestu de vert comme un bouquet
De marjolaine. Et audict lieu
M'a suyvie mon escurieu,
Lequel tout le long de l'année
Ne porte que robe tanée.
  J'ay, aussy, pour faire le tiers,
Amené Bure en ces quartiers,
Qui monstre bien à son visage
Que des troys n'est pas la plus sage.
  Ce sont là des nouvelles nostres :
Mandez vous, s'il vous plaist, des vostres,
Et d'autres nouvelles aussy,
Car nous en avons faulte icy.
Si de la Court aucun revient,
Mandez nous (s'il vous en souvient)
En quel estat il la laissa.
  Des nouvelles de par deça :
Loyre est belle et bonne riviere
Qui de nous reveoir est si fiere
Qu'elle en est enflée et grossie,
Et en bruyant nous remercie.
  Si vous l'eussiez donc abordée,
Je croy qu'elle fust desbordée :
Car plus fiere seroit de vous
Qu'elle n'a pas esté de nous;
Mais Dieu ce bien ne m'a donné
Que vostre chemin adonné
Se soit icy, et fault que sente,
Parmy ceste joye presente,
La tristesse de ne vous veoir.
  Joye entiere on ne peult avoir
Tandis que l'on est en ce monde;

Mais affin que je ne me fonde
Trop en raison, icy je mande
A vous et à toute la bande
Qu'Estienne, ce plaisant mignon,
De la danse du Compaignon,
Que pour vous il a compassée,
M'a ja faict maistresse passée,
De fine force, par mon ame,
De me dire : « Tournez, ma dame. »
Sitost qu'ensemble nous serons,
Si Dieu plaist, nous la danserons.
Ce temps pendant, soit loing, soit près,
Croyez que je suis faicte exprès
Pour vous porter obeissance
Qui prendra tousjours accroissance
A mesure que je croistray :
Et sur cela fin je mettray
A l'escript de peu de value
Par qui humblement vous salue
Celle qui est vostre sans cesse,
Jane, de Navarre princesse.

LXVI

AU GENERAL PREVOST

Je l'ay receu, ton gracieux envoy,
Trèscher seigneur, te promettant en foy
D'homme non fainct que leu et regardé
L'ay plusieurs foys, et si sera gardé,
Tout mon vivant, parmy toutes les choses
Que j'ay au cueur par souvenir encloses,
Que je crains perdre, et dont j'ay cure et soing.
Ce tien escript, certes, sera tesmoing
A tousjours mais de l'amytié ouverte
Laquelle m'as de si bon cueur offerte
Que la reçoy : et par ceste presente,
De mesme cueur la mienne te presente.

Bien il est vray que la tienne amytié
Passe en pouvoir la mienne de moytié;
Mais de retour je t'offre le service,
Qui ne fauldra de faire son office
En et par tout où vouldras l'employer.
Et sur ce poinct voys ma lettre ployer,
Pour me remettre aux choses ordonnées
Que pour t'escrire avoye abandonnées.

LXVII

AU ROY, POUR LUY RECOMMANDER PAPILLON POETE FRANÇOIS, ESTANT MALADE

Me pourmenant dedans le parc des Muses
(Prince sans qui elles seroyent confuses),
Je rencontray sus un pré abbatu
Ton Papillon, sans force ne vertu;
Je l'ay trouvé encor avec ses aesles,
Mais sans voler, comme s'il fust sans elles,
Luy qui, tendant à son Roy consoler,
Pour ton plaisir souloit si bien voler,
Qu'il surpassoit le vol des alouettes.
Roy des Françoys, c'est l'un de tes poetes,
Papillon peint de toutes les couleurs
De poésie, et d'autant de douleurs;
L'autr'hier le vy, aussi sec, aussi pasle
Comme sont ceux qu'au sepulcre on devalle;
Lors de la couche où il estoit gisant
Je m'approchay, en amy lui disant
Ce que j'ay peu pour luy donner courage
De brievement eschapper cest orage,
Et luy offrant tout ce que Dieu a mis
En mon pouvoir pour aider mes amys,
Dont il est un, tant pour l'amour du style
Et du sçavoir de sa muse gentile,
Que pour autant qu'en sa plume, en santé,
A ta louange il a tousjours chanté.

M'ayant ouy, un bien peu sejourna,
Puis l'œil terni, triste, vers moy tourna;
Sa seche main dedans la mienne a mise,
Et d'une voix fort debile et soubmise
M'a respondu : « Cher amy esprouvé,
Le plus grand mal qu'en mes maux j'ay trouvé,
C'est un desir qui sans fin m'importune
D'escrire au Roy la fascheuse fortune
Qui en ce poinct malade m'a rendu !
Mais je ne puis, car il m'est deffendu
Du medecin, qui à ma plume ordonne
Un long repos, qui long travail me donne.
« Amy trèscher (ce lui respons je alors)
De quoy te plains? Jecte ce soing dehors,
Car sans ta peine adviendra ton desir,
Si onques Muse à l'autre fit plaisir;
Certes la tienne est du Roy escoutée,
Mais de lui n'est la nostre reboutée.
« Courage donc : Marot s'enhardira
D'escrire au Roy, et ton cas lui dira;
Que pleust à Dieu que ton mal si pervers
Se peust guerir par rimes et par vers,
Ou qu'en moy fust tout ce qui est duysant
A divertir cela qui t'est nuysant. »
Ces mots finiz, plus de cent et cent fois
Me mercia. Lors de là je m'en vois
Au mont Parnasse escrire ceste lettre,
Pour tesmoignage à ta bonté transmettre
Que Papillon tenoit en main la plume,
Et de tes faits faisoit un beau volume,
Quand maladie extreme luy a fait
Son œuvre empris demourer imparfait,
Et puis l'ouvrier a mis en tel decours,
Qu'il a besoin de ton Royal secours.
C'est tout cela que mon escrit desire
Te faire entendre, ayant cest espoir, Sire,
Que ne diras en moi presumption,
Quand de mon cueur sçaurois l'intention,
Qui de nully ne peut estre reprise,
Puis qu'amytié a causé l'entreprise.

Si Theseus, ainsi comme l'on dict,
Pour Pirithoe aux enfers descendit,
Pourquoi ne puis je en Parnasse monter
Pour d'un amy le malheur te conter?
Et si Pluton, contre l'inimitié
Qu'il leur portoit, loua leur amitié,
Doy je penser que ton cueur tant humain
Trouve mauvais si je preste la main
A un amy, veu mesmes que nous sommes
Et luy et moy du nombre de tes hommes?
Je croi plus tost qu'à l'un gré tu sçauras,
Et que pitié de l'autre tu auras.

LXVIII

A SON AMY PAPILLON, CONTRE LE FOL AMOUR

J'ay tousjours sceu le bon conseil des sages,
Et pratiqué avec ceux de grands aages,
Et veu aussi par une experience
Qu'amour, de soy, n'est que folle esperance,
Qui faict changer le sens en frenaisie
Et la raison en vaine fantaisie,
Aux travaillans la donne continue,
Et aux repos l'accroist et diminue :
Aux tourmentez la donne plus legiere,
Et aux contens la donne tout entiere.
Car les tourmens à ceux qu'amour attire
Sont doux plaisirs, et aux contens martire.
Voy donc combien, amy, tu es deceu
De cest amour, sans t'en estre apperceu,
Qui, sous couleur d'un esperé remede,
A tuer cœur, corps et ame procede.
Premierement, le plaisir que tu prens
Est de souffrir, et ainsi l'entreprens;
Car sans souffrir amour n'est pas parfait,
Et sans pouvoir ne vient on à l'effet.
Et quand l'on a eu le fruict de l'attente,

Et qu'on parvient au poinct de son entente,
Le temps de soy fait le tout oublier,
Et bien souvent cause le publier;
Je ne dy pas qu'il t'en advienne ainsi,
Et ne juge que tu prennes soucy;
Mais respons moy, qu'est-ce que tu attens
De ceste amour? ou l'ennuy, ou le temps?
Si c'est l'ennuy, le temps long te sera :
Si c'est le temps, l'ennuy si te tuera.
Ainsi de mort ne te puis garantir,
Ou pour le moins que tu vives martir.
Doncques amour ne peut estre propice,
Puisque du temps faict une mort prolixe.
Qu'est ce qu'amour? Voy qu'en dit Saint Gelays,
Petrarque aussi, et plusieurs hommes lays,
Prestres et clercs, et gens de tous estophes,
Hebreux et Grecs, Latins et philosophes :
Ceulx là en ont bien dict par leurs sentences
Que de grands maux petites recompenses.
Je ne dis pas qu'Amour ne soit bon homme,
Bon filz, bon fol, sage, bon gentilhomme,
Hardy, couard, honteux, audacieux,
Fier, humble, fin, simple, fallacieux,
Malade et sain, aigre et doux, fantastique,
Pasle, sanguin, joyeux, melancolique,
Chauld, froid et sec, fascheux, plaisant, estrange,
Diable cornu, en forme d'un bel ange :
Amy secret et ennemy publique,
Trèsdoux parler en faincte rhetorique,
Grand et petit, jeune et vieil tout ensemble,
Foible et puissant, à qui nul ne ressemble.
C'est un marchand qui à bon marché preste,
Mais au payer c'est une caulte beste,
Car son credit est d'une telle attente
Qu'il n'est celuy qui ne s'en mescontente.
Doncques, amy, qui aimes amour suivre,
Pense le mal qui vient de le poursuivre,
Et voy le bien qu'on a de le laisser;
En y pensant ne te pourra blesser,
Mais bien plus tost d'une playe guerir

Qui te pourroit par temps faire mourir.
  Ce que je dy vient de l'affection
Et la pitié qu'ay de ta passion,
Voyant du tout la raison estre absente,
Par folle amour qui en toy est presente.
Croistre je voy, d'un costé, ta douleur,
Et amoindrir, d'un autre, ta couleur,
Qui monstre assez le nombre de ta peine
Et le sejour de ta fievre cartaine,
Qui demourra, si ton mal ne s'escarte,
En continue, ou bien en double quarte,
Parquoy, mieux vault tost en sortir blessé
Que tard de mort en venir offensé.
Qu'est ce qu'amour, sinon double amertume
Tournant bon droict en mauvaise coustume,
Alienant le sens et la raison,
Voisin suspect et certaine prison,
Qui sous couleur d'une esperance folle
Ses favoris mord, destainct et affolle,
En attendant le pretendu plaisir,
Dont mal vient tost, et le bien à loysir?
Encore plus : car le bien, quand il vient,
Ce n'est qu'ennuy, quand après en souvient
Le bien que j'eus une fois de m'amye
En peu de temps tourna en infamye :
Car en amour fut si trèsmalheureuse
Après l'effect, que de moy fut jaleuse,
Moy d'elle aussi, tant qu'au lieu de le taire,
Chascun cogneut nostre secret affaire,
Elle par trop avoir d'affection,
Moy, d'autre part, peu de discretion.
Comme aux amans Cupido les yeux bande,
Sans y penser nous banda de sa bande;
Et desbandez quand nous fusmes tous deux
Veymes l'erreur d'amour, dont je me deulx.

LXIX

AU ROY, POUR LA BAZOCHE

Pour implorer vostre digne puissance,
Devers vous, Syre, en toute obeyssance,
Bazochiens à ce coup sont venuz
Vous supplier d'ouyr par les menuz
Les poinctz et traictz de nostre comedie.
Et s'il y a rien qui picque ou mesdie,
A vostre gré l'aigreur adoulcirons.
Mais à quel juge est ce que nous irons,
Si n'est à vous, qui de toute science
Avez certaine et vraye experience,
Et qui tout seul d'authorité povez
Nous dire : Enfans, je veulx que vous jouez.
O Syre, donc, plaise vous nous permettre
Sur le theatre à ce coup cy nous mettre,
En conservant nos libertez et droicts,
Comme jadis feirent les aultres Roys.
Si vous tiendra pour pere la Bazoche,
Qui ose bien vous dire, sans reproche,
Que de tant plus son regne fleurira,
Vostre Paris tant plus resplendira.

LXX

A M. PELLISSON, PRESIDENT DE SAVOYE

Excuse, las! President tres insigne,
L'escrit de cil qui du fait est indigne :
Indigne est bien quand il veult approcher
L'honneur de cil qu'homme ne deust toucher.
Seroit ce point pour ton honneur blasmer,
Et, le blasmant, du tout le deprimer?
Certes, nenny. Car tout homme vivant

Ne peut aller ton honneur denigrant.
C'est toy qui es le chef et capitaine
De tous espritz (la chose est bien certaine):
Un Ciceron quant à l'art d'eloquence,
Pour d'un chascun prendre benivolence;
Un Salomon en jugemens parfaits,
Plein de divins et de tous humains faits;
Un vray Cresus en biens et opulence,
Humble d'autant, et remply de clemence;
Un où le roy s'est du tout reposé
Pour le pays qu'en main luy a posé
Regir du tout, aussi le gouverner,
Droit exercer, et le tout dominer.
Brief, si j'avois des langues plus de cent,
Et d'Apollo le sçavoir tant decent,
Je ne pourrois encor bien satisfaire
A declarer l'honneur qu'on te deust faire.
Doncques de moy, qui suis infirme et bas,
Comment pourras appaiser les debats?
Comment seront mes esperits delivres,
Pour en ton nom publier quelques livres?
Car mes escrits n'ont merité, sans faulte,
De parvenir à personne si haulte.
Quoi qu'il en soit, la douceur des neuf Muses
Qui en toy sont divinement infuses,
M'ont donné cueur, evitant pour un poinct
Prolixité, dire ce qui me poind.
  Las! cher seigneur, depuis trois mois en çà
De France ay prins mon chemin par deçà,
Pour voltiger et voir nouveaulx pays.
Mais à la fin mes sens tout esbahiz
Si ont esté, et mesmes quand ma plume
De son plein vol a perdu la coustume.
Je pensois bien trouver le cas semblable
Comme à Paris; mais mon cas estoit fable,
Ainsi que voy, car icy la pratique
M'a bien monstré qu'elle estoit fort etique,
Et serois mis quasy en desespoir,
Si ce n'estoit que j'ay un ferme espoir
Que medecin seras en cest endroit,

Quand un boiteux tu feras aller droit
Par recipez, en me disant ainsi :
« Pourveu tu es : ne te bouges d'icy. »
  Si te supply, cher seigneur, qu'il te plaise
D'ouïr mes ditz, les lisant à ton ayse :
Et me pourveoir de trois mots seulement,
Qui me pourront donner allegement.
En ce faisant ma plume s'enflera,
Et mon voler du tout s'augmentera,
Pour du vouloir, aussi de la puissance
Faire devoir et deue obéissance,
Tant en quatrains, dizains, rondeaux, ballades,
A cil qui rend la santé aux malades.
Te suppliant de recevoir en gré
L'escrit de cil qui n'a cy nul degré,
Et qui toujours demourra despourveu,
Si de par toy en cela n'est pourveu.

LXXI

A UN SIEN AMY

(1543)

  Contemple un peu, je te prie, et regarde,
Amy parfait, de bonne et belle garde,
Quelle vertu souveraine ont en elles
Nayvement les Muses éternelles,
De nous avoir de vraie amour pourveuz
L'un envers l'autre, ains que nous estre veuz;
De la doubler encor' après la veue,
Et de l'avoir de telle loy pourveue,
Que franchement et sans peur t'ay ouvert
Le cueur de moi, tant fut clos et couvert,
Et toi à moi fais congnoistre par preuve
Qu'amy plus franc au monde ne se treuve.
  En vérité, si des sœurs bien apprinses
Nous n'eussions point les sciences comprinses,

Il est certain, au moins est à penser,
Que nostre amour seroit à commencer,
Si qu'un tel bien ne me fust advenu;
Et ne me tien aux Muses moins tenu
Dont elles m'ont un tel amy gaigné
Que de m'avoir en ma langue enseigné.
Que pleust à Dieu que l'occasion j'eusse
Qu'auprès de toy user mes jours je peusse,
Loing de tumulte, et loing des plaisirs courts
Qui sont en ces ambitieuses Courts.
La me plairoit mieux qu'avec princes vivre,
Le chien, l'oyseau, l'espinette et le livre,
Le deviser, l'amour (à un besoing)
Et le masquer seroit tout nostre soing,
Avec le Boys, d'histoires bien recors,
Et le Bouchet, rond de cueur et de corps;
Avec Gruffy, et Chables et Ramasse,
Jeunesse en qui vertu croist et s'amasse;
Avec Genton, propre et loyal amant,
Et Marcoussé, visage d'Allemant;
Avec Bordeaux, qui a la bouche fresche;
Candie aussi, qui pas moins n'en despesche,
Et la Forest, fait de la riche taille,
Et Sainct Cassin, qui fut à la bataille,
Sans oublier Montigny ton aisné,
Qui pour escrire en vostre langue est né;
Sans oublier aussi Aignebelette,
Qui saute en chat et gravit en belette,
Et Rougemont, qui d'or la barbe porte,
Et Lampignam, qui l'a bien d'autre sorte,
Avec Regart et nostre bon Capris
Qui d'instrument l'art a si bien appris;
  Finalement, d'autres quinze fois sept,
Dont la plus part lettres et armes scet.
Te jurant Dieu que pas je ne sçavoye
Que si grand fruit produisit la Savoye.
Que Dieu vous hausse en fortune prospere!
  Mes chers enfans, buvez à vostre pere;
Et si Amour au dard bien affiné
Tire Parvaus vers vous du Dauphiné,

Je pry Bouchet, qui cognoit sa value,
Que de ma part humblement le salue.
  En telle troupe, et si plaisante vie,
A ton advis, porterons nous envie
A ceux qu'on voit si hautement jucher,
Pour mieux après lourdement trebucher?
Doué en biens, tel fut Cresus tenu,
Qui tout à coup un Job est devenu.
Nostre voler, qui haut ne bas ne tend,
De l'entredeux seroit tousjours content :
Car cestui là qui haut ne bas ne vole
Va seurement, et jamais ne s'affolle.
Au demeurant, quel arrest a Fortune,
Sinon l'arrest du vent ou de la lune?
Tien toy certain qu'en l'homme tout perit,
Fors seulement les biens de l'esperit.
Ne voy tu pas, encores qu'on me voye
Privé des biens et estats que j'avoye,
Des vieux amys, du pays, de leur chere,
De ceste Royne et maistresse tant chere,
Qui m'a nourry (et si sans rien me rendre
On m'a tollu tout ce qui se peut prendre),
Ce neantmoins, par mont et par campagne,
Le mien esprit me suit et m'accompagne?
Malgré fascheux, j'en jouy et en use.
Abandonné jamais ne m'a la Muse;
Aucun n'a sceu avoir puissance là.
Le Roy portoit mon bon droit en cela.
Et tant qu'ouy et nenny se dira,
Par l'univers le monde me lira.
Toy donq aussi, qui as sçavoir et veine
De la liqueur d'Helicon toute pleine,
Escry et fay que mort, la fausse lisse,
Rien que le corps de toy n'ensevelisse.

LXXII

EPISTRE ENVOYÉE PAR CLÉMENT MAROT A MONSIEUR D'ANGUYEN LIEUTENANT POUR LE ROY PAR DELA LES MONTS

(1544)

Vertu qui est de l'heur acompaignée,
Prince sorty de royalle lignée,
C'est la seurté de victoire et d'honneur :
Or t'a donné le souverain donneur
Et l'un et l'aultre : il t'a donné fortune
A ta vertu prospere et opportune;
Vertu qui rien de jeunesse ne sent,
Vertu chenue en aage adolescent,
Qui ne sera, comme je croy, trompée
De la Fortune adverse de Pompée.
Ainsi, ayant ce que Cæsar avoit,
Qui est celluy qui à l'œil bien ne voit
Qu'impossible est qu'en armes ne l'imites,
Et que, partant, passeras ses limites?
L'arbrisseau franc qui florist et boutonne,
D'en veoir le fruict esperance nous donne;
L'effect recent de tes premiers efforts
De tes haulx faictz advenir nous fait forts,
Qui puis un peu, en la plaine campaigne,
Rompis l'armée et la gloire d'Espaigne,
En fouldroyant de tes robustes mains
Nombre infiny d'Espaignolz et Germains;
Qui de leurs corps as la terre couverte,
Et de leur sang feis rougir l'herbe verte;
Qui feis fuyr, de paour plus froid que glace,
Le vieil marquis devant ta jeune face,
Puis ramenas, sans faire pertes grandes,
Dedans ton ost les martialles bandes
Et les souldardz loyaulx et non mutins
Souillez de sang et riches de butins;

Qui tost chassas Petre Columne
De Carignan, dont meritas corone
De verd laurier. Bien la merites certes,
Veu que tu es le recouvreur des pertes
Qu'a eu (helas !) en la terre italique
Depuis vingt ans la nation gallique.
C'est luy, c'est luy, n'en soyez mal contens,
Vieulx conducteurs, qui, seul depuis le temps,
Nous a gaigné et bataille et journée.
Courage, enfants, car la chance est tournée !
L'heur d'Hannibal par la fatale main
De Scipion, le jeune enfant romain,
Fut destourné : par prince de mesme aage
Se tourne l'heur de Charles en dommaige;
Entrer voyons noz bonnes destinées,
Et prendre fin les siennes declinées.
Dessoubz Bourbon fut son heur commencé,
Dessoubz Bourbon s'en va desadvancé.
O Roy, aussy ton propre nom il porte,
Et par Françoys Françoys en mainte sorte
Sera vengé. O Roy de grand renom,
Bien aultre chose a de toy que le nom :
Il a de toy la sage hardiesse;
Il a de toy au combat la proesse;
Il a de toy (Nature ainsi le veult)
Je ne sçay quoy, qui nommer ne se peult,
Dont attirer il sçait le cueur des hommes,
Et à bon droict souvent ton filz le nommes.
A toy doncq, Roy, à toy doncques ne tienne
Entre tes mains la possession tienne
De mettre en brief; soyt tousjours ta main prompte
A soustenir sa fortune qui monte,
Et toy qui tiens aux Itales son lieu,
Pallas prudente, et Mars le puissant dieu,
Te doint finir ton œuvre commencée.
S'ainsi advient, sortez de ma pensée,
Tristes ennuictz, qui m'avez fait escrire
Vers douloureux. Arriere ceste lyre
Dont je chantais l'amour par cy devant !
Plus ne m'orrez Venus mettre en avant,

Ne de flageol sonner chant bucolique,
Ains sonneray la trompette bellique
Du grand Virgile, ou d'Homere ancien,
Pour celebrer les haultz faictz d'Anguyen,
Lequel sera contre fortune amere
Nostre Achilles, et Marot, son Homere.

EPISTRES D'AUTEURS CONTEMPORAINS
attribuées à Marot

LXXIII

EPISTRE DU BIAU FYS DE PAZY
PAR AUTRE QUE MAROT

Madame, je vous raime tan,
Mais ne le dite pa pourtan;
Les musaille ou derozeille.
Celui qui fit les gran merveille
Nous doin bien to couché ensemble,
Car je vous rayme, ce me semble,
Si fort que ne vou lore dize,
Et vous l'ay bien voulu escrize
Afin de paslé de plus loing.
Pensé que j'avoy bien beroing
De deveni si amouzeu !
O que je sesoy bien heuzeu,
Ha ! Madame la renchesie,
Se n'est que vostre fachesie,
Non pa pou vou le reprochez.
May si to que je veu touchez
Vostre joly tetin molet,
Vou m'appellé peti folet,
En me diran : « Laissé cela :
Vou n'avé rien caché yla;

Dieu, vous devené mou privé !
Où pensé vou estre arrivé ? »
Et me faite laide grimasse ;
Et tout ainsi qu'une limasse
Qui ses deu cornuchons retise,
Je me recully san mo dise,
Tou quinau et tout marmiteu.
  Quan la dame a le cueur piteu,
C'est une si joyeure chore !
Et, dit le Norman de la Rore,
Si une fille est orgueilleure,
C'est une chore pezilleure
Pour un biau jeune fi et sage :
Car il n'y a si biau virage
Qui ne s'en voize egratigné.
May encor, qu'arié vou gaigné
Si j'en mousoy, ou envizon ?
Ha ! cœur plu dur qu'un potizon,
Tant tu me donne de travau !
Si tu sçaviez sen que je vau,
Tu feriez de moi plus gran feste.
J'ay eu le pry de l'arbalestre :
Je chante comme un pazoquet ;
Je ne voua jamais san bouquet ;
J'ay plus de bonnets que de teste ;
J'ay mon biau pourpoint des gran feste,
Des jour ouvrié et des dimanche ;
Tou les moy deu chemire blanche,
Pour estre ny salle ny ort ;
J'ay esté jusques à Nyort
Deja deu fois pour voys le monde.
Il est vrai que voureste blonde
Et aussi blanche comme laict ;
Et aussi je ne suy pas laid,
Car chacun me dit en maint lieu
« Adieu, haut le biau fy, adieu !
Adieu hau ! respon, si tu veu,
Le bieau fy au jaune cheveu ! »
Je croi que tresbien il entende,
Car j'ai les cheveu qui me pende

Dessus la chemire froncée;
La petite jambe troussée
Pour dansez haye de Bretaigne
Et les passepié d'Allemaigne.
Il est vray qu'à la basse dance
Je n'y vien pa à la cadance;
May le branle et puy la recouppe
Des deu pié je les vou recouppe
Menu comme chair à pasté.
Le fy de Guillaume Gasté
Au pri de moi n'est qu'un canar.
J'en veu bien croize Jan Benar
Ou Chanin, à qui Dieu pardoin.
  A propo, vou souvien ty poin
Du jour de la Sin Nicoula,
Que j'étien tou deux si tresla
D'avoir dancé? Vous commensite,
Aussi trèsbien vou rachevite.
C'est au jardin : mon pese entry,
D'avantuze me rencontry
Auprès de vous, et sy avoy
Touriour l'yeu dessu vostre voy,
Laquelle me sembly depui
Aussi claize que l'iau de puy.
May se Piar nou regardet,
Qui de gran jalourie ardet;
Et quan il m'eu bien espié,
Vou me marchiste sur le pié
Si fort, en me serran la main,
Que j'en clochy le lendemain.

LXXIV

RESPONCE DE LA DAME AU JEUNE FILS DE PARIS

  Pour vous respondre, mon amy,
J'ay veu vostre lettre à demy,
Car mon mazy lor arrivit,

Qui en la lirant me trouvit,
Et Dieu scet si je fu fachée.
J'eusse voulu estre ecorchée,
Parmanda voize toute morte.
May ce que plu me reconforte,
C'est que mon mazy n'en vy rien,
Et aussi que je sçay tro bien
Qui n'en eu pas esté conten.
Notre aprenti vin ecoutan
Pour ouy ce qui me diset.
May mon pauvre cueur souspiset
De gran douleur et de tristesse.
Si je n'eusse esté la maistresse,
Mon amy, j'estetz affolée.
   Votre lettre m'a consolée
Quan j'ai connu que m'aymez tan;
Je ne le veux croize pourtan
Car les homme son tou trompeu,
Et les femmes on touriour peu
D'estre par leu dits aburée,
J'enten qui ne son pas rurée.
Et de moy, la mercy à Dieu,
Je puy bien allez en tou lieu
Et frequentez parmy le monde.
Vou me dites que je suis blonde,
May je cray qui vous plait à dise;
Aussi je ne m'en foua que rise;
Si sui je comm' une autre belle.
   Vous m'escrivé que suis rebelle :
Et quan vou me voulé touchez,
Que je ne vous laisse aprochez :
Il est bien vrai que je m'en fache,
Car une belle dame cache
Tou les jour et le plus souven
Son biau tetin et son devan.
   Par votre lettre vous vanté
Que comme un oyreau vou chanté :
Je vous respon qu'en sui bien ayre :
Car quan je sezets à mallaire
Vostre chan me resjouyset.

Un jour mon mazy me diset
Qui voudroit sçavoir la musicle,
Pour la chanté en la bouticle.
Vou me mandé par vostre lettre
Qu'avez le pri de l'abalestre,
Et qu'este for propre et mignon,
Touriour vestu comme un oignon,
Don en cela vou m'avé fait
Un singulier plaisir parfait;
Car c'est l'honneur d'un biau jeune homme
D'avoir habillemen gran somme,
Et aussi que c'est la raison
Qu'un biau fy de bonne maison
Set touriour fort bien accoustré.
De ma par, je vouray montré,
Si vouravé bonne memoise,
Notre jeu de bille d'ivoise
Et ma zobbe d'un fin dra noir.
Vous varriez, si voulé veoir,
Tou mes manchesons de velour,
Mes solié qui ne son pas lour
Pour enjamber nostre ruissiau,
Et ma cotte de dra de Siau
Bien teinte, que me la donna
Le sise Jean, quan ordonna
Et voulut par son testamen
Que je l'eusse soudainemen.
Ha ! si j'estien tou deu ensemble,
Je vous contesoy, se me semble,
Cen mille bon peti prepo.
Toute nui je per le repo,
Tan et si fort en vou je pense;
Je ne set quelle recompense
Vous m'en fesez; si suis je seuse
Que n'atten maintenant que l'heuse
Que vous reveniez de Lyon.
Vous me donrez un million
De biau cordon de saye fine,
Pour en donner en ma voisine,
Laquelle à vou se recommande.

Autre chore ne vou demande
Qu'autant en un mot comme en cent
Qu'a vour aymé mon cœur consent,
Vou supplian, mon douramy,
N'estre à me respondre endormy,
Si ne vené bien to icy,
Car je sesetz en gran souci,
Si je n'avetz de vo nouvelle.
Je prie à Dieu qui seynt telle
Que pour vrai je les vou desise,
Et à tant fesay fin d'escrise.

C'est de Pazy ce jour et an
Que je m'en ally droit à Lan

LXXV

EPISTRE A SAGON ET A LA HUETERIE PAR M. CHARLES FONTAINE MAL ATTRIBUÉE PAR CI DEVANT A MAROT

(1536)

Quand j'ay bien leu ces livres nouvellets,
Ces Chantz royaulx, Epistres, Rondeletz,
Mis en avant par nos deux secretaires,
Qui en rithmant traictent plusieurs affaires,
Je leur escris par moyen de plaisir,
Et de ce faire ay bien prins le loysir;
Car raison veut que je les advertisse
Qu'ils n'ont pas eu du Poëte notice
Qui dit qu'on doit garder ses vers neuf ans,
Pource qu'on doit craindre flottes et vents
Lorsqu'on transporte et qu'on meet en lumiere
Des escrivans leur ouvrage premiere,
Laquelle il faut reveoir diligemment,
Et de plusieurs avoir le jugement.
Celuy est sot qui son imparfaict œuvre

A toutes gens impudemment descœuvre.
Plusieurs sçavans disent : « Qui sont ces veaulx
Qui à rithmer se rompent les cerveaulx? »
Il semble à veoir, quand leur rithme on entonne,
Que tout partout là où on l'oyt il tonne.
Tout leur escrit est rude, estrange, obscur,
Tant l'un et l'autre est en sa veine dur.
Il est bien vray que cest art d'escripture
Est bien seant quand on l'a de nature,
Ce qu'on cognoist à la facilité;
Et ne court point sans grande vérité
Ce commun dict : « On ne faict rien qui serve
Quand on le faict bon gré maulgré Minerve. »
Ce que les gens d'esprit et de sçavoir
Facilement peuvent appercevoir.
On voit tant bien une œuvre qui sent l'huile,
Ou esventée et seiche comme tuile!
Il est facile à discerner les vers
Qui n'ont point vie et gisent à l'envers;
Il est facile, on le sent à la trace,
Quand aucuns vers viennent de bonne race.
Je ne veulx pas pourtant les abaisser
A celle fin de mon style haulser,
Car je congnois la petite science
Que Dieu me donne, et prens en patience;
Mais seulement je veux mettre en avant
Le jugement de maint homme sçavant
Et de plusieurs qui leur maistre seroyent
Quand en cest art leur plume adresseroyent.
Je ne veux donc trencher du parangon
Pour me monstrer ennemy de Sagon;
Je ne prestens ne plaid ne huterie
Avec Sagon ne La Hueterie;
Ce nonobstant, s'ils en veulent à moy
Je n'en seray (ce croi je) en grand esmoy,
Car je voy bien à peu près que leur veine
Est un petit trop debile et trop vaine
Pour bien jouer. Cela très bien je sçay,
A veoir sans plus leur povre coup d'essay.
Si dessus moy leur cholere s'allume,

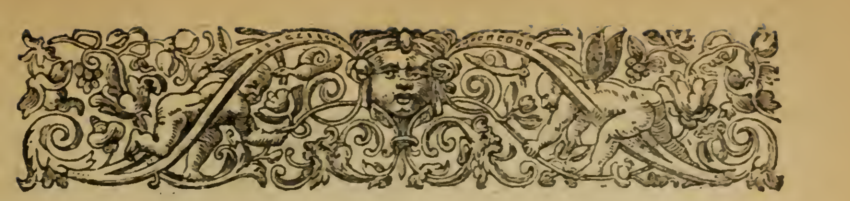
La Dieu mercy, nous avons encre et plume
Pour leur respondre un peu plus sagement
Qu'ilz n'ont escript tous deux premierement;
Que bien, que mal, selon nos fantasies,
Nous escrivons souvent des poësies.
Si ne suffist d'escrire maint blason,
Mais il convient garder rithme et raison :
Rithme et raison, ainsi comme il me semble
Doivent tousjours estre logez ensemble.
  L'homme rassis doit son cas disposer
De longue main, premier que d'exposer
Son escripture et ses petits ouvrages
Dessous les yeux de tant de personnages,
Dont plusieurs n'ont mis en jeu leurs volumes,
Combien qu'ilz soyent faicts d'excellentes plumes.
Tant moins doit on faire un œuvre imprimer
Où il y a grandement à limer.
Il faut souvent y approcher la lime,
Avant qu'il soit permis que l'on imprime;
Car les sçavans disent : « Bran du rithmeur,
Pareillement : merde pour l'imprimeur,
Lequel nous vient cy rompre les cervelles
De ses traictez non vallans deux groselles. »
  Titres haultains ne nous font qu'abuser
A celle fin qu'on y voyse muser;
Il n'y a point de plaisir en leur muse,
Non plus qu'au son de vieille cornemuse.
Je n'eussse pas pensé que de six ans
On eust peu veoir de si sots courtisans,
Qui eussent eu la plume si legiere
Qu'elle auroit peur de demeurer derriere.
On jugeroit que ces compositeurs
Sont aussi tost poëtes qu'orateurs.
  O courtisans, vostre veine petite
Pour bons rithmeurs va un petit trop viste.
Non fait, que dis je? Ains, pour le faire court
Il faut ainsi avoir bruit en la court.
Un bon rithmeur, qui a l'experience
Que de nature il a ceste science,
En second point, il ne doit tant errer

Qu'il n'ayt povoir de sa main temperer
A ce que, par quelque maniere lasche,
Dessus autruy ses aiguillons ne lasche
Effrenement, l'assaillant le premier.
O le beau faict que l'on doit premier !
Je ne vey onc, depuis que suis en vie,
Escrire plus d'ardeur, gloire et envie.
Certes, l'escript le plus à detester,
C'est par ranqueur mesdire et contester.
Celuy lequel aguise ainsi son stile
Doit à bon droit estre appellé Zoïle.
Tu monstres bien ta male affection,
A l'affligé donnant affliction.
Ce n'est pas là, ce n'est pas là la voye
Qui gens d'esprit à bon renom convoye.
Communement de tel commencement
On n'en voit pas fort bon advancement.
C'en est bien loing; il y a trop à dire
Qu'on vienne à bien par blasmer et mesdire.
Certes, avant qu'il soit jamais dix ans,
On montrera au doigt les mesdisans.
Desja on dit de La Hueterie
Et de Sagon : Ce n'est que flatterie.
A l'entour d'eux de cent pas on la sent.
Je l'ay desja bien ouy dire à cent.
Sage n'est pas celuy qui se soulace
A dire mal, pensant acquerir grace,
Et mesmement qui dict mal de celuy
Qui ne s'en doubte et est bien loing de luy,
Dont il pretend avoir le lieu et gages;
Mais beau temps vient après pluye et orages.
Facilement et sans prendre grand soing,
On dict du mal de celuy qui est loing,
Que l'on pourroit avoir en reverence
Pour son sçavoir quand il est en presence.
Quand telles gens se cuident advancer,
Lors on les veoit tant plus desadvancer.
Il ne faut pas par moyen deshonneste
Penser venir à quelque fin honneste.
Et qu'y a il plus loing d'honnesteté

Que de mesdire avec une aspreté?
Voilà comment pour le moins, à ce compte,
De vostre faict ne peult sortir que honte
Et deshonneur, si vous n'estes comptez
Pour gens qui sont desja tous eshontez.
Je m'esbahys comment tu as peu estre
Si aveuglé de te prendre à ton maistre :
Vous en deussiez tous deux mourir de dueil.
On le congnoist et au doigt et à l'œil.
D'autant s'en faut que la vostre marotte
Ne luy ressemble : elle est trop jeune et sotte.
Un peu trop tost vous voulustes frotter
De l'ensuivir pour contremarotter;
L'un va rithmant *La fere* contre *affaire*,
Et l'autre aussi *frere* contre *desplaire ;*
L'autre par trop les oreilles m'offence
Quand pour *allume* a voulu dire *accense ;*
L'autre redit m*oytié* et *amytié*
En douze vers et moins de la moytié;
L'autre descript après, Dieu sçait comment,
Un chascun ciel et chascun element;
L'astronomie, aussi l'astrologie,
Vous la diriez estre par eulx regie.
Maistre et *remettre*, aussi *cueurs* et *obscurs*,
Ce sont beaulx mots, mais en rithme ilz sont durs.
Et puis on veult pour agreable avoir
Œuvre tant sot et mal plaisant à veoir!
Tantost après vingt et deux *si* arrivent
Qui pas à pas l'un et l'autre s'ensuivent,
Puis Sagon fonde, en docteur Arcadique,
Quatre raisons, sans texte evangelique.
Aussi plusieurs personnages divers
Onques n'ont peu m'exposer ces deux vers :
Ton mal penser mect bien loing la pensée
Près du soucy de ton ame offensée.
Près et *bien loing* s'entresuivent tres mal.
Aussi sent il troubler l'esprit vital,
Et cela vient de trop d'audace prinse,
Qui de plusieurs pourroit estre reprinse;
Ce nonobstant, par telle folle audace,

Nul d'eulx ne quiert que d'estre mis en grace,
Ce qui leur est chose plus qu'impossible.
Que s'il m'estoit par bon loisyr possible,
J'aurois assez pour esmouvoir maints cueurs
Des sots propos de ces rhetoriqueurs.
Ne sçay si bons la commune les clame,
Mais je sçay bien que tout sçavant les blasme;
Voilà que c'est : noz compositions
Veulent regner par noz affections.
Je n'ay loysir plus avant m'entremettre;
Mieulx me vaudroit entreprendre autre metre
Où l'on pourroit cueillir quelque bon fruict,
Car je ne veux comme eux acquerir bruit;
Mais je sçaurois voluntiers quel homme est ce
Qui m'asseurast en sa foy et promesse
Qu'il auroit peu tirer un seul proffit
De ces traictez que l'un et l'autre fit,
Tant froids vers Dieu, vers le monde et l'Eglise.
Tant seulement chascun d'eulx temporise
A celle fin d'obtenir quelque don;
Leur stile est doulx voire comme un chardon;
Ce nonobstant, cuydent en ceste sorte
Que de l'honneur et prouffit il en sorte.
Homme ne doit s'entremettre en quelque art
Duquel jamais n'entendit bien le quart.





ELEGIES

ELEGIE PREMIÈRE

(1525)

Quand j'entreprins t'escrire ceste lettre,
Avant qu'un mot à mon gré sceusse mettre
En cent façons elle fut commencée,
Plustost escripte et plustost effacée,
Soudain fermée et tout soudain desclose,
Craignant avoir oublié quelque chose
Ou d'avoir mys aucun mot à refaire;
Et, briefvement, je ne sçavais que faire
De l'envoyer vers toy, mon reconfort;
Car (pour certain) Doubte advertissoit fort
Le mien esprit de ne la commencer,
Ne devers toy en chemin l'advancer.
Incessamment venoit Doubte me dire :
« Homme abusé, que veulx tu plus escrire?
Tous tes escriptz envoyez à fiance
Sont mys au fonds du coffre d'oubliance.
N'as tu point d'yeulx? Ne veois tu pas que celle
Où tu escriz ses nouvelles te celle?
Si tes envoys luy fussent agreables,
Elle t'eust faict responces amyables.

Croy moy, amy, que les choses peu plaisent
Quand on les voyt, si les voyans se taisent. »
Ainsi disoit Doubte pleine d'esmoy;
Mais Ferme Amour, qui estoit avec moy,
Me dit : « Amant, il fault que tu t'asseures;
Te convient il doubter en choses seures?
Sçais tu pas bien qu'en cueur de noble dame
Loger ne peult ingratitude infame?
S'elle a de toy quelque escript apperceu,
Croy qu'à grand' joye aura esté receu,
Leu et releu, baisé et rebaisé,
Puis mys à part, comme un tresor prisé.
« Et si pour toy ne mect lettres en voye,
Crainte ne veult que vers toy les envoye.
Car bien souvent lettres et messagers
Les dames font tomber en gros dangers.
Par quoy, amy, ne laisse point à prendre
La plume en main, en luy faisant apprendre
Que quand jamais elle ne t'escriroit,
Ja pour cela t'amour ne periroit.
Si par amour le fais (comme je pense)
Mal n'en viendra, mais plus tost recompense,
Pource que chose estant d'amour venue
Voluntiers est par amour recongneue.
Recongnois donc que celle où tu t'adresses
D'honnesteté congnoist bien les adresses.
Voylà comment Amour Ferme t'excuse
De ce de quoy Doubte si fort t'accuse. »
Et m'ont tenu longuement en ce poinct.
L'un dit : « Escry; » l'autre dit : « N'esçry point. »
Puis l'un m'attraict, puis l'autre me reboute;
Mais à la fin Amour a vaincu Doubte.
Doubte vouloit lyer de sa cordelle
Ma langue et main : mais tout en despit d'elle
Amour a faict ma langue desployer,
Et ma main dextre à t'escrire employer,
Pour t'advertir que, puis le mien depart,
Tant de malheurs, dont j'ay receu ma part,
Tombez sur nous, n'ont point eu la puissance
De te jecter hors de ma congnoissance;

Voyre, et combien qu'au camp il n'y eust ame
Parlant d'amours, de damoyselle ou dame,
Mais seulement de courses et chevaulx,
De sang, de feu, de guerre ou de travaulx,
Ce nonobstant, avecques son contraire,
Amour venoit à mon cueur se retraire
Par le record qui de toy m'advenoit;
D'autre (pour vray) tant peu me souvenoit,
Que si de toy cela ne fust venu,
Certes, jamais ne me fust souvenu
D'amour, de dame ou damoyselle aucune,
Car tu es tout quant à moy et n'es qu'une.
  Que diray plus du combat rigoureux?
Tu sçais assez que le sort malheureux
Tomba du tout sur nostre nation;
Ne sçay si c'est par destination,
Mais tant y a que je croy que Fortune
Desiroit fort de nous estre importune.
  Là fut percé tout oultre rudement
Le bras de cil qui t'ayme loyaument;
Non pas le bras dont il a de coustume
De manier ou la lance ou la plume :
Amour encor le te garde et reserve,
Et par escripts veult que de loing te serve.
  Finalement, avec le Roy mon maistre
Delà les monts prisonnier se veit estre
Mon triste corps, navré, en grand' souffrance.
Quant est du cueur, long temps y a qu'en France
Ton prisonnier il est sans mesprison.
Or est le corps sorty hors de prison;
Mais, quant au cueur, puisque tu es la garde
De sa prison, d'en sortir il n'a garde,
Car tel prison luy semble plus heureuse
Que celle au corps ne sembla rigoureuse,
Et trop plus ayme estre serf en tes mains,
Qu'en liberté parmy tous les humains.
  Aussi fut prins maint roy, maint duc et conte
En ce conflit, dont je laisse le compte;
Car que me vault d'inventer et de querre
En cas d'amours tant de propos de guerre?

J'en laisseray du tout faire à Espaigne,
De qui la main en nostre sang se baigne.
C'est à ses gens à coucher par hystoires
D'un style hault triumphes et victoires,
Et c'est à nous à coucher par escripts
D'un piteux stile infortunes et crys.
Ainsi diront leurs victoires apertes,
Et nous dirons noz malheureuses pertes.
Les dire, hélas ! il vault trop mieulx les taire;
Il vault trop mieux en un lieu solitaire,
En champs ou boys pleins d'arbres et de fleurs
Aller dicter les plaisirs ou les pleurs
Que l'on reçoit de sa dame cherie;
Puis, pour oster hors du cueur fascherie,
Voller en plaine et chasser en forests,
Descoupler chiens, tendre toilles et rhetz;
Aucunesfoys, après les longues courses,
Se venir seoir près des ruysseaux et sources,
Et s'endormir au son de l'eau qui bruyt,
Ou escouter la musique et le bruyt
Des oyselets paints de couleurs estranges,
Comme mallars, merles, maulvis, mesanges,
Pinsons, pivers, passes et passerons;
En ce plaisir le temps nous passerons,
Et n'en sera (ce croy je) offensé Dieu,
Puis que la guerre à l'amour donne lieu.
Mais s'il advient que la guerre s'esbranle,
Lors conviendra danser d'un autre branle :
Laisser fauldra boys, sources et ruysseaux,
Laisser fauldra chasse, chiens et oyseaux,
Laisser fauldra d'Amours les petitz dons,
Pour suyvre aux champs estandars et guydons.
Et lors chascun ses forces reprendra,
Et pour l'amour de s'amye tendra
A recouvrer gloire, honneur et butins,
Faisant congnoistre aux Espaignols mutins
Que longuement Fortune variable
En un lieu seul ne peult estre amyable.
Tant plus les a Fortune autorisez,
Tant moins seront en fin favorisez.

Car la fortune est pour un verre prise,
Qui tant plus luyst, plus tost se casse et brise.
Voyla comment, avecques Dieu, j'espere
Que nous aurons la Fortune prospere.
Si ne sçay plus que t'escrire ou mander,
Fors seulement de te recommander
Cil qui vers toy ceste lettre transmect,
Et si pour luy ta main blanche ne mect
La plume en œuvre, au moins (quoy qu'il advienne)
Fais que de luy quelquefoys te souvienne.
S'il t'en souvient, lorsque tu trouveras
De mes amys, si dure ne seras,
A mon advis, que de moy ne t'enquieres.
Et, qui plus est, que tu ne les requieres
De t'advertir en quel poinct je me porte;
Lors ce seul mot, si on me le rapporte,
Allegera la grand' douleur des coups
Dont j'ay esté en deux sortes secoux.
Amour a faict de mon cueur une bute,
Et guerre m'a navré de haquebute :
Le coup du bras le montre à veue d'œil;
Le coup du cueur se monstre par son dueil.
Ce nonobstant, celuy du bras s'amende;
Celuy du cueur, je te le recommande.

ELEGIE II

(1524)

Puis qu'il te fault desloger de ce lieu,
Il m'est bien force (hélas !) de dire adieu
Par escripture au corps qui s'en ira,
Veu que la bouche à peine le dira.
O quel depart plein de dueil ou liesse !
Certes, croy moy (ma terrestre déesse)
Que ton depart a vertu et povoir
De me laisser ou vie ou desespoir.
Quand ta promesse avant partir tiendras,
En tout plaisir ton amy maintiendras;

Mais si mon cueur ne vient à son entente,
A ce coup cy je n'y ay plus d'attente;
Et si je pers icelle attente toute,
User mes jours en desespoir je doubte.
Pour ton amour j'ay souffert tant d'ennuys,
Par tant de jours et tant de longues nuycts,
Qu'il est advis, à l'espoir qui me tient,
Que desespoir le cours du ciel retient,
A celle fin que le jour ne s'approche
De l'attendue et desirée approche.
Un an y a que par toy commencée
Fut l'amytié; et sçachant ta pensée,
Esclave et serf d'Amour fus arresté,
Ce qui devant jamais n'avoit esté.
Un an y a (ou il s'en faut bien peu)
Que par toy suis d'esperance repeu.
O moys de may pour moy trop sec et maigre!
O doulx acueil, tu me seras trop aigre,
Si ma maistresse, avant son departir,
En autre goust ne te veult convertir!
S'ainsi n'advient, à tel moys de l'année
Bien me duyra couleur noire ou tannée.
A un tel moys, qu'on doibt danser et rire,
Raison vouldra que d'ennuy je souspire,
Veu qu'en ce temps fut faicte l'alliance
Dont je perdray la totalle fiance.
Mais s'il te plaist, à tel moys de l'année
Ne me duyra couleur noire et tannée.
A un tel moys, qu'on doibt s'esbatre et rire,
Raison vouldra que point je ne souspire,
Veu qu'en ce temps fut faicte l'alliance
Dont j'obtiendray la totalle fiance.
Las! s'il t'eust pleu, bien je l'eusse obtenue
Depuis le temps de la tienne venue;
Mais je congnois que ton amour de glace
Près de mon feu du tout se fond et passe.
Ne me dy point que peur te faict refraindre :
Je sçay que n'as occasion de craindre;
Puis craincte et peur retarder ne font point
Le cueur d'aucun, quand vraye Amour le poinct.

Que diray plus? Au tour dont je t'accuse
Ne trouveras bien suffisante excuse.
Qu'il soit ainsi, plus tost huy que demain,
(Si ton bon sens y veult mettre la main)
Maugré Fortune et tout en despit d'elle,
Tu me rendras content, et toy fidelle.
Bref, rien n'y fault, sinon que ton plaisir
Soit accordant à mon ardant desir.
Or voy je bien que tu n'as pas envie
De me laisser ton cueur toute ta vie;
Car s'ainsi fust, ton servant allié
Par jouyssance eusses desja lié,
Veu que souvent tu t'es dicte asseurée
Que loyauté auroit en luy durée.
Ce nonobstant, quand ton cueur vouldras prendre,
Pour t'obeir je suis prest à le rendre.
Quant est du mien, tu le tiens enserré
En tes prisons, et si n'a point erré;
Que pleust à Dieu ne t'avoir jamais veue
Ou que ma vie encores fust pourveue
De sa franchise, ou que ton propre vueil
Fust ressemblant à ton si bel accueil!
Ha! chere amye, onc jour de mon vivant
Ne me trouvay de tel sorte escrivant.
Mon sens se trouble, et lourdement rithmoie,
Mon cueur se fend, et mon povre œil larmoie,
Bien prevoyans qu'après le tien depart
Des biens d'amour ilz n'auront jamais part.
Doncques, avant de partir te supplie,
Qu'envers moy soit ta promesse accomplie.
Ne pers l'amy qui ne t'a point forfaict;
Donne remede au mal que tu as faict.
Si tu le fais, bien heureux me tiendray :
Si ne le fais, patience prendray,
M'esjouyssant voyant ma foy promise
Mener la tienne en triumphe submise.

ELEGIE III

(1524)

Puis que le jour de mon depart arrive,
C'est bien raison que ma main vous escrive
Ce que ne puis vous dire sans tristesse,
C'est asçavoir : Or adieu, ma maistresse;
Doncques adieu, ma maistresse honorée,
Jusque au retour, dont trop la demeurée
Me tardera; toutesfois ce pendant
Il vous plaira garder un cueur ardant,
Que je vous laisse au partir pour hostage,
Ne demandant pour luy autre advantage
Fors que veuillez contre ceulx le deffendre
Qui par desir vouldront sa place prendre.
S'il a mal faict, qu'il en soit hors jecté;
S'il est loyal, qu'il y soit bien traicté.
Que pleust à Dieu qu'en ce cueur peussiez lire:
Vous y pourriez mille choses eslire.
Vous y verriez vostre face au vif paincte;
Vous y verriez ma loyaulté emprainte;
Vous y verriez vostre nom engravé,
Avec le deuil qui me tient aggravé
Pour ce depart; et en voyant ma peine,
Certes je croy (et ma foy n'est point vaine)
Qu'en souffririez pour le moins la moytié,
Par le moyen de la nostre amytié,
Qui veult aussi que la moytié je sente
Du deuil qu'aurez d'estre de moy absente.
N'ayez donc peur, deffiance ne doubte
Qu'autre jamais hors de mon cueur vous boute.
Je suis à vous, et depuis ma naissance
Du feu d'amour n'ay eu tel' congnoissance;
Car aussi tost que la Fortune bonne
Eut à mes yeulx monstré vostre personne,
Nouveaulx soucys et nouvelles pensées
En mon esprit je trouvay amassées.
Tant que (pour vray) mon franc et plein desir,

Qui en cent lieux alloit pour son plaisir,
En un seul lieu s'arresta tout à l'heure,
Et y sera jusques à ce qu'il meure.
  Oublierez vous donc après ce depart
Ce qui est vostre? helas ! quant à ma part,
Dès que mon œil de loing vous a perdue,
Il me vient dire : « O personne esperdue,
Qu'est devenue ceste claire lumiere
Qui me donnoit liesse coustumiere? »
  Incontinent d'une voix basse et sombre
Je luy respons : « Œil, si tu es en l'umbre
Ne t'esbahy : le soleil est caché,
Et pour toy est en plein midy couché,
C'est asçavoir, ceste face si claire
Qui te souloit tant contenter et plaire
Est loing de toy. » Ainsi, m'amye et dame,
Mon œil et moy sans nul reconfort d'ame
Nous complaignons, quand vient à vostre absence,
En regrettant vostre belle presence.
  Et puis j'ay peur, quand de vous je suis loing,
Que ce pendant Amour ne prenne soing
De desbander ses deux aveuglez yeulx,
Pour contempler les vostres gracieux,
Si qu'en voyant chose tant singuliere
Ne prenne en vous amytié familiere,
Et qu'il ne m'oste à l'ayse et en un jour
Ce que j'ai eu en peine et long sejour.
  Certainement, si bien ferme vous n'estes,
Amour vaincra vos responses honnestes.
Amour est fin, et sa parolle farde
Pour mieulx tromper : donnez vous en donc garde,
Car en sa bouche il n'y a rien que miel,
Mais en son cueur il n'y a rien que fiel.
  S'il vous promect et s'il vous faict le doulx,
Respondez luy : « Amour, retirez vous :
J'en ay choisy un qui en mainte sorte
Merite bien que dehors moy ne sorte. »
Quant est de moy, vienne Helaine ou Venus,
Viennent vers moy m'offrir leurs corps tous nuds :
Je leur dirai : « Retirez vous, déesses,

En meilleur lieu j'ay trouvé mes liesses. »
  Ainsi tous deux, tant comme nous vivrons,
De Fermeté le grand guydon suyvrons,
Lequel (pour vray) Fermeté a faict paindre
De noir obscur, qui ne se peult destaindre,
Signifiant à tous ceulx qui conçoivent
Amour en eulx qu'estaindre ne le doivent.
  Cestuy guydon et triumphante enseigne
Nous debvons suyvre : Amour le nous enseigne.
Et s'il advient qu'Envieux et Envie
Reçoyvent deuil de nostre heureuse vie,
Que nous en chault? En douleur ilz mourront,
Et noz plaisirs tousjours nous demourront.

ELEGIE IV

(1525)

  Salut, et mieulx que ne sçauriez eslire,
Vous doint Amour ! Je vous supply de lire
Ce mien escript, auquel trouver pourrez
Un nouveau cas, ainsi que vous orrez.
  Mon cueur entier, en voz mains detenu,
N'a pas long temps vers moy est revenu,
Tout courroucé, sans nulz plaisirs quelzconques,
Et toutesfois aussi bon qu'il fut oncques.
Si me vint dire en plaincte bien dolente :
  « Homme loyal, ton amour violente
M'a mys ès mains d'une que fort je prise,
Et qui (pour vray) ne peult estre reprise,
Fors seulement d'un seul et simple poinct
Qui trop au vif (sans fin) me touche et poinct,
C'est que sans cause est en oubly mettant
Moy ton las cueur, et toy qui l'aymes tant.
  N'est ce point là trop ingrate oubliance?
Certes j'avois d'elle ceste fiance
Que l'on verroit ciel et terre finir
Plustost qu'en moy son ferme souvenir.
  Or ne se peult la chose plus nier;

Regarde moy : je semble un prisonnier
Qui est sorty d'une prison obscure
Où l'on n'a eu de luy ne soing ne cure.
  Eschappé suis d'elle secrettement,
Et suis venu vers toy apertement
Te supplier que mieulx elle me traicte,
Ou que vers toy je face ma retraicte.
  Je suis ton cueur, qu'elle tient en esmoy,
Je suis ton cueur, ayes pitié de moy;
Et si pitié n'as de mon deuil extreme,
A tout le moins prens pitié de toymesme,
Car après moy vif tu ne demourroys,
Quand en ses mains mal traicté je mourroys.
Reçoy moy donc, et ton estomac ouvre,
A celle fin que dedans toy recouvre
Mon premier lieu, duquel tu m'as osté
Pour estre (hélas !) en service bouté. »
  Ainsi parloit mon cueur plein de martyre,
Et je luy dy : « Mon cueur, que veulx tu dire?
D'elle tu as voulu estre amoureux,
Et puis te plains que tu es douloureux.
Sçais-tu pas bien qu'Amour a de coutume
D'entremesler ses plaisirs d'amertume,
Ne plus ne moins comme espines poingnantes
Sont par nature au beau rosier joingnantes?
Ne veuille aucun damoyselles aymer,
S'il ne s'attend y avoir de l'amer.
Refus, oubly, jalousie et langueur
Suyvent amours; et pource donc, mon cueur,
Retourne t'en, car je te fais sçavoir
Que je ne veulx icy te recevoir,
Et ayme mieulx qu'en peine là sejournes,
Que pour repos devers moy tu retournes. »
  Voilà comment mon cueur je vous renvoye;
Brief, puis le temps qu'il print sa droicte voye
Par devers vous, je n'ay eu le desir
De l'en tirer pour après m'en saisir;
Et toutesfoys à dire ne veulx craindre
Qu'il n'a point eu aulcun tort de se plaindre;
Car mys l'avez hors de vostre pensée,

Sans vous avoir (que je sçache) offensée.
  Quand force fut d'auprès de vous partir,
Plus d'une foys me vinstes advertir
Qu'au souvenir de vous je me fiasse,
Me requerant que ne vous oubliasse,
Ce que je feis; mais vous qui m'advertistes,
La souvenance en oubly convertistes,
Si qu'au retour j'ay en vous esprouvé
Ce que craingniez en moy estre trouvé.
Las! tous amans au departir languissent
Et retournans tousjours se resjouyssent;
Mais, au contraire, ay eu plus de tourment
A mon retour qu'à mon departement;
Car vostre face excellente et tant claire
S'est faicte obscure à moy, qui luy veulx plaire;
Vostre gent corps de moy se part et emble;
Vostre parler au premier ne resemble,
Et vos beaulx yeulx, qui tant me consoloient,
Ne m'ont point rys ainsi comme ilz souloient.
Las! qu'ay je faict? Je vous pry, qu'on me mande
La faulte mienne, affin que je l'amende,
Et que d'y cheoir desormais je me garde.
  Si rien n'ay faict, au cueur qu'avez en garde
Veuillez offrir traictements plus humains;
Car s'il mouroit loyal entre voz mains,
Tort me feriez, et de ce cueur la perte
Seroit à vous (trop plus qu'à moy) aperte,
D'autant qu'il est (et vous le sçavez bien)
Beaucoup plus vostre (en effect) qu'il n'est mien.

ELEGIE V

(1524)

  Si ta promesse amoureusement faicte
Estoit venue à fin vraye et parfaicte,
Croy, chere sœur, qu'en ferme loyaulté
Je serviroys ta jeunesse et beauté,
Faisant pour toy de corps, d'esprit et d'ame

Ce que servant peult faire pour sa dame.
Je ne dy pas que de ta bouche sorte
Mot qui ne soit de veritable sorte;
Mais quand à l'œil voy ta belle stature
Et la grandeur d'une telle adventure
Qui ne se peult meriter bonnement,
Je ne sçaurois croire qu'aucunement
Je peusse attaindre à un si hault degré,
S'il ne me vient de ta grace et bon gré.
Puis que ton cueur me veulx donc presenter
Et qu'il te plaist du mien te contenter,
Je loue Amour. Or evitons les peines
Dont les amours communement sont pleines :
Trouvons moyen, trouvons lieu et loysir
De mettre à fin le tien et mien desir.
Voycy les jours de l'an les plus plaisans :
Chascun de nous est en ses jeunes ans;
Faisons donc tant que la fleur de nostre aage
Ne suive point de tristesse l'oultrage;
Car temps perdu et jeunesse passée
Estre ne peult par deux foys amassée.
Le tien office est de me faire grace;
Le mien sera d'adviser que je face
Tes bons plaisirs, et sur tout regarder
Le droict chemin pour ton honneur garder.
Si te supply que ta dextre m'annonce
De cest escript la finalle response,
A celle fin que ton dernier vouloir
Du tout me face esjouyr ou douloir.

ELEGIE VI

(1524)

Le plus grand bien qui soit en amytié,
Après le don d'amoureuse pitié,
Est s'entr'escrire, ou se dire de bouche,
Soit bien, soit dueil, tout ce qui au cueur touche;
Car si c'est dueil, on s'entrereconforte,

Et si c'est bien, sa part chascun emporte.
Pourtant je veulx, m'amye et mon desir,
Que vous ayez vostre part d'un plaisir
Qui en dormant l'autre nuict me survint.
  Advis me fut que vers moy tout seul vint
Le dieu d'Amours, aussi clair qu'une estoille,
Le corps tout nud, sans drap, linge ne toille,
Et si avoit (afin que l'entendez)
Son arc alors et ses yeux desbendez,
Et en sa main celuy traict bien heureux
Lequel nous feit l'un de l'autre amoureux.
  En ordre tel s'approche et me va dire :
« Loyal amant, ce que ton cueur desire,
Est asseuré; celle qui est tant tienne
Ne t'a rien dit (pour vray) qu'elle ne tienne;
Et, qui plus est, tu es en tel credict
Qu'elle a foy ferme en ce que luy as dict. »
  Ainsi Amour parloit, et en parlant
M'asseura fort; adonc en esbranlant
Ses aesles d'or en l'air s'en est volé,
Et au resveil je fuz tant consolé,
Qu'il me sembla que du plus hault des cieux
Dieu m'envoya ce propos gratieux.
  Lors prins ma plume, et par escript fut mis
Ce songe mien que je vous ay transmis,
Vous suppliant, pour me mettre en grand heur,
Ne faire point le dieu d'amours menteur,
Mais tout ainsi qu'il m'en donne asseurance,
En vostre dire avoir perseverance,
Croyant tousjours que les propos et termes
Que vous ay ditz sont asseurez et fermes.
  En ce faisant pourray bien soustenir
Que songe peult sans mensonge advenir :
Et si diray la couche bien heureuse
Où je songeay chose tant amoureuse.
  O combien donc heureuse elle sera
Quand ce gent corps dedans reposera !

ELEGIE VII

(1525)

Qu'ay je meffaict, dites, ma chere amye?
Vostre amour semble estre toute endormie:
Je n'ay de vous plus lettres ne langage;
Je n'ay de vous un seul petit message;
Plus ne vous voy aux lieux acoustumez;
Sont jà estains voz desirs allumez,
Qui avec moy d'un mesme feu ardoient?
Où sont ces yeulx lesquelz me regardoyent
Souvent en ris, souvent avecques larmes?
Où sont les motz qui tant m'ont faict d'alarmes?
Où est la bouche aussi qui m'appaisoit
Quand tant de foys et si bien me baisoit?
Où est le cueur qu'irrevocablement
M'avez donné? Où est semblablement
La blanche main qui bien fort m'arrestoit
Quand de partir de vous besoing m'estoit?
Hélas! amans, helas! se peult il faire
Qu'amour si grand' se puisse ainsi deffaire?
Je penserois plus tost que les ruisseaux
Feroient aller encontremont leurs eaux,
Considerant que de faict ne pensée
Ne l'ay encor, que je sçache, offensée.
Doncques, Amour, qui couves soubz tes aesles
Journellement les cueurs des damoyselles,
Ne laisse pas trop refroidir celuy
De celle là pour qui j'ay tant d'ennuy,
Ou trompe moy en me faisant entendre
Qu'elle a le cueur bien ferme, et fust il tendre,

ELEGIE VIII

(1525)

Dictes pourquoy vostre amytié s'efface,
O cueur ingrat soubz angelique face.

Dictes le moy, car sçavoir ne le puis.
Tousjours loyal ay esté et le suis :
Il est bien vray qu'ardant est mon service ;
Mais d'avoir faict en servant un seul vice
Il n'est vivant lequel me sceust reprendre,
Si trop aimer pour vice ne veult prendre.
Las ! pourquoy donc laissez vous le cueur pris
D'amour si grand'? Avez vous entrepris
De mettre fin à sa dolente vie?
Mieux eust valu (puis qu'en avez envie)
Que consumé l'eussiez à vous servir,
Qu'en le laissant sans point le deservir.
Mais qui a meu du monde la plus belle
A me laisser? Est ce amytié nouvelle?
Je croy que non. Qui vous faict donc changer
Si bon propos? Seroit ce point Danger?
C'est luy pour vray. Danger par jalousie
Chasse l'amour de vostre fantaisie,
Et en son lieu toute craincte y veult mettre,
Ce que ne doit un gentil cueur permettre.
Craincte est obscure, Amour est nette et blanche;
Craincte est servile, Amour est toute franche;
Amour faict vivre, et Craincte faict mourir.
Si vous souffrez en elle vous nourrir,
Ceste beauté de vertu acueillie
Se passera comme une fleur cueillie;
Mais quand Amour de vous ne partira,
Celle beauté plus en plus florira.
Et, d'autre part, en est il qui frequentent
Le train d'Amour sans que l'assault ilz sentent
De ces jaloux? Où pensez vous qu'ilz soient?
Si pour cela toutes dames laissoient
Leurs serviteurs ainsi comme vous faictes,
Toutes amours par tout seroient deffaictes.
Ce n'est pas tout que d'aymer seulement,
Il fault aymer perpetuellement.
Et lors que plus Jalousie se fume,
Lors que Danger plus sa cholere allume,
Et que Rapport plus se mect à blasmer,
Lors se doit plus Vraye Amour enflammer,

Pour leur monstrer qu'Amour est plus puissante
Que leur rigueur n'est amere et cuysante.
Ce neantmoins, vostre plaisir soit faict :
Il est en vous de me faire (en effect)
Souffrir à tort; mais en vostre puissance
N'est pas d'oster la grande obeyssance
Et l'amytié qu'ay en vous commencée :
Plustost mourir que changer ma pensée.

ELEGIE IX

(1524)

La grand'amour que mon las cueur vous porte
Incessamment me conseille et enhorte
Vous consoler en vostre ennuy extreme;
Mais (tout bien veu) je treuve que moymesme
Ay bon besoing de consolation
Du deuil que j'ay de vostre affliction.
J'en ay tel dueil, qu'à peine eusse sceu mettre
Sur le papier un tout seul petit metre,
Si le desir qu'ay à vostre service
N'eust esté grand et plein d'amour sans vice.
O Dieu du ciel, qu'amour est forte chose!
Sept ans y a que ma main se repose
Sans voulenté d'escrire à nulle femme,
M'eust elle aymé soubz trèsardente flamme :
Et maintenant (las!) une damoyselle
Qui n'a sus moy affection ne zele
Me faict pour elle employer encre et plume,
Et, sans m'aymer, d'un feu nouveau m'allume.
Or me traictez ainsi qu'il vous plaira :
En endurant mon cueur vous servira,
Et ayme myeulx vous servir en tristesse
Qu'aymer ailleurs en joye et en liesse.
D'où vient ce poinct? Certes il fault bien dire
Qu'en vous y a quelque grace qui tire
Les cueurs à soy. Mais laquelle peult ce estre?
Seroit ce point vostre port tant adextre?

Seroit ce point les traictz de vos beaulx yeulx,
Ou ce parler tant doulx et gratieux?
Seroit ce point vostre bonté tant sage,
Ou la haulteur de ce tant beau corsage?
Seroit ce point vostre entiere beauté,
Ou ceste doulce honneste privaulté?
C'est ceste là (ainsi comme il me semble),
Ou, si je faulx, ce sont toutes ensemble.
Quoy que ce soit, de vostre amour suis pris :
Encor je loue Amours en mes esprits
De mon cueur mettre en un lieu tant heureux,
Puis qu'il falloit que devinse amoureux.
Donc puis qu'Amour m'a voulu arrester
Pour vous servir, plaise vous me traicter
Comme vouldriez vous mesme estre traictée
Si vous estiez par Amour arrestée.

ELEGIE X

(1527)

Amour me feit escrire, au moy de may,
Nouveau refrain, par lequel vous nommay,
Comme sçavez, la plus belle de France :
Mais je failly, car veu la suffisance
De la beauté qui dessus vous abonde,
Dire devois la plus belle du monde.
Ce qui en est et qu'on en voit m'accuse
De telle faulte, et vostre amour m'excuse,
Qui troubla tant mes douloureux esprits,
Que France alors pour le monde je pris.
O doncques vous, du monde la plus belle,
Ne cachez pas un cueur dur et rebelle
Soubz tel' beauté : ce seroit grand dommage;
Mais à mon cueur, qui vous vient faire hommage,
Faictes recueil; je vous en fais present.
Voyez le bien : il est, certes, exempt
De faulx penser, fainctise ou trahison;
Il n'a sur luy faulte ne mesprison;

En luy ne sont aucunes amours vaines;
Tout ce qu'il a de mauvais, ce sont peines
Qui de par vous y ont esté boutées,
Et qui sans vous n'en peuvent estre ostées.
Si vous supply, m'amye et mon recours,
Belle en qui gist ma mort ou mon secours,
Prenez mon cueur, que je vous viens offrir,
Et s'il est faulx faictes le bien souffrir;
Mais s'il est bon et de loyalle sorte,
Arrachez luy tant de peines qu'il porte.

ELEGIE XI

(1527)

Pour à plaisir ensemble deviser,
On ne sçauroit meilleur temps adviser
Que de Noel la mynuict et la veille.
En ceste nuict le dieu d'Amour resveille
Ses serviteurs, et leur va commandant
De ne dormir, mais rire, ce pendant
Que faulx Dangier, Maubec et Jalousie
Sont endormiz au lict de Fantaisie.
O nuict heureuse, ô doulce noire nuict,
Ta noireté aux amans point ne nuyt;
Plus tost endort les langues serpentines,
Si que, faingnant d'aller droit à Matines,
Plusieurs amans peuvent bien, ce me semble,
En lieu secret se rencontrer ensemble.
Les prebstres lors bien hault chantent et crient,
Et les amans tout bas leurs dames prient,
Et puis entre eulx comptent de leurs fortunes,
En mauldisant les langues importunes,
Ou en disant choses qui mieulx leur plaisent.
Puis les servans, par coups, leurs dames baisent,
Et en baisant à elles ilz se deulent
Pour avoir mieulx. Lors, si les dames veulent,
Maulgré Danger et toute sa puissance,
A leurs amys donneront jouyssance;

Car noyre nuyct, qui des amans prend cure,
Les couvrira de sa grand' robe obscure,
Et si rendra, ce pendant, endormys
Ceulx qui d'amours sont mortelz ennemys.
  Qu'en dictes vous, ma maistresse et m'amye,
Si vous voulez n'estre point endormye
Ceste nuict là, de veiller suis content
Avecques vous, car mon vouloir ne tend
Qu'à vous complaire. Or pour nous resjouyr,
Si vous voulez les Matines ouyr
Là où sçavez, il n'est chambre si bonne
Ne si bon lict que du tout n'abandonne
Pour m'y trouver; car, pour final propos,
Dedans un lict ne gist point mon repos;
Il gist en vous, et en vous je le quiers;
Donnez le moy donques, je vous requiers.

ELEGIE XII

(1528)

  Le juste dueil remply de fascherie
Qu'eustes arsoir par la grand' resverie
De l'homme vieil, ennemy de plaisir,
M'a mis au cueur un si grand desplaisir,
Que toute nuyct repos je n'ay sceu prendre;
Aussi seroit à blasmer et reprendre
Le serviteur qui porter ne sçauroit
Le mesme dueil que sa maistresse auroit.
Certainement, ma Nymphe, ma Déesse,
Quand joye avez, je suis plein de lyesse;
Et quand douleur au cœur vous touche et poinct,
Je ne reçoy de plaisir un seul poinct.
  Toute la nuyct je disois aparmoy :
Helas! faut il qu'elle soit en esmoy
Par le parler et par la langue amere
D'un qui la trouve et mere et plus que mere.
Que pourra il faire à ses ennemys,
Quand il veult nuyre à ses meilleurs amys?

Ainsi disoys, ayant grand' confiance,
Que vostre cueur bien armé de constance
Plus grans assaulx sçauroit bien soustenir,
Et que le mal qui en pourroit venir
Ne pourroit pas tumber que sur la teste
Du mal parlant qui trop se monstra beste.
Et quand j'euz bien viré et reviré
Dedans mon lict, et beaucoup souspiré,
Je priay fort Amour qui m'assailloit
Laisser dormir mon esprit qui veilloit;
Mais lors Amour de rigueur m'a usé,
Car le dormir du tout m'a refusé,
Me commandant de composer et tistre
Toute la nuyct ceste petite Epistre,
Pour au matin un peu vous conforter
Du dueil qu'arsoir il vous convint porter.
Or ay je faict le sien commandement.
Si vous requiers (ma maistresse) humblement
Que vostre cueur tant noble et gratieux
Chasse dehors tout ennuy soucieux.
En le chassant, le mien vous chasserez;
Priant Amour qu'en tous lieux où serez
Vienne plaisir, et tristesse s'enfuye,
Et que vieillard jamais ne vous ennuye.

ELEGIE XIII

(1524)

L'esloingnement que de vous je veulx faire
N'est pour vouloir m'exempter et deffaire
De vostre amour, encor moins du service.
C'est pour tirer mon loyal cueur sans vice
Du feu qui l'ard par trop grand' amytié;
Et est besoing qu'il treuve en moy pitié,
Veu que de vous pour toute recompense
N'a que rigueur, et mieulx trouver n'y pense;
Car de vous n'ay encor ouy response
Qui un seul brin de bon espoir m'annonce.

Si fault il bien que vostre cueur entende
Qu'il n'y a chose au monde qui ne tende
A quelque fin : homme ne suyt la guerre
Que pour honneur ou prouffit y acquerre;
Qui ces deux poincts de la guerre osteroit,
A y servir nul ne se bouteroit.
Homme ne suyt le train d'Amours aussi
Que soubz espoir d'avoir don de mercy,
Et qui ce poinct en osteroit, en somme,
D'amour servir ne se mesleroit homme.
Ce nonobstant, vostre je demourray,
Mais ce sera le plus loing que pourray;
Car que me vault veoir de près et congnoistre
Tant de beauté, fors d'attiser et croistre
Mon nouveau feu? J'ay tousjours ouy dire,
Qui plus est près, plus ardamment desire.
Parquoy, pour moins ardamment desirer,
Raison me dit qu'il me fault retirer,
En m'asseurant (si je croy son propos)
Que mon esprit par temps aura repos,
Et si promect rendre à ma triste vie
La liberté que luy avez ravie :
Et vostre amour (helas !) ne me promect
Fors desespoir, qui au tombeau me mect.
Ay je donc tort, si Raison je veulx croire
Plus tost qu'Amour, qui en mes maulx prend gloire?
Las ! s'en ouvrant ceste bouche vermeille
Vous eussiez mis en mon cueur par l'oreille
Un mot d'espoir, travaulx, ennuyz et peines
M'eussent (pour vous) semblé lyesses pleines;
Car doulx espoir conforte la pensée
Qui bien s'attend d'estre recompensée.
Et moy, qui n'ay espoir ne seule attente,
Comment feray ma pensée contente,
Fors en fuyant la cause de son dueil?
Là et au temps gist l'espoir de mon vueil.
Le temps (pour vray) efface toutes choses;
Au long aller mes tristesses encloses
Effacera : toutesfoys, attendant
Remede tel, j'endure ce pendant,

Dont maintefoys vostre face tant belle
Mauldis tout seul d'avoir cueur si rebelle.
Que pleust à Dieu ne l'avoir onc peu veoir,
Ou souvenir jamais d'elle n'avoir.
Croyez de vray que ma presente plaincte
N'est composée en courroux ny en faincte;
Faindre n'est point le naturel de moy;
Parquoy vous pry n'en prendre aucun esmoy,
Ne me hayr, si je fuis mon contraire,
A qui je veulx plus que jamais complaire.
Mais c'est de loing : et pour en faire espreuve
Commandez moy. Pour vous, certes, je treuve
Facile chose à faire un impossible,
Et fort aisée à dire un indicible.
Commandez donc, car je l'accompliray,
Et sur ce poinct un Adieu vous diray,
Partant du cueur de vostre amour attainct,
Et qui s'attend d'en veoir le feu estainct
Par s'esloingner, puis qu'on ne veult l'estaindre
Par eau de grace, où bien vouldroit attaindre.

ELEGIE XIV

(1525)

Si ma complaincte en vengeance estoit telle
Comme tu es en abus et cautelle,
Croy que ma plume amoureuse, et qui t'a
Tant faict d'honneur, dont trèsmal s'acquitta,
Croy qu'elle auroit desja jecté fumée
Du style ardant dont elle est allumée
Pour du tout rendre aussi noir que charbon
Le tien bon bruit, si tu en as de bon.
Mais pas ne suis assez vindicatif
Pour un tel cueur, si faulx et deceptif;
Et neantmoins, si me fault il changer
Mon naturel, pour de toy me venger,
A celle fin que mon cueur se descharge
Du pesant faix dont ta ruse le charge;

Aussi afin de te faire sçavoir
Qu'à trop grand tort m'as voulu decevoir,
Veu qu'en mon cueur ta basse qualité
N'a veu qu'amour et liberalité.
Sus donc, ma plume, ores soys ententive
D'entrer en feu d'aigreur vindicative :
Mon juste dueil t'en requiert, pour tout seur;
Ne cherche pas termes pleins de doulceur;
Ne trouve azur ny or en ton chemin,
Ne fin papier ne vierge parchemin;
Pour mon propos escrire rien ne valent.
Cherche des motz qui tout honneur ravalent,
Trouve de l'encre espesse et fort obscure,
Avec papier si gros qu'on n'en ayt cure,
Et là dessus escry termes mordans
D'un traict lisable à tous les regardans,
Pour (à bon droict) rendre celle blasmée
Qu'à bien grand tort tu as tant estimée.
Incontinent, desloialle femelle,
Que j'auray faict et escript ton libelle,
Entre les mains le mettray d'une femme
Qui appellée est Renommée ou Fame,
Et qui ne sert qu'à dire par le monde
Le bien ou mal de ceulx où il abonde.
Lors Renommée avec ses esles painctes
Ira volant en bourgs et villes maintes,
Et sonnera sa trompette d'argent,
Pour autour d'elle assembler toute gent;
Puis hault et clair de cent langues qu'elle a
Dira ta vie; et puis deçà et là
Ira chantant les fins tours dont tu uses,
Tes laschetez, tes meschances et ruses.
Ainsi sera publié ton renom,
Sans oublier ton nom et ton surnom.
Pour et affin que toute fille bonne
Ne hante plus ta maulvaise personne.
Filles de bien, n'en vueillez approcher;
Fuyez, d'autant comme honneur vous est cher,
Fuyez du tout, fuyez la garse fine
Qui soubs beaulz dicts un vray amant affine;

Et si au jour de ses nopces elle a
Cheveulx au vent, ne souffrez pas cela :
Ou si au chef luy trouvez attaché
Chappeau de fleurs, qu'il luy soit arraché,
Car il n'affiert à garses diffamées
User des droicts de vierges bien famées.
Vray est qu'elle est un jeune personnage,
Mais sa malice oultrepasse son aage.
  Donc que sera au temps de ta vieillesse?
Tiendras tu pas escoles de finesse?
Certes ouy. Car Medée et Circé,
Si bien que toy n'en ont l'art exercé.
Vray est qu'avant que tu sois definée
Par affiner te verras affinée,
Si que desja commence à me venger,
Voyant de loing venir ton grand danger.
  Qui te mouvoit, lasche cueur dangereux,
A m'envoyer tant d'escripts amoureux?
Par tes escripts feu d'amour attisoys,
Par tes escripts mourir pour moy disoys,
Par tes escripts tu me donnois ton cueur :
O don confict en maulvaise liqueur!
M'as tu pas faict par escripture entendre
Que tout venoit à poinct qui peult attendre?
Veulx tu nyer que par là n'accordasses
A mon vouloir, et que ne te obligeasses
Lors qu'à mes dons ta main prompte estendois?
Tu sçavois bien la fin où je tendois;
Mais ton faulx cueur trouva l'invention
De varier à mon intention;
Car mariage en propos vins dresser,
Pour qui à moy ne te fault adresser;
Ce n'est pas toy que chercher je vouldroye;
En cest endroit de beaucoup me tordroye;
Et en la sorte encor que je t'ay quise,
Je m'en repens, congnoissant ta faintise.
Mon cueur loyal, que je t'avois donné,
Par devers moy tout triste est retourné,
Et m'a bien sceu reprocher que j'ay tort
De l'avoir mis en un logis tant ord,

Si qu'à present ne prend autre allegeance
Qu'au passetemps de sa juste vengeance,
Que je feray tant que jeune seras;
Mais quand verray que tu te passeras,
Je cesseray ceste vengeance extreme,
Car lors de toy me vengeras toymesmes
Par le regret que ton cueur esperdu
Aura d'avoir un tel amy perdu.

ELEGIE XV

(1527)

Ton gentil cueur, si haultement assis,
Ton sens discret à merveille rassis,
Ton noble port, ton maintien asseuré,
Ton chant si doulx, ton parler mesuré,
Ton propre habit, qui tant bien se conforme
Au naturel de ta trèsbelle forme;
Brief, tous les dons et graces et vertus,
Dont tes espritz sont ornez et vestus,
Ne m'ont induict à t'offrir le service
De mon las cueur plein d'amour sans malice;
Ce fut (pour vray) le doulx traict de tes yeux,
Et de ta bouche aucuns motz gracieux,
Qui de bien loing me vindrent faire entendre
Secretement qu'à m'aymer voulois tendre.
Lors, tout ravy, pource que je pensay
Que tu m'aymoys, à t'aymer commençay :
Et, pour certain, aymer je n'eusse sceu
Si de l'amour ne me fusse apperceu;
Car tout ainsi que flamme engendre flamme,
Fault que m'amour par autre amour s'enflamme.
Et qui diroit que tu as faict la faincte
Pour me donner d'amour aucune estraincte,
Je dy que non, croyant que mocquerie
En si bon lieu ne peult estre cherie.
Ton cueur est droict, quoy qu'il soit rigoureux,
Et du mien, las ! seroit tout amoureux

Si ce n'estoit fascheuse deffiance
Qui à grand tort me pourchasse oubliance;
Tu crains, pour vray, que mon affection
Soit composée avecques fiction.
Esprouve moy. Quand m'auras esprouvé,
J'ay bon espoir qu'autre seray trouvé :
Commande moy jusques a mon cueur fendre;
Mais de t'aymer ne me vien point deffendre.
Plustost sera montaigne sans vallée,
Plustost la mer on verra dessalée,
Et plustost Seine en contremont ira,
Que mon amour de toy se partira.
  Ha! cueur ingrat! Amour, qui vainc les princes,
T'a dict cent foys que pour amy me prinses;
Mais quand il vient à cela t'inspirer,
Tu prens alors peine à t'en retirer;
Ainsi Amour par toy est combatu;
Mais garde bien d'irriter sa vertu,
Et, si m'en croys, fay ce qu'il te commande.
Car si sur toy de cholere il debande,
Il te fera, par adventure, aymer
Quelque homme sot, desloyal et amer,
Qui te fera mauldire la journée
De ce qu'à moy n'auras t'amour donnée.
  Pour fuyr donc tous ces futurs ennuys,
Ne me fuy point. A quel' raison me fuys?
Certes, tu es d'estre aymée bien digne :
Mais d'estre aymé je ne suis pas indigne.
J'ay en tresor jeunes ans et santé,
Loyalle amour et franche voulenté,
Obeissance, et d'autres bonnes choses
Qui ne sont pas en tous hommes encloses,
Pour te servir, quand il te plaira prendre
Le cueur qui veult si hault cas entreprendre.
  Et quand le bruyt courroit de l'entreprise,
Cuyderois tu en estre en rien reprise?
Certes, plustost tu en auroys louenge,
Et diroit l'on : « Puis que cestuy se renge
A ceste dame, elle a beaucoup de graces,
Car long temps a qu'il fuyt en toutes places

Le train d'Amour : celle qui l'a donc pris,
Fault qu'elle soit de grand' estime et prix. »
  Ilz diront vray. Que ne faisons nous donques
De deux cueurs un? Brief, nous ne feismes onques
Œuvre si bon. Noz constellations,
Aussi l'accord de noz conditions
Le veult et dit. Chacun de nous ensemble
En mainte chose (en effect) se ressemble.
Tous deux aymons gens pleins d'honnesteté,
Tous deux aymons honneur et netteté,
Tous deux aymons à d'aucun ne mesdire,
Tous deux aymons un meilleur propos dire;
Tous deux aymons à nous trouver en lieux
Où ne sont point gens melancolieux;
Tous deux aymons la musique chanter,
Tous deux aymons les livres frequenter.
Que diray plus? Ce mot là dire j'ose
Et le diray, que presque en toute chose
Nous ressemblons, fors que j'ay plus d'esmoy,
Et que tu as le cueur plus dur que moy.
Plus dur (hélas !); plaise toy l'amollir,
Sans ton premier bon propos abolir;
Et en voulant en toy mesme penser
Qu'amour se doibt d'amour recompenser,
Las ! vueille moy nommer doresnavant
Non pas amy, mais trèshumble servant,
Et me permets, allegeant ma destresse,
Que je te nomme, entre nous, ma maistresse.
  S'il ne te plaist, ne laisseray pourtant
A bien aymer, et, ma douleur portant,
Je demourray ferme, plein de bon zelle,
Et toy par trop ingrate damoyselle.

ELEGIE XVI

(1527)

  Qui eust pensé que l'on peust concevoir
Tant de plaisir pour lettres recevoir?

Qui eust cuydé le desir d'un cueur franc
Estre caché dessoubz un papier blanc?
Et comment peult un œil au cueur eslire
Tant de confort par une lettre lire?
  Certainement, dame trèshonorée,
J'ay leu des sainctz la Legende dorée,
J'ay leu Alain, le trèsnoble orateur,
Et Lancelot, le trèsplaisant menteur;
J'ay leu aussi le Romant de la Rose,
Maistre en amours, et Valere, et Orose,
Comptant les faicts des antiques Rommains;
Bref, en mon temps, j'ay leu des livres maintz.
Mais en nulz d'eux n'ay trouvé le plaisir
Que j'ay bien sceu en voz lettres choisir;
J'y ay trouvé un langage bening,
Rien ne tenant du stile femenin;
J'y ay trouvé suite de bon propos,
Avec un mot qui a mis en repos
Mon cueur estant travaillé de tristesse,
Quand me souffrez vous nommer ma maistresse
Dieu nous doint donc, ma maistresse trèsbelle
(Puisqu'il vous plaist qu'ainsi je vous appelle),
Dieu nous doint donc amoureux appetit
De bien traicter vostre servant petit.
O moy heureux d'avoir maistresse au monde
En qui vertu soubz grand' beauté abonde!
Tel est le bien qui me fut apporté
Par vostre lettre, où me suis conforté;
Dont je maintiens la plume bien heurée
Qui rescrivit lettre tant desirée.
Bien heureuse est la main qui la ploya,
Et qui vers moy, de grace, l'envoya :
Bien heureux est qui apporter la sceut,
Et plus heureux celuy qui la reçeut.
  Tant plus avant ceste lettre lisoye,
En aise grand'tant plus me deduisoye;
Car mes ennuys sur le champ me laisserent,
Et mes plaisirs d'augmenter ne cesserent,
Tant que j'euz leu un mot qui ordonnoit
Que ceste lettre ardre me convenoit.

Lors mes plaisirs d'augmenter prindrent cesse :
Pensez adonc en quelle doubte et presse
Mon cueur estoit. L'obéissance grande
Que je vous doy, brusler me la commande :
Et le playsir que j'ay de la garder
Me le deffend, et m'en vient retarder.
  Aucunefoys au feu je la boutoye
Pour la brusler : puis soudain l'en ostoye,
Puis l'y remis, et puis l'en recullay.
Mais à la fin, à regret, la bruslay
En disant : « Lettre (après l'avoir baisée),
Puisqu'il luy plaist, tu seras embrasée :
Car j'ayme mieulx dueil en obéissant
Que tout plaisir en desobéissant. »
Voylà comment pouldre et cendre devint
L'ayse plus grand' qu'à moy onques advint.
  Mais si de vous j'ay encor quelque lettre,
Pour la brusler ne la faudra que mettre
Près de mon cueur; là elle trouvera
Du feu assez, et si esprouvera
Combien ardante est l'amoureuse flamme
Que mon las cueur pour voz vertus enflamme.
  Au moins, en lieu des tourmens et ennuyz
Que vostre amour me donne jours et nuyctz,
Je vous supply de prendre, pour tous mets,
Un crystallin miroyr que vous transmets.
En le prenant, grand' joye m'adviendra,
Car (comme croy) de moy vous souviendra
Quand là dedans mirerez ceste face
Qui de beauté toutes autres efface.
  Il est bien vray, et tiens pour seureté,
Qu'il n'est miroyr, ne sera, n'a esté,
Qui sceust au vif monstrer parfaictement
Vostre beauté; mais croyez seurement,
Si vos yeulx clers plus que ce cristallin
Veissent mon cueur féal et non malin,
Ilz trouveroient là dedans imprimée
Au naturel vostre face estimée.
  Semblablement, avec vostre beauté
Vous y verriez la mienne loyauté;

Et la voyant, vostre gentil courage
Pourroit m'aymer quelque poinct d'advantage.
Pleust or à Dieu donques que peussiez veoir
Dedans ce cueur, pour un tel heur avoir !
C'est le seul bien où je tends et aspire.
Et pour la fin, rien je ne vous desire
Fors que cela que vous vous desirez,
Car mieulx que moy vos desirs choysirez.

ELEGIE XVII

(1528)

Tous les humains qui estes sur la terre,
D'auprès de moy retirez vous grand' erre :
N'oyez le dueil que mon las cueur reçoit.
Je ne veulx pas que d'ame entendu soyt,
Fors seulement de ma seule maistresse,
A qui pourtant ma plaincte ne s'addresse;
Car quand pour elle en langueur je mourroys,
D'elle (pour vray) plaindre ne me pourroys.
D'elle et d'Amour ne me plains nullement,
Mais Amour doys mercier doublement,
Et doublement à luy je suis tenu,
Quand double bien par lui m'est advenu,
De me submettre en lieu tant estimé,
Et d'avoir faict que là je suis aymé.
Pourquoy d'ennuy suis je donques tant plain?
A trop grand tort (ce semble) me complain,
Veu que plaisir plus grand on ne peut dire
Que d'estre aymé de celle qu'on desire.
A dire vray, ce m'est grande lyesse,
Mais à mon cueur trop plus grand ennuy est ce
De ce que n'ose user de privauté
Vers une telle excellente beauté.
Amour veult bien me donner ce credit,
Mais pour certain Danger y contredit,
Nous menassant de nous faire reproche
Si l'un de nous trop près de l'autre approche.

O Dieu puissant, quelle grande merveille !
Est il douleur à la mienne pareille?
A ma grand' soif la belle eau se presente,
Et si convient que d'en boyre m'exempte;
Brief, on me veult le plus grand bien du monde,
Et tout ce bien plus à mal me redonde
Que si ma dame estoit vers moy rebelle,
Veu que semblant n'ose faire à la belle
De qui l'amour (par sa grace) est à moy.
Ainsi je semble, en peine et en esmoy,
A cil qui a tout l'or qu'on peult comprendre,
Et n'oseroit un seul denier en prendre.
Ce neantmoins, puis que s'amour me baille,
La serviray, quelque ennuy qui m'assaille,
Et ayme mieulx en s'amour avoir peine
Que sans s'amour avoir liesse pleine.
Helas ! de nuict elle est mieulx que gardée,
Et sur le jour de cent yeulx regardée,
Plus que jadis n'estoit Io d'Argus,
Qui eust au chef cent yeulx clers et agus.
Si ne fault pas s'esbahyr grandement
Si on la garde aussi songneusement,
Car voulentiers la chose precieuse
Est mise à part en garde soucieuse.
Or est ma dame une perle de prix
Inestimable à tous humains esprits
Pour sa valeur. Que diray d'avantage?
C'est le tresor d'un riche parentage.
Que pleust à Dieu que la fortune advint,
Quand je vouldrois, que bergere devint.
S'ainsi estoit, pour l'aller veoir seulette
Souvent ferois de ma lance houlette,
Et conduiroys, en lieu de grands armées,
Brebiz aux champs costoyez de ramées.
Lors la verrois séant sur la verdure,
Si luy dirois la peine que j'endure
Pour son amour, et elle orroit ma plaincte
Tout à loysir, sans de nul avoir craincte;
Car loing seroient ceulx qui de nuyct la gardent,
Et les cent yeulx qui de jour la regardent

Ne la verroient. Le faulx traistre Dangier
Vers elle aux champs ne se viendroit renger.
Tousjours se tient en ces maisons royalles,
Pour faire guerre aux personnes loyalles.
Ainsi estant en liberté champestre,
La requerrois d'un baiser, et peult estre
Me donneroit (pour du tout m'appaiser)
Quelque autre don par dessus un baiser;
Si me vauldroit l'estat de bergerie
Plus que ma grande et noble seigneurie.
O vous, amans, qui aymez en lieu bas,
Vous avez bien en amour voz esbats.
Si n'ay je pas envie à vostre bien;
Mais en amours avoir je vouldrois bien
La liberté à la vostre semblable.
Qu'en dictes vous, ma Maistresse honorable?
Ces miens souhaits vous desplaisent ilz point?
Je vous supply ne les prendre qu'à poinct,
Recongnoissant que l'amour que vous porte
Faict que mon cueur en desirs se transporte.
Et pour fermer ma complaincte accomplie,
Trèshumblement vostre grace supplie
Perseverer en l'amour commencée,
Et ne l'oster de si noble pensée.
Quant est à moy, seule vous serviray
Tout mon vivant, et pour vous souffriray
Jusques au jour que Fortune vouldra
Que par mercy ma grand' peine fauldra,

ELEGIE XVIII

(1528)

Fils de Venus, vos deulx yeux desbendez,
Et mes escripts lisez et entendez,
Pour veoir comment
D'un desloyal servie me rendez;
Las! punissez le, ou bien luy commandez
Vivre autrement.

Je l'ay receu de grace honnestement;
De moy mesdict par tout injustement,
Et me blasonne.
Hélas! faut il qu'après bon traictement
Un serviteur blasme indiscretement
Sa dame bonne?

Que feront ceulx qu'on chasse et abandonne,
Si ceulx à qui le bon recueil on donne
Vivent ainsi?
Il fault, Amour, que peine on leur ordonne;
Car plus à vous qu'à nulle autre personne
Touche cecy.

Si à telz gens faictes grace et mercy,
Noir deviendra vostre regne esclercy
Et sans police;
Et n'y aura femme, ne fille aussi,
Qui ose aymer, craignant d'avoir soucy
Pour leur malice.

La mauvaise herbe il faut qu'elle perisse,
Et la brebis mal saine faut qu'elle ysse
Hors des trouppeaux :
Jettez donc hors de l'amoureux service
Ce mesdisant, qu'il n'apprenne son vice
A vos féaulx.

Certes on voit aux champs les pastoureaux
Leur foy garder mieulx que leurs gras toreaux,
Sans nul mal dire.
Mais en palais, grans villes et chasteaux,
Foy n'y est rien, langues y sont cousteaux
Par trop mesdire.

Las! qu'ay je dict? Pardonnez à mon ire
Tous ne sont telz : j'en ay bien sceu eslire
Un trèsloyal,
A qui mon cueur se lamente et souspire
Des maulx que j'ay par l'autre, qui est pire
Que desloyal.

A l'un (pour vray) l'autre n'est pas egal :
L'un est bon fruict, et l'autre réagal,
Poison mortelle.
L'un est d'esprit, l'autre est gros animal;
L'un parle en bien, l'autre tousjours dit mal;
Sa langue est telle.

De l'un reçoy tourment dur et rebelle;
De l'autre j'ay consolation belle,
Dieu sçait combien.
Bref, amytié n'a point peine eternelle :
Après le mal j'ay rencontré en elle
Singulier bien.

O toy, mon cueur, bien heureux je te tien,
D'avoir trouvé un tel serviteur tien,
Qui te conforte;
Et à bon droict je me complains trèsbien
Que je ne l'ay plus tost retenu mien,
Congneu sa sorte.

Las! de mon cueur luy ay fermé la porte,
Pour à celluy qui mal de moy rapporte
Mon cueur unir,
Grand mal je feiz; aussi peine j'en porte,
Et croy que Dieu me l'envoie ainsi forte
Pour m'en punir.

Par ses faulx tours, me suis veu advenir
Un grand vouloir de ne me souvenir
D'homme qui vive.
Mais, pour les faulx, les bons ne fault bannir;
Et puis d'aymer on ne se peult tenir,
Quoy qu'on estrive.

Tel veult fuyr qui plus près en arrive;
Si loue Amour, qui plus qu'à femme vive
M'a faict cest heur
De me monstrer la malice excessive
D'un faulx amant, et la bonté nayfve
D'un serviteur.

ELEGIE XIX

(1528)

Tant est mon cueur au vostre uny et joinct,
Qu'impossible est que l'ennuy qui vous poinct
Ne sente au vif; mais si vostre constance
Venoit à faire à l'ennuy resistance,
Lors sortiriez de desolation,
Et j'entrerois en consolation,
En vous voyant n'estre plus desolée.
Si n'ay je empris vous rendre consolée
En cest escript pour seulement oster
Le mal que j'ay de vous veoir mal porter.
Plus tost vouldrois, certes, qu'il fust permis
Que vostre dueil avec le mien fust mis,
Aymant plus cher avoir double destresse
Que d'en veoir une en ma Dame et Maistresse;
Mais le moyen plus souverain seroit
Quand par vertu tel ennuy cesseroit.
La vertu propre en cestuy cas, c'est force,
Qui dueil abat, et les tourmens efforce.
Je ne dy point force de corps et bras :
S'ainsi estoit, les toreaux gros et gras,
Lyons puissans, elephans monstrueux,
Seroient beaucoup plus que nous vertueux :
Ce que j'entens, c'est force de courage
Pour soustenir d'infortune l'orage
Et resister à survenans malheurs.
N'est elle point parmi voz grans valeurs,
Ceste vertu? Si est abondamment :
Vueillez la donc monstrer evidemment
En cest ennuy. Les estoilles celestes
Jamais ne sont que de nuyct manifestes;
Aussi constance en nous ne peult bien luire
Qu'au temps obscur que douleur nous vient nuyre.
Aux grans assaults acquiert on les honneurs,
Et tant plus sont aigres ses blasonneurs,
Plus le constant a de loz meritoire.

Si ne faut point sur eulx chercher victoire;
Ilz se vaincront, tant sont ilz malheureux,
Faisant tumber tous les blasmes sur eulx.
  Mais qui est cil ne celle en cestuy monde
En qui douleur par faulx rapport n'abonde?
Avant que nul jamais soit icy né,
A ceste peine il est predestiné;
Et tant plus est la personne excellente,
Plus est subjecte à l'aigreur violente
De telz assaults. Vous donques, accomplie
De dons exquis, dictes, je vous supplie,
Cuydez vous bien fuyr les violences
Des mesdisans avec voz excellences?
  Si vous voulez qu'on n'ayt sur vous envie,
Ne soyez plus de vertueuse vie.
Ostez du corps ceste exquise beauté,
Ostez du cueur ceste grand' loyauté;
Ne soyez plus sur toutes estimée,
Ne des loyaulx serviteurs bien aymée :
Ayez autant de choses vitieuses
Que vous avez de vertus precieuses;
Lors se tairont. Ha! chere et seule amye,
Voulez vous estre envers Dieu endormie,
De recevoir tant de graces de luy,
Et ne vouloir porter un seul ennuy?
Ennuy (pour vray) n'est pas la pire chose
Qui soit au cueur des personnes enclose :
Petit ennuy un grand ennuy apaise.
Bref, sans ennuy trop fade seroit l'ayse,
Et tout ainsi que les fades viandes
Avec aigreur on trouve plus friandes,
Ainsi plaisir trop doulx et vigoureux,
Meslé d'ennuy, semble plus savoureux.
  Et d'autre part, raison nous faict sçavoir
Qu'impossible est de non tristesse avoir,
Veu que tous ceulx qui le plus fort s'appuyent
Sus leurs plaisirs, de leurs plaisirs s'ennuyent,
Et deviendroit fascheuse leur liesse,
Si quelquefois n'entrevenoit tristesse,
Laquelle en fin se perd avec le temps,

Dont en après sont plus gays et contens.
Or si ce dueil n'abbatez par vertu,
Si sera il par le temps abbatu.
Mais la vertu de vous croire me faict
Que ja le temps n'aura l'honneur du faict.
Le temps est bon pour les douleurs deffaire
De ceulx qui n'ont constance pour ce faire;
Mais vous, amye, avez en corps de dame
Un cueur viril pour vous oster de l'ame
Vostre douleur mieulx qu'autre creature,
Ne que le temps, ne que mon escripture.

ELEGIE XX

(1528)

En est il une en ceste terre basse
Qui en tourment de tristesse me passe,
Ou qui en soyt autant comme moy pleine?
Faire se peult; mais je croy qu'à grand' peine
Se trouvera femme, en lieu ne saison,
Qui de se plaindre ayt si grande raison.
Dessoubz la grand' lumière du soleil
Ne trouve point le phenix son pareil;
Et aussi peu je trouve ma pareille
En juste dueil, qui la mort m'appareille.
Le phenix suis des dames langoureuses,
A trop grand tort, voyre des malheureuses;
Et cil qui m'a tous ces maulx avancez
Est le phenix des hommes insensez.
Las! je me plains, non point comme Dido
Frappée au cueur du dard de Cupido :
Ja ne m'orriez alleguer en mes plainctes
Le mien amant, comme Sapho et maintes,
Mais mon mary, dont plus mon cueur se deult;
Car les amans abandonner on peult,
Et les marys, c'est force qu'ilz demeurent
(Bons ou mauvais) jusques à ce qu'ilz meurent.
Non que par moy luy soit mort desirée :

Plustost vouldrois sa pensée inspirée
A me traicter ainsi qu'il est licite,
Ou comme il doit, ou comme je merite,
Veu que mon cueur l'ayme, l'honore et sert
Comme il convient, et non comme il dessert.
Pas ne dessert avoir à sa commande
Cest enbonpoinct et ceste beauté grande
Que m'a donné Nature à plein desir;
Pas ne merite au chaste lict gesir
De celle là qui tant luy est féable.
Il ne fault pas qu'un œil tant agreable
Luy soit riant, ne que bouche tant belle,
En la baisant, mary n'amy l'appelle;
Et neantmoins, suyvant Dieu et sa loy,
De mon franc vueil tous ces poinctz a de moy.
Mais cest ingrat tout mal, pour bien, me baille.
Il a de moy le bon grain pour la paille,
Humble doulceur pour fiere cruaulté,
Loyalle foy pour grand' desloyauté,
Et pour chagrin toute amoureuse approche,
Sans amollir son cueur plus dur que roche.
Le fier lyon dessus le chien ne mect
Patte ne dent, quand à luy se submect.
Les forts Rommains, quand ilz s'humilierent
Soubz Atilla, son cueur felon plierent;
Le noir Pluton, à fleschir mal aysé,
Fut, par doulceur, d'Orpheus appaisé.
Tout s'amollit par doulceur trèsbenigne;
Et toutefoys la doulceur femenine,
Qui les doulceurs de ce monde surpasse,
Devant les yeulx de mon dur mary passe
Sans l'esmouvoir; et tant plus me submets,
Tant plus me sert d'estranges et durs mets.
Par ainsi passe en cruautez iniques
Lyons, tyrans et monstres plutoniques.
Certes, quand bien je pense à mon malheur,
Il me souvient du champestre oyseleur,
Lequel, après que l'oysellet des champs
Il a sceu prendre avec fainctz et doulx chantz,
Le tue et plume, ou si vif le retient,

Le mect en cage. et en langueur le tient.
Ainsi (pour vray), fuz prinse et arrestée,
Et tout ainsi (hélas !) je suis traictée :
Or si l'oyseau mauldit en son langage
(Comme dit Meung) cil qui le tient en cage,
Pourquoy icy donques ne me plaindray je
De ce cruel, qui chacun jour r'engrege
Mes longs ennuyz? Le dueil qui est celé
Griefve trop plus que s'il est revelé;
Parquoy le mien donc revelé sera;
Ma bouche au cueur ce grand plaisir fera.
Et à qui, las ! Sera ce à mon mary
Que descharger iray mon cueur marry?
Non certes, non : rien je n'y gaigneroye,
Fors qu'en mes pleurs plaisir luy donneroye.
Et à qui donc? Doy je par amours faire
Un serviteur, duquel en mon affaire
J'auray conseil, et qui, par amytié,
De mes douleurs portera la moytié?
L'occasion le conseille et le dit,
Mais avec Dieu honneur y contredict;
Pourtant, plaideurs aux amoureuses questes,
Allez ailleurs presenter vos requestes :
Je ne feray ne serviteur, n'amy,
Mais tiendray foy à mon grand ennemy.
Donques à qui feray ma plaincte amère?
A vous, ma chere et honnorée mère.
  C'est à vous seule à qui s'offre et presente
Par vray devoir la complaincte presente,
Et devers vous s'envollent mes pensées
De grand ennuy (à grand tort) offensées,
Pour y chercher allegeance certaine,
Comme le cerf qui court à la fontaine,
Querant remede à la soif qui le presse.
Nature aussi ne veult que ailleurs m'adresse,
Et si m'a dict, si pour moy en ce monde
Y a confort, qu'en vous seule il abonde;
S'il est en vous (las !) si m'en secourez.
  S'il n'est en vous, avecques moy pleurez,
En mauldissant fortune et ses alarmes :

Et en mes pleurs entremeslez voz larmes,
Pour arrouser la fleur qu'avez produicte,
Qui s'en va toute en seiche herbe reduicte.

ELEGIE XXI

DE LA MORT DE ANNE L'HULIER

(1527)

Quiconques soys, qui veulx que je confesse
Que Venus est la plus belle deesse,
Il faut aussi que de rien tu ne doubtes
Qu'elle ne soit la plus male de toutes;
Car quelque don qui d'elle soit donné,
(Tant soit il doulx) il est environné
De plus de maulx que la rose d'espines;
Et (qui pis est)si ses fraudes vulpines
On sçait fuyr, ou si un chaste cueur
D'aventure est de sa flamme vainqueur,
Elle (soudain) devient toute enragée,
Et tout ainsi que s'on l'eust oultragée
En prend vengeance. Helas ! piteuse preuve
Toute recente à ce propos se treuve
D'Anne qui fut jadis Orleanique.
Le cas est tel : la deesse impudique
De son brandon (qui maintes femmes damne)
Jamais ne sceut eschauffer le cueur d'Anne,
Dont par despit sur le corps se vengea.
Et pour ce faire à Vulcan se rengea;
Car le pouvoir de Venus est petit
Pour se venger selon son appetit.
A Vulcan donc son dueil elle declaire,
Qui tout subit (pour à Venus complaire)
De son chault feu (bien autre qu'amoureux)
Vint allumer, par un soir malheureux,
D'Anne le lict chaste et immaculé,
Et en dormant son beau corps a bruslé,
Duquel adonc l'ame noble s'osta,

Et toute gaye au ciel luysant saulta,
Sans se sentir du feu de Vulcanus,
Encore moins de celluy de Venus.
Or vit son ame, et le corps est pery
Par feu ardant. Mais qui de son mary
Eust eu alors les larmes qu'espandues
Il a depuis, pas ne fussent perdues
Comme elles sont, car de ses yeulx sortir
En feit assez pour ce feu amortir.

ELEGIE XXII

DU RICHE INFORTUNÉ JAQUES DE BEAUNE SEIGNEUR DE SEMBLANÇAY

(1527)

En son gyron jadis me nourrissoit
Doulce Fortune, et tant me cherissoit,
Qu'à plein souhait me faisoit delivrance
Des haults honneurs et grands tresors de France;
Mais cependant sa main gauche trèsorde
Secretement me filoit une corde
Qu'un de mes serfz, pour saulver sa jeunesse,
A mise au col de ma blanche vieillesse;
Et de ma mort tant laide fut la voye,
Que mes enfans, lesquelz (helas!) j'avoye
Hault eslevez en honneur et povoir,
Hault eslevé au gibet m'ont peu veoir.
Ma gloire donc, que j'avois tant cherie,
Fut avant moy devant mes yeulx perie.
Mes grans tresors, en lieu de secourir,
Honteusement me menerent mourir.
Mes serviteurs, mes amys et parens
N'ont peu servir que de pleurs apparens.
J'euz (en effect) des plus grans la faveur,
Ou au besoing trouvay fade saveur;
Mesme le Roy son Pere m'appella;
Mais tel' faveur Justice n'esbranla :

Car elle, ayant le mien criminel vice
Mieulx espluché que mon passé service,
Près de Rigueur, loing de Misericorde,
Me prononça honte, misere et corde,
Si qu'à mon los n'est chose demourée
Qu'une constance en face coulourée,
Qui jusqu'au pas de mort m'accompaigna.
Et qui les cueurs du peuple tant gaigna,
Qu'estant meslée avecques mes ans vieulx,
Feit larmoyer mes propres envieux.
  Certainement, ma triumphante vie
Jadis mettoit en grand tourment Envie;
Mais de ma mort or doit estre contente.
Je qui avois ferme entente et attente
D'estre en sepulchre honorable estendu,
Suis tout debout à Monfaulcon pendu,
Là où le vent, quand est fort et nuysible,
Mon corps agite, et quand il est paisible,
Barbe et cheveulx tous blancs me faict branler,
Ne plus ne moins que feuilles d'arbre en l'air.
Mes yeulx, jadis vigilans de nature,
Des vieulx corbeaux sont devenuz pasture;
Mon col, qui eut l'accol de chevalier,
Est accollé de trop mortel collier;
Mon corps, jadis bien logé, bien vestu,
Est à present de la gresle batu,
Lavé de pluye et du soleil seché,
Au plus vil lieu qui peult estre cherché.
  Or, pour finir les regretz doloreux
Partans du cueur du Riche Malheureux,
Roys et subjectz, en moy vueillez apprendre
Que vault grand' charge à bailler et à prendre.
  En mon vivant ne fut merveille à veoir
(Veu mon credict) si j'acquis grand avoir;
Mais à ma mort on peult bien veoir adoncques
Un des grans tours que Fortune feit oncques.
  Long temps me feit appeler Roy de Tours,
Mais puis qu'elle a usé de ses destours
Sur moy, vieillard chetif et miserable,
Priez à Dieu (ô peuple venerable),

Que l'ame soit traictée sans esmoy
Mieulx que le corps, et congnoissez par moy
Qu'or et argent, dont tous plaisirs procedent,
Causent douleurs qui tous plaisirs excedent.

ELEGIE XXIII

DE JEHAN CHAUVIN, MENESTRIER

Chauvin, sonnant sur Seine les aulbades,
Donna tel aise aux gentilles Nayades,
Que l'un, pour tous, des aquatiques dieux
Parla ainsi : « Le son melodieux
De ce Chauvin, freres, nous pourroit nuyre
Par traict de temps, et noz femmes seduyre
Jusqu'à les faire yssir de la claire unde
Pour habiter la terre large et ronde.
Ne feit, au chant de son psalterion,
Sortir des eaux les daulphins Arion?
Ne tira pas Orpheus Eurydice
Hors des Enfers? Cela nous est indice
Que cestuy cy, qui mieulx que ces deux sonne,
Et qui tant est gratieuse personne,
Nous pourroit bien noz nymphes suborner. »
Ces motz finiz, se prindrent à tourner
Ces dieux jaloux au tour de la nasselle
Du bon Chauvin, et, renversans icelle,
L'ont en leurs eaux plongé et suffocqué;
Puis chacun d'eulx des nymphes s'est mocqué
En leur disant, « Venez, dames, venez,
Voicy Chauvin, que si cher vous tenez,
Commandez luy que danser il vous face. »
Lors le baisant ainsi mort en la face,
Toutes sur luy de leurs yeulx espandirent
Nouvelles eaux, et après le rendirent
Dessus la terre ès mains de ses amys,
Qui l'ont ensemble en sepulture mys
Et d'instrumens de musique divers

Au roy du ciel et du monde univers
Ont rendu gloire et immortelles graces
De l'avoir mys hors des terrestres places
Pleines de maulx, pour le loger en lieu
Où plus n'endure et plus n'offense Dieu.

ELEGIE XXIV

(1528)

Gente Danés, de Juppiter aymée,
Dedans la tour d'arain bien enfermée,
Puis que Fortune adverse de tout bien
Est maintenant envieuse du mien;
Puis que de l'œil elle m'a destourné
Du beau present qu'elle m'avoit donné;
Puis que parler à vous ne puis et n'ose,
Que puis je faire orendroit autre chose,
Fors par escript nouvelles vous mander
De mon ennuy, et vous recommander
Le cueur de moy, dont avez jouyssance,
Le cueur sur qui nulle autre n'a puissance,
Le cueur qui feut de franchise interdict
Quand prisonnier en voz mains se rendit,
Et de rechef prisonnier confermé
Avecques vous en la tour enfermé?
Je vous supply, par celuy dur tourment
Que nous souffrons pour aymer loyaument,
Qu'entre voz mains il face sa demeure,
Jusques à tant que l'un ou l'autre meure.
Tandis Fortune avec cours temporel
Se changera, suyvant son naturel,
Et ne nous est si dure et mal prospere,
Comme paisible et bonne je l'espere.
Parquoy, amye, or vous reconfortez
En cest espoir, et constamment portez
L'une moytié de l'infortune forte;
L'autre moytié croyez que je la porte.
Mais où sont ceulx qui ont eu leur desir

En amytié sans quelque desplaisir?
Il n'en est point certes, et n'en fut oncques
Et n'en sera. Ne nous estonnez doncques,
Car j'apperçoy de loing venir le temps
Que nous serons plus que jamais contens,
Et que de moy serez encore servie
Sans nul danger et en despit d'envie.

ELEGIE XXV

POUR MONSIEUR DE BARROYS
A MA DAMOYSELLE DE HUBAN

Le serviteur de vous, chere maistresse,
D'un triste cueur cest escript vous addresse
Pour salut humble, et pour vous advertir
Qu'il m'est besoing d'auprès de vous partir;
Mais je ne puis bien vous rendre advertie
Combien de dueil j'ay de la departie;
Parquoy vault mieulx à voz pensers remettre
Ce que n'en puis par escripture mettre.
Ce neantmoins, puis qu'à l'heure presente
Encre et papier devant moy se presente,
Compter vous vueil un debat qui m'esveille.
Toutes les foys que je dors ou sommeille,
Dire me vient (d'une part) mon Devoir
Qu'il m'est besoing par long temps ne vous veoir,
Me remonstrant que j'ay certain affaire
Que trop je laisse à poursuyvre et à faire,
Et que pour tost chose pressée ouvrer
Laisser on doibt ce qu'on peult recouvrer.
De l'autre part Desir vient contredire
A mon Devoir, et luy vient ainsi dire :
« Fascheux Devoir, veulx tu qu'un serviteur
Qui, quand à l'œil jamais ne se veit heur
Tel qu'à present, ores il abandonne
Ce bien exquis que Vray Amour luy donne?
Laissera il celle qui est pourveue

De tant de dons? laissera il la veue
De ce regard de doulceur accomply,
Soubz le hazard d'estre mis en oubly? »
Ainsi Desir et mon Devoir me preschent,
Vous advisant que tous deux tant m'empeschent
Que je ne sçay auquel j'obeiray :
Pourquoy, maistresse, icy vous suppliray
De m'advertir qu'il convient que je face.
Mon Devoir veult qu'eslongne vostre face;
Desir me veult près de vous retenir;
Mais à nulz d'eulx je ne me veulx tenir,
Et n'en feray fors cela seulement
Qu'ordonnera vostre commandement,
Qui dessus moy autant a de puissance
Que serviteurs doivent d'obeissance.

ELEGIE XXVI

A UNE QUI REFUSA UN PRESENT

Quand je vous dy (sans penser mal affaire)
« J'ay, chere sœur, un present à vous faire,
Le prendrez vous? » dès que m'eustes ouy
Dit ne me fut le contraire d'ouy;
Parquoy, ma sœur, si en vous l'envoyant
Y a forfaict, chascun sera croyant
Que non de moy, mais de vous, vient l'offense.
Et pour renfort de ma juste deffense,
(Sans me vanter) ce mot bien dire j'ose
Qu'en maint bon lieu j'ay donné mainte chose,
Que l'on prenoit sans penser le donneur
Pretendre rien du prenant que l'honneur.
Que n'avez vous de moy ainsi pensé?
Jamais me suis je en termes advancé
Auprès de vous qu'honneur et Dieu ensemble
N'y fussent mis? Quelque foys, ce me semble,
Je vous ay dict (si bien vous en souvient) :
« Treschere sœur, si service vous vient

De mon costé, je vous supply n'entendre
Que je vous vueille obliger le me rendre. »
Brief, mes propos, tenuz d'affection,
Seront tesmoings de mon intention;
Vous asseurant que l'estime immuable
Que j'ay de vous, est si grande et louable
Que rien par vous n'y peult estre augmenté
En reffusant un offre presenté.
Il n'est pas dit (certes) que tous donneurs
Voysent cherchant (par tout) les deshonneurs,
Et n'est pas dit que les dames qui prenent
Font toutes mal, et qu'en prenant mesprenent;
Ce nonobstant, prendre n'exaulceray
En mon escript, et si confesseray
Que, bien souvent, quand à femme l'on donne,
Le refuser est chose honneste et bonne;
Mais bien souvent (à dire verité)
Il peult tourner en incivilité.
Je sçay assez que de rien n'avez faulte :
Je sçay combien de cueur vous estes haulte;
Ce neantmoins (pour nourrir amytié)
N'est mal séant s'abaisser de moytié.
Quand tout est dict, nette sens ma pensée
D'avoir faict cas où soyez offensée :
Plustost debvrois me sentir offensé
Du mal qu'avez (peult estre) en moy pensé,
Veu que l'offrir dont j'ay voulu user,
En cas d'honneur, vault bien le refuser;
Et croy, de faict, que si ce n'eust esté
La foy que j'ay de vostre honnesteté,
J'eusse pensé proceder mon default
De n'avoir faict mon present assez hault;
Mais Dieu me gard d'estre si transgresseur
De l'amytié d'une si bonne sœur,
Qui congnoistra que frere ne se treuve
Plus vray que moy, me mettant à l'espreuve.

ELEGIE XXVII[1]

A UNE MAL CONTENTE D'AVOIR ESTÉ SOBREMENT LOUÉE ET SE PLAIGNANT NON SOBREMENT

(Attribuée à Mellin de Saint-Gelais.)

Pour tous les biens qui sont deçà la mer,
Je ne voudrois vous ny autre blasmer
Contre raison, en sorte qu'on peut dire
Que je me mets volontiers à mesdire.
Mais si faut il que vous croyez aussi
Que je n'ay pas tant besoin, Dieu mercy,
De vos faveurs, qu'on me fist consentir,
En vous louant, de flater ou mentir.
Je laisse à ceux faire ceste courvée
Qui n'ont encor' nulle amie trouvée,
Et sont contens de prendre tout en gré
Pour en amours avoir quelque degré.
Je laisse à faire à ces Italiens
Ou Espagnolz tombez en voz liens,
Qui disent plus qu'oncques ils ne penserent,
Pour avoir mieux encore qu'ils n'esperent.
Car le plus lourd de telles nations
Entend assez vos inclinations,
Et sçavent bien que des pays estranges
Il ne vient rien si peu cher que louenges.
Ceux là diront que les rais de vos yeux
Font devenir le soleil envieux,
Et que ce sont deux astres reluysans,
Tout leur bonheur et malheur produisans.
En vous voyant ilz seront esbahis
Comme Dieu mit tel bien en ce pays,
Et beniront l'an, le ciel et l'idée
D'où telle grace en terre est procedée.

1. Élégie posthume, tirée de l'édition de 1596.

Ilz vous diront que d'un ris seulement
Vous eschauffez le plus froid element,
Et que les biens dont Arabie est pleine
N'approchent point de vostre douce aleine.
Ils jugeront que vos mains sont d'yvoire
Et que la neige au pris de vous est noire;
Vos blanches dents, ou plustost diamans,
Sont la prison des espritz des amants.
Et le coral où elles sont encloses
Pallit le tint des plus vermeilles roses.
De vos cheveux, c'est moins que la raison
De faire d'eux à l'or comparaison.
Ils vous diront que vostre doux langage
Les cœurs humains aliene et engage,
Et que l'accueil de voz doulces manieres
Peult appaiser Mars entre ses banieres.
Si vous touchez espinettes ou lucs,
Vous appaisez les sujets d'Eolus.
Et si l'aller par les champs vous delecte,
A chascun pas croit une violette.
Brief, nostre siècle, où vous avez vescu,
A les passez par vous seule vaincu;
Et qui sçauroit tant de fables redire
Sans se fascher, ou sans mourir de rire?
Ils dient tant que je croy que le tiers,
En escrivant, fait rougir les papiers.
Or quant à moy, je ne sçaurois avoir
Sens ne loysir d'apprendre ce sçavoir,
Ne mon esprit est d'assez bonne marque
Pour suivre ainsi Jean de Meun ou Petrarque.
Je dirai bien, et ne mentiray point,
Que sous les draps vous estes en bon point;
Et que peut estre on voit mainte qui brague
Qui beaucoup près n'est point si bonne bague.
Mais de parler qu'estes chose divine,
On me diroit que je songe et devine;
Car en ce corps fait de succre et de miel
Il est des cas trop peu dignes du ciel.



BALLADES

I

DES ENFANS SANS SOUCY

(1512)

Qui sont ceulx là qui ont si grand' envie
Dedans leur cueur, et triste marrisson,
Dont, ce pendant que nous sommes en vie,
De maistre Ennuy n'escoutons la leçon?
Ilz ont grand' tort, veu qu'en bonne façon
Nous consommons notre fleurissant aage :
Saulter, danser, chanter à l'advantage,
Faulx Envieux, est ce chose qui blesse?
Nenny, pour vray, mais toute gentillesse,
Et Gay Vouloir, qui nous tient en ses laqs.
Ne blasmez point doncques nostre jeunesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.

Nous sommes druz, chagrin ne nous suyt mie;
De froid soucy ne sentons le frisson;
Mais dequoy sert une teste endormie?
Autant qu'un bœuf dormant près d'un buysson.
Languards picquans plus fort qu'un herisson,
Et plus recluz qu'un vieil corbeau en cage,

Jamais d'autruy ne tiennent bon langage,
Tousjours s'en vont songeans quelque finesse.
Mais entre nous nous vivons sans tristesse,
Sans mal penser, plus aises que prelats.
D'en dire mal c'est doncques grand' simplesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.

Bon cueur, bon corps, bonne phyzionomie,
Boire matin, fuyr noise et tanson;
Dessus le soir, pour l'amour de s'amye
Devant son huys la petite chanson;
Trencher du brave et du mauvais garson,
Aller de nuyct, sans faire aucun oultrage;
Se retirer, voylà le tripotage.
Le lendemain recommencer la presse.
Conclusion, nous demandons liesse;
De la tenir jamais ne fusmes las,
Et maintenons que cela est noblesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.

ENVOY

Prince d'amour, à qui devons hommage,
Certainement, c'est un fort grand dommage
Que nous n'avons en ce moment largesse
Des grans tresors de Juno la déesse
Pour Venus suyvre, et que dame Pallas
Nous vinst après resjouyr en vieillesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.

II

CRY DU JEU DE L'EMPIRE D'ORLEANS

Laissez à part voz vineuses tavernes,
Museaulx ardans, de rouge enluminez;
Renjeunissez, saillez de vos cavernes,
Vieux accroupiz, par aage examinez;
Voicy les jours qui sont determinez

A blasonner, à desgorger et dire;
Voicy le temps que suppostz de l'Empire
Doivent par droict leurs coustumes tenir;
Si voulez donc passer le temps et rire,
N'y envoyez, mais pensez de venir.

Harnoys, chevaulx, fifres, tabours et trompes,
Riches habitz et grans bragues avoir,
Ce ne sont pas de l'Empire les pompes :
Leurs motz, leur jeu, c'est cela qu'il fault veoir;
Qui vouldra donc des nouvelles sçavoir,
Qui ne sçaura des follies cent mille,
Qui ne sçaura mainte abusion vile,
Sans trop picquer l'en ferons souvenir;
Pourtant, seigneurs de ceste noble ville,
N'y envoyez, mais pensez de venir.

N'ayez pas peur, dames gentes, mignonnes,
Qu'en noz papiers on vous vueille coucher;
Chascun sçait bien qu'estes belles et bonnes;
On ne sçauroit à voz honneurs toucher.
Qui est morveulx si se voyse moucher.
Venez, venez, sotz, sages, folz et folles.
Vous, musequins qui tenez les escolles
De caqueter, faire et entretenir,
Pour bien juger que c'est de nos parolles,
N'y envoyez, mais pensez de venir.

ENVOY

Prince, le temps et le terme s'approche
Qu'Empiriens par dessus la Bazoche
Triumpheront, pour honneur maintenir :
Toutes et tous, si trop fort on ne cloche,
N'y envoyez, mais pensez de venir.

III

DE FRÈRE LUBIN

Pour courir en poste à la ville,
Vingt foys, cent foys, ne sçay combien;
Pour faire quelque chose vile,
Frere Lubin le fera bien;
Mais d'avoir honneste entretien,
On mener vie salutaire,
C'est à faire à un bon chrestien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour mettre, comme un homme habile,
Le bien d'autruy avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile,
Frere Lubin le fera bien;
On a beau dire : je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour desbaucher par un doulx stile
Quelque fille de bon maintien,
Point ne fault de vieille subtile,
Frere Lubin le fera bien.
Il presche en theologien,
Mais pour boire de belle eau claire,
Faictes la boire à vostre chien,
Frere Lubin ne le peult faire.

ENVOY

Pour faire plus tost mal que bien
Frere Lubin le fera bien;
Et si c'est quelque bon affaire,
Frere Lubin ne le peult faire.

IV

DU TEMPS QUE MAROT ESTOIT AU PALAIS A PARIS

(1513)

Musiciens à la voix argentine,
Doresnavant, comme un homme esperdu,
Je chanteray plus hault qu'une buccine :
« Hélas ! si j'ay mon joly temps perdu. »
Puis que je n'ay ce que j'ay pretendu,
C'est ma chanson, pour moy elle est bien deue.
Or je voys veoir si la guerre est perdue,
Ou s'elle picque ainsi qu'un herisson.
Adieu vous dy, mon maistre Jehan Grisson;
Adieu Palais et la porte Barbette,
Où j'ay chanté mainte belle chanson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

Celle qui c'est, en jeunesse est bien fine,
Ou j'ay esté assez mal entendu;
Mais si pour elle encores je chemine,
Parmy les piedz je puisse estre pendu;
C'est trop chanté, sifflé et attendu
Devant sa porte, en passant par la rue,
Et mieux vauldroit tirer à la charrue
Qu'avoir tel' peine, ou servir un masson.
Bref, si jamais j'en tremble de frisson,
Je suis content qu'on m'appelle Caillette;
C'est trop souffert de peine et marrisson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

Je quicte tout, je donne, je resigne
Le don d'aymer, qui est si cher vendu.
Je ne dy pas que je me determine
De vaincre Amour, cela m'est deffendu,
Car nul ne peult contre son arc tendu.
Mais de souffrir chose si mal congrue,
Par mon serment, je ne suis plus si grue.

On m'a aprins tout par cueur ma leçon :
Je crains le guet, c'est un maulvais garçon !
Et puis de nuyct trouver une charrette;
Vous vous cassez le nez comme un glaçon
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

ENVOY

Prince d'amour regnant dessoubz la nue,
Livre la moy en un lict toute nue,
Pour me payer de mes maulx la façon,
Ou la m'envoye à l'ombre d'un buysson :
Car s'elle estoit avecques moy seulette
Tu ne veis onc mieulx planter le cresson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

V

A MADAME D'ALENÇON POUR ESTRE COUCHÉ EN SON ESTAT

(1518)

Princesse au cueur noble et rassis,
La fortune que j'ay suivie
Par force m'a souvent assis
Au froid giron de triste vie;
De m'y seoir encor me convie,
Mais je responds (comme fasché) :
« D'estre assis je n'ay plus d'envie;
Il n'est que d'estre bien couché. »

Je ne suis point des excessifz
Importuns, car j'ay la pepie,
Dont suis au vent comme un chassis,
Et debout ainsi qu'une espie;
Mais s'une fois en la copie
De vostre estat je suis merché,
Je criray plus hault qu'une pie :
« Il n'est que d'estre bien couché. »

L'un soustient contre cinq ou six
Qu'estre accouldé, c'est musardie;
L'autre, qu'il n'est que d'estre assis
Pour bien tenir chere hardie;
L'autre dit que c'est melodie
D'un homme debout bien fiché;
Mais quelque chose que l'on die,
Il n'est que d'estre bien couché.

ENVOY

Princesse de vertu remplie.
Dire puis (comme j'ay touché),
Si promesse m'est accomplie :
« Il n'est que d'estre bien couché. »

VI

D'UN AMANT FERME EN SON AMOUR

(1524)

Près de toy m'a faict arrester
Amour, qui tousjours me remord :
Mais d'en partir fault m'apprester,
Sans en ce poursuyvre ma mort.
Bel Accueil, qui m'a rys, me mord,
Et tourne ma joye en destresse,
Pour avoir quis en trop hault port
Premiere et derniere maistresse.

Ha ! mon cueur, que voy regreter,
Tu cherches trop heureux confort :
Foible suis pour te conquester
Un chasteau de si grand effort;
Si vivras tu loyal et fort,
Et combien que rigueur t'oppresse,
Je veulx que la tiennes (au fort)
Premiere et derniere maistresse.

Premiere, car d'autre accointer
Ne me vint onques en record.
Et derniere, car la quitter
Jamais je ne seray d'accord.
Premiere me serre et entord,
Derniere peult m'oster de presse;
Bref, elle m'est (soit droit ou tort)
Premiere et derniere maistresse.

ENVOY

Adieu donc, cueur de noble apport,
Taché d'ingratitude expresse;
Adieu, du servant sans support
Premiere et derniere maistresse.

VII

DE LA NAISSANCE
DE FEU MONSEIGNEUR LE DAULPHIN FRANÇOYS
(1517)

Quand Neptunus, puissant dieu de la mer,
Cessa d'armer carraques et galées,
Les Gallicans bien le deurent aymer,
Et reclamer ses grans undes salées,
Car il voulut, en ses basses vallées,
Rendre la mer de la Gaulle haultaine
Calme et paisible ainsi qu'une fontaine,
Et pour oster mathelotz de souffrance,
Faire nager en ceste eau claire et saine
Le beau Daulphin tant desiré en France.

Nymphes des boys, pour son nom sublimer
Et estimer, sur la mer sont allées :
Si furent lors, comme on peult presumer,
Sans escumer les vagues ravallées,

Car les fortz vents eurent gorges hallées,
Et ne souffloient sinon à doulce alaine,
Dont mariniers vogoient en la mer plaine
Sans craindre en rien des oraiges l'oultrance,
Bien prevoyans la paix que leur ameine
Le beau Daulphin tant desiré en France.

Monstres marins veit on lors assommer,
Et consommer tempestes devallées,
Si que les nefz sans crainte d'abismer
Nageoient en mer à voilles avallées.
Les grans poissons faisoient saultz et hullées.
Et les petis, d une voix fort sereine,
Doulcettement avecques la Serayne
Chantoient au jour de sa noble naissance :
« Bien soit venu en la mer souveraine
Le beau Daulphin tant desiré en France. »

ENVOY

Prince marin, fuyant œuvre vilaine,
Je te supply, garde que la balaine
Au celerin plus ne face nuysance,
Affin qu on ayme en ceste mer mondaine
Le beau Daulphin tant desiré en France.

VIII

DU TRIUMPHE D'ARDRES ET GUIGNES PAR LES ROIS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE

(1520)

Au camp des roys les plus beaulx de ce monde
Sont arrivez trois riches estandars :
Amour tient l'un, de couleur blanche et munde,
Triumphe l'autre avecques ses souldars,
Vivement painct de couleur celestine;
Beauté après en sa main noble et digne

Porte le tiers, tainct de vermeille sorte;
Ainsi chascun richement se comporte,
Et en tel ordre et pompe primeraine
Sont venuz veoir la royalle cohorte
Amour, Triumphe et Beauté souveraine.

En ces beaux lieux, plustost que vol d'aronde
Vient celle Amour des celestines pars,
Et en apporte une vive et claire unde,
Dont elle estainct les fureurs du dieu Mars;
Aveeques France, Angleterre enlumine,
Disant : « Il fault qu'en ce camp je domine; »
Puis à son vueil faict bon guet à la porte,
Pour empescher que Discorde n'apporte
La pomme d'or, dont vint guerre inhumaine;
Aussi affin que seulement en sorte
Amour, Triumphe et Beauté souveraine.

Pas ne convient que ma plume se fonde
A rediger du triumphe les arts,
Car de si grans en haultesse profonde
N'en feirent onc les belliqueurs Cesars.
Que diray plus? richesse tant insigne
A tous humains bien demonstre et designe
Des deux partiz la puissance tresforte;
Bref, il n'est cueur qui ne se reconforte
En ce pays, plus qu'en mer la Seraine,
De veoir regner (après rancune morte)
Amour, Triumphe et Beauté souveraine.

ENVOY

De la beauté des hommes me deporte;
Et quant à celle aux dames, je rapporte
Qu'en ce monceau laide seroit Helaine.
Parquoy concludz que ceste terre porte
Amour, Triumphe et Beauté souveraine.

IX

DE L'ARRIVÉE DE MONSEIGNEUR D'ALENÇON EN HAINAULT

(1521)

Devers Haynault, sur les fins de Champaigne,
Est arrivé le bon duc d'Alençon,
Avec Honneur, qui tousjours l'accompaigne,
Comme le sien propre et vray escusson.
Là peult on veoir, sur la grand' plaine unie,
Des bons souldars son enseigne munie,
Pretz d'employer leur bras fulminatoire
A repoulser dedans leur territoire
Lourds Haynuyers, gent rustique et brutale,
Voulant marcher sans raison peremptoire
Sur les climatz de France occidentale.

Prenez hault cueur doncques, France et Bretaigne,
Car si en camp tenez fiere façon,
Fondre verrez devant vous Allemaigne,
Comme au soleil blanche neige et glaçon.
Fiffres, tabours, sonnez en armonie;
Advanturiers, que la picque on manye
Pour les choquer et mettre en accessoire,
Car desjà sont au royal possessoire.
Mais (comme croy) Destinée fatale
Veult ruyner leur oultrageuse gloire
Sur les climatz de France occidentale.

Doncques, pietons marchans sur la campaigne,
Fouldroiez tout sans rien prendre à rançon.
Preux chevaliers, puis qu'honneur on y gaigne,
Vos ennemys poulsez hors de l'arson.
Faictes rougir du sang de Germanie
Les clairs ruisseaux dont la terre est garnie,
Si seront mis vos haults noms en histoire.
Frappez donc tant de main gladiatoire

Qu'après leur mort et deffaicte totale,
Vous rapportiez la palme de victoire
Sur les climatz de France occidentale.

ENVOY

Princes remplyz de hault loz meritoire,
Faisons les tous, si vous me voulez croire,
Aller humer leur cervoise et godale,
Car de noz vins ont grand desir de boire
Sur les climatz de France occidentale.

X

DE PAIX ET DE VICTOIRE

(1521)

Quel hault souhait, quel bienheuré desir
Feray je, las ! pour mon dueil qui empire?
Souhaiteray je avoir dame à plaisir?
Desireray-je un regne ou un empire?
Nenny (pour vray) car celuy qui n'aspire
Qu'a son seul bien, trop se peult desvoyer;
Pour chascun donc à soulas convoyer,
Souhaiter veulx chose plus meritoire :
C'est que Dieu vueille en brief nous envoyer
Heureuse paix ou triumphant victoire.

Famine vient Labeur aux champs saisir;
Le bras au chef soudaine mort desire;
Soubz terre voy gentilz hommes gesir,
Dont mainte dame en regretant souspire;
Clameurs en faict ma bouche qui respire;
Mon triste cueur l'œil en faict larmoyer;
Mon foible sens ne peult plus rithmoyer
Fors en dolente et pitoyable histoire;
Mais Bon Espoir me promet pour loyer
Heureuse paix ou triumphant victoire.

Ma plume lors aura cause et loysir
Pour du loyer quelque beau lay escrire;
Bon temps adonc viendra France choisir,
Labeur alors changera pleurs en rire.
O que ces motz sont faciles à dire!
Ne sçay si Dieu les vouldra employer.
Cueurs endurcis (las!) il vous fault ployer.
Amende-toy, ô regne transitoire!
Car tes pechez pourroient bien forvoyer
Heureuse paix ou triumphant victoire.

ENVOY

Prince Françoys, fais Discorde noyer;
Prince Espaignol, cesse de guerroyer;
Prince aux Anglois, garde ton territoire;
Prince du Ciel, vueille à France octroyer
Heureuse paix ou triumphant victoire.

XI

DU JOUR DE NOEL

Or est Noël venu son petit trac,
Sus donc aux champs, bergieres de respec;
Prenons chascun panetiere et bissac,
Fluste, flageol, cornemuse et rebec,
Ores n'est pas temps de clore le bec,
Chantons, saultons, et dansons ric à ric :
Puis allons veoir l'Enfant au povre nic,
Tant exalté d'Helie, aussi d'Enoc,
Et adoré de maint grand roy et duc;
S'on nous dit nac, il faudra dire noc.
Chantons Noël, tant au soir qu'au desjuc.

Colin Georget, et toy Margot du Clac,
Escoute un peu et ne dors plus illec :
N'a pas longtemps, sommeillant près d'un lac,
Me fut advis qu'en ce grand chemin sec

Un jeune enfant se combatoit avec
Un grand serpent et dangereux aspic;
Mais l'enfanteau, en moins de dire pic,
D'une grand' croix luy donna si grand choc
Qu'il l'abbatit et luy cassa le suc;
Garde n'avoit de dire en ce defroc :
Chantons Noël tant au soir qu'au desjuc.

Quand je l'ouy frapper, et tic et tac,
Et luy donner si merveilleux eschec,
L'ange me dit d'un joyeux estomac :
Chante Noël, en françoys ou en grec,
Et de chagrin ne donne plus un zec,
Car le serpent a esté prins au bric.
Lors m'esveillay, et comme fantastic
Tous mes troupeaux je laissay près un roc,
Si m'en allay plus fier qu'un archiduc
En Bethleem : Robin, Gauthier et Roch,
Chantons Noël tant au soir qu'au desjuc.

ENVOY

Prince devot, souverain catholic,
Sa maison n'est de pierre ne de bric,
Car tous les vents y soufflent à grand floc;
Et qu'ainsi soit, demandez à sainct Luc.
Sus donc avant, pendons soucy au croc,
Chantons Noël tant au soir qu'au desjuc.

XII

DE CARESME

Cessez, acteurs, d'escrire en eloquence
D'armes, d'amours, de fables et sornettes;
Venez dicter, soubz piteuse loquence,
Livres plainctifz de tristes chansonnettes;
N'escrivez d'or, mais de couleurs brunettes,

A celle fin que tout dueil y abonde,
Car Jesuchrist, l'aigneau tout pur et munde,
Pour nous tirer des Enfers detestables
Endura mort horrible et furibunde,
En ces sainctz jours piteux et lamentables.

Romps tes flageolz, dieu Pan, par violence,
Et va gemir en champestres logettes;
Laissez les boys, vous, nymphes d'excellence,
Et vous rendez en cavernes subjectes;
Ne chantez plus, refrenez vos gorgettes
Tous oyselletz; trouble toy, la claire unde;
Ciel, noircy toy, et d'angoisse profonde,
Bestes des champs, par cris espoventables
Faictes trembler toute la terre ronde,
En ces sainctz jours piteux et lamentables.

Riches habitz de noble preference
Vueillez changer, dames et pucellettes,
Aux ornementz de dolente apparence,
Et resserrez vos blanches mammelettes.
En temps d'esté fleurissent violettes,
Et en yver sechent par tout le monde;
Donc puis qu'en vous joye et soulas redonde
Durant les jours à rire convenables,
Pleurez au moins, autant noire que blonde,
En ces sainctz jours piteux et lamentables.

ENVOY

Prince Chrestien, sans que nul te confonde,
Presche chascun qu'à jeusner il se fonde,
Non seulement de metz bien delectables,
Mais de peché et vice trop immunde,
En ces sainctz jours piteux et lamentables.

XIII

DE LA PASSION DE NOSTRE SEIGNEUR JESUCHRIST

Le pellican de la forest celique,
Entre ses faictz tant beaulx et nouvelletz,
Après les cieulx et l'ordre archangelique
Voulut créer ses petits oyselletz,
Puis s'envola, les laissa tous seuletz,
Et leur donna, pour mieulx sur la terre estre,
La grand' forest de paradis terrestre,
D'arbres de vie amplement revestue,
Plantez par luy, qu'on peult dire en tout estre
Le Pellican qui pour les siens se tue.

Mais ce pendant qu'en ramage musique
Chantent aux boys comme rossignolletz,
Un oyseleur cauteleux et inique
Les a deceuz à glus, rhetz et filetz.
Dont sont banniz des jardins verdeletz,
Car des haultz fruictz trop voulurent repaistre,
Parquoy en lieu sentant pouldre et salpestre,
Par plusieurs ans mainte souffrance ont eue,
En attendant hors du beau lieu champestre
Le Pellican qui pour les siens se tue.

Pour eulx mourut cest oysel deifique,
Car du hault boys plein de sainctz Angeletz
Vola ça bas par charité pudique,
Où il trouva corbeaux très ordz et laydz,
Qui de son sang ont faict maintz ruysseletz,
Le tourmentant à dextre et à senestre,
Si que sa mort, comme l'on peult congnoistre,
A ses petis a la vie rendue.
Ainsi leur feit sa bonté apparoistre
Le Pellican qui pour les siens se tue.

ENVOY

Les Corbeaux sont ces Juifs exilez
Qui ont à tort les membres mutilez
Du Pellican, c'est du seul Dieu et maistre.
Les Oyseletz sont Humains qu'il feit naistre,
Et l'Oyseleur, la Serpente, torue
Qui les deceut, leur faisantmtescongnoistre
Le Pellican qui pour les siens se tue.

XIV

CONTRE CELLE QUI FUT S'AMIE

(1525)

Un jour rescriviz à m'amie
Son inconstance seulement,
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chauldement;
Car dès l'heure tint parlement
A je ne sçay quel papelard,
Et lui a dict tout bellement :
« Prenez le, il a mengé le lard. »

Lors six pendars ne faillent mye
A me surprendre finement,
Et de jour, pour plus d'infamie,
Feirent mon emprisonnement.
Ilz vindrent à mon logement;
Lors ce va dire un gros paillard :
« Par la morbieu, voylà Clement,
Prenez le, il a mengé le lard. »

Or est ma cruelle ennemie
Vengée bien amerement;
Revenge n'en veulx ne demie.
Mais quand je pense, voyrement,
Elle a de l'engin largement,

D'inventer la science et l'art
De crier sur moy haultement :
« Prenez-le, il a mengé le lard. »

ENVOY

Prince, qui n'eust dict plainement
La trop grand' chaleur dont elle art,
Jamais n'eust dict aulcunement :
« Prenez le, il a mengé le lard. »

XV

DE S'AMYE BIEN BELLE

(1527)

Amour me voyant sans tristesse
Et de le servir desgouté,
M'a dict que feisse une maistresse,
Et qu'il seroit de mon costé.
Après l'avoir bien escouté,
J'en ay faict une à ma plaisance,
Et ne me suis point mesconté :
C'est bien la plus belle de France.

Elle a un œil riant, qui blesse
Mon cueur tout plein de loyaulté,
Et parmy sa haulte noblesse
Mesle une doulce privaulté.
Grand mal seroit si cruaulté
Faisoit en elle demourance;
Car, quant à parler de beauté,
C'est bien la plus belle de France.

De fuyr s'amour qui m'oppresse,
Je n'ay pouvoir ne voulenté,
Arresté suis en ceste presse

Comme l'arbre en terre planté.
S'esbahyt on si j'ay planté
De peine, tourment et souffrance?
Pour moins on est bien tourmenté :
C'est bien la plus belle de France.

ENVOY

Prince d'amours, par ta bonté
Si d'elle j'avois jouyssance,
Onc homme ne fut mieulx monté;
C'est bien la plus belle de France.





CHANTS DIVERS

I[1]

CHANT ROYAL DE LA CONCEPTION

(1520)

Lors que le Roy, par hault desir et cure,
Delibera d'aller vaincre ennemys,
Et retirer de leur prison obscure
Ceulx de son ost à grans tourmens submis,
Il envoya ses fourriers en Judée
Prendre logis sur place bien fondée;
Puis commanda tendre en forme facile
Un pavillon pour exquis domicile,
Dedans lequel dresser il proposa
Son lict de camp, nommé en plein concile
La digne couche où le Roy reposa.

Au pavillon fut la riche paincture
Monstrant par qui noz pechez sont remis;
C'estoit la nue, ayant en sa closture

1. Les Chants I à XX sont compris dans l'édition de 1544.

Le jardin clos à tous humains promis,
La grand' cité des haults cieulx regardée,
Le lys royal, l'olive collaudée,
Avec la tour de David, immobile,
Parquoy l'ouvrier sur tous le plus habile
En lieu si noble assit et apposa
(Mettant à fin le dict de la Sibylle)
La digne couche où le Roy reposa.

D'antique ouvrage a composé Nature
Le boys du lict, où n'a un poinct obmis;
Mais au coissin plume trèsblanche et pure
D'un blanc coulomb le grand ouvrier a mis;
Puis Charité, tant quise et demandée,
Le lict prepare avec Paix accordée;
Linge trèspure dame Innocence file;
Divinité les trois rideaux enfile,
Puis à l'entour le tendit et posa,
Pour preserver du vent froid et mobile
La digne couche où le Roy reposa.

Aucuns ont dict noire la couverture,
Ce qui n'est pas, car du ciel fut transmis
Son lustre blanc, sans aultre art de taincture,
Un grand pasteur l'avoit ainsi permis,
Lequel jadis par grace concordée,
De ses aigneaulx la toyson bien gardée
Transmit au cloz de Nature subtile,
Qui une en feit la plus blanche et utile
Qu'onques sa main tyssut ou composa,
Dont elle orna (oultre son commun stile)
La digne couche où le Roy reposa.

Pas n'eut un ciel faict à frenge et figure
De fins damas, sargettes ou samis;
Car le hault ciel, que tout rond on figure,
Pour telle couche illustrer fut commis.
D'un tour estoit si precieux bordée
Qu'onques ne fut de vermine abordée.
N'est-ce donc pas d'humanité fertile

Œuvre bien faict, veu que l'aspic hostile
Pour y dormir approcher n'en osa?
Certes si est, et n'est à luy servile
La digne couche où le Roy reposa.

ENVOY

Prince, je prens, en mon sens puerile,
Le pavillon pour saincte Anne sterile;
Le Roy, pour Dieu, qui aux cieulx repos a;
Et Marie est (vray comme l'Evangile)
La digne couche où le Roy reposa.

II

D'AMOUR FUGITIF, INVENTION DE MAROT

(1527)

Le propre jour que Venus aux yeulx verts
Parmy le monde alloit chanter ces vers,
Desir de veoir et d'ouyr nouveauté
Me feit courir après sa grand' beauté
Jusque à Paris. Quand fut en plain carroy,
Sus un hault lieu se meit en bel arroy,
Monstrant en face avoir cueur assez triste,
Ce neanmoins en habitz cointe et miste.
Lors d'une voix plus doulce et resonnante
Que d'Orpheus la harpe bien sonnante,
Chanta les vers que dessus declairons,
Plus hault et cleir que trompes et clairons :
Dont maintes gens eust alors entour elle.
L'un y couroit, l'autre en une tournelle
Mettoit le nez; tous peuples espanduz
Droict là se sont à la foulle renduz
Pour veoir Venus et ouyr son parler.
Son cry finy, se feit mener par l'aer
Dedans son char, avec ses Graces belles,
Soubz le conduict de douze columbelles.

Ce qui donna grand' admiration
Aux regardans de mainte nation.
Or quand Venus eurent perdu de veue,
De là se part ceste assemblée esmeue
A grans trouppeaulx. L'un s'en va devisant
De son cher filz, qu'elle a perdu, disant :
« Pleust or à Dieu qu'en mer ou terre sceusse
Luy enseigner, afin que je receusse
Un doulx baiser de sa bouche riant!
— Ha! Cupido (disoit l'autre en criant),
Si te tenoys lié de cordons maints,
Croy qu'à grand'peine istroys hors de mes mains
Que de ta mere, en beauté l'outrepasse,
N'eusse le don qui le baiser surpasse. »
Mais quant à moy, n'en eu aucun desir,
Car qu'ay je affaire aller chercher plaisir
Qui soit compris en Venus la deesse,
Veu que en Pallas gist toute ma liesse?
Ainsi me teu, en contemplant la geste
Des gens raviz d'un tel regard celeste,
Entre lesquelz vey à part une tourbe
D'hommes piteux, ayans la teste courbe,
L'œil vers la terre à grand' cerimonie,
Pleins (à les veoir) de dueil et agonie,
Disans à eulx mondanitez adverses,
Et en habitz monstrans sectes diverses.
L'un en corbeau se vest pour triste signe;
L'autre s'habille à la façon d'un cygne;
L'autre s'accoustre ainsi qu'un ramonneur;
L'autre tout gris; l'autre, grand sermonneur,
Porte sur soy les couleurs d'une pie;
O bonnes gens pour bien servir d'espie!
Que diray plus? Bien loger sans danger,
Dormir sans peur, sans coust boyre et manger,
Ne faire rien, aucun mestier n'apprendre,
Rien ne donner, et le bien d'autruy prendre,
Gras et puissant, bien nourry, bien vestu,
C'est (selon eux) povreté et vertu;
Aussi (pour vray) il ne sort de leur bouche
Que motz succrez; quant au cueur, je n'y touche :

Mais c'est un peuple à celluy resemblant
Que Jean de Mehun appelle Faulx-Semblant
Forgeant Abus dessoubz Religion.
Incontinent que ceste legion
(Selon le cry de Venus) sent et voit
Que Cupido le dieu d'amour avoit
Prins sa vollée ainsi qu'un vacabond,
Chascun pensa de luy donner le bond.
Si vont querir libelles sophistiques,
Corps enchassez et bulles papistiques,
Et là dessus vouerent tous à Dieu
Et au patron de leur convent et lieu
De Cupido lyer, prendre et estraindre,
Et son pouvoir par leurs œuvres contraindre,
Plus pour loyer celeste en recevoir
Que pour amour qu'en Dieu puissent avoir.
Voylà comment, par voyes mal directes,
Les presumans oultrecuydées sectes
Seures se font d'avoir de Dieu la grace,
Et de garder chose que humaine race
Ne peult de soy. Or se sont ilz esparts
De Chrestienté aux quatre coings et parts,
Tous en propos de Cupido happer.
Et que ainsi soit, afin que d'eschapper
Ne trouve lieu, ne façons, s'il est pris,
Aucuns d'iceulx, par serment entrepris,
Portent sur eux des cordes à gros noudz
Pour luy lier jambes, piedz et genoulx.
Et sur ce poinct prendra repos ma muse,
Ne voulant plus qu'à ce propos m'amuse,
Ains que je pense à dresser autre compte,
En concluant que cestuy cy racompte,
A qui aura bien compris mon traicté,
Dont proceda le vœu de chasteté.

III

CHANT NUPTIAL DU MARIAGE DE MADAME RENÉE FILLE DE FRANCE AVEC LE DUC DE FERRARE

(1528)

Qui est ce duc venu nouvellement
En si bel ordre et riche à l'advantage?
On juge bien, à le veoir seulement,
Qu'il est issu d'excellent parentage.
N'est ce celluy qui, en fleurissant aage,
Doit espouser la princesse Renée?
Elle en sera (ce pense je) estrenée,
Car les haulboys l'ont bien chanté anuyct,
Et d'un accord et tous d'une allenée
Ont appelé la bien heureuse nuyct.

O nuyct, pour vray, si es tu bien cruelle,
Et tes excès nous sont tous apparens :
Tu viens ravir la royalle pucelle
Entre les bras de ses propres parents,
Et, qui plus est, tu la livres et rends
Entre les mains d'un ardant et jeune homme.
Que feirent pis les ennemys à Romme,
N'a pas long temps par pillage empirée?
Or de reschef cruelle je te nomme;
Pourquoy es tu doncques nuyct desirée?

Je me desdy, tu n'es point nuyct cruelle;
Tes doulx effaictz nous sont tous apparens :
Tu prens d'amour et de gré la pucelle
Entre les mains de ses nobles parens;
Et, qui plus est, deux cueurs en un tu rends
En chaste lict soubs nuptial affaire;
Ce qu'autre nuyct jamais n'avoit sceu faire.
Bref, ta puissance est grande et point ne nuit;

Ce que tu fais on ne sçauroit deffaire,
O trèspuissante et bien heureuse nuyct !

Fille de roy, adieu ton pucelage,
Et toutesfoys tu n'en dois faire pleurs;
Car le pommier qui porte bon fructage
Vault mieulx que cil qui ne porte que fleurs.
Roses aussi de diverses couleurs,
S'on ne les cueult, sans prouffiter perissent,
Et s'on les cueult, les cueillans les cherissent,
Prisans l'odeur qui d'elles est tirée.
Si de toy veulx que fruictz odorans yssent,
Fuyr ne fault la nuyct tant desirée.

Et d'autre part ta virginité toute
Ne t'appartient. En quatre elle est partie :
La part premiere elle est au Roy (sans doubte);
L'autre à Madame est par droict departie;
La sœur du Roy a la tierce partie;
Toy la quatriesme. Or ilz donnent leurs droictz
A ton mary : veulx tu combatre à trois,
Trois (pour certain) qui en valent bien huict?
Certes, je croy que plustost tu vouldrois
Que desja fust la bienheureuse nuict.

Ta doulce nuict ne sera point obscure,
Car Phebé lors plus que Phebus luyra :
Et si Phebé a de te veoir grand' cure,
Jusque à ton lict par les vitres ira.
Venus aussi la nuict esclercira,
Et Vesperus, qui sur le soir s'enflamme:
Hymeneus, qui faict la fille femme,
Et Chaste Amour, aux nopces preferée,
Te fourniront tant d'amoureuse flamme
Qu'ilz feront jour de la nuict desirée.

Vous qui souppez, laissez ces tables grasses :
Le manger peu vault mieulx pour bien danser.
Sus, aulmosniers, dictes vistement graces,
Le mary dict qu'il se fault avancer.

Le jour luy fasche, on le peult bien penser.
Dames, dansez, et que l'on se deporte
(Si m'en croyez) d'escouter à la porte
S'il donnera l'assault sur la minuict :
Chault appetit en telz lieux se transporte;
Dangereuse est la bienheureuse nuict.

Dansez, ballez, solennisez la feste
De celle en qui vostre amour gist si fort.
Las! qu'ay je dict? qu'est ce que j'admoneste?
Ne dansez point, soyez en desconfort :
Elle s'en va. Amour, par son effort,
Luy faict laisser le lieu de sa naissance,
Parens, amys et longue congnoissance,
Pour son espoux suyvre jour et serée.
O noble Duc, pourquoy t'en vas de France
Où tu as eu la nuict tant desirée?

Duchesse (helas!) que fais tu? Tu delaisses
Un peuple entier pour l'amour d'un seul prince
Et au partir en ta place nous laisses
Triste regret, qui noz cueurs mord et pince.
Or va donc veoir ta ducale province;
Ton peuple jà de dresser se soucie
Arc triumphal, theatre et facecie,
Pour t'accueillir en honneur et en bruyct.
Bien tost y soit ta ceincture accourcie
Par une bonne et bien heureuse nuyct.

IV

CHANT ROYAL DE LA CONCEPTION

(1520)

Dedans Syon, au pays de Judée,
Fut un debat honneste suscité
Sur la beauté des dames, collaudée
Diversement par ceulx de la cité,

Et sans faveur de maison ne de race.
Fut dict que celle ayant le plus de grace
Seroit plus belle. « Or sommes hors de peine,
(Dit lors quelc'un) car Marie en est pleine,
Pleine en sa forme et pleine en ses esprits.
Que ces procès donques plus on ne meine :
Seule merite entre toutes le prix. »

Ceste sentence, à son honneur vuydée,
Maintes en meit en grand' perplexité,
Qui pour envie et gloire oultrecuydée
Nouveau debat contre elle ont excité.
A leurs honneurs veulent qu'on satisface
Si ont requis que chanter on la face,
Disant qu'elle a l'organe mal sereine,
Parquoy n'estoit en vertu souveraine.
Bref, de la voix toutes ont entrepris
La surpasser d'autant que la Sereine
Seule merite entre toutes le prix.

Lors chascune a sa chanson recordée
D'un estomach par froid debilité;
Mais ceste vierge en voix mieulx accordée
Que orgues ne luz, chanta ce beau dicté :
« Brunette suis, mais belle en cueur et face,
Et si en tout toutes autres j'efface,
Ce bien m'a faict la puissance haultaine
Du Dieu d'aymer, qui de sa court loingtaine
M'est venu veoir, d'ardante amour espris.
Doncques non moy mais sa bonté certaine
Seule merite entre toutes le prix. »

La voix qui est de ce corps procedée
Perça l'Enfer l'orde concavité;
Des neuf cieulx a la haulteur excedée
Par son hault ton, plein de suavité,
Qui fut ouy au monde en toute place;
Mort endormit; dormans plus froidz que glace
A resveillez; povre nature humaine,
Gisant au lict, se leve et se pourmaine,

Du grand soulas qu'en ceste voix a pris.
Certainement, qui tel bien luy amaine
Seule merite entre toutes le prix.

Lors l'assistance en raison bien fondée
Sur champ conclud (et conclud verité)
Qu'impossible est telle voix redondée
Estre d'organe ayant impurité;
Mesmes Envie à la fin s'accorde à ce,
Et refraingnit à ce chant son audace,
Mieulx que Pluton sa fureur inhumaine
Au chant d'Orphée, en l'infernal dommaine.
Donc, estomachz de froidure surpris,
Quand chanterez, chantez : « Marie saine
Seule merite entre toutes le prix. »

ENVOY

Le divin verbe est la voix et alaine
Qui proceda d'organe non vilaine,
C'est de Marie, où tous biens sont compris;
Dont de rechef ce refrain je rameine :
« Seule merite entre toutes le prix. »

V

CHANT PASTORAL

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LORRAINE QUI NE POUVOIT OUYR NOUVELLES DE SON JOUEUR DE FLUSTE

N'y pense plus, Prince, n'y pense mye,
Si de Michel n'es ores visité,
Car le dieu Pan et Syringue s'amye
Ce mois d'avril ont un prix suscité,
Et ont donné, sur un des montz d'Arcade,
Au mieulx disant de la fluste une aulbade,

La fluste d'or, neuf pertuis contenant.
Tytire y court, Mopsus s'y va trainant,
Et Coridon a le chemin apris;
Chascun y va, pour veoir qui maintenant
Du jeu de fluste emportera le prix.

Lors ton Michel n'a eu teste endormie,
Ains est couru veoir la solennité,
Et a sonné sa fluste et chalemye,
Tout à ton los, honneur et dignité.
Incontinent que toute la brigade
Son armonie ouyt soubz la fueillade,
Pan se teut coy, merveilles se donnant :
Dont chascun va sa fluste abandonnant,
Et soubz la sienne à danser se sont pris,
Disant entre eulx : « Ce Françoys resonnant
Du jeu de fluste emportera le prix. »

Pan (en effect) eut la face blesmye,
Et sur Michel se monstra despité;
Si doubterois que de peur d'infamye
Du hault du mont ne l'eust precipité;
Car un hault Dieu de dueil trop est malade
Quand un mortel le surmonte et degrade.
Mais Pan, qui t'ayme, est assez souvenant
Qu'un tel ouvrier est propre et advenant
A toy, qui es recueil des bons esprits;
Donc reviendra, et en s'en revenant
Du jeu de fluste emportera le prix.

ENVOY

Prince Lorrain, par vertu consonant
A bons subjectz, ton Michel bien sonnant,
Plus pour l'honneur qui est en toy compris
Que pour monstrer qu'il n'est point aprenant,
Du jeu de fluste emportera le prix,

VI

CHANT DE JOYE, AU RETOUR D'ESPAIGNE DE MESSEIGNEURS LES ENFANS

(1530)

Ilz sont venuz, les enfants desirez;
Loyaulx Françoys, il est temps qu'on s'appaise;
Pourquoy encor pleurez et souspirez?
Je l'entens bien : c'est de joye et grand aise,
Car prisonniers (comme eulx) estiez aussi.
O Dieu tout bon, quel miracle est cecy?
Le Roy voyons et le peuple de France
En liberté, et tout par une enfance
Qui prisonniere estoit en fortes mains.
Or en est hors, c'est triple delivrance :
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

Nouvelle Royne, ô que vous demourez!
Sentez vous point de loing nostre mesaise!
Sus, peuples, sus, vos quantons decorez
De divers jeux. Est il temps qu'on se taise?
De voz jardins arrachez le soucy,
Et qu'il n'y ayt gros canon racourcy,
Qui ceste nuict ne bruye par oultrance,
Signifiant que guerre avec souffrance
Part et s'en va aux enfers inhumains;
Et puis chantez en commune accordance :
« Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains. »

Sotz devineurs, voz livres retirez :
Tousjours faisiez la nouvelle maulvaise;
Mais Dieu a bien vos propos revirez,
Tant que menty avez, ne vous desplaise.
Heureux baron, noble Montmorency,
Ce qu'en as faict (il le fault croire ainsi)
Est du Grand Maistre ouvrage, sans doubtance.

Conseil françoys, quoy qu'en ceste alliance
N'eussent mieulx faict les tressages Rommains,
Ne dictes pas que c'est vostre puissance :
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

ENVOY

Prince royal, ma terrestre esperance,
Si le plaisir de ceste delivrance
Voulez peser contre les travaulx maints,
Droicte sera (ce croy je) la balance;
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

VII

CHANT ROYAL CHRESTIEN

Qui ayme Dieu, son regne et son empire,
Rien desirer ne doibt qu'à son honneur;
Et toutesfoys l'homme tousjours aspire
A son bien propre, à son aise et bon heur,
Sans adviser si point contemne ou blesse
En ses desirs la divine noblesse.
La plus grand' part appete grand avoir;
La moindre part souhaite grand sçavoir;
L'autre desire estre exempté de blasme,
Et l'autre quiert (voulant mieulx se pourvoir)
Santé au corps et paradis à l'ame.

Ces deux souhaitz contraires on peult dire,
Comme la blanche et la noire couleur;
Car Jesuchrist ne promet par son dire
Ça bas aux siens qu'ennuy, peine et douleur.
Et d'autre part (respondez moy), qui est ce,
Qui sans mourir aux cieulx aura liesse?
Nul, pour certain. Or faut il concevoir
Que mort ne peult si bien nous decevoir
Que de douleur ne sentions quelque dragme.

Par ainsi semble impossible d'avoir
Santé au corps et paradis à l'ame.

Doulce santé mainte amertume attire,
Et peine au corps est à l'ame doulceur,
Les bienheurez qui ont souffert martyre
De ce nous font tesmoingnage tout seur.
Et si l'homme est quelque temps sans destresse,
Sa propre chair sera de luy maistresse,
Et destruira son ame (à dire voir)
Si quelque ennuy ne vient ramentevoir
Le povre humain d'invoquer Dieu, qui l'ame,
En luy disant : « Homme, penses tu veoir
Santé au corps et paradis à l'ame? »

O doncques, homme en qui santé empire;
Croy que ton mal d'un plus grand est vainqueur;
Si tu sentois de tous les maulx le pire,
Tu sentirois enfer dedans ton cueur.
Mais Dieu tout bon sentir (sans plus) te laisse
Ces petits maulx, sçachant que ta foiblesse
Ne pourroit pas ton grand mal percevoir,
Et que aussi tost que de l'apercevoir
Tu periroys comme paille en la flamme,
Sans nul espoir de jamais recevoir
Santé au corps et paradis à l'ame.

Certes, plustost un bon pere desire
Son filz blessé que meurdrier ou jureur;
Mesmes de verge il le blesse et descire,
Affin qu'il n'entre en si lourde fureur.
Aussi quand Dieu, pere celeste, oppresse
Ses chers enfans, sa grand' bonté expresse
Faict lors sur eulx eau de grace pleuvoir;
Par telle peine à leur bien veult prevoir
A ce qu'enfin enfer ne les enflamme,
Leur reservant (oultre l'humain devoir)
Santé au corps et paradis à l'ame.

ENVOY

Prince royal, quand Dieu par son povoir
Fera les cieulx et la terre mouvoir,
Et que les corps sortiront de la lame,
Nous aurons lors ce bien, c'est à sçavoir
Santé au corps et paradis à l'ame.

VIII

CHANT ROYAL DONT LE ROY BAILLA LE REFRAIN

(1532)

Prenant repos dessoubz un vert laurier,
Après travail de noble poesie,
Un nouveau songe assez plaisant, l'autrehier,
Se presenta devant ma fantasie,
De quatre amans fort melancolieux,
Qui devers moy vindrent par divers lieux :
Car le premier sortir d'un boys j'advise;
L'autre d'un roc; celuy d'après ne vise
Par où il va; l'aultre saulte une claye;
Et si portoient tous quatre en leur devise :
« Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

Le premier vint tout pasle me prier
De luy donner confort par courtoysie.
« Poursuyvant suis (dit-il) dont le crier
N'est point ouy d'une que j'ay choisie.
Elle a tiré de l'arc de ses doulx yeulx
Le perçant trait qui me rend soucieux,
Me respondant (quand de moy est requise)
Que n'en peult mais; et sa beauté exquise
De moy s'absente, affin qu'en oubly l'aye.
Mais pour absence en oubly n'est pas mise
Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

L'autre disoit, au rebours du premier :
« J'ay bien assez, et ne me rassasie :
Car servant suis de jouyr coustumier
De la plus belle et d'Europe et d'Asie.
Ce neantmoins Amour trop furieux
D'elle me faict estre trop curieux,
Avant qu'avoir la jouyssance prise.
Ainsi je suis du feu la flamme esprise,
Qui plus fort croist quand estaindre on l'essaye,
Et congnois bien qu'en amoureuse emprise
Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

Après je vey d'aymer un viel routier,
Qui de grand cueur soubz puissance moisie
Chanta d'amours un couplet tout entier,
Louant sa dame et blasmant jalousie,
Dont les premiers ne furent envieux :
Bien luy ont dict : « Vieil homme entre les vieux,
Comment seroit ta pensée surprise
D'aucune amour, quand le temps, qui tout brise,
T'a desnué de ta puissance gaye?
— J'ay bon vouloir (respond la teste grise);
Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

D'un rocher creux saillit tout au dernier
Une ame estant de son corps dessaisie,
Qui ne vouloit de Charon nautonnier
Passer le fleuve. O quelle frenesie !
Aller ne veult aux champs delicieux,
Ains veult attendre au grand port stigieux
L'ame de celle où s'amour est assise,
Sans du venir sçavoir l'heure precise.
Lors m'esveillay, tenant pour chose vraye
Que puis qu'amour suyt la personne occise,
Desbender l'arc ne guerist point la playe.

ENVOY

Prince, l'amour un querant tyrannise;
Le jouyssant cuide estaindre, et attise;

Le viel tient bon, et du mort je m'esmaye.
Jugez lequel dit le mieux sans fainctise :
« Desbender l'arc ne guerist point la playe. »

IX

CHANT NUPTIAL DU ROY D'ESCOSSE ET DE MADAME MAGDALAINE PREMIERE FILLE DE FRANCE

(1537)

Celluy matin que d'habit nuptial
Le roy d'Escosse ornoit sa beauté blonde,
Pour espouser du sceptre lilial
La fille aisnée, où tant de grace abonde,
Vous eussiez veu des peuples un grand monde
Qui de sa chambre au sortir l'attendoient,
Et, çà et là, mille autres à la ronde,
Qui à la file avec eulx se rendoient.

Tandis les mains des nobles gracieuses
De pied en cap richement l'ont vestu;
Son corps luysoit de pierres precieuses,
Moins toutesfoys que son cueur de vertu;
De musq d'eslite avec ambre batu
Perfumé ont son vestement propice;
Puis luy ont ceint son fort glaive poinctu,
Dont il sçait faire et la guerre et justice.

Ainsi en poinct, de sa chambre depart,
Pour s'en aller rencontrer Magdalaine.
De beauté d'homme avoit plus grande part
Que le Troyen qui fut espris d'Helaine,
Si qu'au sortir sa beauté souveraine
Les regardans rejouyt tout ainsi
Que le soleil, quand, à l'aulbe seraine,
Sort d'Orient pour se monstrer icy.

Vien, Prince, vien : la fille au Roy de France
Veult estre tienne, et ton amour poursuyt;
Pour toy s'est mise en royalle ordonnance;
Au temple va; grand' noblesse la suyt;
Maint dyamant sur la teste reluyt
De la brunette, et ainsi attournée,
Son tainct, pour vray, semble une clere nuyct,
Quand elle est bien d'estoilles couronnée.

Brunette elle est; mais pourtant elle est belle.
Et te peult suyvre en tous lieux où iras
En chaste amour. Danger fier et rebelle
N'y a que veoir. D'elle tu jouyras;
Mais, s'il te plaist, demain tu nous diras
Lequel des deux t'a le plus gref esté,
Ou la longueur du jour que desiras,
Ou de la nuict la grande breveté.

La fille donc du plus grand roy du monde,
Elle est à toy. L'Eternel tout puissant,
Avant le ciel, avant la terre et l'onde,
Te destina d'elle estre jouyssant.
Affin que d'elle et de toy soit yssant
Immortel neud d'amitié indicible,
Entre le sceptre escossoys fleurissant
Et le françoys, par autres invincible.

Fille de roy, mes propos addresser
A toi je veulx; escoutes moy donc ores :
Je t'adverty qu'il te convient laisser
Freres et sœurs, pere et pays encores,
Pour suyvre cil que celluy Dieu qu'adores
Par sa parolle a joinct avecques toy,
Te commandant que l'aymes et l'honores;
Tu le sçay bien, mais je le ramentoy.

Or suy le donc : jà te sont preparez
Cent mil honneurs là où fault que tu voyses :
D'Escosse sont tous ennuys separez,
Trompes, clerons y meinent doulces noyses :

Mesmes là bas les nymphes escossoyses
Avec grand'joye attendent ton venir,
Et vont disans qu'elles seront françoyses,
Pour le grand bien qui leur doit advenir.

Va doncques : non, ne nous vueilles priver
Encor' si tost de ta noble presence;
Attens un peu, laisse passer l'yver,
Car assez tost sentirons ton absence.
Vent contre vent se bat par insolence,
Printemps viendra, qui les fera ranger :
Lors passeras la mer sans violence,
Et ne craindrons que tu soys en danger.

Et si verras des Dieux de mainte forme,
Comme Egeon monté sur la balaine;
Doris y est, Protheus s'y transforme,
Triton sa trompe y sonne à forte alaine.
Au fons de l'eau sont ores sur l'areine :
Mais si attens le printemps ou l'esté,
Tous sortiront hors de la mer seraine
Pour saluer ta haulte majesté.

Sur le beau temps ainsi tu partiras,
Et en ton lieu regretz demoureront,
Adieu dirons, adieu tu nous diras,
Dont les doulx yeulx sur l'heure pleureront;
Mais en chemin ces larmes secheront
Au nouveau feu d'amour bien establie;
Noz cueurs pourtant point ne s'en fascheront,
Pourveu que point le tien ne nous oublie.

Si prions Dieu, noble royne d'Escosse,
Qu'au temps nouveau vienne un nouveau danger :
C'est qu'il te faille icy demourer grosse,
Pour si à coup de nous ne t'estranger.
A ce propos bien te dois alleger,
Car pour parens qu'icy tu abandonnes
Enfans auras, enfans (pour abreger)
Qui porteront et sceptres et couronnes.

X

CANTIQUE A LA DEESSE SANTÉ POUR LE ROY MALADE

(1539)

Doulce Santé, de langueur ennemie,
De jeux, de rys, de tous plaisirs amye,
Gentil resveil de la Force endormie,
Doulce Santé,

Soit à ton los mon cantique chanté,
Car par toy est l'aise doulx enfanté;
Par toy la vie en corps aggravanté
Est restaurée.

Tu es des vieux et jeunes adorée :
Richesse n'est tant que toy desirée :
De rien fors toy la personne empirée
Ne se souvient.

Et aussi tost que ta presence vient,
Pasleur s'enfuyt, couleur vive revient :
Mesmes la mort fuyr du lieu convient
Où tu arrives.

Les vieilles gens tu rends fortes et vives,
Les jeunes gens tu fais recréatives,
A chasse, à vol, à tournoys ententives,
Et esbatz maints.

O doulx repos, nourrice des humains,
Bien doibt chascun t'invoquer joinctes mains,
Veu que sans toy les ennuys inhumains
Nous precipitent;

Veu que sans toy en la terre n'habitent
Les dieux rians, qui à plaisir invitent,

Ains tous faschez s'en vont et se despitent,
Si tu n'y viens.

Vien donc icy, ô source de tous biens,
Vien veoir Françoys le bien aymé des siens;
Vien, fusses tu aux champs Elisiens
Ou sus les nues.

Tu recevras cent mille bien venues
Des princes haultz et des tourbes menues,
Qui sont du bras de Françoys soustenues,
Roy couronné.

Las ! au besoing tu l'as abandonné,
Et s'est mon cueur maintesfoys estonné
Comment d'un corps de grace tant orné
Tu t'es bougée.

Où peulx tu estre ailleurs si bien logée?
Revien, secours de nature affligée;
Si te sera toute France obligée
Moult grandement.

Puis d'un tel roy (après l'amendement)
Tu recevras les graces meritoires,
Et auras part à l'honneur mesmement
De ses futurs triumphes et victoires.

XI

CHANT DE MAY

(1526)

En ce beau moys delicieux,
Arbres, fleurs et agriculture,
Qui durant l'yver soucieux
Avez esté en sepulture,
Sortez pour servir de pasture

Aux trouppeaulx du plus grand pasteur;
Chascun de vous, en sa nature,
Louez le nom du Créateur.

Les servans d'amour furieux
Parlent de l'amour vaine et dure,
Où vous, vrays amans curieux,
Parlez de l'amour sans laydure.
Allez aux champs, sur la verdure,
Ouyr l'oyseau parfaict chanteur;
Mais du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Créateur.

Quand vous verrez rire les cieulx,
Et la terre en sa floriture;
Quand vous verrez devant vos yeulx
Les eaux luy bailler nourriture,
Sur peine de grand' forfaicture,
Et d'estre larron et menteur,
N'en louez nulle créature,
Louez le nom du Créateur.

ENVOY

Prince, pensez, veu la facture,
Combien puissant est le facteur.
Et vous aussi, mon escripture,
Louez le nom du Créateur.

XII

CHANT DE MAY ET DE VERTU

(1526)

Voulentiers en ce moys icy
La terre mue et renouvelle.
Maintz amoureux en font ainsi,
Subjectz à faire amour nouvelle

Par legiereté de cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens;
Ma façon d'aymer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi
De qui la beauté ne chancelle;
Par temps, maladie ou soucy,
Laydeur les tire en sa nasselle;
Mais rien ne peult enlaydir celle
Que servir sans fin je pretens;
Et pource qu'elle est tousjours belle
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'est Vertu, la nymphe eternelle
Qui au mont d'honneur esclercy
Tous les vrays amoureux appelle :
« Venez, amans, venez (dit-elle),
Venez à moi, je vous attens;
Venez (ce dit la jouvencelle),
Mes amours durent en tout temps. »

ENVOY

Prince, fais amye immortelle,
Et à la bien aymer entens;
Lors pourras dire sans-cautelle :
« Mes amours durent en tout temps. »

XIII

CHANT DE FOLLIE, DE L'ORIGINE DE VILLEMANOCHE

Les Pichelins par le monde espanduz
Sont de si hault et si loing descenduz
Qu'à peine a l'on sceu trouver la racine,
N'un seul rameau, de si brave origine;

Mais Dieu, voulant qu'ilz ne fussent periz,
A resveillé les joyeulx esperitz
De l'un d'entre eulx, nommé Villemanoche,
Qui, tout ainsi que l'on rompt une roche
Pour trouver l'eau qui dessoubz est cachée,
Ainsi il a sa race tant cherchée,
En se rompant entendement et corps,
Qu'il l'a trouvé en livres tous d'accords;
Livres, mais quelz? Livres trèsautentiques,
Vieux, et usez de force d'estre antiques,
Lesquelz il a à grand' peine trouvez,
Leuz et releuz, volvez et revolvez;
Si vieux (de faict) les a voulu eslire,
Que nul fors luy oncques n'y sceut rien lire.
  Il a trouvé ses grans predecesseurs,
Preux et hardys comme leurs successeurs,
Dont l'une part reside en Germanie,
Et la pluspart plusieurs regnes manie.
    Il a trouvé, à force de chercher,
Que ses parens sceurent si bien prescher,
Non pas prescher, mais si bien haranguerent,
Qu'à nostre loy Infideles rengerent.
Et de ceulx là on voit par consequence
Villemanoche avoir leur eloquence;
Car luy estant vestu de longue togue
Sçait harenguer tout seul en dialogue;
Et s'il avoit la robe courte prise,
Lors on verroit qu'il seroit d'entreprise;
Et, qui plus est, semblable de prouesse
A ses ayeulx, comme il est de sagesse.
  Or est ainsi (helas!) qu'il nous appert
Que par deça ceste race se pert
Si cestuy cy n'est joinct par mariage
En noble lieu, qui seroit grand dommage.
  O Pichelin, tu desers qu'on t'allie
En lieu royal; ô superbe Italie,
Tu es enflée au nom des Crivelins;
Mais Gaule s'enfle au nom des Pichelins.
« Vive (dis tu) la case Criveline! »
Mais en tous lieux vive la Picheline!

XIV

CANTIQUE DE LA CHRESTIENTÉ SUR LA VENUE DE L'EMPEREUR ET DU ROY AU VOYAGE DE NICE

(1538)

Approche toy, Charles, tant loing tu soys,
Du magnanime et puissant roy Françoys;
Approche toy, Françoys, tant loing sois tu,
De Charles, plein de prudence et vertu;
Non pour tous deux en bataille vous joindre,
Ne par fureur de voz lances vous poindre,
Mais pour tirer Paix, la tant desirée,
Du ciel trèshault, là où s'est retirée.
Si Mars cruel vous en feistes descendre,
Ne pouvez vous le faire condescendre
A s'en aller, pour ça bas donner lieu
A Paix la belle, humble fille de Dieu?
Certainement, si vous deux ne le faictes,
Du monde sont vaines les entrefaictes;
Recevez la, princes chevaleureux,
Pour faire nous (voyre vous) bien heureux;
Ce vous sera trop plus d'honneur et gloire
Qu'avoir chascun quelque grosse victoire :
Recevez la, car si vous la fuyez,
Elle dira que serez ennuyez
De voz repos, et que portez envie
A la doulceur de vostre heureuse vie.
Si pitié donc (ô princes triumphans)
Vous ne prenez des peuples voz enfans,
(Dont reciter l'estat calamiteux
Seroit un cas trop long et trop piteux)
Si d'eulx n'avez commiseration,
A tout le moins ayez compassion
Du noble sang et de France et d'Espaigne,
Dedans lequel ce cruel Mars se baigne.

Mars cy devant souloit taindre ses dars
Dedans le sang de voz simples souldars;
Mais maintenant (ô Dieu, quel dur esclandre!)
Plaisir ne prend fors à celuy espandre
Des nobles chefz, meritans diadesmes.
Et si respand souvent le vostre mesmes,
Faisant servir les haults princes de butte
Au vil souldart tirant de hacquebutte,
Si que de Mars ne sont plus les trophées
Fors enrichiz d'armes bien estoffées.
Plus ilz ne sont garniz et decorez
Que de harnoys bien polys et dorez,
Qui disent bien : « La despouille nous sommes
De grans seigneurs et de vertueux hommes. »
O quantz et quelz de vos plus favoriz
Sont puis dix ans en la guerre periz!
O quantz encore en verrez desvyer,
Si à ce coup paix n'y vient obvyer!
Que pensez vous? Cherchez vous les moyens
De voz malheurs, nobles princes Troyens?
Ja pour tenir ou voz droictz ou voz torts
Sont ruez jus voz plus vaillans Hectors.
Gardez qu'en fin je, qui suis vostre Troye,
Du puissant Grec ne devienne la proye.
Estimez vous que ce grand Eternel
Ne voye bien du manoir supernel
Les grans debas d'une et d'autre partie?
Ne sçavez vous qu'un bon pere chastie
Plustost les siens que les desavouez?
Si maintenant faictes ce que povez,
Paix descendra, portant en main l'olive,
Laurier en teste, en face couleur vive,
Tousjours riant, claire comme le jour,
Pour venir faire en mes terres sejour,
Et Mars, souillé tout de sang et de pouldre,
Deslogera plus soudain que la fouldre;
Car il n'est cueur, tant soit gros, qui ne tremble.
Si voz vouloirs on sent uniz ensemble.
Vienne sur champs Mars avec son armée
Vous presenter la bataille termée,

Il la perdra. Ainsi donques, uniz,
Et de pitié paternelle muniz,
Vous eslirez quelque bienheuré lieu,
Là où viendra de vous deux au milieu
Pallas sans plus. Pallas, à sa venue,
Vous couvrira d'une celeste nue,
Pour empescher que les malings trompeurs,
D'heureuse paix trop malheureux rompeurs,
Ne puissent veoir les moyens que tiendrez
Alors qu'au poinct tant desiré viendrez,
Si qu'ils seront tout à coup esbahys
Que sur le soir l'un et l'autre pays
Reluyra tout de beaulx feuz de liesse,
Pour le retour de Paix, noble deesse.
Et que rendray, sans que Mars m'en retarde,
Graces au ciel. O mon Dieu ! qu'il me tarde !
Aproche toy, Charles, tant loing tu sois,
Du magnanime et puissant roy Françoys;
Approche toy, Françoys, tant loing soys tu,
De Charles, plein de prudence et vertu.

XV

A LA ROYNE DE HONGRIE, VENUE EN FRANCE

(1539)

Quand toute France aura faict son devoir
De ta haultesse en joie recevoir,
Chaste Diane, ennemye d'oyseuse,
Et d'honorable exercice amoureuse,
Je, de ma part, le plus petit de tous,
M'enhardiray humble salut et doulx
Te presenter; non en voix et parolle
Qui parmy l'air avec le vent s'envolle,
Mais par escript, qui contre le temps dure
Autant ou plus que fer ou pierre dure;
Je dy escript faict des Muses sacrées,
Qui sçavent bien qu'à lire te recrées;

Escript (pour vray) que, s'il est immortel,
Le tien Marot le desire estre tel,
Pour saluer par epistre immortelle
Celle de qui la renommée est telle.
O combien fut le peuple resjouy
D'Espaigne et France, après avoir ouy
Qu'icy venois ! Cela nous est un signe
(Ce disoient ilz) que l'amour s'enracine
Es cueurs royaulx; cela est un presage
Que Dieu nous veult montrer son doulx visage,
Et que la paix dedans Nice traictée
Est une paix pour jamais arrestée.
L'arc qui est painct de cent couleurs ès cieulx,
Quand on le voit ne desmontre pas mieulx
Signe de pluye en temps sec attendue,
Ne la verdure au printemps espandue
Parmy les champs si bien ne monstre point
Que les beaulx fruictz viendront tost et apoint
Comme ta veue en France signifie
Que pour jamais la paix se fortifie.
Arriere donc, royne Panthasilée :
Maintenant est ta gloire anichilée,
Car devant Troye allas pour guerroyer:
Marie vient pour guerre fouldroyer.
Ainsi disoit France, et Espaigne aussi,
Dès que l'on sceut que de venir icy
Tu proposas, et creut leur joye après
Que pour partir ilz veirent tes apprestz.
Puis quand tu fus esbranlée et partie,
Leur plaisir creut d'une grande partie;
Et te voyant toute venue en ça,
A redoubler leur joye commença,
Laquelle joye en eulx n'ay apperceue
Tant seulement, mais sentie et conceue
Dedans mon cueur, tesmoing l'escript present,
Plein de liesse et de tristesse exempt.
T'advertissant que quand paix ne seroit,
Ja pour cela France ne laisseroit
A desirer ta venue honorée,
Pour les vertus dont tu es decorée;

Combien (pourtant) que peuples et provinces
Sont de nature enclins à aymer princes
Qui, comme toy, sont amys de concorde
Et ennemys de guerre et de discorde;
Ce que plustost entre aux cueurs femenins,
D'autant qu'ilz sont doulx, piteux et benins,
Que ceulx des roys, qui pour honneur acquerre
Sont inclinez à prouesse et à guerre.
  Doncques, Saba, royne prudente et meure,
Qui as laissé ton peuple et ta demeure,
Pour venir veoir, en riche et noble arroy,
Le Salomon de France, nostre Roy,
Je te supply par la grande liesse
Du bien de paix, si j'ay prins hardiesse
De bienveigner une dame si haulte,
Ne l'estimer presumption ne faulte,
En imitant le grand prince des anges,
Lequel reçoit aussi tost les louanges
Du plus petit que du plus hault monté,
Quand le cueur est plein d'ardante bonté.

XVI

SUR L'ENTRÉE DE L'EMPEREUR A PARIS

(1540)

  Or est Cesar, qui tant d'honneur acquit,
Encor un coup en ce beau monde né;
Or est Cesar, qui les Gaules conquit,
Encor un coup en Gaule retourné,
De legions non point environné
Pour guerroyer, mais plein d'amour nayve;
Non point au vent l'aigle noir couronné,
Non point en main le glaive, mais l'olive.
  Françoys et luy viennent droit de la rive
De Loyre à Seine, affin de Paris veoir,
Et avec eulx Guerre menent captive,
Qui à discord les souloit esmouvoir.

L'un (pour au faict de ses pays pourveoir)
Passe par cy sans peur ne deffiance;
L'autre, de cueur trop hault pour decevoir,
Luy donne loy de commander en France,
Si que l'on est en dispute et doubtance
Qui a le plus de hault los merité,
Ou de Cesar la grande confiance,
Ou de Françoys la grand' fidelité.
O Roys, uniz plus que d'affinité,
Bien heureuse est la gent qui n'est point mort
Sans veoir premier vostre ferme unité,
Qui le repos de tant de monde porte.
Vien donc, Cesar, et une paix apporte
Perpetuelle entre nous et les tiens.
Haulse, Paris, haulse bien hault ta porte,
Car entrer veult le plus grand des Chrestiens.

XVII

MAROT A L'EMPEREUR

(1540)

Si la faveur du ciel, à ton passage
En France, faict de grans biens un presage,
Aussi promet croistre l'heur qui te suyt,
Cesar Auguste, à l'effect qui s'ensuyt.
Ta conscience en la fidélité
Du Roy ton frere, et son humanité
T'ont faict en France acquerir en un moys,
Dedans trois jours, sans souldars ni harnoys,
Plus que Cesar, des Gaulles acquereur,
Et le premier des Romains empereur,
N'avoit conquis en huict ou neuf années,
Accompaigné de legions armées;
Car des Françoys, assubjectiz par force
En leur pays, ne conquist que l'escorce;
Mais tu as eu par un don liberal
De leurs francz cueurs un acquest general.

Et pour garder ce que tu as acquiz
Aucune force y tenir n'est requiz,
Mais seulement une paix bien fermée.
Par alliance en amour confermée,
Dont adviendra ferme tranquilité,
Et soubz la foi catholique unité.
  Paix, qui tiendra les provinces ouvertes
Et peuplera les regions desertes,
Des roys uniz la force assemblera,
Dont le surplus du monde tremblera.
  Paix, qui fera la vive Salamandre,
Après son faict mortel estainct en cendre,
Nourrir au feu d'une vie immortelle;
A l'Aigle aussi, quand le vol de son aesle
Plus ne pourra sur la terre s'estendre
Pour voler plus oultre, si fera fendre
Tous les neuf cieulx, jusque au lieu angelique,
Promis à ceulx qui ayment paix publique.

XVIII

CANTIQUE DE LA ROYNE
SUR LA MALADIE ET CONVALESCENCE DU ROY

(1539)

S'esbahyt on si je suis esplorée,
S'esbahyt on si suis descolorée,
Voyant celuy qui m'a tant honorée
          Estre à la mort?

O seigneur Dieu, tire son pied du bort
D'obscure tumbe, ou bien, pour mon support,
Avecques luy fais moy passer le port
          Du mortel fleuve.

Donne à tous deux, en un jour, tumbe neufve,
A celle fin qu'en deux mortz ne s'esmeuve

Qu'un dueil funebre, et que France n'espreuve
Dueil après dueil.

Ne soit, helas ! ce mien larmoyant œil
Si malheureux que de veoir au cercueil
Jecter celuy qui en si doulx accueil
M'a couronnée;

Qui m'a sur chef la couronne donnée
La plus d'honneur et gloire environnée
Dont aujourd'huy l'Europe soit ornée,
O tout puissant !

Si pitié n'as de mon cueur languissant,
Si pitié n'as du bon Roy perissant,
Aye pitié du peuple gemissant,
Par ta clemence.

Laisse meurir la royalle semence,
Sans que voyons l'extreme decadence
Du pere estant au sommet de prudence
Pour dominer.

As tu basty pour après ruyner?
As tu voulu planter et jardiner
Pour ton labeur parfaict exterminer?
O quelle perte !

Si elle advient, soyt la terre couverte
D'air tenebreux; plus ne soit l'herbe verte;
Soyt toute bouche ou muette, ou ouverte
Pour faire crys.

Soyent de regretz tous volumes escripts,
Tragiques soyent tous escrivans espritz,
Et rien ne soyt celle qui a le prix
D'estre nommée

Femme d'un Roy de si grand' renommée.
Rien plus ne soyt que pouldre consommée,

Pouldre avec luy, toutesfoys, inhumée :
Ce bien j'auray.

Ainsi tousjours sa compaigne seray,
A son costé sans fin reposeray,
Et de langueur n'experimenteray
La longue peine.

Mais pourquoy suis je ainsi de douleur pleine?
Est esperance en moy ou morte ou vaine?
Le tout puissant par sa bonté humaine
Le guerira.

Noz cueurs bien tost de liesse emplira,
Car mon Seigneur encor ne perira,
Ains par longs jours son peuple regira.
C'est ma fiance.

Croistra ses faictz, pays et alliance,
Puis ayant tout fondé sur asseurance,
Ira plein d'ans prendre sa demeurance
Là hault ès cieulx.

Qu'est ce, mes gens? pourquoy torchez vos yeulx?
Quel nouveau pleur, quel maintien soucieux,
Faict on encor? Vien, mon Dieu gracieux,
Haste toy, Sire.

J'entens que Mort mon amy veult occire;
Sa force fond ainsi qu'au feu la cyre,
Dont tout bon cueur barbe et cheveux descire,
Faisant regretz.

Semblent Troyens de nuict surprins des Grecz;
Semblent Rommains voyans (oultre leurs grez)
Cesar occis par traistres indiscretz.
Ha ! Dieu mon pere !

S'il est ainsi qu'à ta loy j'obtempere,
De mon Seigneur les angoisses tempere,

En me taisant ainsi qu'en toy j'espere
A ceste foys.

Or a mon Dieu d'enhault ouy ma voix.
Et mys à fin l'espoir qu'en luy j'avoys.
Sus! suyvez moy, au temple je m'en voys
Luy rendre graces.

Ostez ce noir, ostez moy ces prefaces
Chantans des mortz; ostez ces tristes faces,
Il n'est pas temps que ce grand dueil tu faces,
Pays heureux.

Le ciel n'a pas esté si rigoureux
De s'enrichir pour povre et langoureux
Te veoir ça bas; ton tresor valureux
Il te redonne.

Vy doncques, France, encor soubz la couronne
Qui le chef meur et prudent environne,
Tandis la fleur de jeunesse fleuronne
Pour faire fruict.

Soyt l'Ocean calme, sans vent, sans bruyt;
Sechée aux champs soit toute herbe qui nuyt;
Comme le jour soyt luysante la nuict;
Tout dueil se taise.

Ne pleurons plus, si ce n'est de grand aise,
Puis qu'envers nous l'ire de Dieu s'appaise,
Tant nous aymant, que de mortel mesaise
Tirer le Roy.

Escrivez tous (poëtes) cest effroy
Et le hault bien dont Dieu nous faict octroy;
Vous n'y fauldrez, et ainsi je le croy.
Ha! povres Muses!

S'il fut pery, vous estiez bien camuses.
Doncques (enfans) descrivez les confuses

Voyant celuy où elles sont infuses
Esvanouyr.

Puis tost après faictes les resjouyr,
Quand on leur faict les nouvelles ouyr
De la santé dont Dieu les faict jouyr,
Tant desirée.

Faictes Pallas pasle et fort descirée,
Mars tout marry, sa personne empirée,
En appelant d'Atropos trop irée
Comme d'abus.

Puis tout à coup chantez comme Phebus
Luy mesmes va par les préaux herbus
Herbes cueillir, fleurs et boutons barbus,
Fueille et racine,

Pour faire au Roy l'heureuse medecine,
Prinse dessoubz tant benivole signe,
Que nous verrons son chef blanc comme un cigne
A l'advenir.

Cela chanté, vous fauldra souvenir
De faire Mars tout joyeulx devenir,
Et à Pallas la couleur revenir
Non plus marrie.

Faictes que tout pleure fort et puis rie,
Ainsi que moy, vostre dame cherie;
Certes, souvent de grande fascherie
Grand plaisir vient.

Ainsi ferez, et mieulx, s'il en souvient :
Mais à la fin de votre œuvre accomplie,
Avecques moy conclurre vous convient
Que jamais Dieu ceulx qui l'ayment n'oublie.

XIX

SUR LA MALADIE DE S'AMYE

(1528)

Dieu, qui voulus le plus hault ciel laisser,
Et ta haultesse en la terre abbaisser,
Là où santé donnas à maintz et maintes,
Vueilles ouyr de toutes mes complainctes
Une sans plus ! Vueilles donner santé
A celle-là par qui suis tourmenté.
Ta saincte voix en l'Evangile crie
Que tout vivant pour ses ennemys prie ;
Gueris donc celle, ô medecin parfaict,
Qui m'est contraire, et malade me faict.
Helas, Seigneur, il semble, tant est belle,
Que plaisir prins à la composer telle.
Ne souffre pas advenir cest oultrage
Que maladie efface ton ouvrage.
Son embonpoinct commence à se passer,
Ja ce beau tainct commence à s'effacer,
Et ces beaulx yeux clairs et resplendissans,
Qui m'ont navré, deviennent languissans.
Il est bien vray que ceste grand' beauté
A desservy pour sa grand' cruauté
Punition : mais, Syre, à l'advenir
Elle pourra plus doulce devenir.
Pardonne luy, et fais que maladie
N'ayt point l'honneur de la faire enlaydie.
Assez à temps viendra vieillesse pasle,
Qui de ce faire a charge principale.
Et cependant, si tu la maintiens saine,
Ceulx qui verront sa beauté souveraine,
Beniront toy et ta fille Nature
D'avoir formé si belle créature.
Et de ma part feray un beau cantique,
Qui chantera le miracle authentique
Que faict auras, admirable à chascun,

D'en guerir deux en n'en guerissant qu'un.
  Non que pour moy je leve au ciel la face;
Non que pour moy priere je te face;
Car je te doy supplier pour son bien,
Et je la doy requerir pour le mien.

XX

FRANCE A L'EMPEREUR, A SON ARRIVÉE

(1539)

Si ce bas monde et toute sa rondeur
Est embelly par la claire splendeur
Du seul renom qui court de ta personne,
Que doys je faire, ayant receu tant d'heur
De veoir à l'œil la haultesse et grandeur
De ta sacrée et auguste couronne?
Sera ce assez que j'en dresse et ordonne
Arc triumphant, pyramide et colonne,
Pour vray record à la postérité?
Suffira il, Cesar, que je m'adonne
A te louer, tant que tout lieu resonne
Ta grand'vertu et ma prosperité?
Non, car je voy ta magnanimité
De si près joincte à la Divinité,
Que si je veulx parfaire chose telle,
Je faiz grand tort à l'immortalité,
Qui en louant ceste benignité
Se pense rendre encor plus immortelle.

XXI[1]

CHANT ROYAL. LA MORT DU JUSTE ET DU PESCHEUR

  N'est il fascheux icy longuement vivre?
Je dis aux bons, que rien qu'affliction

1. Les Chants XXI et XXII, non compris dans l'édition de 1544, sont tirés d'autres éditions.

N'y trouveront; car celui qui veut suivre
La pieté, grand'persecution
Luy fault souffrir, et avoir patience.
Mieulx donc luy vault, en saine conscience,
Comme sainct Paul desirer de partir
De ce vil corps, où vit, certes, martyr,
Son ame, au ciel avecques Dieu ravie :
Car à cestuy pour son dueil ressortir,
La mort est fin et principe de vie.
  O le bon gain de mort, qui nous delivre
Tout à un coup de tribulation,
Lequel devons diligemment poursuyvre,
Si nous fions en Christ sans fiction,
Victorieux par sa mort et puissance
De mort d'enfer et peché, sans doubtance !
Mort ne servant au juste que partir
L'esprit du corps, et salut impartir,
Qui de rechef, malgré mortelle envie,
Vivant revient, car pour vous advertir,
La mort est fin et principe de vie.
  Mais aux pecheurs voulant peché ensuyvre
Male est la mort qui suyt damnation.
Gardons pourtant qu'aucun de nous ne s'yvre
D'humains plaisirs et dissolution,
Venans après malheur et desplaisance.
Qui donc sage est, il face penitence,
Et d'humble cœur se vueille convertir,
Sans plus pecher ne jamais divertir,
Car mauldit est qui de grace devie;
Mais à celluy qui s'en veult assortir,
La mort est fin et principe de vie.
  Prenons pourtant sans danger le sainct livre
De Jesuchrist pour nostre instruction
Entre les mains; car au poix de la livre
Un monde vault de reprobation.
Là nous oyrrons icelle sapience,
Le filz de Dieu, se disant la substance
Qui vivre faict, et au ciel revertir
L'homme à tousjours, sans jamais departir,
Qui par telz motz doulcement nous convie

Croire qu'aux siens, qu'il ne veult subvertir,
La mort est fin et principe de vie.
  Celle mort donc, qui faict ainsi revivre
Après mourir, pour resolution,
N'est qu'un dormir que chascun doit consuyvre,
Comme dict est en ma narration.
Corrigé soit pourtant l'accoustumance
Paindant la mort pleine de malveillance,
Tenant un dard semblant tout néantir,
Ce qui n'est pas; car qui se sçait sortir
De foy vers Dieu, au prochain asservie,
Au ciel tendant, au Seigneur ressortir,
La mort est fin et principe de vie.

ENVOY

  Prince haultain, pour du propos sortir,
A qui Dieu plaist, cil sa chair amortie
Estudira par prudente partie,
Et que nul n'ait le voulant pervertir,
La mort est fin et principe de vie.

XXII

A LA ROYNE DE NAVARRE, DE LAQUELLE
IL AVOIT RECEU UNE EPISTRE EN RYTHME

(1536)

Plaigne les morts qui plaindre les vousdra;
Tant que vivray, mon cueur se resouldra
A plaindre ceulx que douleur assauldra
          En cette vie.

O fleur que j'ay la premiere servie,
Ceulx que tu mis hors de peine asservie
T'ont donné peine, helas ! non desservie;
          Bien je le sçay,

Et des ingratz tu en as faict l'essay;
Mais puis le temps que, banni, te laissay,
Sans te laisser, à servir m'adressay
Une princesse

Qui plus que toy d'avoir ennuy ne cesse.
Ha ! Dieu du ciel ! n'auray-je une maistresse,
Avant mourir, que son œil de destresse
Puisse exempter?

N'est pas ma muse aussi propre à chanter
Un doulx repos qui la peult contenter
Qu'un dur travail qui la vient tourmenter
Avec oultrance?

Ha ! Marguerite, escoute la souffrance
Du noble cueur de Renée de France;
Puis, comme sœur, plus fort que d'esperance
Console la.

Tu sçais comment hors son pays alla,
Et que parens et amys laissa là;
Mais tu ne sçais quel traitement elle a
En terre estrange.

De cent couleurs en une heure elle change,
En ses repas poires d'angoisses mange,
Et en son vin de larmes faict meslange,
Tout par ennuy,

Ennuy receu du costé de celuy
Qui estre deust sa joye et son appuy;
Ennuy plus grief que s'il venoit d'aultruy
Et plus à craindre.

Elle ne voit ceulx à qui se veult plaindre;
Son œil rayant si loing ne peut attaindre,
Et puis les monts, pour ce bien luy estaindre,
Sont entre deux.

Peu d'amys a quiconques est loing d'eulx.
Le roy ton frere, et toy et tes neveux
Estes les saints où elle faict ses vœux,
A chascune heure.

De France n'a nul grand qui la sequeure,
Et des petits qui sont en sa demeure
Son mary veut, sans qu'un seul y demeure,
La rebouter.

Car rien qu'elle ayme il ne sçauroit gouster :
C'est la geline à qui l'on veult oster
Tous ses poussins, et scorpions bouter
Dessoubs son aisle.

C'est la perdrix qu'on veult en la tonnelle
Faire tomber. Mais que ne pense en elle
Le Roy de qui la bonté fraternelle
Nous invoquons?

Vouldroit il bien à bailleurs de bouccons
Donner luy mesme à garder ses flaccons?
Francs et loyaulx autour d'elle vacquons,
C'est son decore.

Mais ce fascheux, ingrat et pire encore,
Voudroit reduire en petite signore
La fleur de lys que tout le monde honnore
D'affection.

Hélas! s'il faict tant de profession
D'honneur, de loz, de reputation,
Pourquoy le train de nostre nation
Veult il deffaire?

Faulte d'amour l'esguillonne à ce faire,
Et luy engendre un desir de desplaire
A celle là qui met à lui complaire
Merveilleux soing

Paris, menant par force Helaine au loing
Feit qu'elle n'eust de reconfort besoing :
Son traitement estoit un vray tesmoing
D'amitié claire.

Helas ! fault il qu'amitié se desclaire
Plustost au cueur d'un forceur adultere
Qu'en un mary? Sçais tu pourquoy austere
Luy est ainsi?

Il vouldroit bien à la dame sans si
Oster la force et le vouloir aussi
De secourir François passans icy;
C'est leur refuge.

Bien je le sçais, à la bonne heure y fus je.
Il vouldroit bien, si mon sens est bon juge,
Par quelque grand et dangereux deluge
Plus luy ravir.

Il vouldroit bien jusqu'à là l'asservir,
Que d'un seul poinct ne peust au Roy servir,
Et luy a faict pour de cela chevir
Mille vacarmes.

O roy François, elle porte tes armes,
Voyre, et à toy s'adressent telz allarmes,
Dont le plus doulx ne pourroit pas sans larmes
Estre deduict,

Et ne peult l'autre à raison estre induict
Par cil honneur où France l'a conduict,
Ny par enfans que tant beaux luy produict
Par mainte année.

Ni la bonté de la noble Renée,
Ni la douceur qui avec elle est née,
Ni les vertus qui l'ont environnée
N'y ont povoir.

J'aurois plustost entrepris d'esmouvoir,
Comme Orpheus, en l'infernal manoir,
Charon le dur, voyre Pluton le noir,
Et chien Cerbere.

O doncques, Roy, son cousin, frere et pere,
Arreste court l'entreprise impropere,
Et toy, sa sœur, en qui tant elle espere,
Mets y la main.

Un parentage autre que le germain
Y doit mouvoir ton cueur doux et humain;
Si n'y pensez, mourra quelque demain,
Seche et ternie.

Car, en mon cueur, si secours on luy nie,
Veu la façon comment on la manie,
Diray qu'elle est de la France bannie
Autant que moy,

Qui suis icy en angoisseux esmoy,
En attendant secours promis de toy
Par tes beaux vers, que je me ramentoy
Avecques gloire.

Et bien souvent à part moy ne puis croire
Que ta main noble ait eu de moy memoire
Jusqu'à daigner m'estre consolatoire
Par ses escrits,

Qui en mon cueur à jamais sont inscrits;
Peu ne sont leuz : leur douceur de haut prix
Et zele ardent me les eurent appris
En peu d'espace.

Car aussitost que desespoir menace
Mon œil de plus ne voir ta claire face,
Lors force m'est que de ta lettre face
Mon escusson.

Si la prononce en forme de chanson,
Plustost en un, plustost en autre son,
Puis haut, puis bas, et en ceste façon
Je me console.

Tant que mon cueur de grand'liesse vole,
Rememorant ta royale parole,
Qui me promet de m'effacer du role
Des enchassez.

Or sont delà les plus gros feux passez;
Rien n'ay meffaict; au Roy douceur abonde;
Tu es sa sœur; ces choses sont assez
Pour rappeller le plus pervers du monde.



RONDEAUX

I[1]

RONDEAU DUQUEL LES LETTRES CAPITALES
PORTENT LE NOM DE L'AUTEUR

Comme Dido, qui moult se courrouça
Lors qu'Eneas seule la delaissa
En son pays, tout ainsi Maguelonne
Mena son dueil. Comme trèssaincte et bonne
En l'hospital toute sa fleur passa.

Nulle fortune oncques ne la blessa,
Toute constance en son cueur amassa,
Mieulx esperant, et ne fut point felonne
Comme Dido.

Aussi celluy qui toute puissance a
Renvoya cil qui au boys la laissa
Où elle estoit; mais, quoy qu'on en blasonne,
Tant eust de dueil, que le monde s'estonne
Que d'un cousteau son cueur ne transpersa,
Comme Dido.

1. Les Rondeaux I à LXVIII sont compris dans l'édition de 1544.

II

RESPONSE A UN RONDEAU QUI SE COMMENÇOIT :

MAISTRE CLEMENT, MON BON AMY

En un rondeau, sur le commencement,
Un vocatif, comme « Maistre Clement, »
Ne peult faillir r'entrer par huys ou porte;
Aux plus sçavans poëtes m'en rapporte,
Qui d'en user se gardent sagement.
Bien inventer vous fault premierement,
L'invention deschiffrer proprement,
Si que raison et rithme ne soit morte
En un rondeau.

Usez de motz receuz communement,
Rien superflu n'y soit aucunement,
Et de la fin quelque bon propos sorte
Clouez tout court, rentrez de bonne sorte,
Maistre passé serez certainement
En un rondeau.

III

A UN CREANCIER

Un bien petit de près me venez prendre
Pour vous payer; et si debvez entendre
Que je n'euz onc Angloys de vostre taille;
Car à tous coups vous criez : baille, baille,
Et n'ay de quoy contre vous me deffendre.

Sur moy ne fault telle rigueur estendre,
Car de pecune un peu ma bourse est tendre;
Et toutesfoys j'en ay, vaille que vaille,
Un bien petit.

Mais à vous veoir (ou l'on me puisse pendre)
Il semble advis qu'on ne vueille rendre
Ce qu'on vous doibt; beau sire, ne vous chaille,
Quand je seray plus garny de cliquaille,
Vous en aurez; mais il vous fault attendre
Un bien petit.

IV

DU DISCIPLE SOUTENANT SON MAISTRE

(1536)

Du premier coup entendez ma responce,
Folz detracteurs : Mon maistre vous annonce
Par moy, qui suis l'un de ses clercs nouveaulx,
Que pour rithmer ne vous crains deux naveaulx;
Et eussiez vous de sens encor une once.
Si l'espargnez, tous deux je vous renonce;
Piquez le donc, mieulx que l'espine, ou ronce,
Luy envoyant des meilleurs et plus beaulx,
Du premier coup.

Et tenez bon, ensuyvant sa semonce;
Car si un coup ses deux sourcilz il fronce,
Et eussiez vous de rithmes et rondeaulx
Plein trois barrilz, voyre quatre tonneaulx,
Je veulx mourir s'il ne les vous deffonce
Du premier coup.

V

D'UN QUI INCITE UNE JEUNE DAME A FAIRE AMY

A mon plaisir vous faictes feu et basme,
Parquoy souvent je m'estonne, ma dame,
Que vous n'avez quelque amy par amours.

Au diable l'un qui fera ses clamours
Pour vous prier, quand serez vieille lame.

Or, en effect, je vous jure mon ame
Que si j'estois jeune et gaillarde femme,
J'en aurois un devant qu'il fut trois jours
A mon plaisir.

Et pourquoy non? Ce seroit grand diffame
Si vous perdiez jeunesse, bruyt et fame
Sans esbranler drap, satin et velours.
Pardonnez moy si mes motz sont trop lourds;
Je ne vous veulx qu'aprendre vostre game
A mon plaisir.

VI

DE L'AMOUREUX ARDANT

(1524)

Au feu qui mon cueur a choisy,
Jectez y, ma seule Deesse,
De l'eau de grace et de liesse,
Car il est consommé quasy.

Amour l'a de si près saisy,
Que force est qu'il crie sans cesse
Au feu.

Si par vous en est dessaisy,
Amour luy doint plus grand' destresse
Si jamais sert autre maistresse :
Doncques, ma dame, courez y
Au feu.

VII

A UNE MEDISANTE

On le m'a dict, dague à rouelle,
Que de moy en mal vous parlez;
Le vin que si bien avallez
Vous le mect il en la cervelle?

Vous estes rapporte nouvelle,
D'autre chose ne vous meslez,
On le m'a dict.

Mais si plus vous advient, meselle,
Vos reins en seront bien gallez;
Allez, de par le diable, allez,
Vous n'estes qu'une macquerelle,
On le m'a dict.

VIII

A UN POETE IGNORANT

(1536)

Qu'on mene aux champs ce coquardeau,
Lequel gaste, quand il compose,
Raison, mesure, texte, et glose,
Soit en ballade ou en rondeau.

Il n'a cervelle ne cerveau,
C'est pourquoy si hault crier j'ose :
Qu'on mene aux champs ce coquardeau.

S'il veult rien faire de nouveau,
Qu'il œuvre hardiment quelque chose,

(J'entens s'il en sçait quelque chose)
Car en rithme ce n'est qu'un veau
Qu'on mene aux champs.

IX

DE LA JEUNE DAME QUI A VIEIL MARY

(1527)

En languissant et en griefve tristesse
Vit mon las cueur, jadis plein de liesse,
Puis que l'on m'a donné mary vieillard.
Helas! pourquoy? Rien ne sçait du vieil art
Qu'aprend Venus, l'amoureuse deesse.

Par un desir de monstrer ma prouesse
Souvent l'assaulx : mais il demande où est ce,
Ou dort peult estre, et mon cueur veille à part
En languissant.

Puis quand je veulx luy jouer de finesse,
Honte me dict : « Cesse, ma fille, cesse,
Garde t'en bien, à honneur prens esgard. »
Lors je respons : « Honte, allez à l'escart;
Je ne veulx pas perdre ainsi ma jeunesse
En languissant. »

X

DU MAL CONTENT D'AMOURS

(1525)

D'estre amoureux n'ay plus intention;
C'est maintenant ma moindre affection;
Car celle là de qui je cuydois estre

Le bien aymé m'a bien faict apparoistre
Qu'au faict d'amour n'y a que fiction.

Je la pensois sans imperfection,
Mais d'autre amy a prins possession!
Et pource, plus ne me veulx entremettre
D'estre amoureux.

Au temps present, par toute nation,
Les dames sont comme un petit sion
Qui tousjours ploye à dextre et à senestre.
Bref, les plus fins n'y sçavent rien congnoistre,
Parquoy concludz que c'est abusion
D'estre amoureux.

XI

DE L'ABSENT DE S'AMYE

(1524)

Tout au rebours (dont convient que languisse)
Vient mon vouloir; car de bon cueur vous veisse,
Et je ne puis par devers vous aller.
Chante qui veult, balle qui veut baller,
Ce seul plaisir seulement je voulsisse.

Et s'on me dict qu'il fault que je choysisse,
De par deça dame qui m'esjouysse,
Je ne sçaurois me tenir de parler
Tout au rebours.

Si respons franc : « J'ay dame sans nul vice;
Autre n'aura en amour mon service;
Je la desire, et souhaite voler
Pour l'aller veoir, et pour nous consoler. »
Mais mes souhaitz vont comme l'escrevice,
Tout au rebours.

XII

DE L'AMANT DOULOUREUX

(1524)

Avant mes jours mort me fault encourir,
Par un regard dont m'as voulu ferir,
Et ne te chault de ma grefve tristesse;
Mais n'est ce pas à toy grande rudesse,
Veu que tu peulx si bien me secourir?

Auprès de l'eau me fault de soif perir;
Je me voy jeune, et en aage fleurir,
Et si me monstre estre plein de vieillesse
Avant mes jours.

Or, si je meurs, je veulx Dieu requerir
Prendre mon ame, et, sans plus enquerir,
Je donne aux vers mon corps plein de foiblesse;
Quant est du cueur, du tout je te le laisse,
Ce nonobstant que me faces mourir
Avant mes jours.

XIII

A MONSIEUR DE POTHON

Là où sçavez sans vous ne puis venir;
Vous estes cil qui povez subvenir
Facilement à mon cas et affaire,
Et des heureux de ce monde me faire,
Sans qu'aucun mal vous en puisse advenir.

Quand je regarde et pense à l'advenir,
J'ay bon vouloir de sage devenir;
Mais sans support je ne puis retraire
Là où sçavez.

Male fortune a voulu maintenir,
Et a juré de tousjours me tenir;
Mais, Monseigneur, pour l'occire et deffaire,
Envers le Roi vueillez mon cas parfaire,
Si que par vous je puisse parvenir
Là où sçavez.

XIV

DE LA MORT DE MONSIEUR DE CHISSAY

(1517)

D'un coup d'estoc, Chissay, noble homme et fort,
L'an dix et sept soubz malheureux effort
Tomba occis au moys qu'on seme l'orge,
Par Pomperan, qui de Bouchal et Lorge
Fut fort blessé, quoy qu'il resistast fort.

Chissay, beau, jeune en credit et support,
Feit son debvoir au combat et abord;
Mais par hazard fut frappé en la gorge
D'un coup d'estoc.

Dont un chascun de dueil ses levres mord,
Disant : « Helas ! l'honneste homme est il mort?
Pleust or à Dieu et monseigneur sainct George
Que tout baston eust esté en la forge,
Alors qu'il fut ainsi navré à mort
D'un coup d'estoc.

XV

A UN POETE FRANÇOYS

Mieulx resonnant qu'à bien louer facile
Est ton renom volant du domicile
Palladial vers la terrestre gent,

Puis vers les cieulx, dont as le tiltre gent
D'Aigle moderne, à suyvre difficile.

Je dy moderne, antique en façons mille,
Ce qui près toy me rend bas et humile,
D'autant que plomb est plus sourd que l'argent
Mieulx resonnant.

Ainsi ma plume, en qui bourbe distille,
Veult esclarcir l'onde claire et utile,
Dont le gravier est assez refulgent
Pour troubler l'œil de l'esprit indigent,
Qui en tel cas a besoing d'autre stile
Mieulx resonnant.

XVI

AU SEIGNEUR THEOCRENUS, LISANT A SES DISCIPLES

Plus proufitable est de t'escouter lire
Que d'Apollo ouyr toucher la lyre,
Où ne se prend plaisir que pour l'oreille;
Mais en ta langue ornée et nompareille
Chascun y peult plaisir et fruict eslire.

Ainsi, d'autant qu'un Dieu doibt faire et dire
Mieulx qu'un mortel, chose où n'ayt que redire,
D'autant il fault estimer ta merveille
Plus proufitable.

Bref, si dormir plus que veiller peult nuyre,
Tu dois en loz par sus Mercure bruyre,
Car il endort l'œil de celuy qui veille,
Et ton parler les endormis esveille,
Pour quelque jour à repos les conduyre
Plus proufitable.

XVII

A ESTIENNE DU TEMPLE

Tant est subtil et de grande efficace
Le tien esprit, qu'il n'est homme qui face
Chose qui plus honneur et loz conserve;
Et ce qu'as faict, roy, seigneur, serf ne serve
Ne le feit onc : je metz raison en face.

Qui veult descendre en la vallée basse,
Monté doit estre avant en haulte place;
Mais ton esprit tout le contraire observe,
Tant est subtil.

Descendu es des Temples quant à race,
Et puis monté au temple quant à grace,
Je dy au temple excellent de Minerve;
Bref, ton descendre est d'antique reserve,
Et ton monter le ciel crystallin passe,
Tant est subtil.

XVIII

ESTIENNE CLAVIER A CLEMENT MAROT

Pour bien louer une chose tant digne
Comme ton sens, il fault sçavoir condigne;
Mais moi, povret d'esprit et de sçavoir,
Ne puis attaindre à si haut concevoir,
Dont de despit souvent me pais et disne.

Car je congnois que le fons et racine
De tes escriptz ont prins leur origine
Si trèsprofondz, que je n'y puis rien voir
Pour bien louer.

Donc, orateurs, chascun de vous consigne
Termes dorez puysez en la piscine
Palladiane, et faites le devoir
Du fils Marot en telle estime avoir
Qu'il n'a second en poësie insigne
Pour bien louer.

XIX

RESPONSE AUDICT CLAVIER

Pour bien louer et pour estre loué
De tous espritz tu dois estre alloué,
Fors que du mien, car tu me plus que loues;
Mais en louant plus haults termes alloues
Que la sainct Jehan, ou Pasques ou Noué.

Qui noue mieulx, respons, ou C ou E?
J'ay jusque icy en eau basse noué;
Mais dedans l'eau Caballine tu noues,
Pour bien louer.

C c'est Clement, contre chagrin cloué;
E est Estienne, esveillé, enjoué;
C'est toy, qui maintz de loz trèsamples doues;
Mais endroit moi tu fais cignes les oues,
Quoy que de loz doibves estre doué,
Pour bien louer.

XX

A JEHANNE GAILLARDE, LYONNOISE

D'avoir le prix en science et doctrine
Bien merita de Pisan la Cristine
Durant ses jours; mais ta plume dorée
D'elle seroit à present adorée,
S'elle vivoit par volunté divine.

Car tout ainsi que le feu l'or affine,
Le temps a faict nostre langue plus fine,
De qui tu as l'eloquence asseurée
D'avoir le prix.

Doncques, ma main, rens toy humble et benigne,
En donnant lieu à la main feminine;
N'escris plus rien en rithme mesurée,
Fors que tu es une main bien heurée
D'avoir touché celle qui est tant digne
D'avoir le prix.

XXI

RESPONSE DE LADICTE GAILLARDE

De m'acquiter je me trouve surprise
D'un foible esprit, car à toy n'ay sçavoir
Correspondant : tu le peulx bien sçavoir,
Veu qu'en cet art plus qu'autre l'on te prise.

Si fusse autant éloquente et apprise
Comme tu dys, je ferois mon devoir
De m'acquitter.

Si veulx prier la grace en toy comprise
Et les vertus qui tant te font valoir
De prendre en gré l'affectueux vouloir
Dont ignorance a rompu l'entreprise
De m'acquitter.

XXII

A CELUY DONT LES LETTRES CAPITALES PORTENT LE NOM

Veu ton esprit, qui les autres surpasse,
Je m'esbahys comme je prens audace

Composer vers. Est ce pour te valoir
Touchant cest art? C'est plus tost bon vouloir,
Ou franc desir, qui mon cueur induit à ce.
Rien n'est mon faict; le tien est don de grace :
Bref, ta façon en peu de rithme embrasse
Raison fort grande, et sans grand' peine avoir,
Veu ton esprit.

Or desormais je veulx suyvre la trasse
De ton hault sens, duquel la veine passe
Entre les rocz du profond concevoir.
A tant me tays, mais si en tel sçavoir
Veulx t'adonner, tu seras l'oultrepasse,
Veu ton esprit.

XXIII

DE MADAME LA DUCHESSE D'ALENÇON SŒUR UNIQUE DU ROY

Sans rien blasmer, je sers une maistresse
Qui toute femme ayant noble haultesse
Passe en vertus, et qui porte le nom
D'une fleur belle, et en royal surnom
Demonstre bien son antique noblesse.

En chasteté elle excede Lucresse :
De vif esprit, de constance et sagesse,
C'en est l'enseigne et le droit gonffanon,
Sans rien blasmer.

On pourroit dire : « Il l'estime sans cesse
Pource que c'est sa Dame et sa princesse. »
Mais on sçait bien si je dy vray ou non.
Bref, il ne fut en louable renom
Depuis mille ans une telle duchesse,
Sans rien blasmer.

XXIV

A SES AMYS

(1524)

Il n'en est rien de ce qu'on vous revelle;
Ceulx qui l'on dit ont faulte de cervelle,
Car en mon cas il n'y a mesprison,
Et par dedans ne vy jamais prison;
Doncques, amys, l'ennuy qu'avez, ostez le.

Et vous, causeurs pleins d'envie immortelle,
Qui vouldriez bien que la chose fust telle,
Crevez de dueil, de despit ou poison,
Il n'en est rien.

Je rys, je chante en joye solennelle;
Je sers ma Dame, et me console en elle;
Je rithme en prose (et peult estre en raison);
Je sors dehors, je r'entre en la maison;
Ne croyez pas doncques l'autre nouvelle :
Il n'en est rien.

XXV

D'UN QUI SE PLAINCT DE MORT ET D'ENVIE

(1529)

Depuis quatre ans Faulx Rapport vicieux
Et de la Mort le dard pernicieux
Ont faict sur moy tomber maint grand orage :
Mais l'un des deux m'a navré en courage
Trop plus que l'autre, et en bien plus de lieux.

Touchant Rapport, en despit de ses yeulx,
Je vy tousjours riche, sain et joyeux,

Combien qu'a tort il m'ayt faict grand dommage,
Depuis quatre ans.

Mais quand de Mort le remors furieux
S'en vient par foys passer devant mes yeulx,
Lors suis contrainct de blasmer son oultrage,
Car cil tout seul m'a plus donné de rage
Que n'a Envie, et tous les envieux,
Depuis quatre ans.

XXVI

D'UN QUI SE COMPLAINCT DE FORTUNE

Faulse Fortune, ô que je te vy belle !
Las ! qu'à present tu m'es rude et rebelle !
O que jadis feiz bien à mon desir,
Et maintenant me fais le desplaisir
Que je craignois plus que chose mortelle !

Enfans nourriz de sa gauche mammelle,
Composons luy (je vous prie) un libelle
Qui pique dru et qui mordé à loisir
Faulse Fortune.

Par sa rigueur (helas !) elle m'expelle
Du bien que j'ay, disant, puis qu'il vient d'elle,
Qu'elle peult bien du tout m'en dessaisir.
Mais en fin Mort mort me fera gesir,
Pour me venger de sa sœur, la cruelle,
Faulse Fortune.

XXVII

A MADAME DE BAZAUGES

De Fortune trop aspre et trop dure
Peult trop souffrir un povre corps,

Si par parolles ne met hors
La cause pourquoy il endure.

Mais soubz constante couverture
On peult bien declairer les sortz
De Fortune.

D'en descirer robbe et ceincture,
Crier et faire telz effortz,
Tout cela ne sert de rien, fors
A plus indigner la nature
De Fortune.

XXVIII

DU CONFICT EN DOULEUR

Si j'ay du mal, maulgré moy je le porte;
Et s'ainsi est qu'aucun me reconforte,
Son reconfort ma douleur point n'appaise;
Voylà comment je languis en mal aise,
Sans nul espoir de liesse plus forte.

Et fault qu'ennuy jamais de moy ne sorte,
Car mon estat fut faict de telle sorte,
Dès que fuz né; pourtant ne vous desplaise
Si j'ay du mal.

Quant je mourray ma douleur sera morte;
Mais ce pendant mon povre cueur supporte
Mes tristes jours en fortune maulvaise,
Dont force m'est que mon ennuy me plaise,
Et ne fault plus que je me desconforte
Si j'ay du mal.

XXIX

PAR CONTRADICTIONS

En esperant espoir me desespere,
Tant que la mort m'est vie trèsprospere,
Me tourmentant de ce qui me contente,
Me contentant de ce qui me tourmente,
Pour la douleur du soulas que j'espere.

Amour hayneuse en aigreur me tempere;
Puis temperance, aspre comme vipere,
Me refroidist soubz chaleur vehemente
En esperant.

L'enfant aussi qui surmonte le pere
Bende ses yeulx pour veoir mon impropere;
De moy s'enfuyt et jamais ne s'absente;
Mais sans bouger va en obscure sente
Cacher mon dueil affin que mieulx appere,
En esperant.

XXX

AUX AMYS ET SŒURS DE FEU CLAUDE PERREAL LYONNOIS

En grand regret, si pitié vous remord,
Pleurez l'ami Perreal, qui est mort,
Vous ses amys : chascun prenne sa plume.
La mienne est preste, et bon desir l'alume
A deplorer (de sa part) telle mort.

Et vous ses sœurs, dont maint tableau sort,
Paindre vous fault pleurantes son gref sort
Près de la tumbe en laquelle on l'inhume
En grand regret.

Regret m'en blesse, et si sçay bien au fort
Qu'il fault mourir, et que le desconfort
(Soit court ou long) n'y sert que d'amertume;
Mais vraye amour est de telle coustume,
Qu'elle contrainct les amys plaindre fort
En grand regret.

XXXI

DU VENDREDY SAINCT

Dueil ou plaisir me fault avoir sans cesse :
Dueil quand je voy (ce jour plein de rudesse)
Mon Redempteur pour moy en la croix pendre;
Ou tout plaisir, quand pour son sang espandre
Je me voy hors de l'infernalle presse.

Je riray donc : non, je prendray tristesse :
Tristesse? ouy, dy je, toute liesse.
Bref, je ne sçay bonnement lequel prendre,
Dueil ou plaisir.

Tous deux sont bons, selon que Dieu nous dresse;
Ainsi la mort qui le Saulveur oppresse
Faict sur noz cueurs dueil et plaisir descendre;
Mais nostre mort, qui enfin nous faict cendre,
Tant seulement l'un ou l'autre nous laisse,
Dueil ou plaisir.

XXXII

DE LA CONCEPTION DE NOSTRE DAME

(1520)

Comme nature est en peché ancrée
Par art d'Enfer, grace, qui nous recrée
Par art du ciel, Marie en garantit;

Car autrement cil qui se y consentit
Ne l'eust jamais à son Filz consacrée.

Mais il peult tout, et veult et luy aggrée
Qu'un filz sacré aye mere sacrée,
Ce qu'elle fut, et vice ne sentit,
Comme nature.

Nature, trop de fol desir oultrée,
Est en peché originel entrée,
Et sans baptesme onc homme n'en partit.
Mesmes jamais la Vierge n'en sortit :
Aussi jamais elle n'y fit entrée
Comme nature.

XXXIII

DE LA VEUE DES ROYS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE ENTRE ARDRES ET GUIGNES

(1520)

De deux grans Roys la noblesse et puissance
Veue en ce lieu, nous donne congnoissance
Qu'amytié prend courage de lyon,
Pour ruer jus vieille rebellion,
Et mettre sus de paix l'esjouyssance.
Soit en beauté, sçavoir et contenance,
Les anciens n'ont point de souvenance
D'avoir onc veu si grand' perfection
De deux grans roys.

Et le festin, la pompe et l'assistance
Surpasse en bien le triumphe et prestance
Qui fut jadis sur le mont Pelyon :
Car de là vint la guerre d'Ilion;
Mais de cecy vient paix et alliance
De deux grans roys.

XXXIV

DE CEULX QUI ALLOIENT SUR MULLE AU CAMP D'ATTIGNY

(1521)

Aux champs, aux champs, braves, qu'on ne vous trousse !
Prenez harnoys, l'arc, la fleche et la trousse
Pour vous deffendre en Haynault ou Milan
Et gardez bien d'y empongner mal an,
Car le drap d'or bien peu sert quand on poulse.

Raison pourquoy? On se y bat et courrousse
Plus qu'à chasser à quelque beste rousse,
Ou à voller la pye ou le millan
Aux champs.

En cestuy camp, où la guerre est si doulce,
Allez sur mulle avecques une housse,
Aussi tousez qu'un moyne ou capellen;
Mais vous vouldriez estre en Hierusalem
Quand ce viendra à donner la secousse
Aux champs.

XXXV

AU ROY

(1521)

Au departir de la ville de Reims,
Faulte d'argent me rend foible de reins,
Roy des François, voire de telle sorte
Que ne sçay pas comme d'icy je sorte,
Car mon cheval tient mieulx que par les creins.

Puis l'hoste est rude et plein de gros refrains :
Je y laisseray mors, bossettes et frains,
Ce m'a il dit, ou le diable l'emporte,
Au departir.

Si vous supply, Prince que j'ayme et crains,
Faictes miracle : avecques aucuns grains,
Ressuscitez ceste personne morte,
Ou autrement demourray à la porte
Avec plusieurs qui sont à ce contrainctz,
Au departir.

XXXVI

D'UN LIEU DE PLAISANCE

(1524)

Plus beau que fort ce lieu je puis juger,
Parquoy le veulx non pas comparager
A Illion, non à Troye la grande,
Mais bien au val tapissé de lavande
Où s'endormit Paris, jeune berger.

En ce beau lieu Dyane vient loger;
Ne vueillez donc sur luy faulte songer;
Car il est tel comme elle le demande,
Plus beau que fort.

Maintz ennemys le viennent assieger,
Dont le plus rude est le serein legier,
L'autre le geay, la passe, la callande;
Ainsi la dame (à qui me recommande)
S'esbat à veoir la guerre en son verger
Plus beau que fort.

XXXVII

D'AUCUNES NONNAINS

Hors du convent, l'autrehyer, soubz la couldrette,
Je rencontray mainte nonne proprette,
Suyvant l'abbesse en grand'devotion;
Si cours après, et par affection
Vins aborder la plus jeune et tendrette.

Je l'araisonne, elle plainct et regrette,
Dont je congneus (certes) que la povrette
Eust bien voulu autre vacation
Hors du convent.

Toutes avoient soubz vesture secrette
Un tainct vermeil, une mine saffrette,
Sans point avoir d'amour fruition.
Ha ! (dis je lors) quelle perdition
Se faict icy de ce dont j'ay souffrette
Hors du convent.

XXXVIII

D'ALLIANCE DE PENSÉE

Un mardy gras, que tristesse est chassée,
M'advint, par heur d'amytié pourchassée,
Une pensée excellente et loyale;
Quand je dirois digne d'estre royale,
Par moy seroit à bon droict exaulcée;

Car de rithmer ma plume dispensée
(Sans me louer) peult louer la pensée,
Qui me survint dansant en une sale,
Un mardy gras.

C'est celle qu'ay d'alliance pressée
Par ces attraicts; laquelle à voix baissée
M'a dit : « Je suis ta pensée féale,
Et toy la mienne, à mon gré, cordiale. »
Nostre alliance ainsi fut commencée,
Un mardy gras.

XXXIX

DE SA GRANDE AMYE

(1525)

Dedans Paris, ville jolie,
Un jour, passant melancolie,
Je prins alliance nouvelle
A la plus gaye damoyselle
Qui soit d'icy en Italie.

D'honnesteté elle est saisie,
Et croy, selon ma fantasie,
Qu'il n'en est gueres de plus belle
Dedans Paris.

Je ne la vous nommeray mye,
Sinon que c'est ma grand'amye;
Car l'alliance se feit telle
Par un doulx baiser que j'eus d'elle,
Sans penser aucune infamie,
Dedans Paris.

XL

DE TROYS ALLIANCES

Tant et plus mon cueur se contente
D'alliances, car autre attente
Ne me sçauroit mieulx assouvir,

Veu que j'ay (pour honneur suyvir)
Pensée, Grand' Amye, et Tante.
La Pensée est noble et prudente;
La Grand'Amye belle et gente;
La Tante en bonté veulx pleuvir
Tant et plus.

Et ce rondeau je luy presente;
Mais pour conclusion decente,
La premiere je veulx servir,
De l'autre l'amour desservir;
Croire la tierce est mon entente
Tant et plus.

XLI

AUX DAMOYSELLES PARESSEUSES D'ESCRIRE A LEURS AMYS

Bon jour, et puis, quelles nouvelles?
N'en sçauroit on de vous avoir?
S'en bref ne m'en faictes sçavoir,
J'en feray de toutes nouvelles.

Puis que vous estes si rebelles,
Bon vespre, bonne nuict, bon soir,
Bon jour.

Mais si vous cueillez des groyselles,
Envoyez m'en; car, pour tout voir,
Je suis gros : mais c'est de vous veoir
Quelque matin, mes damoyselles;
Bon jour.

XLII

DE CELUY QUI NOUVELLEMENT A RECEU LETTRES DE S'AMYE

(1527)

A mon desir, d'un fort singulier estre
Nouveaux escriptz on m'a faict apparoistre
Qui m'ont ravy, tant qu'il fault que par eulx
Aye liesse ou ennuy langoureux :
Pour l'un ou l'autre Amour si m'a faict naistre.

C'est par un cueur que du mien j'ay faict maistre,
Voyant en luy toutes vertus accroistre,
Et ne crains fors qu'il soit trop rigoureux
A mon desir.

C'est une dame en faictz et dictz adextre,
C'est une dame ayant la sorte d'estre
Fort bien traictant un loyal amoureux.
Pleust or à Dieu que fusse assez heureux
Pour quelque jour l'esprouver et congnoistre
A mon desir.

XLIII

DE TROIS COULEURS, GRIS, TANNÉ ET NOIR

Gris, tanné, noir, porte la fleur des fleurs
Pour sa livrée, avec regretz et pleurs.
Pleurs et regretz en son cueur elle enferme,
Mais les couleurs dont ses vestementz ferme,
Sans dire mot, exposent ses douleurs.

Car le noir dit la fermeté des cueurs,
Gris le travail, et tanné les langueurs ;
Par ainsi c'est langueur en travail ferme,
Gris, tanné, noir.

J'ay ce fort mal par elle et ses valeurs,
Et en souffrant ne crains aucuns malheurs,
Car sa bonté de mieulx avoir m'afferme;
Ce nonobstant, en attendant le terme,
Me fault porter ces trois tristes couleurs,
Gris, tanné, noir.

XLIV

D'UN SOY DEFFIANT DE SA DAME

(1525)

Plus qu'en autre lieu de la ronde
Mon cueur vole comme l'aronde
Vers toy, en prieres et dictz;
Mais si asprement l'escondis,
Que noyer le fais en clair unde.

Dont ne puis croire, ou l'on me tonde,
Que ton cueur à m'aymer se fonde,
Quand tous biens m'y sont interdictz
Plus qu'en autre lieu.

Car il n'y a princesse au monde
Qui m'aymast d'amour si profonde
Comme celle que tu me dis,
Qui ne m'ouvrist le paradis
De jouyssance, où grace abonde
Plus qu'en autre lieu.

XLV

DE CELUY QUI NE PENSE QU'EN S'AMYE

Toutes les nuictz je ne pense qu'en celle
Qui a le corps plus gent qu'une pucelle

De quatorze ans, sur le poinct d'enrager,
Et au dedans un cueur, pour abreger,
Autant joyeux qu'eut oncques damoyselle,

Elle a beau tainct, un parler de bon zelle
Et le tetin rond comme une grozelle :
N'ay je donc pas bien cause de songer
Toutes les nuictz?

Touchant son cueur, je l'ay en ma cordelle,
Et son mary n'a sinon le corps d'elle;
Mais toutesfoys, quand il vouldra changer,
Prenne le cueur, et, pour le soulager,
J'auray pour moy le gent corps de la belle
Toutes les nuictz.

XLVI

DE CELUY QUI ENTRA DE NUICT CHEZ S'AMYE

De nuict et jour fault estre adventureux
Qui d'amours veult avoir biens plantureux.
Quant est de moy, je n'euz onc craincte d'ame
Fors seulement, en entrant chez ma dame,
D'estre apperceu des langars dangereux.

Un soir bien tard me feirent si paoureux
Qu'advis m'estoit qu'il estoit jour pour eulx;
Mais si entray je, et n'en vint jamais blasme
De nuict et jour.

La nuict je prins d'elle un fruict savoureux,
Au poinct du jour vey son corps amoureux,
Entre deux draps plus odorans que basme.
Mon œil adonc, qui de plaisir se pasme,
Dit à mes bras : « Vous estes bien heureux
De nuict et jour. »

XLVII

DU CONTENT EN AMOUR

(1524)

Là me tiendray où à present me tien,
Car ma maistresse, au plaisant entretien,
M'ayme d'un cueur tant bon et desirable
Qu'on me devroit appeller miserable
Si mon vouloir estoit autre que sien.

Et fusse Helaine au gracieux maintien,
Qui me vinst dire : « Amy, fais mon cueur tien, »
Je respondrois : « Point ne seray muable;
Là me tiendray. »

Qu'un chascun donc voyse chercher son bien;
Quant est à moy, je me trouve trèsbien :
J'ay dame belle, exquise et honorable;
Parquoy, fusse je unze mille ans durable,
Au dieu d'amours ne demanderay rien;
Là me tiendray.

XLVIII

D'UN DELAISSÉ DE S'AMYE

(1525)

Tout à part soy est melancolieux
Le tien servant, qui s'elongne des lieux
Là où l'on veult chanter, danser et rire:
Seul en sa chambre il va ses pleurs escrire,
Et n'est possible à luy de faire mieulx.

Car quand il pleut et le soleil des cieulx
Ne reluyt point, tout homme est soucieux,

Et toute beste en son creux se retire
Tout à part soy.

Or maintenant pleut larmes de ses yeulx,
Et toy qui es son soleil gratieux,
L'as delaissé en l'umbre de martyre;
Pour ces raisons, loing des autres se tire,
Que son ennuy ne leur soit ennuyeux,
Tout à part soy.

XLIX

DE CELUY DE QUI L'AMYE A FAICT NOUVEL AMY

(1525)

Jusque à la mort dame t'eusse clamée,
Mais un nouveau t'a si bien reclamée,
Que tu ne veulx qu'à son leurre venir;
Si ne peulx tu contre moy soustenir
Parquoy l'amour deust estre consommée.

Car en tous lieux tousjours t'ay estimée
Et si on dict que je t'ay deprimée,
Je dy que non, et le veulx maintenir
Jusque à la mort.

Dieu doint que pis tu n'en sois renommée;
Car, s'il est sceu, tu en seras nommée
Femme sans cueur, qui ne se peult tenir
D'aller au change, et à grand tort bannir
Celluy qui l'eust parfaictement aymée
Jusque à la mort.

L

D'UN AMANT MARRY CONTRE SA DAME

(1525)

Du tout me veulx desheriter
De ton amour; car prouffiter
Je n'y pourrois pas longue espace,
Veu qu'un autre reçoit ta grace,
Sans mieulx que moy la meriter.

Puis qu'à toy se veult presenter,
De moy se devra contenter,
Car je luy quitteray la place
Du tout.

Tes graces sont fort à noter;
On n'y sçauroit mettre, n'oster :
Tu as beau corps et belle face;
Mais ton cueur est plein de fallace :
Voylà qui m'en faict deporter
Du tout.

LI

D'ALLIANCE DE SŒUR

(1527)

Par alliance ay acquis une sœur
Qui en beauté, en grace et en doulceur
Entre un millier ne trouve sa pareille.
Aussi mon cueur à l'aymer s'appareille,
Mais d'estre aymé ne se tient pas bien seur.

Las ! elle m'a navré de grand' vigueur,
Non d'un cousteau, ne par hayne ou rigueur,

Mais d'un baiser de sa bouche vermeille,
Par alliance.

Cil qui la veoit, jouyt d'un trèshault heur;
Plus heureux est qui parle à sa haulteur,
Et plus heureux à qui preste l'oreille;
Bien heureux donc devroit estre à merveille
Qui en amour seroit son serviteur
Par alliance.

LII

D'UNE DAME AYANT BEAUTÉ ET GRACE

Grande vertu et beauté naturelle
Ne sont souvent en forme corporelle;
Mais ta forme est en beauté l'oultrepasse
D'autant que l'or tous les metaulx surpasse,
Et si voit on mainte vertu en elle.

Aussi par tout en vole la nouvelle,
Et ce qui plus ton renom renouvelle,
C'est que tu as, toy seule, double grace,
Grande vertu.

Grace en maintien et en parolle belle;
Grace en après, que mercy on appelle.
L'une contraint que t'amour on pourchasse,
L'autre de toy la jouyssance brasse :
Je te supply, use envers moy d'icelle
Grande vertu.

LIII

A LA JEUNE DAME MÉLANCOLIQUE ET SOLITAIRE

(1527)

Par seule amour qui a tout surmonté
On trouve grace en divine bonté,

Et ne la fault par autre chemin querre;
Mais tu la veulx par cruaulté conquerre,
Qui est contraire à bonne volonté.

Certes, c'est bien à toy grand'cruaulté
D'user en dueil ta jeunesse et beauté,
Que t'a donné nature sur la terre
Par seule amour.

En sa verdeur se resjouit l'esté,
Et sur l'yver laisse joyeuseté :
En ta verdeur plaisir donques asserre;
Puis tu diras, si vieillesse te serre :
« Adieu le temps qui si bon a esté
Par seule amour. »

LIV

A UNE DAME, LUY OFFRANT CUEUR ET SERVICE

(1527)

Tant seulement ton amour te demande,
Te suppliant que ta beauté commande
Au cueur de moy comme à ton serviteur,
Quoy que jamais il ne desservit heur
Qui procedast d'une grace si grande.

Croy que ce cueur de te congnoistre amande,
Et vouluntiers se rendroit de ta bande,
S'il te plaisoit lui faire cest honneur
Tant seulement.

Si tu le veulx, metz le soubz ta commande;
Si tu le prens, las! je te recommande
Le triste corps : ne le laisse sans cueur,
Mais loges y le tien, qui est vainqueur
De l'humble serf qui son vouloir te mande
Tant seulement.

LV

A UNE DAME, POUR LA LOUER

(1529)

Rondeau où toute aigreur abonde,
Va veoir la doulceur de ce monde :
Telle doulceur t'adoucira,
Et ton aigreur ne l'aigrira.

Trop plus qu'en autre en moy s'est arresté
Fascheulx ennuy : car yver et esté
N'ay veu que fraulde, hayne, vice et oppresse
Avec chagrin; et durant ceste presse,
Plus mort que vif au monde j'ay esté.

Mais le mien cueur lors de vie absent
Commence à vivre et revient à santé,
Et tout plaisir vers moy prend son adresse
Trop plus qu'en autre.

Car maintenant j'apperçoy loyaulté,
Je voy à l'œil Amour et féaulté,
Je voy vertu, je voy pleine liesse.
Tout cela voy : voyre même en qui est-ce?
C'est en vous seule, où gist toute beauté
Trop plus qu'en autre.

LVI

A LA FILLE D'UN PAINCTRE D'ORLEANS,
BELLE ENTRE LES AUTRES

Au temps passé Apelles, painctre sage,
Feit seulement de Venus le visage,
Par fiction; mais pour plus hault attaindre,

Ton pere a faict de Venus, sans rien faindre,
Entierement la face et le corsage;

Car il est paincire, et tu es son ouvrage,
Mieulx ressemblant Venus, de forme et d'aage,
Que le tableau qu'Apelles voulut paindre
Au temps passé.

Vray est qu'il feit si belle son image,
Qu'elle eschauffoit en amour maint courage;
Mais celle là que ton pere a sceu taindre,

Y met le feu, et a dequoy l'estaindre.
L'autre n'eut pas un si gros advantage
Au temps passé.

LVII

DU BAISER DE S'AMYE

(1524)

En la baisant, m'a dit : « Amy sans blasme,
Ce seul baiser, qui deux bouches embasme,
Les arres sont du bien tant esperé. »
Ce mot elle a doulcement proferé,
Pensant du tout appaiser ma grand' flamme.

Mais le mien cueur adonc plus elle enflamme,
Car son alaine, odorant plus que basme,
Souffloit le feu qu'Amour m'a preparé,
En la baisant.

Bref, mon esprit, sans congnoissance d'ame,
Vivoit alors sur la bouche à ma dame,
Dont se mouroit le corps enamouré;
Et si la levre eust gueres demouré
Contre la mienne, elle m'eust succé l'ame
En la baisant.

LVIII

POUR UN QUI EST ALLÉ LOING DE S'AMYE

(1524)

Loing de tes yeulx t'amour me vient poursuivre
Autant ou plus qu'elle me souloit suivre
Auprès de toy; car tu as (pour tout seur)
Si bien gravé dedans moy ta doulceur,
Que mieulx graver ne se pourroit en cuivre.

Le corps est loing, plus à toy ne se livre;
Touchant le cueur, ta beauté m'en delivre;
Ainsi je suis (long temps a) sans mon cueur,
Loing de tes yeulx.

Or l'homme est mort qui n'a son cueur delivre;
Mais endroit moy ne s'en peult mort ensuyvre,
Car si tu as le mien plein de langueur,
J'ay avec moy le tien plein de vigueur,
Lequel autant que le mien me faict vivre,
Loing de tes yeulx.

LIX

DE LA PAIX TRAICTÉE A CAMBRAY
PAR TROIS PRINCESSES

(1529)

Dessus la terre on voit les trois deesses,
Non pas les trois qui après grans liesses
Myrent au monde aspre guerre et discord
Ces trois icy avec paix et accord
Rompent de Mars les cruelles rudesses.

Par ces trois là, entre tourbes et presses,
La pomme d'or causa grandes oppresses :
Par ces trois cy l'olive croist et sort
Dessus la terre.

S'elle fleurist, sont divines largesses;
S'elle fletrist, sont humaines sagesses :
Et en viendra (si l'arbre est bon et fort)
Gloire à Dieu seul, aux hommes reconfort,
Amour de peuple aux trois grandes Princesses
Dessus la terre.

LX

A MONSEIGNEUR DE BELLEVILLE

En attendant que plus grand œuvre face,
Pour presenter devant la clere face
De Diana, seigneur tant estimé,
Prens cest escript mal poly et limé,
Et, si lourd suis, mes offenses efface.

Si respondray je à son envoy, qu'Orace
N'amenderoit; voyre mais, quand sera ce?
Tu lesçauras par ce rondeau rithmé
En attendant.

Ce sera lors que ma Muse trop basse
Se haulsera pour louer l'oultrepasse
En bruyt et los qui par tout est semé.
Loyal amant trèsdigne d'estre aymé,
Vueille moy mettre et tenir en sa grace
En attendant.

LXI

SUR LA DEVISE DE MADAME DE LORRAINE, AMOUR ET FOY

(1530)

Amour et Foy sont bien appariez,
Voyre trop mieulx ensemble mariez
Que les humains qu'en ce monde on marie;
Car jamais Foy de l'Amour ne varie,
Et vous, humains, bien souvent variez.

Dames de cueur, icy estudiez :
Ces deux beaulx dons Dieu vous a dediez,
Et sont séans en haulte seigneurie,
Amour et Foy.

Tant sont uniz, tant sont bien alliez,
Qu'oubliant l'un, l'autre vous oubliez :
Si l'amour fault, la Foy n'est plus cherie;
Si Foy perit, l'Amour s'en va perie;
Pour ce les ay en devise liez,
Amour et Foy.

LXII

DE L'AMOUR DU SIECLE ANTIQUE

(1525)

Au bon vieulx temps un train d'amour regnoit,
Qui sans grand art et dons se demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'estoit donné toute la terre ronde,
Car seulement au cueur on se prenoit.

Et si, par cas, à jouyr on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde
Au bon vieulx temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit :
Rien que pleurs fainctz, rien que changes on n'oyt.
Qui vouldra donc qu'à aymer je me fonde,
Il fault, premier, que l'amour on refonde,
Et qu'on la meine ainsi qu'on la menoit
Au bon vieulx temps.

LXIII

RESPONCE PAR VICTOR BRODEAU AU PRECEDENT

Au bon vieulx temps, que l'amour par bouquetz
Se demenoit, et par joyeux caquetz,
La femme estoit trop sotte ou trop peu fine;
Le temps, depuis, qui tout fine et affine,
Lui a monstré à faire ces acquestz.

Lors les seigneurs estoient petits nacquetz,
D'aulx et oignons se faisoient les banquetz,
Et n'estoit bruict de ruer en cuisine,
Au bon vieulx temps.

Dames aux huys n'avoient clefs ne loquetz;
Leur garderobe estoit petits pacquetz
De canevas ou de grosse estamine;
Or, dyamans, on laissoit en leur mine,
Et les couleurs porter aux perroquetz,
Au bon vieulx temps.

LXIV

D'UNE DAME A UN IMPORTUN

Tant seulement ton repos je desire.
T'advertissant (puis qu'il fault le te dire)

Que je ne suis disposée à t'aymer;
Si pour cueillir tu veulx donques semer,
Trouve autre champ, et du mien te retire.

Bref, si ton cueur plus à ce chemin tire,
Il ne fera que augmenter son martyre,
Car je ne veulx serviteur te nommer
Tant seulement.

Tu peulx donc bien autre maistresse eslire;
Que pleust à Dieu qu'en mon cueur peusses lire,
Là où Amour ne t'a sceu imprimer;
Et m'esbahy (sans rien desestimer)
Comment j'ay pris la peine de t'escrire
Tant seulement.

LXV

DE LA MAL MARIÉE QUI NE VEULT FAIRE AMY

(1527)

Contre raison Fortune l'esvollée
Trop lourdement devers moy est vollée,
Quand, pour loyer de ma grand'loyaulté,
Du mien espoux je n'ay que cruaulté,
En lieu d'en estre en mes maulx consolée.

Or d'autre amy ne seray je accollée,
Et aymerois mieulx estre decollée
Que desloialle à sa desloialté
Contre raison.

La fleur des champs n'est sechée et foulée
Q'en temps d'yver; mais moy, povre affollée,
Pers en tout temps la fleur de ma beauté.
Hélas! ma mere, en qui j'ay privauté,
Reconfortez la povre desolée
Contre raison.

LXVI

DE L'INCONSTANCE D'YSABEAU

(1525)

Comme inconstante et de cueur faulse et lasche,
Elle me laisse. Or, puis qu'ainsi me lasche,
A vostre advis, ne la doys je lascher !
Certes ouy ; mais autrement fascher
Je ne la veulx, combien qu'elle me fasche.

Il luy fauldroit (au train qu'à mener tasche)
Des serviteurs à journée et à tasche ;
En trop de lieux veult son cueur attacher,
Comme inconstante.

Or, pour couvrir son grand vice et sa tache,
Souvent ma plume à la louer s'attache :
Mais à cela je ne veulx plus tascher,
Car je ne puis son maulvais bruyt cacher
Si seurement qu'elle ne le descache
Comme inconstante.

LXVII

RONDEAU PARFAICT
A SES AMYS APRÈS SA DELIVRANCE

(1526)

En liberté maintenant me pourmaine,
Mais en prison pourtant je fuz cloué ;
Voylà comment Fortune me demaine :
C'est bien et mal. Dieu soit du tout loué.

Les envieux ont dit que de Noué
N'en sortiroys ; que la mort les emmaine !

Maulgré leurs dens le neu est desnoué :
En liberté maintenant me pourmaine.

Pourtant, si j'ay fasché la Court Rommaine,
Entre meschans ne fuz onc alloué :
De bien famez j'ay hanté le dommaine,
Mais en prison pourtant je fuz cloué.

Car aussitost que fuz desadvoué
De celle là qui me fut tant humaine,
Bien tost après à sainct Pris fuz voué;
Voilà comment Fortune me demaine.

J'euz à Paris prison fort inhumaine;
A Chartres fuz doulcement encloué;
Maintenant voys où mon plaisir me maine :
C'est bien et mal. Dieu soit de tout loué.

Au fort, amys, c'est à vous bien joué,
Quand vostre main hors du per me ramaine
Escript et faict d'un cueur bien enjoué,
Le premier jour de la verte semaine,
En liberté.

LXVIII

L'ADIEU DE FRANCE A L'EMPEREUR

(1540)

Adieu, Cesar, Prince bien fortuné,
De vray honneur par vertu couronné;
Adieu le chef de la noble Toyson,
Au departir de la propre maison
Dont le bon Duc ton grand ayeul fut né.

Quand je t'auray cent foys adieu donné,
Et à grand dueil des yeulx abandonné,
Le cueur fera pour toy son oraison.
Adieu.

Le suppliant qu'un jour jà ordonné
Te voye icy des tiens environné :
J'entens des tiens qui sont miens par raison.
Or j'attendray ceste heureuse saison,
En grand desir que tu sois retourné.
Adieu, Cesar.

LXIX[1]

Au cueur ne peult un chascun commander,
Ne les raisons de son vueil demander
Pour les entendre à sa perfection;
Cela, pour vray, gist à l'affection
Qui sert de luy pour nuyre ou amender.

L'œil fourvoyé se peult contremander,
Bouche obeyr pour se recommander,
Bien que ce soit dissimulation
Au cueur.

La main se peult à tous faictz hazarder,
L'oreille ouyr ou d'ouyr se garder;
Franche est ainsi leur occupation.
Au dedans gist toute l'affection,
Mesme d'Amour, où il fault regarder
Au cueur.

LXX

SUR CES MOTS :

Chascun soit content de ses biens :
Qui n'a suffisance n'a riens.

D'estre content sans vouloir davantage,
C'est un trésor qu'on ne peut estimer;

1. Les Rondeaux suivants sont tirés d'éditions autres que celle de 1544.

Avoir beaucoup et tousjours plus aymer,
On ne sçauroit trouver pire heritage.

Un usurier trouve cela servage;
Mais un franc cueur se doibt à ce sommer
D'estre content.

Qui veult avoir de richesse bon gage,
Sans en ennuy sa vie consumer,
Pour en vertus se faire renommer,
Tasche tousjours d'avoir cet advantage
D'estre content.

LXXI

A UN POUR AVOIR DE L'ARGENT

En beau papier je sçay tant bien signer,
S'il vous plaisoit, Monseigneur, me finer
Un cent d'escuz, par vostre gentillesse,
J'aurois tantost contenté mon hostesse,
Et m'en irois soudain après disner.

Si vous voulez me faire consigner,
Ou bien le paye en un temps designer,
J'en suis content, pourveu que je la dresse
En beau papier.

Ne cuydez pas que vous veuille affiner
Ou cautement vostre argent rappiner.
Si respondant voulez que vous adresse,
Je le veux bien; mais il n'est que promesse,
Quand on la sçait sagement assigner
En beau papier.

VERS AFFICHEZ A PARIS

QUAND BEDA FUT FORBANNY, VOULANS ESMOUVOIR

LE PEUPLE A SEDITION CONTRE LE ROY

Au feu, au feu, ceste heresie
Qui jour et nuyct trop nous blesse;
Doys tu souffrir telle moleste
Saincte Escriture et ses edictz?
Veulx tu bannir science parfaicte
Pour soustenir Lutheriens mauldictz?
Crains tu Dieu, qu'il le permette,
Toy et tes biens qui sont fleuris
Face périr?

Paris, Paris, fleur de noblesse.
Soustiens la loy de toy qu'on blesse,
Ou aultrement fouldre et tempeste
Cherra sur toy, je t'en advertis.
Prions tous le Roy de gloire
Qu'il confonde ces heretiques mauldictz,
Afin qu'il n'en soit plus memoire
Non plus que des aux pourris.
Au feu, au feu, c'est le repaire;
Faictz en justice, Dieu l'a permys.

LXXII

RESPONSE DE CLEMENT MAROT

(1535)

En l'eau, en l'eau ces folz seditieux,
Lesquelz en lieu des divines paroles
Preschent au peuple un tas de monopoles
Pour esmouvoir debatz contentieux.
Le Roy leur est un peu trop graticux :

Que n'a il mis bas ces testes folles
En l'eau.

Ilz ayment tant les vins delicieux
Qu'on peult nommer cabaretz leurs escoles:
Mais refroidir fauldroit leurs chauldes colles
Par le rebours de ce qu'ilz ayment mieulx,
En l'eau.

DIXAIN SUR LE MESME SUJET

Au feu, en l'eau, en l'air ou en la terre
Soient pris et mis ces fols predicateurs
Qui vont preschant sedition et guerre
Entre le peuple et les bons precepteurs.
Ils ont esté trop long temps seducteurs,
Et mis le monde en trouble et desarroy :
Mais Dieu de grace a voulu que le Roy
Aye entendu leur sophistic parler,
Qui les fera punir selon la loy
Au feu, en l'eau, en la terre ou en l'air.

LXXIII

RONDEAU A NOSTRE DAME

En temps obscur estoille refulgente,
Raid de soleil, aulbe du jour fulgente,
Port de salut, allectante pucelle,
Roze vernant, de Dieu mere et ancelle,
Royne des Anges, au pecheur indulgente,
Tournez vos yeulx, maternelle regente,
Vers voz enfans; aidez à qui regente
Le parc de Dieu et sa sainte nacelle
En temps obscur.

Contre le corps d'eglise diligente
Gens sans raison de tout bien indigente

Et contre vous a mise sa parcelle;
Monstrez vous Mere, et que ayons paix par celle
Qui a le pouvoir : la cause en est urgente
En temps obscur.

LXXIV

SUR LA DEVISE DE HUGUES SALEL VALET DE CHAMBRE DU ROY FRANÇOIS Ier

Honneur te guide et te met en haultesse,
Pour ton grand sens et ta science acquise,
Ce que tu as retenu pour devise
Et justement à ce degré t'adresse.

Tu t'es conduict par trèsgrande sagesse;
Merveille n'est si donc en ceste guyse
Honneur te guide.

Apollo faict aux siens ceste promesse,
Quand à le suyvre ilz ont grand'peine prise;
Tu as prudence en son escole apprise;
C'est ce qui faict que chez prince et princesse
Honneur te guide.

LXXV

Juges, prevostz, bourgeois, marchans, commun,
Nobles, vilains, et vous seigneurs d'Eglise,
Amendez-vous; sinon je vous advise
Que ne verrez l'an cinq cens quarante un.

Lassus aux cieulx il est bruyt que chascun
Offense Dieu, qui n'est pas bonne guise,
Juges, prevostz.

Perseverer en son mal c'est esgrun;
Le monde faict de peché marchandise;

Bref, il fauldra que chascun se reduise,
Ou des trois partz n'en demourra nesun,
Juges, prevostz.

LXXVI

A GEOFFROY BRULART

(1526)

Nostre maistre Geoffroy Brulart,
Qui sçavez la science et l'art
De guerir les gens de tous maulx,
Icy c'est l'un de vos féaulx
Qui de colique brusle et ard.

Je ne mange poisson ne lard,
Non que craigne le papelart,
Mais mon mal me faict trop d'assaulx,
Nostre maistre.

Venez y donc plus tost que tard,
Et n'oubliez pas le broillart
De vos receptes à monceaulx,
Et payé serez en royaulx,
Car vous estes sage vieillart,
Nostre maistre.

LXXVII

RONDEAU

Sur : *Jupiter ex alto perjuria ridet amantum.*

O bon Jesus, de Dieu eternel filz,
Qui avec luy les cieulx et monde feis,
Las ! prens pitié de moy, ta créature ;
J'ay contre toy tant faict de forfaicture,
Que tous mes sens en sont de dueil confitz.

En une croix tout ton corps fut affix,
Où par ta mort les enfers tu deffitz,
Non pour moy seul, mais pour toute nature,
O bon Jesus.

En ceste croix où tu fus crucifix,
De Paradis le chemin tu reffis,
Et d'iceluy feis à tous ouverture.
De tous delictz tu as la couverture;
Couvre les miens, et ce qu'oncques meffeis,
O bon Jesus.

LXXVIII

RONDEAU

O quelle erreur par finis esperitz
Vouloir finir l'infini sans nul pris,
Par raison morte et mondaine apparence
Voulant comprendre en debile science
Une bonté qui tous nous a compris !

Créé nous a en ce mondain pourpris,
Et racheté quand nous eusmes mespris,
Et nous doubtons quelle est sa puissance !
O quelle erreur !

Par Testament sa loy nous a appris;
Amour donné pour acquerir le pris
D'heureux labeur, par foy et esperance;
Allons à luy, en nous n'ayons fiance :
Qui ne le faict en enfer est repris.
O quelle erreur !

LXXIX

RONDEAU DU GUAY

Oyez le guay, petit mignon,
Monsieur, Madame Pimpelotte,

Avec le clerc à la pellotte,
Non faict, si faict, par Santrignon.

Villain, vous trenchez de l'oignon,
Et ne valez pas eschalotte :
Oyez le guay, etc.

Gros coquin, oste le tignon,
Si veulx avoir la bachelotte;
Drinc, drinct a mis en eschec l'hoste.
M'amye, levez le groignon,
Oyez le guay, etc.

LXXX

RONDEAU DES BARBIERS

(1515)

Povres Barbiers, bien estes morfonduz,
De veoir ainsi gentilz hommes tonduz
Et porter barbe; or advisez comment
Vous gaignerez, car, tout premierement,
Tondre et peigner ce sont cas defenduz.

De testonner on n'en parlera plus;
Gardez cizeaux et rasouers esmouluz,
Car desormais vous fault vivre autrement,
Povres Barbiers.

J'en ai pitié; car plus comtes ne ducz
Ne peignerez, mais comme gens perdúz
Vous en irez besongner chauldement
En quelque estuve, et là gaillardement
Tondre maujoinct ou raser Priapus,
Povres Barbiers.



CHANSONS

CHANSON PREMIÈRE

Plaisir n'ay plus, mais vy en desconfort;
Fortune m'a remis en grand'douleur.
L'heur que j'avois est tourné en malheur,
Mal heureux est qui n'a aucun confort.

Fort suis dolent, et regret me remord;
Mort m'a osté ma dame de valeur;
L'heur que j'avois est tourné en malheur :
Mal heureux est qui n'a aucun confort.

Valoir ne puis, en ce monde suis mort;
Morte est m'amour, dont suis en grand' langueur,
Langoureux suis, plein d'amere liqueur;
Le cueur me part pour sa dolente mort.

CHANSON II

(1530)

Secourez moy, ma Dame par amours,
Ou autrement la Mort me vient querir :
Autre que vous ne peult donner secours
A mon las cueur, lequel s'en va mourir.

Helas, helas ! vueillez donc secourir
Celuy qui vyt pour vous en grand' destresse,
Car de son cueur vous estes la maistresse.

Si par aymer et souffrir nuictz et jours
L'amy dessert ce qu'il vient requerir.
Dictes pourquoy faictes si longz sejours
A me donner ce que tant veulx cherir?
O noble cueur, laisserez vous perir
Vostre servant par faulte de liesse?
Je croy qu'en vous n'a point tant de rudesse.

Vostre rigueur me feit plusieurs destours
Quand au premier je vous vins requerir;
Mais Bel Acueil m'a faict d'assez bons tours
En me laissant maintz baisers conquerir.
Las ! voz baisers ne me sçaivent guerir,
Mais vont croissant l'ardent feu qui me presse :
Jouyssance est ma medecine expresse.

CHANSON III

Dieu gard ma Maistresse et regente,
Gente de corps et de façon.
Son cueur tient le mien en sa tente
Tant et plus d'un ardant frisson.
S'on m'oyt poulser sur ma chanson
Son de lucz ou harpes doulcettes,
C'est espoir qui sans marrisson
Songer me faict en amourettes.

La blanche colombelle belle
Souvent je voys priant criant :
Mais dessoubz la cordelle d'elle
Me jecte un œil friant, riant,
En me consommant et sommant
A douleur qui ma face efface,
Dont suis le reclamant amant
Qui pour l'oultrepasse trespasse.

Dieu des amans, de mort me garde.
Me gardant donne moy bonheur,
Et me le donnant prens ta darde,
En la prenant navre son cueur;
En le navrant me tiendras seur,
En seurté suyvray l'accointance;
En l'accointant, ton serviteur
En servant aura jouyssance.

CHANSON IV

(1525)

Jouyssance vous donneray,
Mon amy, et si meneray
A bonne fin vostre esperance;
Vivante ne vous laisseray,
Encores, quand morte seray,
L'esprit en aura souvenance.

Si pour moy avez du soucy,
Pour vous n'en ay pas moins aussi,
Amour le vous doit faire entendre;
Mais s'il vous greve d'estre ainsi,
Appaisez vostre cueur transy :
Tout vient à poinct qui peult attendre.

CHANSON V

(1525)

J'attends secours de ma seule pensée :
J'attends le jour que l'on m'esconduira
Ou que du tout la belle me dira :
« Amy, t'amour sera recompensée. »
Mon alliance est fort bien commencée,
Mais je ne sçay comment il en ira;

Car s'elle veult ma vie perira,
Quoy qu'en amour s'attend d'estre avancée.

Si j'ay refuz, vienne Mort insensée,
A son plaisir de mon cueur jouyra;
Si j'ay mercy, adonc s'esjouyra
Celuy qui point n'a sa Dame offensée.

CHANSON VI

Amour et Mort m'ont faict oultrage :
Amour me retient en servage,
Et Mort, pour accroistre ce dueil,
A prins celuy loing de mon œil
Qui de près navre mon courage.

Helas! Amour, tel personnage
Te servoit en fleur de son aage,
Mais tu es ingrat à mon vueil,
De souffrir guerre et son orgueil
Tuer ceulx qui t'ont faict hommage.

Si c'est à mon cueur advantage
De ce que son noble corsage
Gist envers, loing de mon acueil;
Car si j'avois veu son cercueil,
Ma grand' douleur deviendroit rage.

CHANSON VII

(1524)

Celle qui m'a tant pourmené
A eu pitié de ma langueur :
Dedans son jardin m'a mené,
Où tous arbres sont en vigueur;
Adonques n'usa de rigueur :
Si je la baise, elle m'accolle;

Puis m'a donné son noble cueur,
Dont il m'est advis que je vole.

Quand je vey son cueur estre mien,
Je mys toute crainte dehors,
Et luy dys : « Belle, ce n'est rien,
Si entre voz bras je ne dors. »
La dame respondit alors :
« Ne faictes plus ceste demande :
Il est assez maistre du corps,
Qui a le cueur à sa commande. »

CHANSON VIII

(1527)

Si de nouveau j'ay nouvelles couleurs,
Il n'en fault jà prendre esbahyssement;
Car de nouveau j'ay nouvelles douleurs,
Nouvelle amour et nouveau pensement;
Dueil et ennuy, c'est tout l'advancement
Que j'ay encor de vous tant amoureuse;
Si vous supply que mon commencement
Cause ne soit de ma fin langoureuse.

Pleust or à Dieu, pour fuyr mes malheurs,
Que je vous tinse à mon commandement,
Ou, pour le moins, que vos grandes valeurs
Ne fussent point en mon entendement;
Car vos beaulx yeux me plaisent tellement,
Et vostre amour me semble tant heureuse,
Que je languy : ainsi voylà comment
Ce qui me plait m'est chose douloureuse.

CHANSON IX

(1524)

Quand j'ay pensé en vous, ma bien aymée,
Trouver n'en puis de si grande beaulté;

Et de vertu seriez plus estimée,
Qu'autre qui soit, si n'estoit cruauté.
    Mais pour vous aymer loyaument
    J'ay recompense de tourment;
    Toutes foys quand il vous plaira
    Mon mal par mercy finira.

Dès que mon œil apperceut vostre face,
Ma liberté du tout m'abandonna;
Car mon las cueur, esperant vostre grace,
De moy partit et à vous se donna.
    Or s'est il voulu retirer
    En lieu d'où ne se peult tirer,
    Et vous a trouvée sans si,
    Fors qu'estes dame sans mercy.

Vostre rigueur veult donques que je meure,
Puis que pitié vostre cueur ne remord;
Si n'aurez vous, de ce que vous asseure,
Loz ny honneur de si cruelle mort.
    Car on ne doit mettre en langueur
    Celuy qui ayme de bon cueur.
    Trop est rude à son ennemy
    Qui est cruel à son amy.

CHANSON X

(1524)

Je suis aymé de la plus belle
Qui soit vivant' dessoubz les cieulx;
Encontre tous faulx envieux
Je la soustiendray estre telle.

Si Cupido doulx et rebelle
Avoit desbendé ses deux yeulx
Pour veoir son maintien gracieux,
Je croy qu'amoureux seroit d'elle.

Venus, la déesse immortelle,
Tu as faict mon cueur bien heureux,
De l'avoir faict estre amoureux
D'une si noble damoyselle.

CHANSON XI

(1524)

Qui veult avoir liesse,
Seulement d'un regard
Vienne veoir ma maistresse
Que Dieu maintienne et gard :
Elle a si bonne grace,
Que celluy qui la veoit
Mille douleurs efface,
Et plus s'il en avoit.

Les vertus de la belle
Me font esmerveiller;
La souvenance d'elle
Faict mon cueur esveiller;
Sa beauté tant exquise
Me faict la mort sentir;
Mais sa grace requise
M'en peult bien garantir.

CHANSON XII

(1514)

Tant que vivray en aage fleurissant,
Je serviray Amour, le dieu puissant,
En faictz, en dictz, en chansons et accords.
Par plusieurs jours m'a tenu languissant,
Mais après dueil m'a faict resjouyssant,
Car j'ay l'amour de la belle au gent corps.

Son alliance,
C'est ma fiance :
Son cueur est mien,
Le mien est sien.
Fy de tristesse,
Vive liesse,
Puis qu'en amours j'ay tant de bien !

Quand je la veulx servir et honorer,
Quand par escriptz veulx son nom decorer,
Quand je la veoy et visite souvent,
Ses envieux n'en font que murmurer;
Mais nostre Amour n'en sçauroit moins durer :
Autant ou plus en emporte le vent.
Maulgré envie,
Toute ma vie
Je l'aymeray
Et chanteray :
C'est la premiere,
C'est la derniere,
Que j'ay servie et serviray.

CHANSON XIII

(1525)

Languir me fais sans t'avoir offensée :
Plus ne m'escrips, plus de moy ne t'enquiers;
Mais nonobstant, autre Dame ne quiers :
Plus tost mourir que changer ma pensée.

Je ne dy pas t'amour estre effacée,
Mais je me plains de l'ennuy que j'acquiers,
Et loing de toy humblement te requiers
Que loing de moy de moy ne sois faschée.

CHANSON XIV

(1525)

D'où vient cela, belle, je vous supply,
Que plus à moy ne vous recommandez?
Tousjours seray de tristesse remply
Jusques à tant qu'au vray le me mandez;
Je croy que plus d'amy ne demandez,
Ou maulvais bruyt de moy on vous revelle,
Ou vostre cueur a faict amour nouvelle.
Si vous laissez d'amour le train joly,
Vostre beauté prisonniere rendez;
Si pour autruy m'avez mis en oubly,
Dieu vous y doint le bien qu'y pretendez;
Mais si de mal en rien m'apprehendez,
Je veulx qu'autant que vous me semblez belle
D'autant ou plus vous me soyez rebelle.

CHANSON XV

(1525)

Ma Dame ne m'a pas vendu,
Elle m'a seulement changé;
Mais elle a au change perdu,
Dont je me tiens pour bien vengé;
Car un loyal a estrangé
Pour un autre qui la diffame :
N'est elle pas legere femme?
Le noir a quicté et rendu;
Le blanc est d'elle desrengé;
Violet luy est deffendu;
Point n'ayme bleu ny orengé;
Son cueur muable s'est rengé
Vers le Changeant, couleur infame;
N'est elle pas legere femme?

CHANSON XVI

(1525)

J'ay contenté
Ma voulenté
Suffisamment :
Car j'ay esté,
D'amours traicté
Differemment.
J'ay eu tourment,
Bon traictement,
J'ay eu doulceur et cruauté,
Et ne me plains fors seulement
D'avoir aymé si loyaulment
Celle qui est sans loyaulté.

Cueur affecté,
Moins arresté
Qu'un seul moment,
Ta lascheté
M'a dejecté
Fascheusement.
Prens hardiment
Amendement.
Et vous, dames de grand'beaulté,
Si l'honneur aymez cherement,
Nous n'ensuyvrez aucunement
Celle qui est sans loyaulté.

CHANSON XVII

(1525)

Je ne fais rien que requerir,
Sans acquerir
Le don d'amoureuse liesse.
Las ! ma maistresse,
Dictes, quand est-ce

Qu'il vous plaira me secourir?
Je ne fais rien que requerir.

Vostre beaulté qu'on voit fleurir
Me faict mourir :
Ainsi j'ayme ce qui me blesse.
C'est grand' simplesse,
Mais grand' sagesse,
Pourveu que m'en vueillez guerir :
Je ne fais rien que requerir.

CHANSON XVIII

(1527)

D'un nouveau dard je suis frappé
Par Cupido, cruel de soy;
De luy pensois estre eschappé,
Mais cuydant fuyr me deçoy,
Et remede je n'apperçoy
A ma douleur secrette,
Fors de crier : « Allegez moy,
Doulce plaisant brunette. »

Si au monde ne fussiez point,
Belle, jamais je n'aymerois;
Vous seule avez gaingné le poinct
Que si bien garder j'esperois;
Mais quand à mon gré vous aurois
En ma chambre seulette,
Pour me venger, je vous ferois
La couleur vermeillette.

CHANSON XIX

(1525)

Mauldicte soit la mondaine richesse,
Qui m'a osté m'amye et ma maistresse.

Las ! par vertu j'ay son amytié quise,
Mais par richesse un autre l'a conquise :
Vertu n'a pas en amour grand' prouesse.

Dieu gard de mal la nymphe et la deesse :
Mauldict soit l'or où elle a sa liesse,
Maulidcte soit la fine soye exquise,
Le dyamant et la perle requise,
Puis que par eulx il fault qu'elle me laisse.

CHANSON XX

(1524)

Le cueur de vous ma presence desire,
Mais pour le mieulx (belle) je me retire;
Car sans avoir autre contentement
Je ne pourrois servir si longuement;
Venons au poinct, au poinct qu'on n'ose dire.

Belle brunette à qui mon cueur soupire.
Si me donnez ce bien sans m'escondire,
Je serviray : mais sçavez vous comment
De nuict et jour, trèsbien et loyaulment.
Si ne voulez, je fuyray mon martyre.

CHANSON XXI

(1524)

Amour au cueur me poinct,
Quand bien aymé je suis;
Mais aymer je ne puis,
Quand on ne m'ayme point.

Chascun soit adverty
De faire comme moy :

Car d'aymer sans party,
C'est un trop grand esmoy.

CHANSON XXII

(1525)

Qui veult entrer en grace
Des dames bien avant,
En cautelle et fallace
Fault estre bien sçavant :
Car tout vray poursuyvant,
La loyaulté suyvant,
Aujourd'huy est deceu,
Et le plus decevant
Pour loyal est receu.

CHANSON XXIII

(1525)

Long temps y a que je vy en espoir
Et que Rigueur a dessus moy pouvoir;
Mais si jamais je rencontre Allegeance,
Je luy diray : « Madame, venez veoir :
Rigueur me bat, faictes m'en la vengeance. »

Si je ne puis Allegeance esmouvoir,
Je fe feray au Dieu d'amours sçavoir,
En luy disant : « O mondaine plaisance,
Si d'autre bien ne me voulez pourvoir,
A tout le moins ne m'ostez Esperance. »

CHANSON XXIV

(1527)

Quand vous voudrez faire une amye,
Prenez la de belle grandeur,

En son esprit non endormie,
En son tetin bonne rondeur;
Doulceur
En cueur,
Langage
Bien sage,
Dansant, chantant par bons accords,
Et ferme de cueur et de corps.

Si vous la prenez trop jeunette,
Vous en aurez peu d'entretien :
Pour durer prenez la brunette,
En bon point, d'asseuré maintien.
Tel bien
Vault bien
Qu'on face
La chasse
Du plaisant gibier amoureux :
Qui prend telle proye est heureux.

CHANSON XXV

DU JOUR DE NOEL

Une pastourelle gentille
Et un berger, en un verger,
L'autrehier en jouant à la bille
S'entredisoient, pour abreger :
Roger,
Berger,
Legere
Bergere,
C'est trop à la bille joué :
Chantons Noé, Noé, Noé.

Te souvient il plus du Prophete
Qui nous dit cas de si hault faict,
Que d'une pucelle parfaicte

Naistroit un enfant tout parfaict?
L'effect
Est faict :
La belle
Pucelle
A un filz du ciel advoué :
Chantons Noé, Noé, Noé.

CHANSON XXVI

En entrant en un jardin
Je trouvay Guillot Martin
Avecques s'amye Heleine,
Qui vouloit pour son butin
Son beau petit picotin,
Non pas d'orge ne d'aveine.

Adonc, Guillot, lui a dit :
« Vous aurez bien ce credict
Quand je seray en alaine;
Mais n'en prenez qu'un petit,
Car par trop grand appetit
Vient souvent la pance plaine ».

CHANSON XXVII

(1525)

D'amours me va tout au rebours,
Jà ne fault que de cela mente;
J'ay refuz en lieu de secours;
M'amye rit, et je lamente;
C'est la cause pourquoy je chante :
« D'amours me va tout au rebours,
Tout au rebours me va d'amours. »

CHANSON XXVIII

(1525)

J'ay grand desir
D'avoir plaisir
D'amour mondaine;
Mais c'est grand' peine,
Car chascun loyal amoureux
Au temps present est mal heureux;
Et le plus fin
Gaigne à la fin
La grace pleine.

CHANSON XXIX

(1525)

O cruaulté logée en grand' beaulté,
O grand' beaulté qui loges cruaulté,
Quand ma douleur jamais ne sentiras,
Au moins un jour pense en ma loyauté :
Ingrate alors (peult estre) te diras.

CHANSON XXX

(1527)

J'ayme le cueur de m'amye,
Sa bonté et sa doulceur :
Je l'ayme sans infamie,
Et comme un frere la sœur.
Amytié desmesurée
N'est jamais bien asseurée
Et met les cueurs en tourment :
Je veux aymer autrement.

Ma mignonne debonnaire,
Ceulx qui font tant de clamours
Ne taschent qu'à eulx complaire
Plus qu'à leurs belles amours.
Laissons les en leur follye
Et en leur melancolye.
Leur amytié cessera,
Sans fin la nostre sera.

CHANSON XXXI

(1528)

Si je vy en peine et langueur,
De bon gré je le porte.
Puis que celle qui a mon cueur
Languit de mesme sorte.
Tous ces maulx nous faict recevoir
Envie decevante,
Qui ne permet nous entrevoir
Et d'en parler se vante.

Aussi Danger, faulx blasonneur,
Tient rigueur à la belle;
Car il menasse son honneur
S'il me veoit auprès d'elle.
Mais plus tost loing je me tiendray
Qu'il en vienne nuysance,
Et à son honneur entendray
Plus tost qu'à ma plaisance.

CHANSON XXXII

Changeons propos, c'est trop chanté d'amours,
Ce sont clamours, chantons de la serpette :
Tous vignerons ont à elle recours,
C'est leur secours pour tailler la vignette;
O serpilette, ô la serpilonnette,

La vignolette est par toy mise sus,
Dont les bons vins tous les ans son yssus!

Le dieu Vulcain, forgeron des haults dieux,
Forgea aux cieulx la serpe bien taillante,
De fin acier trempé en bon vin vieulx,
Pour tailler mieulx et estre plus vaillante.
Bacchus la vante, et dit qu'elle est seante
Et convenante à Noé le bon hom
Pour en tailler la vigne en la saison.

Bacchus alors chappeau de treille avoit,
Et arrivoit pour benistre la vigne;
Avec flascons Silenus le suyvoit,
Lequel beuvoit aussi droict qu'une ligne;
Puis il trepigne, et se faict une bigne;
Comme une guigne estoit rouge son nez;
Beaucoup de gens de sa race sont nez.

CHANSON XXXIII

La plus belle des trois sera
Celle qui mourir me fera
Ou qui me fera du tout vivre;
Car de mon mal seray delivre,
Quand à sa puissance plaira.

Pallas point ne m'y aydera,
Juno point ne s'en meslera;
Mais Venus, que j'ay voulu suyvre,
Me dira bien : « Tien, je te livre
Celle qui ravy ton cueur a. »

CHANSON XXXIV

(1524)

Puis que de vous je n'ay autre visage,
Je m'en voys rendre hermite en un desert,

Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
Qu'autant que moy en vostre honneur soit sage

Adieu amours, adieu gentil corsage,
Adieu ce tainct, adieu ces frians yeulx !
Je n'ay pas eu de vous grand advantage;
Un moins aymant aura peult estre mieulx

CHANSON XXXV

Vous perdez temps de me dire mal d'elle
Gens qui voulez divertir mon entente :
Plus la blasmez, plus je la trouve belle;
S'esbahit on si tant je m'en contente?
La fleur de sa jeunesse,
A vostre advis rien n'est ce?
N'est-ce rien que ses graces?
Cessez vos grans audaces,
Car mon amour vaincra vostre mesdire :
Tel en mesdict qui pour soy la desire.

CHANSON XXXVI

POUR LA BRUNE

Pourtant si je suis brunette,
Amy, n'en prenez esmoy;
Autant suis ferme et jeunette
Qu'une plus blanche que moy.
Le blanc effacer je voy,
Couleur noire est tousjours une :
J'ayme mieulx donc estre brune
Avecques ma fermeté,
Que blanche comme la lune,
Tenant de legereté.

CHANSON XXXVII

POUR LA BLANCHE

Pourtant si le blanc s'efface,
Il n'est pas à despriser;
Comme luy, le noir se passe,
Il a beau temporiser.
Je ne veulx point mespriser,
Ne mesdire en ma revanche;
Mais j'ayme mieulx estre blanche
Vingt ou trente ans ensuyvant,
En beauté nayfve et franche,
Que noire tout mon vivant.

CHANSON XXXVIII

J'ay trouvé moyen et loysir
D'envoyer Monsieur à la chasse;
Mais un autre prend le plaisir,
Qu'envers ma dame je pourchasse.

Ainsi pour vous, gros beufz puissans,
Ne trainez charrue en la plaine;
Ainsi pour vous, moutons paissans,
Ne portez sur le dos la laine.

Ainsi pour vous, oyseaulx du ciel,
Ne sçauriez faire une couvée;
Ainsi pour vous, mouches à miel,
Vous n'avez la cire trouvée.

CHANSON XXXIX

(1528)

Si j'avois tel credit,
Et d'amour recompense,

Comme l'envieux pense,
Et comme il vous a dict,
Menteur ne seroit dict,
Ne vous froide amoureuse,
Et moy, povre interdict,
Serois personne heureuse.

Quand viens à remirer
Si belle jouyssance,
Il n'est en ma puissance
De ne la desirer;
Et pour y aspirer,
N'en doy perdre louange,
Ne d'honneur empirer :
Suis je de fer, ou ange?

Qu'est besoing de mentir?
J'ose encores vous dire
Que plus fort vous desire
Quand veulx m'en repentir.
Et pour aneantir
Ce desir qui tant dure,
Il vous fauldroit sentir
La peine que j'endure.

Vostre doulx entretien,
Vostre belle jeunesse,
Vostre bonté expresse
M'ont faict vostre, et m'y tien :
Vray est que je voy bien
Vostre amour endormye,
Mais langueur ce m'est bien
Pour vous, ma chere amye.

CHANSON XL

Ne sçay combien la haine est dure,
Et n'ay desir de le sçavoir;

Mais je sçay qu'amour, qui peu dure,
Faict un grand tourment recevoir.
Amour autre nom deust avoir;
Nommer le fault fleur ou verdure
Qui peu de temps se laisse veoir.

Nommez le donc fleur ou verdure
Au cueur de mon leger amant;
Mais en mon cueur qui trop endure,
Nommez le roc ou dyamant :
Car je vy tousjours en aymant,
En aymant celuy qui procure
Que Mort ne voyse consommant.

CHANSON XLI

Composée par Heroet.

Qui la vouldra souhaite que je meure :
Puis, s'il congnoist son grand dueil appaisé,
La serve bien; mais il est malaisé,
Mort son amy, qu'elle vive demeure.

SECOND COUPLET, COMPOSÉ PAR MAROT

Je cuyde bien qu'elle mourroit à l'heure
Que mort viendroit tous les amans saisir;
Mais si, toy mort, elle en trouve à choisir,
J'ay belle peur qu'à grand'peine elle pleure.

CHANSON XLII

(1528)

Mon cueur se recommande à vous,
Tout plein d'ennuy et de martyre;
Au moins en despit des jaloux

Faictes qu'adieu vous puisse dire.
Ma bouche qui vous souloit rire
Et compter propos gracieux,
Ne faict maintenant que mauldire
Ceulx qui m'ont banny de vos yeulx.

Banny j'en suis par Faulx Semblant.
Mais pour nous veoir encor ensemble
Fault que me soyez ressemblant
De fermeté; car il me semble
Que quand Faulx Rapport desassemble
Les amans qui sont assemblez,
Si Ferme Amour ne les rassemble,
Sans fin seront desassemblez.





ESTRENES

I

DE CELLE QUI ENVOYE A SON AMY UNE DE SES COULEURS

Soubz esperance et attente d'avoir
Response faicte en plus profond sçavoir,
Les miens espritz un lourd rondeau t'escrivent
Et devers toy peu d'estrenes arrivent,
Pour forte amour entre nous concevoir.

Gris, blanc et bleu sont mes couleurs, pour voir;
Mais du seul gris je t'ay voulu pourvoir,
Dont sont vestus plusieurs humains qui vivent
Soubs esperance.

Reçoy le donc, et vueilles par ce veoir
Que les tendans à leur desir se veoir
S'arment de gris, et desespoir ne suyvent,
Car par luy seul souvent de bien se privent
Ceulx qui pourroient mieulx que bien recevoir
Soubs esperance.

II

DE LA ROSE

La belle Rose, à Venus consacrée,
L'œil et le sens de grand plaisir pourvoit;
Si vous diray, dame qui tant m'agrée,
Raison pourquoy de rouges on en voit.

Un jour, Venus son Adonis suivoit
Parmy jardins pleins d'espines et branches,
Les pieds tous nudz et les deux bras sans manches,
Dont d'un rosier l'espine luy mesfeit;
Or estoient lors toutes les roses blanches,
Mais de son sang de vermeilles en feit.

De ceste rose ay jà faict mon prouffit
Vous estrenant, car plus qu'à autre chose
Vostre visage en doulceur tout confict
Semble à la fresche et vermeillette rose.

III

A UNE DAMOYSELLE

Damoyselle que j'ayme bien,
Je te donne, pour la pareille,
Tes estrenes d'un petit chien,
Qui n'est pas plus grand que l'oreille :
Il jappe, il mord, il faict merveille,
Et va desja tout seul trois pas.
C'est pour toy que je l'appareille,
Excepté que je ne l'ay pas.

IV

PRESENT DE COULEUR BLANCHE

Present, present de couleur de colombe,
Va où mon cueur s'est le plus adonné;
Va doulcement, et doulcement y tombe,
Mais au parler ne te monstre estonné :
Dy que tu es pour Foy bien ordonné.
Dy oultre plus; car je te l'abandonne,
Que le seigneur à qui tu es donné
N'a foy semblable à celle qui te donne.

V

A SA DAME

(1524)

Une assez suffisante estraine
Trouver pour vous je ne sçauroys :
Mais vous pouvez estre certaine
Que vous l'auriez quand je l'auroys.

Et lors qu'asseuré je seroys
D'estre receu selon mon zelle,
Moy mesmes je me donneroys
Du tout à vous, ma damoyselle.

VI

A UNE DAME

Ces quatre vers à te saluer tendent;
Ces quatre vers à toy me recommandent;
Ces quatre vers sont les estrenes tiennes;
Ces quatre vers te demandent les miennes.

VII

A ANNE

Ce nouvel an pour estrenes vous donne
Mon cueur blessé d'une nouvelle playe;
Contrainct y suis, Amour ainsi l'ordonne,
En qui un cas bien contraire j'essaye :
Car ce cueur là, c'est ma richesse vraye :
Le demeurant n'est rien où je me fonde;
Et fault donner le meilleur bien que j'aye
Si j'ay vouloir d'estre riche en ce monde.

VIII

A JANE SEVE, LYONNOISE

Je ne sçay pas quelles estraines
Plus excellentes vous vouldriez
Que les graces tant souveraines
Des dons à vous appropriez;
Mais je sçay que quand vous auriez
Cela que sent vostre presence,
Sans point de faulte vous seriez
Quelque princesse d'excellence.

IX

A JANE FAYE, LYONNOISE

Pour estrene je vous enhorte
Fuyr d'amour la cruaulté;
Mais si vous n'estiez la plus forte,
Je vous estrene en privaulté
D'un amy plein de loyaulté,
Loyaulté ronde et mesurée

Au compas de votre beaulté,
Mais qu'il soit de plus grand'durée.

X

A ESTIENNE DOLET

Après avoir estrené damoyselles,
Amy Dolet, je te veulx estrener :
Present te fais de la plus fine d'elles,
Qui sache bien à son gré te mener,
Affin d'ouyr ta Muse resonner
Les passions qu'Amour aux siens ordonne.
Ce doulx tourment je t'ay voulu donner,
Affin qu'à tous un grand plaisir je donne.

XI

A LA ROYNE

Au ciel, Madame, je crie,
Et Dieu prie,
Vous faire veoir au printemps
Frere et mary si contens
Que tout rie.

XII

A MADAME LA DAULPHINE

A Madame la Daulphine
Rien n'assigne :
Elle a ce qu'il faut avoir;
Mais je la vouldrois bien veoir
En gesine.

XIII

A MADAME MARGUERITE

A la noble Marguerite,
Fleur d'eslite,
Je luy donne aussi grand' heur
Que sa grace et sa grandeur
Le merite.

XIV

A MADAME LA PRINCESSE DE NAVARRE

La mignonne de deux roys,
Je vouldroys
Qu'eussiez un beau petit frere,
Et deux ans de vostre mere,
Voyre trois.

XV

A MADAME DE NEVERS

(1538)

La duchesse de Nevers,
Aux yeulx vertz,
Pour l'esprit qui est en elle
Aura louenge eternelle
Par mes vers.

XVI

A MADAME DE MONTPENSIER

(1538)

Vostre beauté maintesfoys,
Où je voys,

Haultement j'oy couronner.
Que vous puis je lors donner
Que ma voix?

XVII

A MADAME D'ESTAMPES

(1538)

Sans prejudice à personne
Je vous donne
La pomme d'or de beaulté,
Et de ferme loyaulté
La couronne.

XVIII

A ELLE ENCORE

(1538)

Vous reprendrez, je l'affye
Sur la vie,
Le tainct que vous a osté
La deesse de Beauté
Par envie.

XIX

A LA CONTESSE DE VERTUZ

(1538)

Veu ceste belle jeunesse
Et noblesse
Dont vos espritz sont vestuz,

Deux fois serez de vertus
La contesse.

XX

A MADAME L'ADMIRALLE

(1538)

La doulce beauté bien née,
Estrenée
Puissions veoir avant l'esté,
Mieulx qu'elle ne l'a esté
L'autre année.

XXI

A MADAME LA GRAND' SENECHALLE

(1538)

Que voulez, Diane bonne,
Que vous donne?
Vous n'eustes, comme j'entens,
Jamais tant d'heur au printemps
Qu'en autonne.

XXII

A MADAME DE CANAPLES

(1538)

Noz yeulx de veoir ne sont las
Soubz Athlas
Plusieurs Deesses en grace,
Dont Canaples tient la place
De Pallas.

XXIII

A MADAME DE L'ESTRANGE

(1538)

A la beauté de l'Estrange,
Face d'ange,
Je donne longue vigueur,
Pourveu que son gentil cueur
Ne se change.

XXIV

A MIOLANT L'AISNEE

(1538)

Miolant l'aísnée est bien,
Et de rien
Ne doit estre mal contente,
Pourveu que la longue attente
Vienne à bien.

XXV

A MIOLANT LA JEUNE

(1538)

A Miolant la puisnée,
Ceste année
Luy doint sur l'esté luysant
Ce qui seroit bien duysant
A l'aisnée.

XXVI

A BONNEVAL

(1538)

Sa fleur durer ne pourra,
Et mourra;
Mais ceste grace laquelle
La faict toujours trouver belle
Demourra.

XXVII

A CHASTAGNERAYE

(1538)

Garde toy de descocher,
Jeune archer,
Pour à son cueur faire bresche,
Car elle feroit la flesche
Reboucher.

XXVIII

A TORCY

(1538)

Damoyselle de Torcy,
Cest an cy
Tel estrene vous desire,
Qu'un bon coup vous puissiez dire
Grand mercy.

XXIX

A DOUARTIS

(1538)

Cent nobles et bons partis,
Douartis,
Vostre amour pourchasseront,
Quand de vostre amour seront
Advertiz.

XXX

A CARDELAN

(1538)

C'est bon pays que Bretaigne,
Sans montaigne :
Mais je croy qu'elle vouldroit
Tenir le chemin tout droict
D'Allemaigne.

XXXI

A MADAME DE BRESSUYRE

(1538)

S'on veult changer vostre nom
De renom
A un meilleur, ou pareil,
Ne veuillez de mon conseil
Dire non.

XXXII

A MADAMOYSELLE DE MACY

(1538)

Soubz vos attours bien fourniz,
D'or garniz,
A Venus vous ressemblez ;
Soubz le bonnet me semblez
Adonis.

XXXIII

A MADAMOYSELLE DE DURAS

(1538)

Belle, quand la foy juras
A Duras,
Tu fuz très bien estrenée :
Bien doulx avant ton aisnée
L'enduras.

XXXIV

A TELLIGNY

(1538)

Montreuil monstre clairement,
Seurement,
Qu'en beau corps grace rassise,
C'est la pierre en l'or assise
Proprement.

XXXV

A RIEULX

(1538)

Damoyselle de Rieulx,
En maintz lieux,
L'embonpoint se perd et gaste.
Je suis d'advis qu'on se haste
Pour le mieulx.

XXXVI

A DAVAUGOUR

(1538)

Nature, ouvriere sacrée,
Qui tout crée,
En vostre brun a bouté
Je ne sçay quoy de beauté
Qui aggrée.

XXXVII

A HELLY

(1538)

Dix et huit ans je vous donne,
Belle et bonne;
Mais à vostre sens rassis
Trente cinq ou trente six
J'en ordonne.

XXXVIII

A LA CHAPELLE

(1538)

J'estrene de nom de belle
        La Chapelle;
Voyre, quelque brun qu'elle ait,
Son dict qu'elle ait rien de layd,
        J'en appelle.

XXXIX

A BOUZAN

(1538)

En sa doulceur femenine
        Tant benigne
Rigueur pourroit estre enclose,
Car tousjours avec la rose
        Croist l'espine.

XL

A MELURILLON

(1538)

Si quelc'un pour son estrene
        Vous emmeine,
Je vous donne, ou à peu près,
Au bout de neuf moys après,
        Pance pleine.

XLI

A LURSINGE

(1538)

Je puisse devenir singe,
Si Lursinge
N'a la sorte (et n'en mens point)
D'estre blanche et en bon poinct
Soubz le linge.

XLII

A LUCRESSE

(1538)

Cest an vous face maistresse,
Sans destresse,
D'amy aussi gracieux
Que fut Tarquin furieux
A Lucresse.

XLIII

A BYE

(1538)

Vos graces en faitc et dict
Ont credit
De plaire, Dieu scait combien :
Ceulx qui s'y congnoissent bien
Le m'ont dict.

XLIV

A LA BAULME

(1538)

Bien doit la Baulme advouer
Et louer
L'an lequel luy appareille
Sur le vert bille pareille
Pour jouer.

XLV

A SAINCT TAM

(1538)

De response bien certaine
Et soudaine
Vous donne le Doctrinal,
Pour respondre au cardinal
De Lorraine.

XLVI

A BRUEIL AISNÉE

(1538)

Je donne à Brueil, aux doux yeux
Gracieux,
Par sa grace bien sçavoir
Celles des hommes avoir
Et des Dieux.

XLVII

A BRUEIL LA JEUNE

(1538)

Si vous n'estes en bon poinct
Bien apoinct,
Quelque jour engresserez,
Et alors vous le serez :
Serez point?

XLVIII

A D'AUBETERRE

(1538)

Aubeterre Amour ressemble,
Ce me semble :
Petite veue ont tous deux,
Et toutesfoys chascun d'eux
Les cueurs emble.

XLIX

A LA TOUR

(1538)

Pour estrenes de la Tour,
Qui d'attour
Nuptial la coifferoit,
Je pense qu'on lui feroit
Un bon tour.

L

A ORSONVILLER

(1538)

Si Dieu, qui vous composa,
N'y posa
Beauté en tout compassée,
En esprit recompensée
Bien vous a.

LI

A MADAME DE GAUGUIER

(1538)

Je vous donne, en conscience,
La science
De porter le faix et somme
D'une vertu qui se nomme
Patience.

LII

A ELLE MESME

(1538)

Pour vostre estrene qui vaille,
Je vous baille
Tant d'esbats et passetemps,
Que de celluy que j'entends
Ne vous chaille.

LIII

A MADAME DE BERNAY, DICTE DE SAINT POL

(1538)

Vostre mary a fortune
Opportune :
Si de jour ne veult marcher,
Il aura beau chevaucher
Sur la brune.

LIV

AU ROY

(1538)

Ce nouvel an, François, où grace abonde,
Il m'a ouvert, pour estrener le monde,
Dont l'Occident deux ans clos m'a esté;
Et pourtant j'ai d'estrener protesté
Le monde ouvert, et mon Roy valeureux.
Je donne au Roy ce monde plantureux;
Je donne au monde un tel prince d'eslite,
Affin que l'un vive en paix bien heureux,
Et que l'autre ait l'estrene qu'il mérite.





ÉPITAPHES

I[1]

DU PETIT ARGENTIER PAULMIER, D'ORLÉANS

Cy gist le corps d'un petit Argentier
Qui eust le cueur si bon, large et entier
Qu'en son vivant n'assembla bien aucun,
Fors seulement l'amytié de chascun,
Laquelle gist avec luy (comme pense),
Et a laissé pour toute recompense
A ses amys le regret de sa mort.
Doncques, passant, si pitié te remord,
Ou si ton cueur quelque dueil en reçoit,
Souhaite luy (à tout le moins) qu'il soit
Autant aymé de Dieu tout pur et munde
Comme il estoit du misérable monde.

1. Les Épitaphes I à XIV sont comprises dans l'édition de 1544.

II

DE COQUILLART, ET DE SES ARMES
A TROIS COQUILLES D'OR

La morre est jeu pire que aux quilles,
Ne qu'aux eschetz, ne qu'au quillard;
A ce meschant jeu Coquillart
Perdit sa vie et ses coquilles.

III

DE FRERE JEHAN L'EVESQUE, CORDELIER
NATIF D'ORLÉANS

(1520)

Cy gist, repose et dors léans
Le feu Evesque d'Orléans,
J'entends l'Evesque en son surnom,
Et frere Jehan en propre nom,
Qui mourut, l'an cinq cens et vingt,
De la verolle qui luy vint.
Or affin que sainctes et anges
Ne prennent ses boutons estranges,
Prions Dieu qu'au frere Frappart
Il donne quelque chambre à part.

IV

DE JEHAN LE VEAU

Cy gist le jeune Jean le Veau,
Qui en sa grandeur et puissance
Fut devenu beuf ou toreau;
Mais la mort le print dès l'enfance.

Il mourut Veau par desplaisance,
Qui fut dommage à plus de neuf,
Car on dit (veu sa corporance)
Que ce eust esté un maistre beuf.

V

DE GUION LE ROY, QUI S'ATTENDOIT D'ESTRE PAPE AVANT QUE MOURIR

Cy gist Guion, Pape jadis et Roy,
Roy de surnom, pape par fantaisie,
Non marié, de peur (comme je croy)
D'estre cocu ou d'avoir jalousie.
Il prefera bon vin et malvoysie
Et chair salée à sa propre santé.
Or est il mort la face cramoysie :
Dieu te pardoint, povre Pater sancte !

VI

DE JOUAN, FOL DE MADAME

Je fuz Jouan sans avoir femme,
Et fol jusque à la haulte game;
Tous folz, et tous Jouans aussi,
Venez pour moy prier icy,
L'un après l'autre, et non ensemble,
Car le lieu seroit (ce me semble)
Un petit bien estroict pour tous;
Et puis s'on ne parloit tout doulx,
Tant de gens me romproient mon somme.
Au surplus, quand quelque sage homme
Viendra mon epitaphe lire,
J'ordonne, s'il se prend à rire,
Qu'il soit des folz maistre passé :
Fault il rire d'un trespassé?

VII

DE FRERE ANDRÉ, CORDELIER

Cy gist qui assez mal preschoit,
Par ces femmes tant regretté,
Frere André, qui les chevauchoit
Comme un grand asne desbaté.

VIII

DE MAISTRE PIERRE DE VILLIERS

(1525)

Cy gist feu Pierre de Villiers,
Jadis fin entre deux milliers,
Et secretaire de renom
De Françoys premier de ce nom.
Si sagement vivre souloit,
Que jamais estre ne vouloit
(Combien qu'il fust vieil charié)
Prebstre, ne mort, ne marié,
De peur qu'il ne chantast l'office,
De peur qu'il n'entrast en service,
Et de peur d'estre ensevely.
Et de faict, je tiens tant de ly,
Ou au moins par tout le bruict a,
Que des trois, les deux evita,
Car jamais on ne le veit estre
Au monde marié ne prebstre;
Mais de mort, ma foy je croy bien
Qu'il l'est depuis ne sçay combien.
Les deux il sceut bien eschapper,
Mais le tiers le sceut bien happer,
Mil cinq cens un et vingt et quatre;
Non pas happer, mais si bien batre,

Qu'il dort encore icy dessoubz;
De ses pechez soit il absoubz.

IX

DE JEAN SERRE, EXCELLENT JOUEUR DE FARCES

Cy dessoubz gist et loge en serre
Ce trèsgentil fallot Jehan Serre,
Qui tout plaisir alloit suyvant,
Et grand joueur en son vivant,
Non pas joueur de dez ne quilles,
Mais de belles Farces gentilles.
Auquel jeu jamais ne perdit,
Mais y gagna bruict et credit,
Amour et populaire estime,
Plus que d'escuz, comme j'estime.
Il fut en son jeu si adextre,
Qu'à le veoir on le pensoit estre
Yvrongne, quand il se y prenoit,
Ou badin, s'il l'entreprenoit :
Et n'eust sceu faire, en sa puissance,
Le sage : car à sa naissance
Nature ne luy feit la trongne
Que d'un badin ou d'un yvrongne.
Toutesfoys je croy fermement
Qu'il ne feit onq si vivement
Le badin qui rit, ou se mord,
Comme il faict maintenant le mort.
Sa science n'estoit point vile,
Mais bonne; car en ceste ville
Des tristes tristeur destournoit,
Et l'homme aise en aise tenoit.
Or bref, quand il entroit en salle,
Avec une chemise sale,
Le front, la joue et la narine
Toute couverte de farine,
Et coiffé d'un beguin d'enfant,
Et d'un hault bonnet triumphant

Garny de plumes de chappons,
Avec tout cela, je respons
Qu'en voyant sa grace nyaise
On n'estoit pas moins gay ny ayse,
Qu'on est aux champs Elysiens.
O vous, humains Parisiens,
De le pleurer pour recompense
Impossible est, car quand on pense
A ce qu'il souloit faire et dire,
On ne se peult tenir de rire.
Que dy je ! on ne le pleure point;
Si faict on, et voicy le poinct;
On en rit si fort en maints lieux,
Que les larmes viennent aux yeulx :
Ainsi, en riant on le pleure,
Et en pleurant on rit à l'heure.
Or pleurez, riez votre saoul,
Tout cela ne luy sert d'un soul :
Vous feriez beaucoup mieulx, en somme,
De prier Dieu pour le povre homme.

X

DE L'ABBÉ DE BEAULIEU LA MARCHE, QUI OSA TENIR CONTRE LE ROY

Qui pour Beaulieu le presumptueux moyne
Vouldra dresser tombeau propre et ydoine,
Dessus convient au vif graver ou paindre
Les grans géans qui s'empeschent d'attaindre
Jusques aux cieulx, pour nuyre à Jupiter,
Qui promptement les faict precipiter.
Semblablement, la fable il fauldra mettre
De Phaeton, soy voulant entremettre
A gouverner le char du clair Phebus,
Dont sa jeunesse en fin luy feit abus.
Aussi fauldra paindre sur ce tombel
L'antique histoire au beau Luciabel

Et ses consors, s'eslevans contre Dieu,
Dont en enfer tresbuchent d'un beau lieu.
  Puis à l'entour de la tombe ainsi paincte
Sera au long ceste escripture empraincte :
  Seigneurs passans qui voyez tell' paincture,
Celuy qui gist soubz ceste sepulture
Voulut en faict ressembler à ceulx cy,
Et comme à eulx luy en est prins aussi.

XI

DU CHEVAL DE VUYART, SECRETAIRE DU DUC DE GUISE

Grison fuz Hedard
Qui garrot et dart
Passay de vistesse;
En servant Vuyart
Aux champs fuz criart,
L'ostant de tristesse.
  Bucephal en gresse
Fut un maistre en Grece,
Mis entre les dieux;
Mais, mon maistre, qu'est-ce?
Plus que luy sans cesse
Il est glorieux.
  J'allay curieux
En chocs furieux,
Sans craindre estrapade;
Mal rabotez lieux
Passay à cloz yeulx,
Sans faire chopade.
  La viste virade,
Pompante pennade,
Le sault soubzlevant,
La royde ruade,
Prompte petarrade,
Je mis en avant.

Escumeur bavant,
Au manger sçavant,
Au penser trèsdoux;
Relevé devant,
Jusqu'au bout servant
J'ay esté sur tous.
Mourant bien secoux,
Senty, par deux coups,
Mon maistre venir,
Et d'un foible poulx
Disant : Adieu vous,
Me prins à hennir.
Sur ce souvenir
Voicy advenir
La Mort, sans hucher.
Mon œil feit ternir,
Mon ame finir,
Mon corps trebucher.
Mais mon maistre cher
N'a permis secher
Mon los, bruit et fame,
Car jadis plus cher
M'ayma chevaucher
Que fille ne femme.

XII

DE ORTIS, LE MORE DU ROY

Soubz ceste tombe gist, et qui?
Un qui chantoit Lacochiqui,
Cy gist, que dure Mort piqua,
Un qui chantoit Lacochiqua;
C'est Ortis, ô quelles douleurs!
Nous le vismes de trois couleurs
Tout mort, il m'en souvient encore.
Premierement, il estoit More,
Puis en habit de cordelier
Fut enterré soubz ce pilier :

Et avant qu'eust l'esprit rendu,
Tout son bien avoit despendu.
Par ainsi mourut le follastre
Aussi blanc comme un sac de plastre,
Aussi gris qu'un fouyer cendreux,
Et noir comme un beau diable ou deux.

XIII

D'ALIX

Cy gist, qui est une grand'perte,
En culetis la plus experte
Qu'on sceut jamais trouver en France.
C'est Alix, qui, dès son enfance,
Quand sa nourrice l'allectoit,
Dedans le berceau culetoit;
Et de trois jusques à neuf ans,
Avec garsons, petis enfans,
Alloist tousjours en quelque coin
Culleter au grenier au foin;
Et à dix ans tant fut culée,
Qu'en culant fut despucelée.
Depuis, grosse garse devint,
Et lors culetoit plus que vingt;
En après devint toute femme,
Et inventa la bonne dame
Mille tordions advenans
Pour culeter à tous venans.
Vray est, quand plus n'eut dent en gueule,
Qu'elle culeta toute seule.
Mais affin que le monde vist
Son grand sçavoir, elle escrivist
Un beau livre de culetage,
Pour ceulx qui estoient de grand'aage,
Et un autre de culetis
Pour ceulx qui estoient plus petis.
Ces livres feit en s'esbatant,
Et puis mourut en culetant;

Encor dit on par grand' merveille
Que si on veult mettre l'oreille
Contre sa tumbe, et s'arrester,
On ourra ses os culeter.

XIV

DE MARTIN

Cy gist, pour Alix contenter,
Martin, qui souloit plus que dix
A la rengette culeter,
Par campagnes, boys et taillis.
Prie Dieu, toy qui cecy lys,
Mettre l'ame du trespassé
En quelque lieu bien loin d'Alix,
Affin qu'il repose *in pace*.

XV[1]

DE MARTIN

Cy gist Martin, qui pour saouler Alix,
Tant culeta qu'il en perdit la vie;
Car sans cesser, ou sus bancz, ou sus litz,
Elle voulut en passer son envie.
Il esgouta toute son eau de vie,
Puis se voulut restaurer de coulitz;
Mais la vigueur des tourdions jolys
Qu'avoit Alix inventez à son aise
Ses roides nerfz rendit tant amollys,
Qu'il fut martyr; dont toy, qui cecy lis,
Va, si tu veulx que ton culeter plaise,
Baiser sa tumbe au plus près de Senlis :
Alors pourras culeter plus que dix.

1. Les trois Épitaphes suivantes sont tirées d'éditions autres que celle de 1544.

XVI

DE MARTIN

Cy gist après qui debout et assis
Avoit esté Martin de sens rassis,
Jadis faisant d'honneur et gloire numbre,
Dont maintenant qu'en est il rien qu'une umbre?
Son bruict mourut quand Martin fut occis.

XVII

DU FRERE CORDELIER SEMYDIEUX

Cy gist Cordelier Semydieux
Dont nos dames fondent en larmes,
Parce qu'il les confessoit mieulx
Qu'Augustins, Jacobins ne Carmes.





CIMETIERE

I[1]

DE JANE BONTÉ

Cy gist le corps Jane Bonté bouté :
L'esprit au ciel est par bonté monté.

II

DE LONGUEIL, HOMME DOCTE

(1522)

O viateur, cy dessoubz gist Longueil :
A quoy tient il que ne meines long dueil
Quand tu entens sa vie consommée?
N'as tu encore entendu Renommée
Par les climatz, qui son renom insigne
Va publiant à voix, trompe et buccine?
Si as pour vray; mais si grande est la gloire

1. Les pièces I à XXVIII sont comprises dans l'édition de 1544.

Qu'en as ouy, que tu ne le peulx croire.
Va lire donc (pour en estre asseuré)
Ses beaulx escriptz de stile mesuré :
Lors seulement ne croiras son hault prix,
Mais apprendras, tant sois tu bien appris.
Si te sera son bruict tout veritable,
Et la grandeur de ses faictz prouffitable.

III

DE MAISTRE ANDRÉ LE VOUST, MEDECIN DU DUC D'ALENÇON

Vers alexandrins.

Celuy qui prolongeoit la vie des humains
A la sienne perdue, au dommaige de maints.
Helas ! c'estoit le bon feu Maistre André le Voust,
Jadis Alençonnoys, ores pasture et goust
De terrestre vermine, et ores revestu
De cercueil et de tumbe, et jadis de vertu.
Or est mort medecin du bon duc d'Alençon.
A nature ainsi fault tous payer la rençon.

IV

DE CATHERINE BUDÉ

Mort à ravy Catherine Budé;
Cy gist le corps : helas ! qui l'eust cuydé?
Elle estoit jeune, en bon poinct, belle et blanche,
Tout cela chet comme fleurs de la branche.
Ny pensons plus. Voyre mais, du renom
Qu'elle merite, en diray je rien? non :
Car du mary les larmes, pour le moins,
De sa bonté sont suffisans tesmoings.

V

DE LA ROYNE CLAUDE

(1524)

Cy gist envers Claude, Royne de France,
Laquelle avant que Mort luy feist oultrance
Dit à son ame (en gettant larmes d'œil) :
« Esprit lassé de vivre en peine et dueil,
Que veulx tu plus faire en ces basses terres?
Assez y as vescu en pleurs et guerres :
Va vivre en paix au ciel resplendissant,
Si complairas à ce corps languissant. »
Sur ce fina par mort qui tout termine,
Le lys tout blanc, la toute noyre hermine;
Noyre d'ennuy, et blanche d'innocence.
Or vueille Dieu la mettre en haulte essence,
Et tant de paix au ciel luy impartir,
Que sus la terre en puisse departir.

VI

DE MESSIRE CHARLES DE BOURBON

(1527)

Dedans le clos de ce seul tombeau cy
Gist un vainqueur et un vaincu aussi.
Et si n'y a qu'un corps tant seulement :
Or esbahir ne s'en fault nullement,
Car ce corps mort, du temps qu'il a vescu
Vainquit pour autre, et pour soy fut vaincu

VII

DE MONSIEUR DE PRECY

Le chevalier gisant dessoubz ce marbre cy
François d'Alegre fut, et seigneur de Precy,
Qui soubs Charles huictiesme à Naples se trouva,
Là où sa force en guerre à vingt ans esprouva,
Et y demoura chef, pour son premier merite,
De trois mil combatans, Suisses gens d'eslite :
Avec lesquelz deffeit par deux foys en campaigne
Plus gros nombre de ceulx de Naples et d'Espaigne.
Grand Seneschal estoit au royaume susdict,
Mais trop tost cest office et son maistre perdit;
Ce nonobstant Loys, qu'après on couronna,
D'estat de chambellan le deffunct guerdonna,
En luy donnant maistrise et supresme puissance
Dessus les claires eaux et grans foretz de France;
Et en tous les perilz et grans guerres d'adoncques
Alla et retourna, sans reproches quelzconques.
Loys douziesme mort, Françoys Roy couronné,
Iceulx mesmes estatz, et mieulx, luy a donné.
Premier il espousa de Chartres la vidame,
Dont n'eut aucuns enfans; mais la seconde dame,
Comtesse de Joigny, et luy, deux filles eurent,
Qui tout le reconfort de leur vieillesse furent.
Or mourut aagé d'ans soixante cinq et dix,
Regretté de chascun : Dieu luy doint paradis.

VIII

DE MESSIRE JEAN COTEREAU, CHEVALIER SEIGNEUR DE MAINTENON

Celluy qui gist cy dessoubz consommé
Chevalier fut, Jean Cotereau nommé,
Qui en jeunesse eut un si grand bonheur,

Qu'il deceda plein de biens et d'honneur.
En ce bonheur fortune favorable
Le feit servir soubz estat honorable
Un noble duc, qui après grand'souffrance
Au chef porta la couronne de France.
 Ce fut Loys, de ce nom le douziesme,
Que le defunct suyvit en peine extreme
Par tout, au pis de ses adversitez,
Puis se sentit de ses prosperitez;
Car estant Roy (en bonne et voluntaire
Recongnoissance) il le feit secretaire
Et tresorier des finances royales,
Pour le loyer de ses vertus loyales.
 Le maistre mort, le servant souspira,
Et pour repos dèslors se rétira
Icy chez luy, où par devote emprise
Fonda, bastit et doua ceste eglise.
 Ses bons sujectz il voulut frequenter,
Et leur apprint à semer et enter
Commodement, et à rendre fertile
Ce qui estoit desert et inutile,
En leur faisant apporter de maint lieu
Arbres divers. Puis mourant dict adieu
A ses enfans, qui sur luy ont posée
Ceste epitaphe, et la tumbe arrosée
De larmes d'œil par naturel devoir.
 Devant sa mort, des ans pouvoit avoir
Soixante et douze. O longue vie et belle,
Ta longueur soit devenue eternelle!

IX

DE LUY MESMES

 Icy gist mort, vivant par bon renom,
Jehan Cotereau, seigneur de Maintenon :
Je dy celuy chevallier estimé,
Du roy Loys douziesme tant aymé,
Qu'en̄ ses tresors pouvoir luy assigna,

Et aux secretz des finances signa.
Je dy celuy, de vertu amateur,
Qui de ce temple a esté fondateur.
Des ans vesquit près de soixante et douze.
Chez luy mourut; puis enfans et espouse
L'ont mis au cueur de sa fondation,
Où il attend ressuscitation.

X

DE LUY ENCORES

Je fuz Jehan Cotereau, qui quatre Roy servy,
Desquelz en bien servant la grace desservy,
Et dont fut le dernier Françoys premier du nom,
Soubz qui je trespassay seigneur de Maintenon,
Ayant ja servy France en son privé secret,
Et en ses grans tresors, que laissay sans regret
Pour venir cy attendre, en paix, de mort le jour,
Où ce temple fonday pour mon dernier sejour.

XI

DES ALLEMANS DE BOURGES, RECITÉ PAR LA DEESSE MEMOIRE

Qui veult sçavoir grans accordz differens,
Les plus nouveaulx qu'on veit entre parens
Long temps y a, vienne en cest oratoire,
Des Allemans lire la courte histoire.
Memoire suis, qui avecques leurs corps
Ne veulx souffrir enterrer leurs accords,
Ains d'en escrire il me prend appetit.
Jean l'Allemant et Marie Petit
Deux autres Jeans en mariage acquirent,
Qui en commun en un logis vesquirent;
Et ces deux Jeans deux Jannes espouserent,

Qui dix enfans sur la terre poserent :
Janne Gaillard espousa Jean l'aisné,
Une autre Janne eust l'autre Jean puisné,
Laquelle avoit le surnom de Champanges.
Ainsi en noms conformes et estranges
Furent tous cinq en amytié confictz.
Et qui plus est, le bon pere et ses filz
Comme de noms d'estatz furent esgaulx,
Estans tous trois receveurs generaulx.
  Le pere au faict des Normans travailla,
Puis ceste charge au fils aisné bailla,
Et le puisné receut charge semblable
En Languedoc. O peuple venerable,
Les corps humains que j'ay cy declairez,
De mesme estat et mesme honneur parez,
De mesme nom, de mesme nourriture,
Sont enterrez soubz mesme sepulture.
Faictes à Dieu de bon cueur oraison
Qu'au ciel leur doint une mesme maison.

XII

DE ALEXANDRE, PRESIDENT DE BARROIS

  Soubz ceste tumbe est gisant Alexandre,
Non pas celuy qui son nom feit espandre
Par l'univers; non pas celuy de Troye,
Qui par l'amour meit son pays en proye :
Alexandre est cestuy cy de Barrois,
Qui à bon droict faict le nombre des trois.
  A l'un Juno feit present de ses biens;
Venus à l'autre a eslargy des siens;
A cestuy cy Pallas, noble deesse,
De ses tresors a faict grande largesse.
  Le Grec conquit le monde à force et peine,
Par estre beau le Troyen eust Heleine;
Cil du Barrois, par prudence et sçavoir,
Los immortel a merité d'avoir.

XIII

DE MAISTRE JAQUES CHARMOLUE

Cy gist envers la chair de Charmolue :
De terre vint, la terre l'a voulue;
Quant à l'esprit, qui du ciel est venu,
Seigneurs passans, croyez qu'il n'a tenu
A estre bon et de vertus orné,
Que dont il vint il ne soit retourné.

XIV

DE DAMOYSELLE ANNE DE MARLE

Vous qui aymez amytié nuptiale,
Vous qui prisez charité cordiale,
Et qui louez en un corps femenin
Un cueur entier gracieux et begnin,
Arrestez vous : cy gist la damoyselle
Qui tout cela et mieux avoit en elle;
Anne est le nom de celle dont je parle,
Fille jadis de Hierosme de Marle,
En noble lieu de Luzancy seigneur,
Et sa mere est Damoyselle d'honneur,
Qui porte nom de Philippe Laurens
Laquelle avec pere et frere et parens
Feit la defuncte estre premiere femme
Du general des finances, Spifame,
Gaillard de nom et seigneur de Bisseaulx,
Qui d'un tel arbre a eu neuf arbrisseaulx.
Or a vescu trèsvertueusement
Avecques luy dix ans tant seulement.
Fascheuse Mort, par son cruel oultrage,
N'a pas voulu qu'elle y fust d'avantage,
Mais, comme ayant sur la bonté envie,
Luy annonça le depart de sa vie,

L'an de son aage à peine huict et vingt.
Lors sans viser au lieu dont elle vint,
Et desprisant la gloire que l'on a
En ce bas monde, icelle Anne ordonna
Que son corps fust entre les povres mis
En ceste fosse. Or prions, chers amys,
Que l'ame soit entre les povres mise
Qui bienheureux sont chantez en l'église.

XV

DE MAISTRE GUILLAUME CRETIN, POETE FRANÇOYS

(1525)

Seigneurs passans, comment pourrez-vous croire
De ce tumbeau la grand'pompe et la gloire?
Il n'est ne painct, ne poly, ne doré,
Et si se dit haultement honoré,
Tant seulement pour estre couverture
D'un corps humain cy mys en sepulture:
C'est de Cretin, Cretin qui tant sçavoit.
  Regardez donc si ce tombeau avoit
De ce Cretin les faictz laborieux,
Comme il devroit estre bien glorieux,
Veu qu'il prend gloire au povre corps tout mort,
Lequel par tout vermine mine et mord.
  O dur tombeau, de ce que tu encœuvres
Contente toi; avoir n'en peulx les œuvres :
Chose éternelle en mort jamais ne tombe,
Et qui ne meurt n'a que faire de tumbe.

XVI

DE LOYS JAGOYNEAU

  Cy gist Loys, Jagoyneau surnommé;
Tresorier fut en charges renommé,

Et de pecune onc ne thesaurisa,
Ains de vertu, que plus qu'argent prisa.
Je ne sçay pas de quel' race estoit-il :
Mais je sçay bien que son cœur fut gentil,
Hardy, courtois, de trèsnoble nature,
Et trop plus grand que du corps la stature.
Il est certain que Chasteaudun, son estre,
Soubz liberal' planette le feit naistre.
Receveur fut de Soissons; et de faict,
France le feit, l'Itale l'a deffaict,
Italiens en ont le corps icy,
Et les Françoys le dueil et le soucy,
Avec lequel dessus luy ont posé
Ce dur tombeau de leurs pleurs arrosé.
Or de l'avoir si tost mort estendu,
Mort le trompa; car, tout bien entendu,
Son vif esprit à grans biens pretendoit.
Monté soit il plus hault qu'il ne tendoit.

XVII

DE MADAME LA REGENTE, MERE DU ROY

(1531)

Celle qui travailla pour le repos de maints
Repose maintenant; pourquoi criez, humains?
Gardez bien le repos qu'elle vous a donné,
Sans luy rompre le sien, puis qu'il est ordonné.

XVIII

DE FLORIMOND DE CHAMPEVERNE

Le Roy, la Mort aymerent Florimond
De Champeverne, en son florissant aage;
Le Roy par temps le poulsa vers le mont
D'honneur et biens en suffisant estage;

Mais Mort, voulant le traicter d'avantage,
En un moment le poulsa jusque aux cieulx,
Et feit trèsbien, car des bons l'heritage
N'est point assis en ce val vicieux.

XIX

DE JEHAN DE MONTDOULCET

Après avoir servy autour de la personne
Du roy Loys douziesme, avant que sa couronne
Ornast son noble chef et après l'avoir prise,
Je Jehan de Montdoulcet esprouvay la surprise
De l'incertaine Mort : car un esclat de lance
En un plaisant tournoy dedans mon cœur se lance
Si vigoureusement, et par fortune telle,
Qu'au milieu de plaisir senty douleur mortelle,
Qui au lict me jecta saisy de fiebvre grosse,
De mon lict au cercueil, du cercueil en la fosse,
Non pas sans grand regret du maistre et des amys.
Les amys m'ont pleuré, et le bon maistre a mis
Mes enfans aux estatz de moy lors retenuz,
Entre autres que j'avois de sa grace obtenuz,
Et donna pension à la mienne espousée,
C'est Jane Cotereau, qui est icy posée.
Si tant d'honneur et bien ne vint de mon merite,
Il vint d'amour de Roy envers moy non petite;
Mais la source du tout fut la bonté de Dieu.
Priez pour moy, passans, priez qu'en cestuy lieu
Je puisse en Jesuchrist tellement sommeiller,
Qu'avec les siens me fasse au grand jour resveiller.

XX

DE GUILLAUME CHANTEREAU, HOMME DE GUERRE

Cy gist Guillaume en terre,
Chantereau surnommé,

Entre les gens de guerre
Jadis trèsrenommé.
Bien vivant estimé,
Sans noyse, sans offense;
S'on l'avoit animé,
Rude estoyt en deffense.
A plaisir et oultrance
Si adextre on le vit,
Que le Daulphin de France
Finalement servit.
Mais la Mort le ravit
En sa jeunesse meure :
A maint homme qui vit
Grand regret en demeure.
Puis qu'il faut que tout meure,
S'en fault-il estonner?
Eternelle demeure
Dieu luy vueille donner.

XXI

DE TROIS ENFANS FRERES

D'un mesme dard, soubs une mesme année,
Et en trois jours de mesme destinée,
Mal pestilent soubs ceste dure pierre
Meit Jean de Bray, Bonadventure et Pierre,
Freres tous trois, dont le plus vieil dix ans
A peine avoit. Qu'en dictes vous, Lisans?
Cruelle Mort, Mort plus froide que marbre,
N'a elle tort de faire cheoir de l'arbre
Un fruict tant jeune, un fruict sans meureté,
Dont la verdeur donnoit grand'seureté
De bien futur? Qu'a elle encores faict?
Elle a, pour vray, du mesme coup deffaict
De pere et mere esperance et liesse,
Qui s'attendoit resjouyr leur vieillesse
Avec leurs filz, desquelz la mort soudaine

Nous est tesmoing que la vie mondaine
Autant enfans que vieillards abandonne;
Il nous doibt plaire, et puisque Dieu l'ordonne.

XXII

DE FRANÇOYS, DAULPHIN DE FRANCE

(1536)

Cy gist Françoys, Daulphin de grand renom,
Filz de Françoys le premier de ce nom,
Duquel il tint la prison en Espaigne.
Cy gist Françoys qui la lice en campaigne,
Glaives trenchans et harnoys bien fourbis
Aima trop plus que sumptueux habitz.
Formé de corps ce qu'est possible d'estre
Le feit Nature; encores plus adextre,
Et en ce corps hault et droict composé
Le ciel transmit un esprit bien posé;
Puis le reprint quand par grefve achoison
Un Ferraroys lui donna la poison,
Au vueil d'autrui, qui en craincte regnoit,
Voyant Françoys qui Cesar devenoit.
Ce Daulphin dy, qui par terre et par mer
Fustes et gens eust prins plaisir d'armer,
Et la grandeur de terre dominée,
Si rompre eust peu sa dure destinée;
Mais ses vertus lui causerent envie,
Dont il perdit sur les vingt ans la vie,
Avec l'attente, hélas! de la couronne
Qui le clair chef de son pere environne.
Qu'as tu, passant? Complaindre on ne s'en doit :
Il a trop mieulx que ce qu'il attendoit.

XXIII

DE ANNE DE BEAUREGARD, QUI MOURUT A FERRARE

De Beauregard Anne suis, qui d'enfance
Laissay parens, pays, amys et France,
Pour suyvre ici la duchesse Renée,
Laquelle j'ay depuis abandonnée,
Futur espoux, beauté, fleurissant aage,
Pour aller veoir au ciel mon heritage,
Laissant le monde avec moindre soucy
Qu'en laissant France alors que vins icy.

XXIV

DE HELEINE DE BOISY

Vers alexandrins.

Ne sçay où gist Heleine en qui beauté gisoit,
Mais ici gist Heleine où bonté reluisoit,
Et qui la grand'beauté de l'autre eust bien ternie
Par les graces et dons dont elle estoit garnie.
Doncques, ô toy passant qui cest escript liras,
Va, et dy hardiment en tous lieux où iras :
« Heleine Grecque a faict que Troye est deplorée;
Heleine de Boisy la France a decorée. »

XXV

DE MONSIEUR DU TOUR, MAISTRE ROBERT GEDOYN

Sçais tu, passant, de qui est ce tumbeau?
D'un qui jadis, en cheminant tout beau,

Monta plus hault que tous ceulx qui se hastent.
C'est le tumbeau là où les vers s'appastent
Du bon vieillard agreable et heureux
Dont tu as veu tout le monde amoureux.
Cy gist, helas ! plus je ne le puis taire,
Robert Gedoyn, excellent secretaire,
Qui quatre Roys servit sans desarroy.
Maintenant est avecques le grand Roy,
Où il repose après travail et peine.
  Or a vescu personne d'aage pleine,
Pleine de biens et vertu honorable;
Puis a laissé ce monde miserable
Sans le regret qui souvent l'homme mord.
O vie heureuse, ô bien heureuse mort !

XXVI

DE JEAN L'HUILLIER, CONSEILLER

  Incontinent que Loyse le Maistre
Congneut qu'aux vers le corps on faisoit paistre
De son espoux, le prudent Jean L'Huilier :
« Helas ! (dit elle) amy trèssingulier,
Vostre prudence, au senat honorée,
Eust mieulx porté que moy, lasse, esplorée,
Le dueil de mort. Inutile je vy,
Et vous eussiez encores bien servy,
Car vous estiez vertueux et sçavant.
Las ! pourquoy donc ne suis je morte avant? »
  En ce regret demoura des moys douze
La bonne, belle et vertueuse espouse,
Puis trepassa, et en mourant va dire :
« C'est trop d'un an sans veoir ce qu'on désire.
Mon esprit va le sien là hault chercher;
Vueille mon corps auprès du sien coucher. »
Ce qui fut faict, et n'a sceu Mort tant poindre
Qu'elle ait desjoinct ce qu'Amour voulut joindre.

XXVII

DE MADAME DE CHASTEAUBRIANT

(1537)

Soubs ce tumbeau gist Françoyse de Foix,
De qui tout bien tout chascun souloit dire;
Et le disant, onc une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grand'beauté, de grace qui attire,
De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneurs, et mieulx que ne racompte,
Dieu éternel richement l'estoffa.
O viateur, pour t'abreger le compte,
Cy gist un rien, là où tout triumpha.

XXVIII

DE MONSIEUR LE GENERAL PREUD'HOMME

(1543)

Cy dessoubs prend son dernier somme
Le prudent Guillaume Preud'homme,
De Normandie general,
A qui Dieu fut tant liberal,
Qu'il luy donna user sa vie
Sans peur, sans blasme, sans envie,
Et mourut (voyez quel bonheur)
Plein d'ans, plein de biens, plein d'honneur.

XXIX[1]

EPITAPHE DE PHILIPPE, MERE DE MESSIRE ARTUS GOUFFIER, PRIS DU GREC DE CINERIUS

(1516)

Soubs cette tumbe cy
Gist de Montmorancy
Philippe, noble dame,
Belle de corps et d'ame,
Qui de Dieu tant receut
Qu'en son ventre conceut
Grans seigneurs magnifiques
Et dames heroïques,
Si que des enfans d'elle
La vertu immortelle
Par hault los precieux
S'etend jusques aux cieulx.
Passans, ne pleurez point,
Plorer ne vient à poinct
De ceste dame bonne :
Plus tost fault qu'on s'estonne
De son si grand bonheur
Accompaigné d'honneur.

XXX

EPITAPHE DE FEU MESSIRE ARTUS GOUFFIER GRAND MAISTRE DE FRANCE, PRIS DU GREC DE LASCARIS

(1519)

Patroclus fut d'Achilles regretté ;
Ephestion l'a d'Alexandre esté,

1. Les sept pièces suivantes sont tirées d'éditions autres que celle de 1511.

Qu'il estimoit amy comme soy mesme :
Le Roy Françoys, de leurs œuvres supresme
Imitateur, plaint Artus de Boisy,
Qui merita d'estre par luy choisy
Pour mieulx aymé; Dieu luy doint lieu celeste,
Et ne luy soit la tumbe si moleste,
Que le clair nom de Boisy et d'Artus
Ne vive autant que vivent ses vertus.

XXXI

EPITAPHE D'ERASME

Pris du latin : *Magnus Erasmus in hoc tumulo est*, etc.

(1536)

Le grand Erasme icy repose;
Quiconque n'en sçait autre chose,
Aussi peu qu'une taulpe il veoit,
Aussi peu qu'une pierre il oyt.

XXXII

DE MONSEIGNEUR DE LANGEAY GUILLAUME DU BELLAY

(1543)

Arreste toy, Lisant,
Ci dessoubs est gisant,
Dont le cueur dolent j'ay,
Ce renommé Langeay,
Qui son pareil n'eust pas,
Et duquel au trespas
Jecterent pleurs et larmes
Les lettres et les armes.

XXXIII

DE FEUE MADAME DE MAINTENON

Cy gist l'espouse au mary venerable
Jehan Cotereau, seigneur de Maintenon,
Femme jadis prudente et honorable,
De nom Marie, et Thurin de surnom,
Qui de beauté à bon droite eust renom,
Et de vertu, à la beauté bien duite;
L'une par temps l'a laissé, l'autre non,
Car après mort jusqu'au ciel l'a conduicte.

XXXIV

D'ELLE MESMES

Cy gist qui fut de Maintenon la dame,
Belle de corps, encor plus belle d'ame,
Pour les haultz dons qu'elle eust du grand donneur.
Cy gist qui fut exemplaire d'honneur
En ses beaulx ans pour toute femme exquise,
Ayant beauté désirée et requise,
Si que ses ans jeunes tant decorez
Rendirent fort ses vieux jours honorez.
Ainsi vesquit, ainsi mourut Marie,
Qui des Thurins anoblit l'armoirie.

XXXV

EPITAPHE DU CONTE DE SALLES

S'oncque à pitié il te convint mouvoir
Et d'autrui cas ou malheur te douloir,
O viateur, ne te desdaigne mie

Veoir cest escript et piteuse omelie;
Si gemiras le grief despart d'un Conte
Qui vivant pleut en toute compaignie ;
Mais on n'en faict mise, recepte ou compte.
Je suis celluy, comme tu dois sçavoir,
Conte de Salles, assez plaisant à veoir,
Qui par mes gestes, brocardz et tragédie
Mainte assemblée ay souvent resjouie,
En entretien ayant plus grace que honte
Et en accordz et doulx chantz armonie;
Mais on n'en faict mise, recepte ou compte.
Cuydant fuyr le naturel devoir,
Mort ou passage m'arrester eut vouloir,
Et n'est amy qui à m'ayder s'emplye,
Par quoy laissay pour bon gaige ma vie.
Dont j'ay quittance, sans faulte ne mescompte
Escripte au rolle des morts d'epidemie;
Mais on n'en faict mise, recepte ou compte.
Prince, inutil est mon ramentevoir,
Parquoy vous dis adieu jusque au revoir;
Des bonnes partz la meilleure ay choysie :
Fol est pour vray qui au monde se fie,
Car tel est bien hault juché qu'on demonte;
L'homme prudent à tel jeu ne l'envye;
Mais on n'en faict mise, recepte ou compte.





COMPLAINCTES

I

DU BARON DE MALLEVILLE, PARISIEN

A LA TERRE

O terre basse, où l'homme se conduict,
Respons (helas !) à ma demande triste :
Où est le corps que tu avois produict,
Dont le depart me tourmente et contriste?
L'avois tu faict tant bon, tant beau, tant miste,
Pour de son sang taindre les dards poinctuz
Des Turcs mauldictz? Las ! ilz n'en ont point euz
De plus aymant vray honneur que icelluy
Qui mieulx ayma là mourir en vertus
Qu'en deshonneur suyvre plusieurs battus.
Tel vit encor qui est plus mort que luy.

A LA MER

O cruaulté d'impetueuses vagues,
Mer variable, où toute craincte abonde,

Cause mouvant, dont trop cruelles dagues
L'ont faict perir de mort tant furibonde.
Si hault desir de congnoistre le monde
T'avoit transmis si gentil personnage,
Las ! falloit il qu'en la fleur de son aage
Par devers toy si rudement le prinses,
Sans plus reveoir la court des nobles princes,
Où tant il est à present regreté?
O mer amere, aux mordantes espinces,
Certainement, ce qu'arrestes et pinces
Au gré de tous est trop bien arresté.

A NATURE

Helas ! Nature, où est la bonne grace
Dont tu le feis luyre par ses effectz?
Formé l'avois beau de corps et de face,
Doux en parler et constant en ses faictz;
D'honnesteté estoit l'un des parfaictz,
Car en fuyant les picquans espinettes
D'oysiveté, flustes et espinettes
Bruyre faisoit en trèsdoulce accordance,
De luz sonnoit motetz et chansonnettes,
Danser sçavoit avec et sans sonnettes,
Las ! or est il à sa dernière dance.

A LA MORT

Las ! or est il à sa dernière dance,
Où toy, la Mort, luy as faict sans soulas
Faire faulx pas et mortelle cadence,
Soubz dur rebec sonnant le grand helas.
Quant est du corps, vray est que meurdry l'as,
Mais de son bruit, où jamais n'eut frivole,
Maulgré ton dard par tout le monde il vole,
Tousjours croissant, comme lys qui fleuronne.
Touchant son ame, immortelle couronne
Luy a donné celui pour qui mourut;

Mais quelque bien encor que Dieu luy donne,
Je suis contrainct par amour, qui l'ordonne,
Le regretter, et mauldire Baruth.

A FORTUNE

Fortune, helas! muable et desreiglée,
Qui du palud de Malheur viens et sors,
Bien as montré que tu es aveuglée,
D'avoir jecté sur luy tes rudes sorts :
Car si tes yeulx d'inimytié consors,
Eusses ouvers pour bien appercevoir
Les grans vertuz qu'on luy a veu avoir,
Pitié t'eust meue a le retenir seur;
Mais tu ne veulx de toy mesmes rien veoir,
Pour aux humains faire mieulx assavoir
Que plus te plaist cruaulté que doulceur.

MAROT CONCLUD

La Terre dit qu'à bon droict peult reprendre
Ce qu'elle a faict, quoy qu'on ayt deservy.
La Mer respond que sain le sceut bien rendre
En terre ferme, où soudain fut ravy.
Nature dit que Mort a l'audivy
Par dessus d'elle, et qu'en rien ne peult mais.
La Mort respond que les plus grans jamais
N'espargnera; et Fortune l'infame
Dit qu'elle est née à faire tort et blasme.
Laissons la donc en sa coustume vile,
Et supplions le filz de Nostre Dame
Qu'enfin ès cieulx il nous face veoir l'ame
Du feu baron dict Jehan de Malleville.

II

D'UNE NIEPCE SUR LA MORT DE SA TANTE

O que je sens mon cueur plein de regret,
Quand souvenir ma pensée resveille
D'un dueil caché au plus profond secret
Du mien esprit, qui pour ce plaindre veille !
Seigneurs lisans, n'en soyez en merveille,
Ains vos douleurs à la mienne unissez,
Ou pour le moins, ne vous esbahissez
Si ma douleur est plus qu'autre profonde;
Mais tous ensemble estonnez vous assez
Comment je n'ay en mon cueur amassez
Tous les regretz qui furent onc au monde.
Tous les regretz qui furent onc au monde,
Venez saisir la dolente niepce
Qui a perdu par fiere mort immunde
Tante et attente, et entente et liesse.
Perdu (helas !) gist son corps. Et qui est ce?
Jane Bonté, des meilleures de France,
De qui la vie eslongnoit de souffrance
Mon triste cueur, et le logeoit aussi
Au parc de Joye et au clos d'Esperance.
Mais, las ! sa mort bastit ma demeurance
Au boys de Dueil, à l'ombre de Soucy.
Au boys de Dueil, à l'ombre de Soucy,
N'estoye au temps de sa vie prospere.
Mon soulas gist soubz ceste terre icy,
Et de le veoir plus au monde n'espere.
O Mort mordante, ô impropre impropere,
Pourquoy (helas !) ton dard ne flechissoit,
Quand son vouloir au mien elle unissoit
Par vraye amour, naturelle et entière?
Mon cueur ailleurs ne pense, ne pensoit,
Ne pensera. Doncques (quoy qu'il en soit)
Si je me plains, ce n'est pas sans matiere.
Si je me plains, ce n'est pas sans matiere,
Veu que trop fut horrible cest orage,

De convertir en terrestre fumiere
Ce corps, qui seul a navré maint courage.
Helas! c'estoit celle tant bonne et sage
A qui jadis le Prince des haultz Cieulx
Voulut livrer le don tant precieux
D'honnesteté, en cueur constant et fort;
Mais dard mortel de ce fut envieux,
Dont plus ne vient plaisir devant mes yeulx,
Tant ay d'ennuy et tant de desconfort.
  Tant ay d'ennuy et tant de desconfort,
Que plus n'en puis : donc, en boys ou montaigne,
Nymphes, laissez l'eau qui de terre sort;
Maintenant fault qu'en larmes on se baigne.
Pourquoy cela? pour de vostre compaigne
Pleurer la mort; Mort l'est venu saisir.
Pleure, Rouen, pleure ce desplaisir,
En douleur soit tant plaisante demeure;
Et qui aura de soy triste desir
Vienne avec moy, qui n'ay autre plaisir
Fors seulement l'attente que je meure.
  Fors seulement l'attente que je meure,
Rien ne m'en peult alleger ma douleur.
Car soubz cinq poinctz incessamment demeure
Qui m'ont contraincte aymer noire couleur.
Dueil tout premier me plonge en son malheur;
Ennuy sur moy employe son effort;
Soucy me tient sans espoir de confort;
Regret après m'oste liesse pleine;
Peyne me suyt et tousjours me remord;
Par ainsi j'ay, pour une seule mort,
Dueil et ennuy, soucy, regret et peine.

III

DEPLORATION DE MESSIRE FLORIMOND ROBERTET

  Jadis ma plume on veit son vol estendre
Au gré d'Amour, et d'un bas style et tendre

Distiller dictz que soulois mettre en chant;
Mais un regret de tous costez tranchant
Luy faict laisser ceste doulce coustume,
Pour la tremper en encre d'amertume.
Ainsi le fault, et quand ne le fauldroit,
Mon cueur, helas! encores le vouldroit;
Et quand mon cueur ne le vouldroit encores,
Oultre son vueil contrainct y seroit ores
Par l'aiguillon d'une mort qui le poinct.
Que dy je, mort! D'une mort n'est ce poinct,
Ains d'une amour : car quand chascun mourroit,
Sans vraye amour plaindre on ne le pourroit;
Mais quand la Mort a faict son malefice,
Amour adonc use de son office,
Faisant porter aux vrays amys le dueil,
Non point un dueil de fainctes larmes d'œil,
Non point un dueil de drap noir annuel,
Mais un dueil tainct d'ennuy perpetuel;
Non point un dueil qui dehors apparoist,
Mais qui au cueur sans apparence croist.
  Voylà le dueil qui a vaincu ma joye;
C'est ce qui faict que toute rien que j'oye
Me sonne ennuy; c'est ce qui me procure
Que couleur blanche à l'œil me soit obscure,
Et que jour clair me semble noire nuict,
De tel' façon que ce qui tant me nuit
Corrompt du tout le nayf de ma Muse,
Lequel de soy ne veult que je m'amuse
A composer en triste tragedie;
Mais maintenant force m'est que je die
Chanson mortelle en stile plein d'esmoy,
Veu qu'autre cas ne peult sortir de moy.
  De mon cueur dont l'intention totale
Vous comptera une chose fatale,
Que je trouvay d'adventure mal seine,
En m'en venant de Loyre droict à Seine,
Dessus Tourfou. Tourfou jadis estoit
Un petit boys, où la Mort commettoit
Meurdres bien grans sur ceulx qui chemin tel
Vouloient passer. En celuy lieu mortel

Je vey la Mort hydeuse et redoubtée,
Dessus un char en triumphe montée,
Dessoubs ses pieds ayant un corps humain
Mort à l'envers, et un dard en la main,
De boys mortel, de plumes empenné
D'un vieil corbeau, de qui le chant damné
Predit tout mal; et fut trempé le fer
En eau de Styx, fleuve triste d'Enfer.
La Mort, en lieu de sceptre venerable,
Tenoit en main ce dard espoventable,
Qui en maint lieu estoit tainct et taché
Du sang de cil qu'elle avoit surmarché.
  Ainsi debout sur le char se tenoit,
Qu'un cheval pasle en hennissant trainoit,
Devant lequel cheminoit une fée
Fresche, en bon poinct, et noblement coiffée,
Sur teste raze ayant triple couronne,
Que mainte perle et rubys environne.
Sa robe estoit d'un blanc et fin samys,
Où elle avoit en pourtraicture mys,
Par traict de temps, un million de choses,
Comme chasteaulx, palays et villes closes,
Villages, tours et temples et conventz,
Terres et mers, et voiles à tous ventz,
Artillerie, armes, hommes armez,
Chiens et oyseaulx, plaines et boys ramez,
Le tout brodé de fine soye exquise,
Par mains d'autruy torse, taincte et acquise;
Et pour devise, au bord de la besongne
Estoit escript : *Le feu à qui en grongne.*
Ce neantmoins, sa robe elle mussoit
Soubz un manteau qui humble paroissoit,
Où plusieurs draps divers furent compris,
De noir, de blanc, d'enfumé et de gris,
Signifiant de sectes un grand nombre
Qui sans travail vivent dessoubz son umbre.
  Ceste grand'Dame est nommée Rommaine,
Qui ce corps mort jusques au tumbeau maine,
La croix devant, en grand'cerimonie,
Chantant mottetz de piteuse armonie.

Une autre Dame au costé droict venoit,
A qui trop peu de chanter souvenoit,
D'un haubin noir, de pareure tanée,
Montée estoit, la plus triste et tennée
Qui fust alors soubz la haulteur celique.
Helas ! c'estoit Françoyse Republique,
Laquelle avoit en maintz lieux entamé
Son manteau bleu, de fleurs de lys semé.
Si derompoit encor de toutes pars
Ses beaulx cheveulx sur elle tous espars,
Et pour son train ne menoit avec elle
Sinon Douleur, Ennuy et leur sequelle,
Qui la servoient de tout cela qui duyt
Quand au sepulchre un amy on conduyt.
De l'autre part cheminoit en grand'peine
Le bon hommeau Labeur, qui en la plaine
Avoit laissé bœufz, charrue et culture,
Pour ce corps mort conduire en sepulture;
Mais bien lava son visage haslé
De force pleurs, ains que là fust allé.
Lors je, voyant telle pompe mondaine,
Presupposay en pensée soudaine
Que là gisoit quelque prince de nom;
Mais tost après fuz adverty que non,
Et que c'estoit un serviteur royal,
Qui fut jadis si prudent et loyal
Qu'après sa mort son vray seigneur et roy
Luy ordonna ce beau funèbre arroy,
Monstrant au doigt combien d'amour desservent
De leurs seigneurs les servans qui bien servent.
Et comment sceu je alors qui estoit l'homme?
Autour de luy ne veoy qui le me nomme,
Et m'en enquiers. Mais le cueur qui leur fend
Toute parole à leur bouche deffend.
Si vous diray comment donques j'ay sceu
Le nom de luy. Ce char que j'apperceu
N'estoit paré de rouge, jaune ou vert,
Mais tout de noir par tristesse couvert,
Et le suyvoient cent hommes en douleur,
Vestuz d'habitz de semblable couleur,

Chascun au poing torche qui feu rendoit,
Et où l'escu du noble mort pendoit.
   Lors, curieux, piquay pour veoir les armes :
Mais telle veue aux yeulx me meit les larmes,
Y voyant painct l'esle sans per à elle.
Dieu immortel (dy je lors) voicy l'esle
Qui a volé ainsi que voler fault,
Entre deux airs, ne trop bas ne trop hault;
Voicy, pour vray, l'esle dont la volée
Par sa vertu à la France extollée,
Circonvolant ce monde spacieux,
Et survolant maintenant les neuf cieulx.
C'est l'esle noire en la bende dorée,
L'esle en volant jamais non essorée,
Et dont sortie est la mieulx escrivant
Plume qui fust de nostre aage vivant.
   C'est celle plume où modernes esprits
Soubz ses patrons leur sçavoir ont appris;
Ce fut la plume en sage main baillée,
Qui ne fut onc (comme je croy) taillée
Que pour servir en leurs secretz les roys;
Aussi de reng elle en a servi trois,
En guerre, en paix, en affaires urgens,
Au gré des roys et prouffit de leurs gens.
   O vous, humains, qui escoutez ma plaincte,
Qui est celluy qui eust ceste esle paincte
En son escu? Vous en fault il doubter?
Sentez vous point, quand venez à gouster
Ce que je dy en mon triste motet,
Que c'est le bon Florimond Robertet?
En est-il d'autre en la vie mortelle
Pour qui je disse une louenge telle?
Non, car vivant de son art n'en approche;
Or est-il mort serviteur sans reproche.
   Ainsi (pour vray) que mon cueur et ma langue
Disoient d'accord si piteuse harangue,
La fiere Mort sur le char sejournée
Sa face pasle a devers moy tournée,
Et à bien peu qu'elle ne m'a rué
Le mesme dard dont elle avoit tué

Celluy qui fut la toute ronde sphere
Par où guettois ma fortune prospere;
Mais tout à coup tourna sa veue oblique
Contre et devers Françoyse Republique,
Qui l'irritoit, mauldissoit et blasmoit
D'avoir occis celluy qui tant l'aymoit.
Adonc la Mort sans s'effrayer l'escoute,
Et Republique hors de l'estomach boute
Les propres mots contenuz cy après,
Avec sanglotz s'entresuyvant de près.

LA REPUBLIQUE FRANÇOISE

Puis qu'on sçait bien, ô perverse Chimere,
Que toute rage en toy se peult choisir,
Jusqu'à tuer avec angoisse amere
L'enfant petit au ventre de sa mere,
Sans luy donner de naistre le loisir;
Puis qu'ainsi est, pourquoy prens tu plaisir
A monstrer plus ta force tant congneue,
Dont ne te peult louenge estre advenue?
Qui de son corps la force met en preuve,
Devant ses yeulx loz ou gaing luy appert;
Mais, en l'effect, où la tiene s'espreuve,
Blasme pour loz, perte pour gaing se treuve;
Chascun t'en blasme, et tout le monde y pert.
Perdu nous as l'homme en conseil expert,
Et l'as jecté mort dedans le giron
De France (helas!) qui pleure à l'environ.
Françoys, franc Roy de France et des Françoys,
Tu le fuz veoir quand l'ame il vouloit rendre;
De luy donner reconfort t'advançois,
Et en ton cueur contre la Mort tançois,
Qui ton bon serf au besoing venoit prendre.
O quelle amour impossible à comprendre!
Santé cent ans puisse avoir un tel maistre,
Et du servant au ciel puisse l'ame estre.
France, et la fleur de ses princes ensemble,
Le corps au temple en grand dueil ont mené:
Lors France triste à Hecuba ressemble,

Quand ses enfans à l'entour d'elle assemble
Pour lamenter Hector, son fils aisné.
Quiconques fut Hector aux armes né,
Robertet fut notre Hector en sagesse;
Pallas aussi luy en feit grand'largesse.
 Au fond du cueur les larmes vont puisant
Povres de court, pour pleurer leur ruyne :
Et toy, Labeur, tu ne veoys plus luisant
Ce cleir soleil qui estoit tant duisant
A esclarcir de ce temps la bruyne.
Processions, ne chanter en rue hymne,
N'ont sceu mouvoir fiere Mort à mercy,
Qui me contrainct de dire encore ainsi :
 Vieille effacée, infecte, image immunde,
Craincte de gens, pensement soucieux,
Quel bon advis, quelle sagesse abonde
En ton cerveau, d'apovrir ce bas monde,
Pour enrichir de noz biens les haultz cieulx?
Que mauldict soit ton dard malicieux !
En un seul coup s'est monstré trop habile,
D'en tuer un et en navrer cent mille.
 Tu as froissé la main tant imitable
Qui au prouffict de moy, lasse, escrivoit;
Tu as cousu la bouche veritable;
Tu as percé le cueur tant charitable,
Et assommé le chef qui tant sçavoit.
Mais maulgré toy ça bas de lui se veoit
Un cler renom, qui ce tour te fera
Que par sus toy sans fin triumphera.
 Tu as deffaict (ô lourde et mal adextre !)
Ta non nuysance et nostre allegement;
Endormy as de ta pesante dextre
Cil qui ne peult resveillé au monde estre
Jusques au jour du final jugement.
Las ! et tandis nous souffrons largement,
N'ayans recours qu'au ciel et à noz larmes
Pour nous venger de tes soudains alarmes.
 De voz deux yeulx, vous, sa chere espousée,
Faictes fontaine où puiser on puisse eau;
Filles de luy, vostre face arrousée

De larmes soit, non comme de rousée,
Mais chascun œil soit un petit ruisseau;
Chascun des miens en jecte plus d'un sceau;
De tout cela faisons une riviere
Pour y noyer la Mort, qui est si fiere.
Ha! la meschante, escoutez sa malice :
Premier occit en martial destroict
Quatre meilleurs chevaliers de ma lice,
Lescut, Bayard, la Tremoille et Pallice,
Puis est entrée en mon conseil estroict,
Et de la troupe alla frapper tout droict
Le plus aymé et le plus diligent.
Souvent de telz est un peuple indigent.
  Si son nom propre à dire on me semond,
Je respondray qu'à son los se compasse :
Son loz fleurit, son nom, c'est Florimond,
Un mont flory, un plus que flory mont,
Qui de haulteur Parnasus oultrepasse;
Car Parnasus (sans plus) les nues passe;
Mais cestuy vainct la hauteur cristalline,
Et de luy sort fontaine cabaline.
  De Robertet par tout le mot s'espart,
En Tartarie, Espaigne et la Morée :
Deux filz du nom nous restent de sa part,
Et un neveu, qui d'esprit, forme et art
Semble Phebus à la barbe dorée.
De luy se sert dame France honorée
En ses secretz, car le nom y consonne;
Si faict son sens, sa plume et sa personne.
  Vous, ses deux fils, ne sont vos yeulx lassez?
Cessez vos pleurs, cessez, Françoys et Claude,
Et en latin, dont vous sçavez assez,
Ou en beau grec, quelque œuvre compassez
Qui après mort vostre pere collaude,
Puis increpez ceste Mort qui nous fraude,
En luy prouvant par dictz philosophaulx
Comme inutile est son dard et sa faulx.

L'AUTHEUR

Incontinent que la Mort entendit
Que l'on vouloit inutile la dire,
Son bras tout sec en arriere estendit,
Et fierement son dard mortel brandit,
Pour Republique en frapper par grand ire;
Mais tout à coup de fureur se retire,
Et d'une voix qui sembloit bien loingtaine
Dit telle chose utile et trèscertaine.

LA MORT A TOUS HUMAINS

Peuple seduict, endormy en tenebres
Tant de longs jours par la doctrine d'homme,
Pourquoy me fais tant de pompes funebres
Puis que ta bouche inutile me nomme?
Tu me mauldis quand tes amys assomme;
Mais quand ce vient qu'aux obseques on chante,
Le prebstre adonc, qui d'argent en a somme,
Ne me dict pas mauldicte ne meschante.
Et par ainsi de ma pompe ordinaire
Amende plus le vivant que le mort;
Car grand tumbeau, grand dueil, grand luminaire
Ne peult laver l'ame que peché mord.
Le sang de Christ, quand sa loy te remord,
Par foy te lave, ains que le corps desvie;
Et toutesfoys, sans moy, qui suis la Mort,
Aller ne peux en l'eternelle vie.
Pourtant si suis deffaicte et descirée,
Ministre suis des grans tresors du ciel,
Dont je devrois estre plus desirée
Que ceste vie amere plus que fiel.
Plus elle est doulce, et moins en sort de miel;
Plus tu y vis, plus te charges de crimes.
Mais, par default d'esprit celestiel,
En t'aymant trop tu me hays et deprimes.
Que dy je, aymer! Celluy ne s'ayme en rien.

Lequel voudroit tousjours vivre en ce monde,
Pour se frustrer du tant souverain bien
Que luy promet Verité pure et munde;
Possedast il mer et terre feconde,
Beauté, sçavoir, santé sans empirer,
Il ne croit pas qu'il soit vie seconde,
Ou s'il la croit il me doibt desirer.
  L'apostre Paul, sainct Martin charitable,
Et Augustin, de Dieu tant escrivant,
Mainct autre sainct plein d'esprit veritable,
N'ont desiré que moy en leur vivant.
Or est ta chair contre moy estrivant,
Mais, pour l'amour de mon pere celeste,
T'enseigneray comme yras ensuyvant
Ceulx à qui onc mon dard ne fut moleste.
  Prie à Dieu seul que par grace te donne
La vive foy, dont sainct Paul tant escript;
Ta vie après du tout luy abandonne,
Qui en peché journellement aigrist.
Mourir pour estre avecques Jesuchrist
Lors aymeras plus que vie mortelle;
Ce beau souhait fera le tien esprit :
La chair ne peult desirer chose telle.
  L'ame est le feu, le corps est le tyson;
L'ame est d'enhault, et le corps inutile
N'est autre cas qu'une basse prison
En qui languyt l'ame noble et gentille.
De tel' prison j'ay la clef trèssubtile :
C'est le mien dard, à l'ame gracieux,
Car il la tire hors de sa prison vile
Pour d'icy bas la renvoyer aux cieulx.
  Tien toy donc fort du seul Dieu triumphant,
Croyant qu'il est ton vray et propre pere;
Si ton pere est, tu es donc son enfant,
Et heritier de son regne prospere.
S'il t'a tiré d'eternel impropere
Durant le temps que ne le congnoissoys,
Que fera il s'en luy ton cueur espere?
Doubter ne fault que mieulx traicté ne sois.
  Et pour autant que l'homme ne peult faire

Qu'il puisse vivre icy bas sans peché,
Jamais ne peult envers Dieu satisfaire,
Et plus luy doit le plus tard depesché.
Dont, comme Christ en la croix attaché
Mourut pour toy, mourir pour luy desire;
Qui pour luy meurt est du tout relasché
D'ennuy, de peine et peché, qui est pire.
   Qui faict le coup? C'est moy, tu le sçais bien;
Ainsi je suis au chrestien qui desvie
Fin de peché, commencement de bien,
Fin de langueur, commencement de vie.
Donc, homme vieil, pourquoy prens tu envie
De retourner en ta jeunesse pleine?
Veulx tu r'entrer en misere asservie,
Dont eschappé tu es à si grand'peine?
   Si tu me dis qu'en te venant saisir
Je ne te fais sinon tort et nuysance,
Et que tu n'as peine ne desplaisir,
Mais tout plaisir, liesse et toute aisance,
Je dy qu'il n'est desplaisir que plaisance,
Veu que sa fin n'est rien que damnement;
Et dy qu'il n'est plaisir que desplaisance,
Veu que sa fin redonde à sauvement.
   Quell' desplaisance entends tu que je dis?
Craindre mon dard? Cela n'entens je point:
J'entens pour Dieu souffrir dueil, maladie,
Perte et meschef, tant vienne mal apoint,
Et mettre jus de gré (car c'est le poinct)
Desirs mondains et liesses charnelles;
Ainsi mourant soubs ma darde qui poinct,
Tu en auras qui seront eternelles.
   Donques pour moy contristé ne seras,
Ains par fiance, et d'un joyeux courage,
Pour à Dieu seul obeyr laisseras
Tresors, amys, maison et labourage.
Clair temps de loing est signe que l'orage
Fera de l'air tost separation;
Aussi tel' foy au mourant personnage
Est signe grand de sa salvation.
   Jesus, affin que de moy n'eusses craincte,

Premier que toy voulut mort encourir;
Et en mourant ma force a si estaincte,
Que quand je tue on ne sçauroit mourir.
Vaincue m'a pour les siens secourir,
Et plus ne suis qu'une porte ou entrée
Qu'on doibt passer vouluntiers, pour courir
De ce vil monde en celeste contrée.
Jadis celuy que Moyse l'on nomme
Un grand serpent tout d'arain eslevoit,
Qui (pour le veoir) povoit guerir un homme
Quand un serpent naturel mors l'avoit.
Ainsi celuy qui par vive foy voyt
La mort du Christ, guerist de ma blessure;
Et vit ailleurs plus qu'icy ne vivoit :
Que dy je, plus ! Mais sans fin, je t'asseure.
Par quoy bien folle est la coustume humaine,
Quand aucun meurt, porter et faire dueil;
Si tu crois bien que Dieu vers luy le maine,
A quelle fin en jectes larmes d'œil?
Le veulx tu vif tirer hors du cercueil,
Pour à son bien mettre empesche et deffense?
Qui pour ce pleure est marry dont le vueil
De Dieu est faict. Jugez si c'est offense.
Laisse gemir et braire lés payens,
Qui n'ont espoir d'eternelle demeure;
Faulte de foy te donne les moyens
D'ainsi pleurer quand fault que quelqu'un meure;
Et quant au port du drap plus noir que meure
Hipocrisie en a taillé l'habit,
Dessoubz lequel tel pour sa mere pleure
Qui bien vouldroit de son pere l'obit.
Messes sans nombre et force anniversaires,
C'est belle chose, et la façon j'en prise;
Si sont les chants, cloches et luminaires;
Mais le mal est en l'avare prebstrise :
Car si tu n'as vaillant que ta chemise,
Tien toy certain qu'après le tien trepas
Il n'y aura ne convent ne eglise
Qui pour toy sonne ou chante ou face un pas,
N'ordonne à toy telles solennitez,

Ne soubz quel marbre il fauldra qu'on t'enterre;
Car ce ne sont vers Dieu que vanitez :
Salut ne gist en tumbeau ny en terre.
Le bon chrestien au ciel ira grand'erre,
Fust le sien corps en la rue enterré,
Et le maulvais en enfer tiendra serre,
Fust le sien corps soubz l'autel enserré.
  Mais, pour tomber à mon premier propos,
Ne me crains plus, je te pry, ne mauldis;
Car qui vouldra en eternel repos
Avoir de Dieu les promesses et dictz,
Qui vouldra veoir les anges benedictz,
Qui vouldra veoir de son vray Dieu la face,
Brief, qui vouldra vivre au beau Paradis,
Il faut premier que mourir je le face.
  Confesse donc que je suis bienheureuse,
Puis que sans moy tu ne peulx estre heureux,
Et que ta vie est aigre ou rigoureuse,
Et que mon dard n'est aigre ou rigoureux;
Car, tout au pis, quand l'esprit vigoureux
Seroit mortel comme le corps immunde,
Encores t'est ce dard bien amoureux,
De te tirer des peines de ce monde.

L'AUTHEUR

  Quand Mort preschoit ces choses, ou pareilles,
Ceulx qui avoient les plus grandes oreilles
N'en desiroient entendre motz quelconques;
Parquoy se teut, et feit marcher adonques
Son chariot en grand triumphe et gloyre,
Et le defunct mener à Bloys sur Loyre,
Où les manans pour le corps reposer
Preparoient tumbe, et pleurs pour l'arroser.
  Or est aux champs ce mortel chariot,
Et n'y a bled, sauge ne polliot,
Fleurs ne boutons hors de la terre yssuz,
Qu'il n'admortisse en passant par dessus.
Taulpes et vers, qui dedans terre hantent,
Tremblent de peur, et bien passer le sentent;

Mesmes la terre en seurté ne se tient,
Et à regret ce chariot soustient.
  Là dessus est la Mort maigre et villaine,
Qui de sa froide et pestifere alaine
L'air d'entour elle a mis en tel meschef,
Que les oyseaulx volans par sus son chef
Tombent d'enhault, et mortz en terre gisent,
Excepté ceulx qui les malheurs predisent.
  Bœufz et jumens courent par le pays,
De veoir la mort grandement esbays.
Le loup cruel crainct plus sa face seule
Que la brebis du loup ne crainct la gueule.
Tous animaulx de quelconques manieres
A sa venue entrent en leurs tesnieres.
Quand elle approche ou fleuves ou estangs,
Poulles, canardz et cignes là estans
Au fons de l'eau se plongent et se cachent,
Tant que la Mort loing de leurs rives sachent.
  Et s'elle approche une ville ou bourgade,
Le plus hardy se musse ou chet malade,
Ou meurt de peur : nobles, prebstres, marchans.
Laissent la ville et gaignent l'air des champs.
Chascun faict voye à la Chimere vile,
Et quand on veoit qu'elle a passé la ville,
Chascun revient. Lors on espand et rue
Eau de senteurs et vinaigre en la rue,
Puis ès cantons feu de genevre allument,
Et leurs maisons esventent et perfument
A leur povoir, de leur ville chassant
L'air que la Mort y a mis en passant.
  Tant fait la Mort, qu'auprès de Blois arrive,
Et costoyoit jà de Loyre la rive,
Quand les poissons, grans, moyens et petis
Le hault de l'eau laisserent tous crainctifz,
Et vont trouver au plus profond et bas
Loyre leur Dieu, qui prenoit ses esbatz
Dedans son creux, avec ses sœurs et filles,
Dames des eaux, les nayades gentilles.
Mais bien à coup ses esbatz se perdirent,
Car les poissons en leur langue luy dirent

Comment la Mort, qu'ilz avoient rencontrée,
Avoit occis quelqu'un de sa contrée.
Le fleuve Loyre adonc en ses espritz
Bien devina que la Mort avoit pris
Son bon voysin, dont si fort lamenta,
Que de ses pleurs ses undes augmenta;
Et n'eust esté qu'il estoit immortel,
Trespassé fust d'ouir un remors tel.
  Ce temps pendant la Mort faict ses exploicts
De faire entrée en la ville de Bloys,
Dedans laquelle il n'y a citoyen
Qui pour fuyr cherche lieu ne moyen;
Car du defunct ont plus d'amour empraincte
Dedans leurs cueurs, que de la Mort n'ont craincte.
  De leurs maisons partirent seculiers,
Hors des convents sortirent reguliers,
Justiciers laisserent leurs practiques,
Gens de labeur serrerent leurs boutiques;
Dames aussi, tant fussent bien polyes,
Pour ce jour là ne se feirent jolies;
Toutes et tous, des grans jusqu'aux menuz,
Loing au devant de ce corps sont venuz,
Sinon aucuns qui les cloches sonnoient,
Et qui la fosse et la tumbe ordonnoient.
  Ses cloches donc chascune eglise esbranle,
Sans carrillons, mais toutes à grand bransle,
Si haultement que le ciel entendit
La belle Echo, qui pareil son rendit.
  Ainsi receu ont honorablement
Leur amy mort, et lamentablement
L'ont amené avec croix et banieres,
Cierges, flambeaulx de diverses manieres,
Dedans l'esglise au bon sainct Honoré,
Là où Dieu fut pour son ame imploré
Par Augustins, par Jacobins et Carmes
Et Cordeliers; puis avec pleurs et larmes
Enterré l'ont ses parens et amys;
Et aussi tost qu'en la fosse fut mys,
Et que sur luy terre et tumbe l'on veoit,
La fiere Mort, qui amené l'avoit,

Subtillement de là s'esvanouyt,
Et onques puis on ne la veit n'ouyt.
Tel fut conduyt dedans Blois la Conté
L'ordre funebre, ainsi qu'on m'a compté.
Si l'ay comprins succinct en cest ouvrage
Faict en faveur de maint noble courage.
S'il y a mal, il vient tout de ma part;
S'il y a bien, il vient d'où le bien part.

IV

DE MADAME LOYSE DE SAVOYE, MERE DU ROY, EN FORME D'EGLOGUE

(1531)

THENOT, COLIN

THENOT

En ce beau val sont plaisirs excellens,
Un cler ruisseau bruyant près de l'umbrage,
L'herbe à souhait, les ventz non violens,
Puis toy, Colin, qui de chanter fais rage.
A Pan ne veulx rabaisser son hommage;
Mais quand aux champs tu l'accompagnerois,
Plus tost prouffit en auroit que dommage :
Il t'apprendroit, et tu l'enseignerois.
Quant à chansons, tu y besongnerois
De si grand art, s'on venoit à contendre,
Que quand sur Pan rien tu ne gaignerois,
Pan dessus toy rien ne pourroit pretendre.
S'il gaigne en prix un beau fourmage tendre,
Tu gaigneras un pot de laict caillé;
Ou si le laict il ayme plus cher prendre,
A toy sera le fourmage baillé.

COLIN

Berger Thenot, je suis esmerveillé
De tes chansons, et plus fort je m'y baigne

Qu'à escouter le linot esveillé,
Ou l'eau qui bruyt tombant d'une montaigne.
  Si au matin Calliope te gaigne,
Contre elle au soir obtiendras le butin;
Ou s'il advient que tant noble compaigne
Te gaigne au soir, tu vaincras au matin.
  Or je te pry, tandis que mon mastin
Fera bon guet, et que je feray paistre
Noz deux troupeaux, chante un peu de Catin,
En deschiffrant son bel habit champestre.

THENOT

  Le rossignol de chanter est le maistre :
Taire convient devant luy les pivers;
Aussi, estant là où tu pourras estre,
Taire feray mes chalumeaux divers.
  Mais si tu veulx chanter dix foys dix vers,
En deplorant la bergere Loyse,
Des coingz auras six jaunes et six vertz,
Des mieulx sentans qu'on veit depuis Moyse.
  Et si tes vers sont d'aussi bonne mise
Que les derniers que tu feis d'Ysabeau,
Tu n'auras pas la chose qu'ay promise,
Ains beaucoup plus, et meilleur et plus beau.
  De moy auras un double chalumeau,
Faict de la main de Raffy Lyonnois,
Lequel à peine ay eu pour un chevreau
Du bon pasteur Michau, que tu congnois.
  Jamays encor n'en sonnay qu'une foys,
Et si le garde aussi cher que la vie;
Si l'auras tu de bon cueur toutesfoys,
Faisant cela à quoy je te convie.

COLIN

  Tu me requiers de ce dont j'ay envie :
Sus donc, mes vers, chantez chantz douloureux,
Puis que la mort a Loyse ravie,
Qui tant tenoit noz courtilz vigoureux.
  Or sommes nous maintenant malheureux,

Plus estonnez de sa mortelle absence
Que les aigneaulx à l'heure qu'entour eulx
Ne trouvent pas la mere qui les pense.
   Pleurons, bergers, Nature nous dispense :
Pleurons la mere au grand berger d'icy;
Pleurons la mere à Margot d'excellence,
Pleurons la mere à nous autres aussi.
   O grand pasteur, que tu as de soucy !
Ne sçay lequel, de toy ou de ta mere,
Me rend le plus de tristesse noircy;
Chantez, mes vers, chantez douleur amere.
   Lorsque Loyse, en sa loge prospere,
Son beau mesnage en bon sens conduisoit,
Chacun pasteur, tant fust il riche pere,
Lieu là dedans pour sa fille eslisoit.
   Aucunesfoys Loyse s'advisoit
Les faire seoir toutes soubz un grand orme,
Et, elle estant au milieu, leur disoit :
« Filles, il fault que d'un poinct vous informe.
   Ce n'est pas tout qu'avoir plaisante forme,
Bordes, troupeaulx, riche pere et puissant :
Il faut preveoir que vice ne difforme
Par long repos vostre aage fleurissant.
   Oysiveté n'allez point nourrissant,
Car elle est pire entre jeunes bergeres
Qu'entre brebis ce grand loup ravissant
Qui vient au soir tousjours en ces fougeres.
   A travailler soyez doncques legeres;
Que Dieu pardoinct au bon homme Roger :
Tousjours disoit que chez les mesnageres
Oysiveté ne trouvoit à loger. »
   Ainsi disoit la mere au grand berger,
Et à son dict travailloient pastourelles :
L'une plantoit herbes en un verger,
L'autre paissoit colombz et tourterelles.
   L'autre à l'aiguille ouvroit choses nouvelles,
L'autre en après faisoit chappeaulx de fleurs.
Or maintenant ne font plus rien les belles,
Sinon ruysseaux de larmes et de pleurs.
   Converty ont leurs danses en douleurs,

Le bleu en brun, le vertgay en tanné,
Et leurs beaulx tainctz en mauvaises couleurs,
Chantez, mes vers, chantez dueil ordonné.
  Dès que la Mort ce grand coup eut donné,
Tous les plaisirs champestres s'assoupirent;
Les petits ventz alors n'ont hallené,
Mais les fortz ventz encores en souspirent.
  Fueilles et fruictz des arbres abbatirent;
Le cler soleil chaleur plus ne rendit;
Du manteau vert les pres se devestirent;
Le ciel obscur larmes en respandit.
  Le grand pasteur sa musette fendit,
Ne voulant plus que de pleurs se mesler,
Dont son trouppeau, qui plaindre l'entendit,
Laissa le paistre et se print à besler.
  Et quand Margot ouyt tout reveler,
Son gentil cueur ne fut assez habile
Pour garder l'œil de larmes distiller,
Ains de ses pleurs en feit bien pleurer mille.
  Terre en ce temps devint nue et debile;
Plusieurs ruysseaux tous à sec demourerent;
La mer en fut troublée et mal tranquille,
Et les daulphins bien jeunes y pleurerent.
  Biches et cerfz estonnez s'arresterent;
Bestes de proye et bestes de pasture,
Tous animaulx Loyse regretterent
Excepté loups de mauvaise nature.
  Tant en effect griefve fut la poincture,
Et de malheur l'advanture si pleine,
Que le beau lys en print noire taincture,
Et les troupeaux en portent noire laine.
  Sur l'arbre sec s'en complainct Philomene;
L'aronde en faict cris piteux et tranchans;
La tourterelle en gemit et en meine
Semblable dueil, et j'accorde à leurs chants.
  O francs bergers sur franche herbe marchans,
Qu'en dictes vous? Quel dueil, quel ennuy est ce
De voir secher la fleur de tous noz champs!
Chantez, mes vers, chantez : « Adieu liesse! »
  Nymphes et dieux de nuict en grand'destresse

La vindrent veoir, et luy dirent : « Helas !
Dors tu icy, des bergers la maistresse,
Ou si c'est Mort qui t'a mise en ses lacs?
  Las ! ta couleur (telle comme tu l'as)
Nous juge bien que morte tu reposes.
Ha ! Mort fascheuse ! onques ne te meslas
Que de ravir les excellentes choses !
  Tant eust au chef de sagesses encloses,
Tant bien sçavoit le clos de France aymer,
Tant bien y sceut au lys rendre les roses,
Tant bien y sceut bonnes herbes semer.
  Tant bien sçavoit en seurté confermer
Tout le bestail de toute la contrée;
Tant bien sçavoit son parc clorre et fermer,
Qu'on n'a point veu les loups y faire entrée.
  Tant a de foys sa prudence monstrée
Contre le temps obscur et pluvieux,
Que France n'a, long temps a, rencontrée
Telle bergere, au rapport des plus vieulx.
  Adieu, Loyse, adieu en larmes d'yeulx;
Adieu le corps qui la terre decore. »
En ce disant s'en vont nymphes et dieux.
Chantez, mes vers, chantez douleur encore.
  Rien n'est ça bas qui ceste mort ignore :
Congnac s'en coingne en sa poictrine blesme;
Romorantin la perte rememore;
Anjou faict jou, Angoulesme est de mesme.
  Amboyse en boyt une amertume extreme;
Le Maine en mene un lamentable bruit;
La povre Touvre, arrousant Angouleme,
A son pavé de truites tout destruict.
  Et sur son eau chantent de jour et nuict
Les cignes blancs, dont toute elle est couverte,
Pronostiquans en leur chant qui leur nuit,
Que Mort par mort leur tient sa porte ouverte.
  Que faictes vous en ceste forest verte,
Faunes, Sylvains? Je croy que dormez là !
Veillez, veillez, pour plorer ceste perte,
Ou, si dormez, en dormant songez la.
  Songez la Mort, songez le tort qu'elle a :

Ne dormez point sans songer la meschante;
Puis au resveil comptez moy tout cela
Qu'aurez songé, affin que je le chante.
D'où vient cela qu'on veoit l'herbe sechante
Retourner vive alors que l'esté vient,
Et la personne au tumbeau tresbuschante,
Tant grande soit, jamais plus ne revient?
Ha! quand j'ouy l'autrehier (il me souvient)
Si fort crier la corneille en un chesne,
C'est un grand cas (dy je lors) s'il n'advient
Quelque meschef bien tost en cestuy regne.
Autant m'en dit le corbeau sur un fresne :
Autant m'en dit l'estoille à la grand' queue;
Dont je laschay à mes souspirs la resne,
Car tel' douleur ne pense avoir onc eue.
Chantez mes vers, fresche douleur conceue,
Non, taisez-vous, c'est assez deploré :
Elle est aux champs Elisiens receue,
Hors des travaulx de ce monde esploré.
Là où elle est n'y a rien defloré;
Jamais le jour et les plaisirs n'y meurent;
Jamais n'y meurt le vert bien coloré,
Ne ceulx avec qui là dedans demeurent.
Car toute odeur ambrosienne y fleurent,
Et n'ont jamais ne deux ne trois saisons,
Mais un printemps, et jamais ilz ne pleurent
Perte d'amys, ainsi que nous faisons.
En ces beaulx champs et nayfves maisons
Loyse vit, sans peur, peine ou mesaise;
Et nous ça bas, pleins d'humaines raisons,
Sommes marrys (ce semble) de son aise.
Là ne veoit rien qui en rien luy desplaise;
La mange fruict d'inestimable prix;
Là boyt liqueur qui toute soif appaise;
Là congnoistra mille nobles esprits.
Tous animaulx playsans y sont compris,
Et mille oyseaulx y font joye immortelle,
Entre lesquelz vole par le pourpris
Son papegay, qui partit avant elle.
Là elle veoit une lumière telle

Que, pour la veoir, mourir devrions vouloir.
Puis qu'elle a donc tant de joye eternelle,
Cessez, mes vers, cessez de vous douloir.
  Mettez voz montz et pins en nonchaloir,
Venez en France, ô Nymphes de Savoye,
Pour faire honneur à celle qui valoir
Feit par son loz son pays et sa voye.
  Savoysienne estoit, bien le sçavoye,
Si faictes vous; venez donques, affin
Qu'avant mourir vostre œil par deça voye
Là où fut mise après heureuse fin.
  Portez au bras chascune plein coffin
D'herbes et fleurs du lieu de sa naissance,
Pour les semer dessus son marbre fin,
Le mieulx pourveu dont ayons congnoissance.
  Portez rameaulx parvenuz à croissance :
Laurier, lyerre et lys blancs honorez,
Romarin vert, roses en abondance,
Jaune soucie et bassinetz dorez,
  Passeveloux de pourpre colorez,
Lavende franche, œilletz de couleur vive,
Aubepins blancs, aubepins azurez,
Et toutes fleurs de grand'beauté nayfve.
  Chascune soit d'en porter attentive,
Puis sur la tumbe en jectez bien espais,
Et n'oubliez force branches d'olive,
Car elle estoit la bergere de paix,
  Laquelle sceut dresser accords parfaicts
Entre bergers, alors que par le monde
Taschoient l'un l'autre à se rendre deffaicts,
A coup de goy, de houlette et de funde.
  Vien, le dieu Pan, vien plus tost que l'aronde
Pars de tes parcs, d'Arcadie desplace,
Cesse à chanter de Syringue la blonde,
Approche toy et te mets en ma place,
  Pour exalter avec meilleure grace
Celle de qui je me suis entremys :
Non (pour certain) que d'en parler me lasse,
Mais tu as tort que tu ne la gemys.
  Et toy, Thenot, qui à plourer t'es mys

En m'escoutant parler de la trèsbonne,
Delivre moy le chalumeau promys,
A celle fin qu'en concluant la sonne,
  Et que du son rende graces, et donne
Louange aux dieux des haults montz et des plains,
Si haultement que ce val en resonne :
Cessez, mes vers, cessez icy vos plaincts.

THENOT

  O franc pasteur, combien tes vers sont pleins
De grand' doulceur et de grand' amertume !
Le chant me plaist, et mon cueur tu contrains
A se douloir plus qu'il n'a de coustume.
  Quand tout est dict, Melpomené allume
Ton stile doulx à tristement chanter;
Oultre il n'est cueur (et fust ce un cueur d'enclume)
Que ce propos ne feit bien lamenter.
  Parquoy, Colin, sans flatter ne vanter,
Non seulement le bon flageol merites,
Ains devroit on chapeau te presenter
De vert laurier, pour choses tant bien dictes.
  Sus, grans toreaux, et vous, brebis petites,
Allez au tect, assez avez brousté;
Puis le soleil tombe en ces bas limites,
Et la nuict vient devers l'autre costé.

V

DE MONSIEUR LE GENERAL GUILLAUME PREUD'HOMME

(1543)

  Unique fils de Preud'homme, dont l'ame
Ces jours passez soubz la funebre lame
Laissa le corps, escoute un peu comment
Celle du mien s'en vint en un moment
Bien tost après en mon lict m'apparoistre,

Et les secretz qu'elle me feit congnoistre.
« Filz (ce dit elle) en noz champs Elisées,
N'a pas longtemps, par les droictes brisées,
Est devers nous un esprit arrivé,
Discret, gentil, amyable et privé,
Qui, deschargé de son terrestre corps,
Et plus n'estant de ce monde records,
S'en vint trouver au plus beau du pourpris
Les immortelz et fleurissans esprits
Des renommez vieulx poëtes Galliques,
Qui, en accords plus divins que angeliques,
Tout à l'entour des lauriers tousjours verts,
Alloient chantans à l'envy maintz beaulx vers.
Luy là venu, ils cesserent leurs chants :
Et il leur dit : « O l'eslite des champs
Elisiens, espritz, en verité,
Par dessus tous remplys de deité,
Je ne suis point esprit de poësie;
Mais je suis tel, qu'amour et fantaisie
J'avois en vous et vostre vertu,
Estant encor de chair et d'os vestu.
Et delaissant le monde terrien,
Je quictay tout, et si n'apportay rien
Que les beaulx vers de voz celestes veines,
Qui en mes soingz, mes labeurs et mes peines
Me soulageoient, tout par cueur les disant,
Avec amys ou princes devisant,
Parmy lesquelz alors en toute gloire
De voz haulz noms il estoit faict memoire.
Or donc, espritz pleins de bonté nayve,
Souffrez qu'icy avecques vous je vive,
Puisque vescu avez au cabinet
De ma memoire. » Adonques Molinet
Aux vers fleuris, le grave Chastellain,
Le bien disant en rithme et prose Alain,
Les deux Grebans, au bien resonnant stile,
Octavian, à la veine gentile,
Le bon Cretin au vers equivoqué,
Ton Jehan le Maire, entre eulx hault colloqué,
Et moy, ton pere, en joye le receusmes,

Car quasi tous de luy congnoissance eusmes.
« Heureux esprit, ce luy va Cretin dire,
Quelle raison plus tost vers nous te tire
Que par devers tant d'espritz excellens
Qui sont ici, jadis tous opulens,
A toy pareilz, et conseilliers royaulx,
Desquelz tu fuz, voyre des plus loyaulx? »
Il luy respond : « O ame debonnaire,
Penser me fais au labeur ordinaire
Que j'eus au monde; et, parmy eux estant,
J'y penserois encores tant et tant,
Que le record de ces solicitudes
Me priveroit de grans beatitudes
Qui sont céans. Je cherche les delices
Qui aux espritz sont duysans et propices :
Je cherche joye et repos et sçavoir :
Où les peult on mieulx qu'entre vous avoir?
Or soit ma joye en ce poinct accomplie,
Et par sus tout, Cretin, je te supplie
De me monstrer en ces beaulx champs floris
Nostre Ennius, Guillaume de Loris,
Qui du romant acquit si grand renom,
Duquel aussi nous deux portons le nom,
Dont mieulx je l'ayme. » Adonc Cretin le mene
Par un sentier odorant et amene,
Au bout duquel, soubz un rosier plaisant,
Peult veoir de loing Loris encor faisant
Tout à part soy ses regretz et clamours
Après sa Rose. O puissance d'amours!
Là parvenuz, Cretin, qui le plainct fort,
Luy dit : « Loris, Amour te doint confort!
Laisse tes plainctz : voicy une noble ame,
Qui, evitant d'ignorance le blasme,
Fut en son temps le copieux registre
Des beaulx escriptz que jadis sçeurent tistre
Les bons facteurs du gallique hemisphere,
Desquelz tu es le bon ancien pere.
  Si eusses veu comment, sans peine prendre,
En sa memoire il les sçavoit comprendre,
Puis de quel' grace, et avec quel plaisir

Les recitoit en lieu, temps et loisir,
Non moins aymé eusses le reciteur
Que l'œuvre mesme ou le compositeur.
C'est le plaisir où il se delectoit
Quand du Roy Franc servant fidele estoit,
Et general des argenteuses sommes,
Là où du Nord prindrent le nom les hommes.
C'est le second de qui les mains loyalles
Seules ont eu des finances royalles
Gouvernement. Or les a il laissées
Mieulx qu'avant luy en ordre bon dressées,
Et au sortir du corps, ja d'aage plein,
Cler, pur et net, s'en vint en ce beau plain
Chercher repos en la troupe immortelle
De nous, qui tous luy devons amour telle
Que luy à nous. — Au nom du Tout Puissant
Bien venu soit l'Esprit resplendissant,
Respond Loris; d'un nom sommes tous trois;
Pour la mornifle encor un j'en vouldrois
Avecques nous. » De sa bouche à grand' peine
Fut hors ce mot, qu'ilz veirent en la plaine
Venir, plus cler que nul ruby ballay,
L'esprit du preux Guillaume du Bellay,
Tant travaillé des guerres piedmontoises,
Qu'à peine eust sceu encor aller deux toises.
Si se vint mettre avec eulx à repos,
Larmes laissant à souldars et supposts,
Laissant en Erance et en Piedmont ennuy,
Mais non laissant homme semblable à luy,
Bien tost après, allans d'accord tous quatre
Par les préaux toujours herbuz s'esbatre,
Du mesme nom deux Espritz rencontrerent :
L'un Bissipat, que neuf sœurs allecterent;
L'autre Budé, qui la palme conquit
Sur les sçavans du siècle où il vesquit.
Bien heureuse est, ô Clément, ta naissance,
Qui de luy euz privée congnoissance !
Au demourant, notre Gaulle, ainsi comme
Nous a compté l'Esprit du grand Preud'homme,
De maint poëte ores est décorée :

Mais entre tous de trois moult honorée,
Dont tu es l'un, Sainct Gelais angelique,
Et Heroet, à la plume heroïque.
  Maulgré le temps vos espritz dureront
Tant que françoys les hommes parleront.
Ainsi le dit l'ame de frais venue,
A qui sans fin est la troupe tenue
De Parnassus, veu qu'en mortelle vie
Aymée l'a, et en l'autre suyvie.
  Poëtes, donc, qui en terre vivez,
Le loz, le bruit de Preud'homme escrivez
En chascun genre et espece de metre;
En escrivans, n'oubliez pas à mettre
Qu'au riche estat où il se conduisoit,
Autant sur tous sa vertu reluysoit
Comme Aurora est luysante et decore
Sur toute estoille, ou Phebus sur Aurore. »
  Aurore adonc à la face vermeille
Sortit du ciel, et sur ce je m'esveille.
La plume prins, me meis à rithmoyer
Ma vision, affin de l'envoyer
A toy, du vray Preud'homme filz unique.
Reçoy la donc : je la te communique
Comme au plus proche, esperant que ce Val,
Plus grand d'esprit qu'en armes Perceval,
Et dont ta sœur à bon jour fut pourveue,
Aura l'honneur de la seconde veue.
Et si mes vers te plaisent, comme pense,
De toy ne veulx, pour toute recompense,
Fors qu'en vertus sois ton père ensuyvant.
Si qu'on le voye encor en toy vivant.

FIN DU PREMIER VOLUME



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

NOTICE SUR CLÉMENT MAROT

OPUSCULES

EPITRES

ELEGIES

BALLADES

CHANTS DIVERS

RONDEAUX

CHANSONS

ESTRENNES

EPITAPHES

CIMETIERE

COMPLAINCTES

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME



